N° 328 — Tome LXXXIX 16 Février 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

AVÉTISS AHARONIAN (ELIAS SARKIS *trad.*), HENRI ALBERT,
DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS, EDMOND BARTHÉLEMY, FERNAND BENOIT,
R. DE BURY, SOPHUS CLAUSSEN (GUY-CHARLES CROS *trad.*),
COMTE DE COLLEVILLE, FRANCISCO CONTRERAS,
HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ DU FRESNOIS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH,
G. JEAN-AUBRY, PIERRE DE LACRETELLE, PHILÉAS LEBESGUE, JEAN MARNOLD,
HENRI MAZEL, EDGAR POE (M.-D. CALVOCORESSI *trad.*), PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, HENRI SCHOEN, PAUL SEIPPEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

N° 328 — 16 FÉVRIER 1911

Comte de Colleville	*Un cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin*	673
André Rouveyre	*Visages : LIX. Francis Vielé-Griffin*	711
Fernand Benoit	*Ultima Venus*, poésies	712
G. Jean-Aubry	*Henri de Régnier*	719
Avétiss Aharonian (Elias Sarkis *trad.*)	*Nuit d'automne*, conte	733
Sophus Claussen (Guy-Charles Cros *trad.*)	*Le Voyage au Pays de Paul Fort.*	745
Pierre de Lacretelle	*Les Origines maternelles de Lamartine*	757
Henri Schoen	*Un Psautier judéo-chrétien du 1er siècle*	774
Edgar Poe (M.-D. Calvocoressi *trad.*)	*Deux Contes*	787

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Théophile Gautier. La Peste. Recours aux femmes*	812
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	814
Rachilde	*Les Romans*	819
Jean de Gourmont	*Littérature*	823
A.-Ferdinand Herold	*Littératures antiques*	828
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	831
Henri Mazel	*Science sociale*	838
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	842
R. de Bury	*Les Journaux*	850
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	853
Jean Marnold	*Musique*	856
Henri Albert	*Lettres allemandes*	861
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	866
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	871
Francisco Contreras	*Lettres hispano-américaines*	876
Démétrius Astériotis	*Lettres néo-grecques*	880
André du Fresnois, Paul Seippel	*Variétés : Une Lettre inédite de Montalembert. — En Grèce*	886
Mercvre	*Publications récentes*	889
—	*Echos*	891

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

MERCVRE DE FRANCE

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

Pierre SALES

LA CONQUÊTE

ROMAN

Complet en un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

LA CONQUÊTE !... conquête du succès... conquête de la fortune... conquête de l'amour... conquête de toutes les jouissances que peut apporter la vie !... Tel est le sujet de l'œuvre magistrale, passionnante, que le grand romancier publie chez l'éditeur Flammarion.

Aussi le succès de la **Conquête** égale-t-il, s'il ne le dépasse, celui de la *Jolie Midinette* et de la *Cigale ayant pleuré !*

Jean AICARD

De l'Académie française

THÉATRE

I

MOLIÈRE A SHAKESPEARE
WILLIAM DAVENANT
OTHELLO, LE MORE DE VENISE

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché. . . . 95 cent. | Cartonné toile. . . . . 1 fr. 75

Le TASSE

Jérusalem délivrée

Un volume

Collection illustrée à 95 centimes

Édition in-8° sur papier couché

Pierre WOLF

Sacré Léonce ! *Illustrations de Fabiano*..... Un volume

André THEURIET, *de l'Académie française.*

Mon Oncle Flo. *Illustrations de Ernest Bouard*..... Un volume

Charles LEROY

Le Colonel Ramollot. *Illustrations de A. Vallet*..... Un volume

---

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Vient de paraître :

G. LACHAPELLE

Secrétaire général du Comité républicain de la R. P.

LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE

EN FRANCE ET EN BELGIQUE

Préface de M. H. POINCARÉ, de l'Académie française

1 volume in-16..... 3 fr. 50

RÉCENTES PUBLICATIONS ÉCONOMIQUES ET FINANCIÈRES

Traité théorique et pratique d'Économie politique, par **Paul LEROY-BEAULIEU**, membre de l'Institut, Professeur d'Économie Politique au Collège de France, Directeur de l'*Économiste Français*. 5^e édition revue et augmentée. 5 vol. in-8..... 36 fr.

La Politique budgétaire en Europe, LES TENDANCES ACTUELLES. Allemagne, France, Grande-Bretagne, Empire Ottoman, Russie, par MM. **Emile LOUBET, S.-A., HUSSEIN HILMI PACHA, André LEBON, Georges BLONDEL, Raphaël-Georges LEVY, A. RAFFALOVICH, Charles LAURENT, Charles PICOT, Henri GANS**, 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

Le Conflit des Doctrines dans l'Économie politique contemporaine, par **Ch. BROUILHET**, Professeur d'Économie politique à la Faculté de Lyon. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

Le Mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770, par **G. WEULERSSE**, ancien élève de l'École Normale Supérieure, Professeur au Lycée Carnot, docteur ès-lettres. 2 volumes in-8..... 25 fr.

La Belgique et le Congo. par **E. VANDERVELDE**, député, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cartonné à l'anglaise..... 6 fr.

Finances Contemporaines, par **A. NEYMARCK**. Tomes VI et VII. **L'ÉPARGNE FRANÇAISE ET LES VALEURS MOBILIÈRES (1872-1910)**, 2 volumes in-8..... 15 fr.

La Question agraire en Italie, **LE LATIFUNDIUM ROMAIN**, par **P. ROUX**. 1 volume in-16..... 3 fr. 50

Le Marché Financier, **L'ANNÉE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE (1900-1910)**, par **A. RAFFALOVICH**. 1 volume gr. in-8..... 12 fr.

Les Sociétés par Actions, **LA RÉFORME**, par **R. NOUEL**, docteur en droit, Avocat à la Cour d'Appel de Paris, Préface de M. Pierre Baudin, sénateur. 1 volume in-16..... 3 fr. 50

La Fraude Successorale par le procédé du Compte-joint, par **R. DEPUICHAULT**, docteur en droit, Préface de M. Leroy-Beaulieu, de l'Institut. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS

Vient de paraître :

Les Maîtres de l'Amour — (3e Série)

L'Œuvre de Restif de La Bretonne

Ire PARTIE

Notice sur Restif, par CUBIÈRES-PALMEZEAUX. — *Le Pornographe*, ou idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées — *Le Code de Cythère*, de . MOETTE. — *L'Antijustine* (analyse et extraits). — *Dom Bougre aux États généraux*.

Introduction, essai bibliographique et notes, de **B. de VILLENEUVE.**

Un volume in-8° de 300 pages, sur alfa, orné d'un beau portrait de Restif et d'une page autographe (tirage limité)..... **7 fr. 50**

Vient de paraître :

Les Chroniques du XVIIIe siècle

Par **Jean HERVEZ**

VI. - Maisons d'amour et Filles de joie

Grisettes et raccrocheuses — La Police des mœurs au XVIIIe siècle — Les maisons closes — Les Matrones — Chronique des maisons closes — Le Clergé libertin.

Un volume in-8° carré, sur papier simili Hollande, orné de 8 illustrations hors-texte (tirage 800 exemplaires)..... **15 fr.**

Souscription à la série complète des six volumes.

Demander Prospectus et Bulletins

Vient de paraître :

Les Chroniques libertines (Ire Série - I)

Les Demoiselles d'amour du Palais Royal

Par **Hector FLEISCHMANN**

Avec des documents inédits et la réimpression intégrale de dix pamphlets galants sur la prostitution révolutionnaire

Les « Bergères d'Arcadie », — Les Demoiselles des Almanachs. — De divers genres de « clapiers ». — La femme et la terreur. — Réimpressions de dix pamphlets. — Bibliographie des pamphlets galants sur les demoiselles du Palais Royal.

Un volume in-8° carré, de plus de 300 pages, orné de frontispices, culs-de-lampe, gravures hors texte et dans le texte, couverture artistique de **RAPENO**..... **6 fr.**

Demander *Prospectus et Bulletin de souscription à la série entière*

Vient de paraître :

Le Coffret du Bibliophile — (2e série - IV)

Tirage de luxe à 500 exemplaires numérotés et réservés aux souscripteurs

LE ZOPPINO

Plaisant dialogue sur la vie et généalogie de toutes les courtisanes de Rome

Texte italien et traduction nouvelle. — Introduction, essai bibliographique, par Guillaume APOLLINAIRE.

Un vol. in-18 carré, sur papier d'Arches (no 6 à 505).... **6 fr.** — Relié... **9 fr.**

BIBLIOTHÈQUE DU TEMPS PRÉSENT

Collection éditée chez H. FALQUE, 86, rue Bonaparte

SOUS LA DIRECTION ET PAR LES SOINS DE LA

Revue du Temps Présent

POUR PARAITRE FIN FÉVRIER :

Les Souvenez-vous

Par Claire VIRENQUE

La Maison Pauvre

Par André LAFON

VIENT DE PARAITRE :

L'Heure qui passe

Par Jacques SERMAIZE

(Un volume 3 fr. 50)

Les Mains Jointes (Nouvelle Édition)

Par François MAURIAC

(Un volume 3 fr. 50)

Les Sagesses

Par C.-Francis CAILLARD

(Un volume 3 fr. 50)

Francis Jammes, poète chrétien

Par Albert de BERSAUCOURT

(Un volume 1 fr. 50)

Le Cas Debussy

Par C.-Francis CAILLARD et José de BERYS

(Autour de l'article de M. Raphaël COR)

(Un volume 2 fr.)

Présence

Par Dominique COMBETTE

(Un volume 3 fr. 50)

Le Rayonnement

Par André DELACOUR

(Un volume 3 fr. 50)

Les Étoiles entre les Feuilles

Par Noël NOUET

(Un volume 3 fr. 50)

HORS SÉRIE.

Musique et Musiciens modernes

Par R.-A. STREATFEILD

(Traduit de l'anglais par Louis PENNEQUIN)

Un volume 3 fr. 50)

Vendéenne, drame

Par Auguste SAJOT

UN CAHIER INÉDIT

DU

JOURNAL D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

—

I

L'image que nous nous faisions du charmant poète du Cayla s'est peu à peu modifiée et le frère d'Eugénie n'est plus tel qu'il apparut dans le cadre virginal du journal de sa sœur, non plus dans l'œuvre de Trébutien, bel et bien accusé maintenant de s'être prêté à une véritable supercherie et d'avoir contribué à dissimuler des pages maîtresses, donnant au poète une physionomie plus décisive.

Il est acquis en effet aujourd'hui que M^lle^ Marie de Guérin, la dernière sœur survivante du poète, s'est opposée formellement, dans un sentiment de piété sans doute excessif, à la publication des plus importants documents concernant l'œuvre de Maurice et que non seulement elle a trouvé un complaisant auxiliaire dans Trébutien, mais qu'elle a obtenu de lui d'écarter Barbey d'Aurevilly d'une publication voulue, et préparée, par le connétable de la littérature, pour la seule gloire de son cher Maurice.

La publication des memoranda d'Aurevilly, ses lettres à Trébutien, aussi d'autres ouvrages documentaires ont fait enfin la lumière sur bien des points, la vérité éclate de toutes parts et l'âme de Maurice nous apparaît autre, mais peut-être plus émouvante, parce que plus humaine.

Barbey d'Aurevilly, compagnon de chaque heure, et qui pénétra dans l'âme du poète plus avant que personne, n'était-il donc pas l'écrivain le plus qualifié pour parler de Maurice et le présenter au public ? Si, sans doute ! Mais dans *Amaïdée*, il avait fait parler Guérin lui-même, et il lui avait prêté une vibrante profession de foi panthéiste dans ces termes éloquents :

« Posséder ! dût-on tout briser de l'idole, tout flétrir d'elle et de soi ! Mais comment posséder la nature ? A-t-elle des flancs pour qu'on la

saisisse ? Dans les choses, y a-t-il un cœur qui réponde au cœur, que dessus l'on pourrait briser ? »

Toujours sincère, il avait aussi *soufflé* à George Sand cet article fameux qui avait représenté Guérin comme un païen antique, dévot de la seule nature, parce que c'était sa conviction intime, sa pensée si foncière qu'il n'en voulut plus jamais démordre.

Pour élever un monument à la mémoire de son *frère d'âme*, l'auteur des *Diaboliques*, avec une patience de bénédictin, avait partout cherché et recueilli les plus belles pages de Maurice et ce fut grâce à lui seul que la *Revue des Deux Mondes* publia *le Centaure*, le 15 mai 1840. Grâce à lui encore que George Sand et Sainte-Beuve patronnèrent vigoureusement cette belle œuvre dans le monde littéraire.

Ce fut l'aurore de la gloire, et, à la suite de Barbey, de Sand et de Sainte-Beuve, les écrivains d'alors comme ceux d'aujourd'hui célébrèrent le bel inspiré de la mort.

« Pour moi, dans les modernes, s'écria Goncourt, il n'y a jusqu'ici qu'un homme qui ait fait la trouvaille d'une langue pour parler des temps antiques, c'est Maurice dans *le Centaure*. »

Sans doute Eugénie fut comblée de joie par cet accueil enthousiaste fait à l'œuvre de son frère, cette promesse d'immortalité pour celui qu'elle avait tant pleuré lui fut douce. Mais au milieu de la joie extrême que lui apportait cette gloire naissante, elle s'indigna de voir représenter Maurice comme un impie et elle ne pardonna ni à George Sand ni à Sainte-Beuve d'avoir refusé tout sentiment religieux à son frère.

Elle protesta, elle écrivit des lettres superbes, mais bien vaines, car cette affirmation était rigoureusement exacte. Au moment où Maurice écrivait *le Centaure*, il était hors la foi. Guérin, épris alors du seul dieu Pan, connut, comme le grand centaure, tous les mystères du paganisme. « J'ai noué, a-t-il dit, mes bras autour du buste du centaure et du corps des héros et du tronc des chênes. Mes mains ont tenté les rochers, les eaux, les plantes innombrables et les plus subtiles impressions de l'air. » Constater cela c'était reconnaître de toute évidence que l'amour immodéré de Maurice pour la nature l'avait certainement éloigné du christianisme et George Sand et Sainte-Beuve, documentés par Barbey d'Aurevilly, n'avaient que trop raison.

Ce fut pour la pieuse Eugénie une profonde amertume de voir son frère accusé d'impiété ; elle fit de vains efforts pour accréditer la fin chrétienne de Maurice et toujours elle s'efforça de prouver qu'il n'avait jamais cessé d'être catholique. Les dernières années de sa vie si austère furent littéralement empoisonnées par cette unique préoccupation ; elle devint une idée fixe, un véritable tourment, et après

sa mort Mlle Marie de Guérin, avec les mêmes sentiments, sans avoir la même intelligence, se montra rigoureusement obstinée à poursuivre le même dessein.

C'est pourquoi lorsque Trébutien et d'Aurevilly se résolurent à publier les papiers de Maurice, entendit-elle écarter systématiquement tous les documents qui pouvaient prêter à discussion sur ce point.

Barbey d'Aurevilly était à cette époque entièrement revenu au catholicisme, mais c'était un véritable gentilhomme de lettres, incapable d'un mensonge ; il eût cru commettre une félonie en apportant sciemment la plus légère modification aux idées de Maurice, qu'il connaissait si bien ; il se refusa noblement à toute compromission ; on l'écarta et l'œuvre fut accomplie sans lui.

On reste confondu en constatant que l'édition actuelle des œuvres de Maurice ne mentionne même pas le nom de Barbey d'Aurevilly et l'on s'indigne justement d'un tel ostracisme.

Il est indispensable que cette édition soit refaite d'après les données de l'auteur de *l'Ensorcelée*. Barbey d'Aurevilly fut vraiment l'exécuteur testamentaire du prestigieux écrivain et lui seul avait le droit de parler et d'écrire au nom de Maurice de Guérin.

Ceci dit, pour juger équitablement la cause, il importe d'examiner, sans parti pris, ce qui se passa exactement entre le frère et la sœur et la parfaite bonne foi d'Eugénie éclatera aux yeux de tous et commandera le respect.

Eugénie, âgée de cinq années de plus que son jeune frère, était devenue, à la mort de Mme de Guérin, la véritable mère de Maurice, et elle est restée toujours bien plus mère que sœur.

L'enfant, d'une santé délicate, réclamait des soins constants et la jeune fille, mûrie par l'épreuve, l'entoura des plus assidues tendresses. Si elle veilla maternellement sur le corps du petit être qui lui était confié, combien elle eut encore plus souci de son âme. Dès l'enfance, l'esprit de Maurice fut triste et en proie à une vague rêverie. Eugénie, d'instinct, se rendit compte du danger que ce fâcheux état d'âme pouvait faire courir à l'enfant chéri ; elle s'efforça de le distraire en l'accompagnant dans des promenades champêtres, en lui faisant de doux récits, en remplissant aussi le vide de son âme par la fortifiante pensée de Dieu.

Peu à peu elle réveilla l'enfant de sa torpeur, fixa sa pensée sur la nature, ses regards vers le ciel. Elle a dit : « Tout enfant, j'aimais à t'entendre ; avec ton parler commença notre causerie. Courant les bois, nous discourions sur les oiseaux, les nids, les fleurs, sur les glands. Nous trouvions tout joli, tout incompréhensible et nous nous questionnions l'un l'autre » ; et, en fait, ce fut Eugénie qui éveilla en lui, dès les premiers pas, cette passion extrême de la nature ; ce fut elle qui lui fit partager ses propres enchantements et qui, incons-

ciemment, le fit entrer dans la voie qui devait le mener au panthéisme.

C'est dans cette contemplation du bois et de la plaine que Mlle de Guérin étreignit si fort contre elle l'âme de son frère qu'elle la marqua pour jamais de sa pénétrante empreinte.

L'amour de Dieu et l'amour de la nature se confondirent alors dans l'âme de Maurice et il pensa à se faire prêtre. Eugénie, heureuse de cette vocation, qu'elle avait du reste inspirée, lui suggéra l'idée de prononcer chaque jour de petits sermons et il ne tarda pas à se passionner pour ce jeu. Elle a dit : « Une de ses jouissances était d'improviser et comme il avait du penchant pour l'état ecclésiastique, c'étaient des discours religieux qu'il faisait. Il y a dans les bois du Cayla, sous un enfoncement, une grotte taillée en forme de chaire où il montait et qui fut appelée pour cela la chaire de Chrysostome. Maurice avait toujours ses sœurs pour auditoire. »

Eugénie avait donc fait pénétrer dans ce jeune cœur ses deux amours, Dieu et la nature, lorsque Maurice partit pour les écoles et lui échappa ; son chagrin fut profond et elle suivit l'écolier comme une mère; sa pensée l'accompagna sans cesse à Toulouse et à Paris : dans toutes ses lettres, elle lui parle surtout de Dieu, et le presse ardemment de se faire prêtre, et l'enfant est longtemqs absent et le voici qui devient homme. Nous savons par Eugénie qu'il demeura cinq années à Stanislas sans revenir au Cayla. « J'eus pendant ce temps-là, dit-elle, communication des développements et impressions de son âme et de cette mélancolie qui semblait lui donner le sentiment confus des choses à venir. » Maurice en effet lui écrit douloureusement : « Me voici arrivé à l'âge où l'enfance n'est plus pour moi qu'un songe, toutes les illusions de la vie ont disparu et de tristes réalités ont pris leur place, c'est alors qu'on ne suffit plus à soi-même, c'est alors que l'homme qui pâlit d'effroi a besoin d'un appui, d'un bras secourable qui le soutienne dans les terribles épreuves qu'il va subir. Ce besoin s'est manifesté à moi aussitôt que, jetant un regard sur l'avenir, je me suis vu seul prêt à affronter tant de dangers. Alors mon cœur t'a nommée aussitôt et peut-on trouver en effet un meilleur ami qu'une sœur telle que toi ! Veuille donc désormais être ma confidente et m'aider de tes conseils et de ton amitié, tu es seule de toute la famille, dont le caractère est le plus conforme au mien. Je te tracerai l'histoire de mon cœur, je t'invite à me faire part aussi de ce qui se passe en toi. »

Le 7 janvier 1829, Maurice s'exprime encore de la sorte, au sujet de leur fraternité d'âme : « Quelle source de bonheur et de jouissance pour nous deux, que de choses n'aurons-nous pas à nous dire ! Oh ! qu'ils seront doux ces enchantements de nos cœurs qui se déchargeront l'un dans l'autre des ennuis, des réflexions, des tristesses qui

naissent et meurent avec chaque jour. Aussi dis-moi l'état habituel de ton âme, c'est-à-dire quel est l'objet ordinaire de tes méditations. Que penses-tu de la vie, où places-tu les plaisirs et les jouissances ? Enfin si je mérite ta confiance, peins-moi ton cœur tel qu'il est. J'attends la réponse avec impatience, il y a eu un temps où tu gourmandais ma paresse, mais je deviens pressant à mon tour, car il faut nous écrire un peu plus souvent que nous ne l'avons fait jusqu'ici. »

Ces négligences que Maurice avoue avaient fait grand'peine à Eugénie, elles avaient amené dans son âme une inquiétude extrême, elle les attribuait à la mélancolie douloureuse dont souffrait tant ce pauvre Maurice. « C'est une passion que la tristesse, écrit-elle, et qui consume, hélas ! bien des vies ; je regarde à peu près comme perdus ceux qu'elle possède. Faut-il remplir un devoir ? Impossible ! Ce sont des hommes tristes, ne leur demandez rien, ni pour Dieu, ni pour eux, mais ce que leur humeur voudra. »

Pour lutter contre la tristesse, il n'y a pour elle d'autre remède que la prière : « Dieu seul sait vous donner la joie, dans cette lutte terrible et tout petit qu'on soit, avec son aide, on tient enfin le géant sous ses genoux; mais pour cela il faut prier, beaucoup prier et, comme nous a appris Jésus-Christ, nous écrier : Notre Père ! »

Voilà le remède ! et quand la prière ne suffit pas, il faut aller se jeter aux pieds du prêtre : « J'ai trouvé dans les paroles du prêtre un secours inespéré, un calme, un baume religieux qui m'a fait sentir la foi dans ce qu'elle a de plus naïf et de plus fort, la puissance de consolation. Aux uns, il faut les menaces, aux autres, les espérances ; à moi il me faut l'amour, l'amour de Dieu unique, véritable. Dès qu'on me remet là, je cesse de souffrir de souffrance désespérée, le prêtre a connaisance du cœur et des angoisses de l'âme et des tristesses jusqu'à la mort, et il vous soutient, cet ange. »

Maurice revient au Cayla et, après quelques jours d'intimité, cœur contre cœur, il avoue à sa sœur qu'il ne se sent plus la vocation d'être prêtre, et qu'il a renoncé définitivement au sacerdoce.

Cette nouvelle affecta infiniment Eugénie, c'était son rêve le plus doux qui s'envolait, elle avait toujours espéré vivre avec son frère dans le presbytère, où elle le voyait curé de campagne et où elle l'aidait à faire le bien ! il aurait été son soutien, son confident, son confesseur !

« Dieu seul peut apaiser les troubles de l'âme. Si tu t'étais fait prêtre, tu saurais cela. Je t'aurais demandé conseil, mais je ne puis rien dire à Maurice. Ah ! pauvre ami, que je regrette, que je voudrais passer de la confiance du cœur à celle de l'âme, il y aurait dans cette ouverture quelque chose de bien spirituellement doux. La mère de saint François de Sales se confessait à son fils, ses sœurs se

sont confessées à leur frère. Il est beau de voir la nature se perdre ainsi dans la grâce. »

Alors, puisque Maurice ne pouvait être prêtre, Eugénie, toujours maternelle, toujours inquiète, résolut de le marier ; elle s'étend désormais très habilement sur les qualités, sur les vertus, sur le charme de son amie Louise de Bayne. Au commencement de l'été 1831, M. de Guérin, à la prière instante d'Eugénie, rappelle son fils au Cayla pour les vacances. Eugénie et son frère passent un long temps dans la famille de Bayne, au château de Rayssac, et Maurice s'éprend de la jeune fille; aussi lorsque l'enfant chéri reprend la route de Paris, Eugénie se montre-t-elle plus calme, plus tranquille et redoute-t-elle moins les dangers de la capitale pour le jeune homme retenu maintenant par les sentiments religieux et par un amour pur. Maurice connaissait Louise depuis l'enfance, et il savait toute la tendresse de sa sœur pour son amie ; elle était sage, belle et bonne et il avait été vivement impressionné par l'épanouissement de cette fleur rare qu'il avait vue grandir. Il retrouvait dans sa séduisante voisine, presque à un égal degré, toutes les qualités qu'il chérissait dans Eugénie. La gracieuse image de Louise de Bayne ne le quitta plus et ce mariage devint, il l'a écrit, sa plus chère espérance. M. de Guérin, préparé de longue main par sa fille, avait applaudi à ce projet d'union et bientôt, de son propre mouvement, il partit pour Rayssac demander à son vieil ami de Bayne la main de sa fille pour Maurice.

« L'époque du voyage de papa s'avance, écrit-il un peu avant la démarche décisive ; de loin il est difficile de calculer ses moyens avec justesse, il faut arriver au moment même pour les apprécier véritablement. J'examine en ce moment ce que je dois attendre de la fortune pour ma plus chère espérance. »

Hélas ! la demande fut rejetée sans détour. Certainement la mort prématurée de Mme de Guérin et la santé si délicate de Maurice furent les seuls obstacles à une union qui convenait si bien aux deux familles.

Maurice souffrit profondément de cette première désillusion d'amour et il exprima sa douleur dans cette poésie exquise qu'on croirait inspirée par la muse d'André Chénier :

Les siècles ont creusé dans la roche vieillie
Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de pluie,
Et l'oiseau voyageur, qui s'y pose le soir
Plonge son bec avide en ce pur réservoir.
Ici je viens pleurer sur la roche d'Onelle
De mon premier amour l'illusion cruelle,
Ici mon cœur souffrant, en pleurs, vient s'épancher,
Mes pleurs vont s'amasser dans les creux du rocher ;

Si vous passez ici, colombes passagères,
Gardez-vous de ces eaux ; les larmes sont amères.

Eugénie fut peut-être plus peinée encore que son frère de l'échec de cette tentative si patiemment préparée. Elle comptait absolument sur l'influence de son amie pour ramener définitivement Maurice au pays ; elle espérait ainsi l'avoir tout à elle, car Louise c'était encore elle ; jusqu'alors Maurice lui appartient tout entier, mais elle sent que désormais il va lui échapper, et son angoisse est profonde.

La sœur, la mère, a encore un suprême espoir ; lorsque Maurice va se plonger dans la solitude de la Chênaie, elle croit ce lieu favorable au recueillement d'une âme chrétienne, elle respire. Hélas ! au moment où Maurice parvenait à la Chênaie, Lacordaire en partait furtivement sans dire adieu à Lamennais. Ce lieu de piété allait devenir un foyer de révolte.

Maurice, qui ignore la crise que traverse le maître, trouve là tout d'abord un réconfort pour ses sentiments religieux ; il rêve au Cayla, à sa sœur ; on retrouve dans ses écrits des allusions charmantes à la robe bleue de Louise.

Mais bientôt la nature le ressaisit, il n'a, dit-il, aucun goût pour la science philsophique. « Je craindrais le vertige, et d'ailleurs je n'ai pas l'âme assez austère pour m'enfermer dans les abstractions. J'ai besoin du grand air, j'aime à voir le soleil et les fleurs. Aussi ferai-je comme le plongeur qui pêche les perles, je remonterai emportant mon trésor et l'imagination en fera son profit. »

Il reprend la rédaction du cahier vert et confesse au début que le passé depuis le départ du Cayla s'est écoulé dans des souffrances indicibles, il est resté sans force et sans courage, mais voici le printemps, il espère dans la nature.

« A mesure que le soleil monte et que la chaleur vitale se répand dans la nature, l'étreinte de la douleur perd de son énergie, je sens ses nœuds qui se relâchent et mon âme longtemps serrée et presque étouffée, qui s'élargit et s'ouvre à proportion pour respirer. »

Bientôt, dans cette ivresse, il oublie tout et se livre entièrement à la nature ; son panthéisme triomphe et rayonne à travers les paysages qu'il peint avec une vérité si surprenante qu'il dépasse du coup Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. Il est vrai comme Claude Lorrain.

Ses descriptions sont merveilleuses, on sent qu'il exulte de joie dans ces courses à travers la forêt et dans la lande, dont il trace le délicieux récit. Il n'est jamais seul, il cause, il vit avec la nature, il prend place dans l'harmonie universelle et ouvre son cœur à toutes les impressions de cette harmonie. « Alors on va, dit-il, jusqu'à sentir presque physiquement que l'on vit de Dieu et en Dieu, l'âme s'a-

breuve à perdre haleine, de cette vie universelle, elle y nage comme un poisson dans l'eau. »

Il chante des hymnes aux fleurs, aux arbres, aux nuages qui deviennent pour lui des êtres vivants. Ces sensations *naturistes* l'éloignent, inconsciemment encore, du catholicisme; lors de la semaine sainte, il s'étonne de sa tiédeur religieuse, de sa difficulté à prier. Bientôt la lutte s'accentue, une force irrésistible l'entraîne à se confondre avec le monde extérieur.

« Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermentent dans la nature, se sentir à la fois fleur, verdure, oiseau, chant, fraîcheur, élasticité, volupté, sérénité! Que serait-ce de moi ? Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela. »

Malgré cet entraînement invincible pour la nature, Maurice, encore habitué aux pratiques religieuses, s'affiliait définitivement à la communauté de la Chênaie. Rien ne saurait exprimer le ravissement d'Eugénie en apprenant cette nouvelle; le rêve de sa vie s'accomplissait, son frère bien-aimé mourait au monde, et se tournait enfin vers le ciel. Le triomphe fut de courte durée!

Un mois après, jour pour jour. Lamennais se séparait brutalement de l'Eglise et se précipitait dans le gouffre du désespoir et de la révolte. Maurice fut frappé de la foudre. En quittant M. de Lamennais, il s'aperçut combien il lui était attaché, il balbutia : « J'ai embrassé en sanglotant un homme que j'aime de cette affection ardente qui ne ressemble à aucune autre. Il m'a mené neuf mois durant, au bout desquels le fatal carrefour s'est rencontré. L'habitude de vivre avec lui faisait que je ne prenais pas garde à ce qui se passait dans mon âme. Mais depuis que je ne le vois plus, j'y ai trouvé comme un grand déchirement, je pleurerai sur lui et sur ceux qui lui font du mal. » Et encore cette plainte si douloureuse : « J'ai pleuré pour les départs l'année dernière et cette année (1er octobre 1833) presque date pour date. Il ne faut pas comparer ces regrets... tous deux sont inexprimables », et il confesse que l'année précédente, au mois de septembre, à deux heures de l'après-midi, par un beau soleil, il a dit adieu au bonheur qui se rencontre à un certain passage du chemin de la vie. C'est la dernière pensée donnée à Louise.

Maurice s'enfuit de la Chênaie et, n'osant regagner le Cayla, dans l'état de trouble où se trouve son âme, il va demander asile à son ami de la Morvonnais, au Val de l'Arguenoir près Saint-Malo. Eugénie apprend à la fois la chute du titan et la rentrée dans le monde de son infortuné frère, et les cruelles alarmes de la chré-

tienne sont éloquement exprimées dans une lettre adressée le 23 décembre à Louise de Bayne. En voici quelques passages :

« ... Tout ce que nous savons, dit-elle en parlant de Maurice, c'est qu'il n'est plus à la Chênaie, il nous a écrit de chez M. de la Morvonnais, un de ses amis de Bretagne, qu'il partirait sous peu pour Paris, ou pour le Cayla. Depuis, chaque cavalier que je vois de loin me semble Maurice et le cœur me bat, mais ce n'est pas de plaisir tout à fait. Vous le comprenez bien, ma chère amie, avec quelle peine *j'embrasserais un hérétique*. Dieu me préserve de voir cela et même de le penser... » La douleur d'Eugénie est profonde, le danger que court l'âme de son frère la remplit d'effroi, ses larmes coulent, ses prières ardentes implorent le ciel pour que ce frère bien-aimé reste fidèle aux croyances de son enfance et se montre respectueux des décisions pontificales. Toutes ces lettres à Mlle de Bayne sont admirables. Dans l'une elle dit : « Je crains que Maurice n'ait pas encore ouvert les yeux, il serait malheureux qu'avec ses bonnes qualités il se fourrât dans l'erreur. Celles de l'esprit sont fatales, plus dangereuses encore que celles du cœur; que Dieu nous préserve de toutes et nous maintienne dans la bonne voie. Il y a mille façons d'erreur, mille façons de chute, qui nous doivent nous faire tenir sur nos gardes, car, hélas ! nous sommes si faibles ! Un rien nous incline comme un brin d'herbe. Pauvres cœurs humains ! tombant toujours de quelque côté : tantôt c'est la tristesse, tantôt c'est la joie, tantôt le monde, tantôt la solitude, tout a ses dangers et la vie chrétienne se passe en alarmes. »

Maurice accueillait maintenant assez froidement les remontrances de sa sœur et se taisait absolument sur M. de Lamennais. Eugénie, dans une lettre au sujet du maître et de son fameux livre *les Paroles d'un croyant*, ayant posé cette interrogation : « Dis-nous ce qu'il fait. Par ici on dit qu'il grogne contre Rome et qu'il vient de publier sa philosophie ? » Maurice répond directement à son père. « Eugénie me demande ce que je pense des *Paroles d'un croyant*. Je pense que c'est un livre d'avenir, que les événements commenteront et que Dieu se chargera de justifier par les choses qu'il fera voir, à nous, si nous vivons encore un peu, mais bien sûr à la postérité. » Eugénie se montra désespérée de cette réponse, elle écrivit une lettre suppliante à son frère, pour lui demander de prier. « Mon ami ! la prière qu'est-ce autre chose que l'amour, un amour au besoin et qui demande à Dieu. Tu comprends cela mieux que moi. M. de Lamennais a dit là-dessus des choses divines qui t'auront pénétré, mais, par malheur, il en dit d'autres maintenant qui ne te sont pas bonnes; son esprit d'indépendance me fait peur. Je ne comprends pas non plus que l'esprit de révolte t celui du christianisme puissent jamais faire alliance.

« Vit-on des révoltés chez les premiers chrétiens : la légion thébaine, la légion fulminante ont-elles tiré l'épée ? Dieu et la liberté n'étaient donc pas compris par les martyrs comme M. de Lamennais les comprend. »

Vaines et éloquentes paroles. Maurice, échappant cette fois à l'influence de sa sœur, avait pris résolument parti pour Lamennais contre le Pape après la condamnation, et il osait même écrire au Cayla :

« C'est la défaite d'un grand homme qui a rendu sa plume, comme les braves rendent leur épée, l'indignation dans le cœur et les larmes dans les yeux, pauvre M. Féli ! »

L'inquiétude d'Eugénie ne fit que croître et, ne pouvant plus se contenir, elle adressa par la suite à Maurice ces mots si poignants :

« Oh ! il y a trois ans qui m'affligent, je voudrais les effacer de mes larmes. J'avais tout mis en toi comme une mère en son fils ; j'étais moins sœur que mère. Te souviens-tu que je me comparais à Monique pleurant son Augustin, quant nous parlions de mes affections pour ton âme ? Cette chère âme dans l'erreur ! Que j'ai demandé à Dieu son salut, pleuré, supplié ! » Hélas ! le mal était encore bien plus grand que ne l'imaginait la pieuse Eugénie.

Nous l'avons vu, c'était au Val de l'Arguenon que Maurice, fuyant la Chênaie, était allé demander asile à Hippolyte de la Morvonnais en attendant que ses amis pussent lui trouver un emploi, car il redoutait maintenant d'être obligé de faire retour au Cayla.

Au Val, Maurice, dans le bain de nature où il se plonge, oublie ses préoccupations présentes, ses inquiétudes du lendemain, ses chagrins intimes, tout. Il chante, il fait des vers, il compose des descriptions délicieuses, il peint le charme de la vie intérieure, de la solitude, il décrit les colères de l'océan. En somme son panthéisme se développe de plus en plus, et *le Cahier vert*, surtout rempli au Val contient des pages magnifiques où apparaissent déjà les premières visions du *Centaure*.

Enfin là, il trouve une femme exquise qui, sans lui inspirer l'amour, va fixer sa pensée sur l'amour, et lui faire désirer d'aimer. — Bientôt c'est le retour à Paris, où Maurice va retrouver Barbey d'Aurevilly : nous voici à la période décisive de cette existence. Maintenant Maurice n'aura plus de frein, il va s'abandonner aux passions, ses lettres à Eugénie ne seront plus sincères. Eugénie est plus que sa mère, c'est sa conscience — il va ruser avec elle, la tromper en tout. Non seulement il lui dissimulera sa passion pour M^me^ la baronne de Maistre, ce qui s'explique, mais il voudra que sa sœur devienne la meilleure amie de celle-ci, ce qui est assez singulier. Il va ensuite se marier, par nécessité, et il s'efforcera de persuader à Eugénie qu'il fait un mariage d'amour, il lui taira les chagrins de son intérieur. Tout n'est plus que mensonge dans ces derniers temps de la vie de

Maurice, pieux mensonges sans doute, comme on ment à une mère aimée, pour ne pas l'attrister, la désoler. Mais n'a-t-on pas alors le droit de se demander si la mort chrétienne de Maurice ne fut pas elle aussi une suprême supercherie?

Hélas! on sent bien que c'était là la pensée intime de d'Aurevilly. Et il y a bien des pages douloureuses d'Eugénie où l'on comprend qu'elle aussi a des doutes sur ce point; il y a des jours où elle se demande avec angoisse si son malheureux frère est sauvé. La fin de la vie de la pieuse fille fut bien tourmentée! Elle devina ou sut tout. Elle se brouilla avec Mme de Maistre, cette amie qu'elle chérissait, mais elle garda tous ses secrets dans son cœur et Mlle Marie de Guérin ne fut au courant de rien. C'est pourquoi Mlle Marie de Guérin s'opposa de toutes ses forces à la publication, telle que la voulait faire Barbey d'Aurevilly.

Lorsque Mlle Marie de Guérin eut permis de publier le *Journal* d'Eugénie, M. Trébutien tenta de renouveler un usage cher aux éditeurs du seizième siècle et d'élever à Mlle Eugénie de Guérin une sorte de tombeau mystique en réunissant tous les hommages rendus à sa mémoire.

« Il nous en est venu de toute part, dit le docte éditeur, les uns publics et retentissants, d'autres, en plus grand nombre, sous formes de lettres, et ce ne sont pas, nous pouvons le dire, ceux qui ont le moins servi à nous fixer sur le prix de notre travail.

« Par une rencontre qui devait nous toucher singulièrement, au moment même où le plus grand poète de notre temps n'hésitait pas à proclamer le *Journal* d'Eugénie de Guérin le *plus beau des livres modernes*, un orateur illustre nous remerciait personnellement comme d'un *présent inestimable fait au monde entier*. Dans la plus célèbre et la plus autorisée des revues, un éminent critique anglais appelle Mlle de Guérin l'*Antigone de la France*, une Antigone « élevée et anoblie par la foi chrétienne », et il ajoute : « Son *Journal* est l'expression d'une des âmes les plus pures et les plus saintes qui aient jamais existé sur la terre. »

Tel fut le retentissement immense produit dans toute l'Europe intellectuelle par la publication de ce simple *Journal* d'une fille de race sans doute, mais qui avait passé toute sa vie à la campagne; et tous les critiques représentaient cet ouvrage comme l'expression d'une des âmes les plus nobles et les plus pures qui fût sous le ciel.

Et c'est en effet le plus beau et le plus excellent des livres modernes, aucun plus que lui ne reflète l'influence de l'imitation de Jésus-Christ et aucun n'élève davantage l'âme vers le ciel.

Eugénie n'a aucune prétention littéraire ; c'est un apôtre; elle n'écrit que pour persuader Maurice.

« Ce n'est pas pour le public, c'est de *l'intime de l'âme, c'est*

pour un, dit-elle en parlant de son *Journal*. Elle écrivait uniquement pour faire son œuvre. C'est bien malgré elle qu'a été publié ce *Journal*, où, pendant huit années, elle avait noté tous les battements de son cœur d'une façon si simple, si naïve qu'elle touche au génie. Elle avait en effet demandé à sa sœur Marie de tout brûler, elle ne désirait point la gloire ni la réputation, elle n'aimait que le Christ et Maurice, et c'est Dieu seul qu'elle voulait servir.

Aucun ouvrage n'a eu sur les âmes dolentes une vertu plus pacifiante. Les malheureux qui souffraient des vulgarités de la vie ont appris d'Eugénie à supporter les ennuis, les difficultés de chaque jour. Par l'exemple des vertus chrétiennes, par l'ardeur de son âme et de son intelligence, par le développement intégral de sa personnalité, la délicieuse vierge du Cayla a montré comment on occupait les instants d'une vie étroite et obscure et comment on s'élevait au-dessus des contingences vulgaires de ce monde.

Ce fameux *Journal*, qui a passionné le monde entier n'est malheureusement pas complet; plusieurs cahiers ont disparu; celui que j'apporte aujourd'hui au public a été déposé entre les mains de la baronne de Maistre par Eugénie avec prière instante de ne jamais s'en dessaisir.

Je le tiens de M. le marquis de Mauduit, le petit-fils de la baronne de Maistre et son héritier. Il est d'une importance capitale.

Sans doute les douze cahiers fournis par M^lle^ Marie de Guérin et publiés par le zèle de M. Trébutien sont d'une égale beauté, mais le dernier est indiscutablement le plus vivant de tous.

Qu'on ne nous reproche pas de manquer au vœu d'une mourante en donnant au public ces pages si intimes. Ce serait bien injuste. M^lle^ Marie de Guérin, malgré l'ordre positif d'Eugénie, a livré les douze autres cahiers du journal à Trébutien. M^me^ la baronne de Maistre a autorisé Barbey d'Aurevilly à publier les lettres d'amour que lui écrivait Maurice, n'était-ce pas un devoir pour nous de faire la lumière sur les premiers jours du mariage de Maurice, sur le caractère difficile de sa jeune épouse, sur bien des points qui éclairent singulièrement cette période si importante de la vie de Maurice?

Ce cahier, il faut le *situer*, il faut l'expliquer en disant quelques mots des circonstances maintenant connues dans lesquelles s'effectua ce singulier mariage, en montrant combien Eugénie ignorait les liens qui attachaient Maurice à M^me^ de Maistre, son amie et sa confidente; il faut le mettre au point, afin qu'on en comprenne toute l'importance, et qu'on juge à son prix notre trouvaille.

La grande passion de Maurice et son mariage.

A grands traits nous avons esquissé les différentes phases que vient de traverser si rapidement l'âme inquiète de Maurice. D'abord

au premier éveil de la virilité, il renonce au sacerdoce, puis, après la première désillusion d'amour, il se rejette à la solitude et à la vie presque claustrale. Enfin, après la catastrophe de la Chênaie, il s'éloigne de la foi et se plonge dans la nature. Au Val de l'Arguenon, au foyer de M. de la Morvonnais, il admire une femme exquise et aimante, dont le charme lui fait désirer l'amour, et c'est dans ces conditions qu'il regagne Paris et reprend contact avec Barbey d'Aurevilly, dont le donjuanisme n'est pas fait pour lui enlever cette hantise de la femme.

Maurice a vingt-sept ans. Sa jeunesse pieuse, studieuse et chaste l'a tenu jusqu'alors complètement éloigné des plaisirs ; à vrai dire d'Aurevilly n'était pas, à ce moment précis, le conseiller, l'ami qui convenait au jeune homme. La vie si orageuse du dandy n'était pas d'un exemple très sain pour lui. Mais Maurice échappa vite aux entraînements passagers par une passion très noble et très élevée pour une femme d'élite, et il paraît impossible de passer sous silence cette partie la plus importante peut-être de son existence.

Maurice chérissait particulièrement un de ses condisciples de Stanislas, nommé Adrien de Sainte-Marie ; celui-ci avait une sœur, la baronne Almaury de Maistre, à peu près de l'âge du poète.

La jeune femme était fort belle et remarquablement douée. Mariée contre son gré, elle n'était pas heureuse en ménage. Maurice la vit fréquemment à Paris, puis au château des Coques, en Nivernais. Elle adorait la musique et la poésie et son âme douloureuse était bien faite pour comprendre celle déjà si désenchantée du pauvre enfant. Maurice conçut pour cette femme délicieuse et qui avait toutes les délicatesses une passion d'une intensité extraordinaire. Marie-Henriette de Maistre ne devint pas seulement la divinité de Maurice, mais aussi l'amie la plus chère d'Eugénie, qui ignorait alors absolument les liens de cœur qui unissaient ces deux êtres qu'elle adorait.

Cet amour eut des conséquences extrêmes sur la vie du malheureux écrivain. Fut-il, comme nous en avons la conviction, absolument platonique et pur ? Toujours est-il qu'il ne fut point repoussé, mais partagé de tout cœur par la noble femme qui l'avait inspiré. Nous verrons du reste, par les lettres qui en témoignent, combien douloureux fut ce drame intime.

Tous les événements de cette fin d'existence si lamentable se rapportent à cette passion brûlante et le mariage lui-même de Guérin n'en est qu'un incident.

Il n'est plus douteux que les fiançailles de Maurice et son union avec Mlle de Gervain furent décidées et conclues sur les instances de madame de Maistre. Cette adorable amie était trop attachée à Maurice pour ne pas comprendre tout le danger que pouvait faire

courir à son ami une passion sans issue. C'était la ruine de son existence, la fin de tout. La vie de Maurice était en effet singulièrement précaire; le malheureux écrivain n'avait pour vivre qu'un maigre emploi de maître répétiteur à Stanislas et de nombreuses leçons particulières. Ce pénible labeur occupait tous ses instants du jour ; ses soirées et une partie de ses nuits étaient consacrées à ses travaux littéraires. La nouvelle passion qui avait pénétré si avant dans son cœur lui rendait encore plus amères ses occupations journalières. Sa santé s'altéra bientôt et sa vive sensibilité le mit dans un état nerveux indescriptible qui effraya ses amis.

Il n'est pas douteux que, pour Mme de Maistre et pour Barbey d'Aurevilly, le mariage de Maurice n'eût été considéré comme une nécessité inéluctable, comme la seule manière d'arracher leur ami à l'enfer du professorat.

Un mariage riche, n'était-ce pas l'indépendance pour l'écrivain, la tranquillité pour cet être si délicat, si souffrant? Ils s'efforcèrent tous les deux avec une égale persévérance d'amener Maurice à cette détermination et peu à peu Maurice se laissa convaincre, non sans résistance. Voici une lettre de Maurice à Mme de Maistre qui le prouve jusqu'à l'évidence: « *Croyez-vous que je vous aime?* Que de larmes j'ai versées sur ce peu de paroles ? Jetées à la fin d'une lettre où je reçois les plus tendres marques de votre affection, elles portent un reproche si plaintif et si pénétrant que toutes mes forces en sont encore abattues. Quels charmes avez-vous pratiqués, depuis quelques jours, reine des enchantements, pour dissiper mon humeur inquiète, détruire le principe de toutes mes injustices et me toucher enfin de je ne sais quelle grâce qui me rend un homme nouveau, animé de la plus vive foi en votre amour ? Voyez à quel point je suis converti : *Vous m'avez pressé hier encore de ne pas manquer les occasions de fortune,* j'avais déjà souffert de ce conseil plusieurs fois donné, il grossissait mes accusations ; mais hier, je n'ai pu y reconnaître que l'inspiration du plus généreux intérêt, qu'un sacrifice à vos inquiétudes de mon avenir. Marie, je dois vous admirer et vous aimer avec redoublement dans ce conseil, mais si je l'acceptais, serais-je encore celui qui mérita l'affection si dévouée qui vous l'inspire ? Faut-il, mon amie, que je rappelle votre histoire déplorable et quelle contrainte on a mise sur votre vie entière ? Pauvre fiancée ! la mort elle-même fut au moment de protester pour vous contre la violence qu'on vous faisait souffrir. Vous donc qui savez tout ce que coûte un engagement contre son cœur, croiriez-vous que je vous aime ; tout ce que je vous ai appris de moi-même ne tomberait-il pas dans une comédie odieuse, si j'allais le plus volontairement du monde accomplir ce qui vous coûte presque la vie ? Je vous entends qui ne vous reprochez rien moins que la perte de mon avenir. O mon amie, je

vous en conjure, ne vous tourmentez pas avec cette pensée, je sais assez que vous y avez du penchant. Si vous saviez mon parti pris à l'égard de l'avenir et comme j'entends la vie, vous ne vous battriez pas de reproches sur ce point, vous vous applaudiriez plutôt... »

Nous aurions bien d'autres citations à faire, mais nous voulons toucher à tout ce qui concerne Mme de Maistre avec une réserve et une délicatesse extrêmes.

Les lettres brûlantes adressées par Maurice à la baronne ont été publiées en partie par M. Abel Lefranc ; presque toutes sont aux mains de Mlle Read et il nous est impossible de les ignorer. Du reste ces lettres, si belles, si nobles sont maintenant connues de trop de personnes pour qu'on puisse faire le silence complet sur cette grande passion qui a sa place marquée parmi les plus belles amours du dix-neuvième siècle.

Ce fut vers l'automne de l'année 1836 que Maurice connut Mlle Caroline de Gervain, qu'il devait plus tard épouser ; il avait donné des leçons de latin à son jeune frère Charles.

Sophie-Caroline-Gertrude de Gervain était le troisième enfant d'Etienne de Gervain et de Denise Martin-Laforest ; elle avait une sœur plus âgée qu'elle, Mme Dulac d'Inglis, et un frère, Charles de Gervain. Mlle Caroline habitait avec sa tante, Mlle Martin-Laforest, rue du Cherche-Midi, no 35 ; elle avait perdu sa mère après la naissance de Charles et son père était resté dans l'Inde.

Elle était belle à massacrer tous les cœurs, a dit Barbey, et elle passait pour fort riche. Maurice s'aperçut bientôt qu'il plaisait à la belle étrangère et peu à peu, sur les instances de Barbey d'Aurevilly et de Mme de Maistre, au courant tous les deux de cette idylle, il s'habitua à l'idée du mariage.

Maurice, après bien des hésitations, avait enfin prévenu son père de la possibilité où il se trouvait de pouvoir contracter une union brillante et après renseignements pris sur la jeune Indienne (elle était née à Batavia), M. de Guérin, enchanté, engagea vivement son fils à aller de l'avant. Mais cette si grande détermination n'avait été prise, ce pas décisif n'avait été fait, sans troubler profondément le jeune homme. Il tomba gravement malade et s'en fut se soigner au Cayla dans le courant de l'année 1837. Maurice était à peine installé chez son père que Mlle de Gervain, accompagnée de sa tante, arrivait elle-même au chevet de son fiancé. Elle fut accueillie par Eugénie avec la plus touchante tendresse et elle consigne l'événement dans son journal dans ces lignes charmantes :

« Il y a aujourd'hui dix-neuf ans que naquit, sur les bords du Gange, une frêle petite enfant qui fut appelée Caroline ; elle vint, grandit, s'embellit et, charmante jeune fille, elle est aujourd'hui ta fiancée. J'admire ton bonheur, mon ami, et comme Dieu en a pris

soin dans la compagne qu'il te donne, dans cette Eve sortie de l'Orient, avec tant de grâce, de charme. Puis-je lui voir tant de qualités de cœur, tant de douceur, de bonté, de dévouement, de candeur ! Tout en elle est si beau et bon ! Je la regarde pour toi, comme un trésor du ciel. Puissiez-vous être heureux ! »

La pauvre Eugénie, qui ne sait rien de la grande passion de son frère, écrit à son amie Marie de Maistre des lettres débordantes de joie, où elle célèbre le bonheur profond de Maurice !

Bientôt Mlle de Gervain regagne Paris, la santé de Maurice s'améliore et la confiante Eugénie en prévient ainsi son amie dont on devine l'anxiété :

« Par bonheur voici de bonnes nouvelles. Maurice va bien, très bien, il se remet à la vie, à tout et se moque à vue d'œil des arrêts de la médecine ; cela me rend bien heureuse, bien reconnaissante aux amis qui ont pris tant d'intérêt à lui, à vous, Madame, à Dieu surtout qui m'a rendu mon frère et qui me le conservera, j'espère. Depuis cette guérison merveilleuse, j'ai grande foi à la prière, je l'aime. Oh ! la prière est si bonne, si douce pour ces pauvres cœurs de femme ! Je n'avais que cela quand mon frère était si malade. Il nous faut une consolation surhumaine quand ce qu'on aime fait souffrir. En Dieu seul est l'amour sans larmes et d'une durée éternelle. Je voudrais que tout le monde sût cela, que les malades, les affligés, tous les souffrants allassent puiser à la grande source des consolations, ils seraient bientôt moins à plaindre. Je le dis à Maurice qui a besoin aussi de quelque chose du ciel. *Quel bonheur, Madame, si vous rameniez mon frère à des principes religieux !* Si vous faisiez sur le monde la conquête d'une belle âme pour l'amener à Dieu, cette œuvre serait belle et bien digne de vous. Que cela vous vaudrait de grâces et que je vous bénirais ! Essayez ! Vos paroles ont sur lui tant de puissance... »

Ce ne fut qu'au mois de janvier 1838 que Maurice, complètement remis, partait pour Paris afin de hâter la célébration de son mariage. A ce moment si grave, Eugénie exprime à son amie Antoinette de Boisset ses appréhensions dans ces termes absolument saisissants :

... « Au moment d'un départ, d'un adieu peut-être bien long, vous comprenez si le cœur et le temps sont pris ; *j'ai garni cette malle comme un cercueil* qui va s'en aller tout à l'heure. »

Et, en effet, à peine arrivé à Paris, Maurice retombe malade, et dans un passage du *Journal*, Eugénie s'écrie :

« C'était bien vrai mon pressentiment, tu es malade... Nous sommes en carême, temps où l'âme se nourrit plus que jamais des choses saintes, d'ailleurs j'en ai besoin pour faire contrepoids aux peines, alarmes, craintes qui me pèsent au cœur. Oh ! mon ami, que n'as-tu recours à cela ! Que ne te fais-tu soulever par quelque

chose de céleste ! Tu ne serais pas si abattu. Je te crois *malheureux dans ton bonheur apparent et que c'est la cause de ta maladie.* La plupart des maux viennent de l'âme... »

Mais à peine Maurice avait-il recouvré la santé qu'une nouvelle catastrophe menace de détruire le plan si savamment ourdi par Mme de Maistre et d'Aurevilly : Mlle de Gervain est subitement frappée de revers de fortune. On annonce sa ruine complète et Maurice en donne la nouvelle à sa sœur, le 6 juillet 1838. Aussitôt Eugénie consigne le fâcheux événement dans son *Journal.* « Hélas ! nous avons reçu ta lettre de malheur, le vaisseau attendu n'apporte que des tristesses et des mécomptes. Caro doit être bien contrariée, bien affligée, voyant ainsi votre union mise en doute. Qui sait si vous aurez de quoi vous marier ? Cette question résoud toute votre existence. Aussi papa l'a pesée mûrement. Tu sauras ce qu'il pense dans sa lettre; ici je ne fais que de toi à moi... »

La riche étrangère sur laquelle on comptait pour assurer le sort de Maurice allait-elle donc faire défaut ? Douloureuses préoccupations pour les amis du poète inquiets de sa situation de plus en plus étroite, difficile, précaire. Bientôt les nouvelles deviennent cependant plus rassurantes, les bribes de la fortune de Caroline suffiront encore à assurer une large aisance à l'écrivain ; tout est décidé et au commencement du mois d'août les cadeaux de noce parviennent au Cayla, d'où la pauvre Eugénie écrit à Mme de Maistre une lettre radieuse de bonheur.

Maurice, lui, est loin d'être ravi ; dans toutes les lettres qu'il écrit alors à ses amis, la note froide domine.

A son ami Paul Quemper, le 15 mars, il dit ceci : « ...Si vous partez au mois de mai, vous serez ici à temps pour assister à l'agonie de ma vie de garçon et me voir sauter le pas. »

A. H. de la Morvonnais, le 8 novembre : « ... Ma vie sera désormais plus unie et j'y trouverai enfin les loisirs si longtemps enviés. »

J'ai vainement cherché dans toute la correspondance de Maurice une parole d'allégresse à la veille de son union avec la charmante Indienne.

Ce fut le 16 novembre que le mariage fut célébré en grande pompe à l'Abbaye-aux-Bois. Eugénie y assistait et elle écrit le même jour à la baronne de Maistre : « La journée a été bien douce, bien belle, bien pleine pour moi. J'y voyais l'accomplissement de tant de vœux ! Une époque, une vie commence pour mon cher Maurice par les bénédictions du ciel. Oh ! comme j'étais pénétrée à côté de lui, devant Dieu, devant le prêtre qui les unissait. »

Hélas ! Maurice était allé à l'autel le cœur plein d'un autre amour ; le mariage fut pour lui un si dur servage qu'il préféra en mourir. Nous avons toute une série de lettres adressées à Barbey d'Aurevilly

où le pauvre poète expose d'une façon navrante les douleurs de sa vie intime. Caro n'est qu'une enfant volontaire et ignorante, la tante une stupide bourgeoise prétentieuse, et cette vie, sa vie est un enfer.

Le 14 février, il écrit à son ami : « ... On me trouve ici l'air triste, gêné, malheureux, si bien qu'on a été sur le point de me prendre à part pour une explication. Il leur semble que je me repens. J'ai protesté de l'absence de tout repentir des engagements pris et de tout chagrin positif, et il n'y a rien de plus vrai. Mais comment persuader contre les apparences d'une figure frappée d'une tristesse ineffaçable ? « Ah ! disent-elles, comme en se ravisant, c'est le retranchement de vos cheveux qui vous rend d'une mine si austère ». Les cheveux repousseront et *il n'y aura que plus d'ombre*. Adieu. Je remonte et vais faire le rayonnant autant que faire se pourra. »

La vie commune est intolérable pour l'écrivain épris de silence, la conversation sans suite des deux femmes l'exaspère, la tante surtout a le don de l'horripiler. Le 15 mars il mande à d'Aurevilly :

« J'ai maintenant l'esprit assez tranquille et suis tout entier renfermé dans le plaisir de vous écrire. La maison même est assez paisible et l'on y respire un peu plus à l'aise, *comme à la faveur d'une trêve.* Mais la folie va toujours son train, se contentant de n'être que bouffonne. Hier soir, par exemple, ma pauvre tante a déclaré, dans une discussion religieuse, qu'elle respectait fort et n'avait jamais enfreint les commandements de Dieu, mais qu'elle se moquait des commandements de l'Église et qu'elle ne s'en croyait pas moins bonne catholique !

« On passe bien des folies aux femmes et elles font passer bien des folies ; mais encore un coup, il y a un degré, même pour l'absurdité, et il est un point où la raison n'a plus de sexe : c'est de l'extravagance pure.

« Mais je voudrais avoir prouvé que je ne suis pas capable d'intolérance en matière de vie privée et que *je ris, ma foi, tout autant que je puis.* »

Le rire de Maurice est bien navrant ; nous avons du reste un document probant de l'exaspération toujours croissante de Guérin contre sa tante et il doit être cité tout entier. Barbey d'Aurevilly, très affecté de tout cela, s'efforçait de remonter Maurice et lui prêchait la résignation ; voici la réponse de Guérin :

« Nulle théorie n'est plus belle que celle de la volonté et les fragments d'application qu'on en trouve çà et là m'ont toujours ravi d'admiration. Mais les théories sont des images roses dans leur région élevée ; plus près de terre les choses changent fort, je veux dire que les théories souffrent beaucoup dans la réalité et qu'aucune ne peut être appliquée sans subir de grands retranchements. *Ceci posé*, je dis que le plan de conduite envers ma tante que vous m'avez développé hier

au soir, est très beau et très sage, c'est tout un poème à la gloire de la volonté, mais ce plan n'est pas exécutable dans les magnifiques proportions que vous lui avez données. Vous m'avez montré à moi-même, porté par ma victoire dans les inaccessibles régions du calme, charmé par la paix intérieure, enfin habitant ce que les anciens appelaient *Sapientium templa serena*. Le champ où ma volonté doit s'évertuer est trop petit et le combat lui-même trop misérable pour ces grandes récompenses. Voici, tout bien mesuré, ce que je puis faire de plus héroïque pour ma tante : vous savez dans quels termes j'étais avec elle avant mon mariage. Causer à mon corps défendant, mais enfin tant bien que mal causer, et même une façon de rire : ne pas quitter la place comme je fais aujourd'hui à la vue de son ombre seulement ; habitude du visage triste, sévère et contenue. Voilà ce que j'étais avec ma tante dans un temps où l'on ne se plaignait pas de moi ; que puis-je faire de mieux que de reprendre les antécédents peu à peu et par moments ? Même je ne dois pas faire davantage.

« Après ce qui s'est vu, se mettre à vouloir dépasser le passé et le meilleur du passé, ce serait, je crois, pousser le jeu trop loin et jouer une trop manifeste comédie. Imaginez-vous me voir avec ma mine étique et tout l'ensemble de mes grâces, contrefaisant le jeune neveu dévoué, caressant, baisant, bouchonnant cette grosse femme dont la familiarité se répandrait bientôt en mots grossiers ou impurs comme un ivrogne qu'on embrasse et qui vous envoie au visage des bouffées de vin. En conscience de délicatesse, je ne dois rien de plus, ni au bonheur de ma femme, ni à moi-même que de reprendre mon ancienne façon de vie qui était celle d'un homme naturellement sérieux, réservé, un peu triste et, à l'occasion, se déridant de son mieux. Je redeviendrai ce que j'ai toujours été *à leurs geux ;* cela vaut mieux que de créer à grands frais un nouveau personnage. Tout cela étant donné, je me trouverai peut-être un peu moins mal, mais tous nerfs mis à part, *ma condition sera toujours misérable*. Il y a un mal radical et sans remède dans ma position. Si le mariage fait, ma tante m'eût exposé l'état de la maison et m'eût dit : tout cela maintenant vous intéresse autant que moi ; aidez-moi dans la conduite du ménage que vos ordres soient mes ordres et que les miens soient les vôtres, que chacun dispose librement de ce qui appartient à tous ; si elle m'eût délicatement revêtu de cette autorité qui revient à tout homme par le titre de mari ; si enfin elle eût fait ce qu'inspire un cœur même ordinaire, en pareille occasion, ma vie serait aisée et bien des difficultés seraient levées. Mais je n'ai pas cessé d'être à ses yeux le précepteur de Charles. Elle m'a dit un jour en pleine table, depuis mon mariage, et fort sérieusement, en parlant du maître de musique qu'elle voulait inviter à dîner : « Vous savez, Maurice, combien je fais cas de tous les professeurs de mon neveu. » Je n'ai gagné qu'un titre de plus,

celui de *mâle* légitime de sa nièce. Grâce à ces fonctions, je mange, je bois, j'ai une chambre et un lit dans la maison. Je vous jure que c'est l'exacte vérité et que je n'ai pas remarqué de sa part l'ombre d'un égard, depuis que sa nièce est devenue Mme de Guérin. Cette pudeur de demander de l'argent, il faut que je l'essuie toutes les fois que je veux sortir avec cent sous dans ma poche : j'adresse la requête à Caroline, qui l'adresse à sa tante. C'est une profonde misère, mon ami, et, pis qu'une misère, cela ressemble, en vérité à quelque chose... que l'on voit par le monde où les rôles de la main qui donne et de la main qui reçoit sont renversés. Quel remède à cela ? Il n'y en a point. Il faudrait tout briser, pour prendre dans la maison le pied que je devrais y avoir, et ici Caro m'arrête. Il faudrait en venir à une séparation, chose facile pour moi, mais pour elle ce serait je ne sais quel désespoir. Vous voyez qu'il n'y a pas seulement des nerfs malades chez moi. »

Cette existence atroce est-elle au moins un peu adoucie par la présence charmante de la belle Caroline ? Ce jeune cœur, qui l'aime vraiment, inspire-t-il enfin à Maurice un sentiment un peu tendre ? Hélas ! non. Nous avons sur ce point un aveu, une déclaration formelle. Le 2 mai il écrit encore à Barbey d'Aurevilly cette lettre si désolée :

« Je vis toujours dans mon lit et je crois que j'y vivrai jusqu'à ce que le reste de la maison soit devenu plus habitable. Mon corps ne souffre pas de cette position et mon esprit, je vous le jure, s'en trouve beaucoup mieux. L'inviolable barrière de mes rideaux me garantit de la paix et je suis naturellement plus près du pays des songes où je me retire en fugitif, après l'avoir habité de mon plein gré.

« Une heure. Je reçois votre lettre. Je me remets à vous dire ce que je fais, *ce que je pense.*

« Il y a une bonne contre-partie à vos folies de cœur, ce sont mes folies de tête, et encore y a-t-il en votre faveur cette différence que vos souffrances sont humaines et qu'on peut les avouer, tandis que la cause de mes plaintes est presque indéfinissable et ne serait pas admise par un moraliste. Qu'est-ce qu'un homme qui est réellement organisé comme les *précieuses ridicules* feignaient de l'être, et qui trouve une des amertumes de la vie dans cette organisation de comédie ? Il n'y a que vous et ma sœur qui sachiez cela et encore (quelle misère !) n'avez-vous pas eu le suprême détail de ces souffrances. Ah ! si j'avais un peu de vie dans le cœur, tout serait adouci. *Un brin d'amour me tirerait d'affaire ;* enfin, selon ce que j'ai toujours et partout entendu dire de ce merveilleux spécifique, il m'en faudrait aussi peu pour me faire vivre qu'il faut de certains poisons pour faire mourir. Mais rien, pas un atome. Pour m'aider, pour me conso-

ler, je ne trouve *en moi que l'affection raisonnée, c'est-à-dire le devoir*. Caro est charmante, elle m'aime de la façon la plus tendre et la plus flatteuse qui puisse être. A tout cela je ne puis rendre qu'une affection fraternelle dans la réalité, quoique mon langage et mes yeux heureusement trompeurs expriment toute autre chose.

« J'ai le contentement philosophique de la rendre heureuse, d'entretenir de mon mieux l'illusion sur laquelle est fondée sa vie ; mais cette satisfaction rationnelle est le seul fruit que je recueille de notre union. Mes croix sont sans onction, comme disent les mystiques, et je pratique l'affection sans douceur intérieure et parfaitement désintéressée. Voilà de tristes conditions pour le bonheur de la vie domestique ; encore, avec ses données communes, mon état serait-il supportable et la paix serait-elle où le bonheur des affections vives ne peut pas être ; mais vous savez où le sort m'a jeté, moi dont les conditions vitales sont la paix, un certain bon sens autour de moi et bonne compagnie. Réellement, je n'ai d'asile pour ma pauvre nature effarouchée que la chambre où je vous écris et quelques songes où je m'engage... »

Fut-il jamais situation plus lamentable que celle de l'infortuné Maurice? Le voilà donc sans amour, engagé dans une union qui doit au moins lui donner l'indépendance, la paix, la tranquillité. Hélas ! il n'y trouve même pas le recueillement indispensable pour accomplir son œuvre d'écrivain.

Son désespoir, sa désolation sont indicibles et, par surcroît de malheur, il faut mentir à Caro, dont la jeunesse en fleur impose le sourire, à Eugénie, la confidente du jeune âge, la sœur la mère, qui ne doit pas plus connaître le calvaire conjugal que l'amour coupable et qui doit croire au bonheur du frère adoré. Mais Eugénie est venue à Paris, elle a vécu assez dans cet intérieur pour avoir deviné, compris l'âme de sa belle-sœur. En quelques paroles d'un mépris souverain, elle la juge indigne de celle de Maurice.

En ce cahier qui est si secret, si profondément intime que Mme de Maistre ne voulut jamais le révéler ni à Trébutien ni à d'Aurevilly, nous touchons au tréfond même de l'âme d'Eugénie. Mlle de Guérin parle sans détour et la peinture qu'elle nous trace de sa belle-sœur, de la femme de Maurice, est singulièrement saisissante.

De tout le merveilleux *Journal* de la noble fille, ce sont certainement les pages les plus palpitantes et les plus tragiques.

—

Le jour de la Toussaint, à Paris.

Je sors de ta chambre avec ce papier donné par toi, pour toi et je le commence au son de la cloche de l'Abbaye-aux-Bois, le jour de la Toussaint, mémorable et sainte date sous

laquelle je vais écrire mes six mois à Paris, ma vie auprès de toi, vie telle qu'elle me viendra. Nous y verrons des pages différentes du temps passé et d'autres toutes semblables, suivant que je serai à Paris ou au Cayla, car je n'ai pas amené mes champs en venant dans la grande ville; j'ai une aile aux bois, l'autre ici.

Ce soir, au retour des vêpres, je voudrais pouvoir dire ce que m'a fait la musique et le sermon, deux choses de mon goût, mais cette fois il ne m'est rien demeuré qui fasse empreinte. La musique aide doucement à prier, c'est un instrument dans un autre, mais on s'en passe aussi, je suis habituée à m'en aller seule devant Dieu dans l'église d'Andillac et dans ma chambrette. Demain je m'attends à des saintes tristesses à la messe des morts, au discours de M. Deguery; lui qui traite les choses d'une façon toute nouvelle, voyons comment il traitera ce vieux sujet de la mort. Sais-tu que j'ai beaucoup écrit, ce soir, à Louise, ma charmante amie qui m'inspire? Quand j'écris pour elle, je ne sais quel attrait colle ma plume sur le papier. C'est à peu près comme pour toi, avec la différence que ce que je dis quand je te parle me vient encore de plus profond. C'est l'eau dans sa source, ou la source de l'eau qui sort pour te désaltérer. Que ne donnerai-je pas, que ne ferai-je pas pour te faire plaisir ou te soulager un instant! Tu es au piano à présent et je suis contente de voir quelque chose qui t'amuse, chose si rare pour toi et pour d'autres aussi. J'ai passé un joli moment sur le feuilleton de ton ami. Il sait penser et écrire avec goût et énergie. Son idée ressemble à son écriture, grande et saillante. Est-il des rapports entre la plume physique et la plume morale? L'âme peut bien agir sur la main.

2. — Bonheur, bonheur ! Erimbert arrive, il sera ici demain, nous le verrons, nous l'entendrons nous parler du Cayla, de papa, de Mimi de tous ceux que nous aimons là-bas. Douce matinée qui commence si bien pour moi en attendant un frère et ayant l'autre enfin où je le voulais depuis longtemps. Puis un beau ciel là-dessus et l'espoir d'en jouir en passant par les Tuileries. C'est assez, bien assez, pour le moment. J'aime le plaisir en petit, on le saisit mieux que le grand. Ah! mon Dieu; celui que je sens de te voir auprès de M. Buquet ne peut se dire, penser que tu vas te confesser, remettre ton âme dans l'ordre, dans la vie chrétienne et dans le chemin du ciel, c'est la

suprême félicité, une impression de la foi sur le cœur qui en fait jaillir des cantiques, des *magnificat* intérieurs.

Quel décousu dans ce journal, quel sans suite depuis 15 jours où il s'est passé tant de choses ! C'est pour cela que je n'ai pas écrit. Les *choses m'entraînaient le temps*, toujours à toi près de toi, en toi, dans ce mariage, dans ces fêtes, dans ces jours où je te voyais revivre, commencer une vie dans ta vie, une vie tout autre, une vie riante, douce, belle à voir, et étonnante comme une fleur venue dans une fleur flétrie. Puisse cela durer, mon ami, et je serai heureuse en toi. Tu seras mon Paradis sur la terre avec ton Eve charmante. Cette pensée me sourit, me charme si bien que ce matin aux carmélites je l'ai tirée comme un voile rose sur cette grille sombre qui, toute sombre qu'elle est, m'attire. Tu vis hier comme j'y portai la main. C'était une caresse. Je ne sais quel charme est pour moi là-dedans, derrière ces portes qui ferment le monde, mais il y en a toujours eu et plus fort, plus vivant depuis que je suis à Paris. Effet peut-être des pensées de contraste, la vie fait penser à la mort, le monde au cloître.

Chaque fois que je viens ici pour écrire, je me laisse aller au plaisir de fouiller dans ton portefeuille *porte passé*, tout plein d'intérêt comme une histoire, histoire d'homme plus attachante cent fois que celle d'un peuple et celle-ci s'y trouve-t-elle encore si l'on veut : chaque homme n'est-il pas un genre humain? Au lieu du grand j'ai le petit, l'abrégé, la miniature que j'aime, que je puis voir de mon œil. Tu as raison, *je dois écrire*. Je grave là ce mot que tu viens de me dire, toi qui me connais, qui sais. Nous reprendrons le fil de ceci que je tranche pour le moment.

25. — Quelle lacune ! il n'y aura pas moyen d'écrire avec suite tant que je n'aurai pas un endroit à poser mon papier, un réduit tranquille à l'écart des yeux comme celui où les abeilles font leur miel. Oh ! qu'hier j'avais de choses à te dire, à te laisser, à faire sortir de moi ! Et cela est rentré, s'en est allé je ne sais où dans mon âme comme ces eaux qui se perdent sous terre faute de trouver une issue. Nous aurions fait, je crois, un beau courant, un courant de larmes. Je les avais au cœur et quelquefois au yeux que je m'essuyais en cachette ; mon ami, la conversation du matin au pied du lit m'a fait cela. C'est un chagrin chaque fois que j'y pense, parce j'ai vu

décharmer tout mon avenir dans ce que nous avons découvert; nous nous ne pourrons pas vivre ensemble *toi* et *moi*, *moi* avec ma dernière espérance de bonheur et la plus douce de finir ma vie longue. J irai dans un couvent où il reste encore le bonheur du sacrifice, du sacrifice à Dieu qui le comprend et l'accepte. C'est ce que j'ai pensé vivement à l'église hier au soir, dans cet air d'église sans lequel je ne vivrais pas. J'en sors toujours avec quelque meilleure pensée, cette fois avec un sentiment de force et de souplesse, de support et de douceur dont j'ai fait usage assez bien. Du moins j'ai cru voir un meilleur visage, un œil moins sévère après une conversation où j'ai filé mes idées religieuses et autres avec adresse et abandon, abandon fictif, car je n'en ai de réel, de cordial qu'avec toi. M'aura-t-elle comprise! Oh? que je voudrais être comprise de cette femme si influente sur nos destinées ! Voici le parrain, j'enferme mon pauvre cahier et tout ce que j'aurais à dire. Oh! liberté d'écrire! Je me prends à regretter ma chambrette du Cayla, où rien ne me détournait que les mouches. Mon bonheur de Paris s'en va. Le ciel est tout bleu, je m'en aperçois en levant les yeux qui cherchaient quelque chose de doux.

J'emploie un reste de jour, un dernier rayon qui reflète sur la neige des toits de Paris à te dire que j'ai écrit sans fin depuis que je t'ai quitté au coin du feu de ta chambre. J'en ai emporté une épine au cœur, une douleur bien vive de ce que tu m'as dit, et pour ne pas trop souffrir je me suis mise à écrire. Sans cela je sentais que je n'aurais pu y tenir. Des larmes, des larmes montaient, et je ne veux pas les laisser couler devant des personnes et pour des personnes qui me croient sans affection et sans âme. Oh! moi qui souffre tant en mon cœur ! Que les femmes sont peu équitables, toujours dominées par leurs nerfs ou leur amour-propre. Au moins Bill est-il bon, le voilà qui m'allume une bougie, s'apercevant que je n'y vois plus. Ce petit garçon est charmant, plein de qualités de cœur et d'esprit, qualités encore méconnues de cette femme, et que je ne puis louer sans exciter une opposition formidable. Aussi je me tais là-dessus comme sur bien d'autres choses.

6 décembre. — Enfin aux Coques ! Cette terre promise, ce lieu idéal où je ne croyais jamais arriver, m'y voilà, j'y suis, c'est moi qui, venue du Cayla, entends souffler le vent du

Nivernais qui souffle *gementes et flentes* tout doucement à ma fenêtre. Ce bruit langoureux me fait à cette heure (11 h. du soir) je ne sais quoi de solitairement triste. Je pense à l'Amie Exilée qu'on m'a donnée. A laquelle des deux m'occuper? Lirai-je le livre ou celle qui me l'a donné? Les pages écrites auront-elles plus d'intérêt, de douceur, de passions, de charme que le cœur ouvert de notre Marie, de cette femme étonnante dans son organisation physique et morale, si près de la mort et de la vie, si fraîche et si délabrée, si pleine de force et de faiblesse, de dignité et d'enfantillage, si prête à rire et à pleurer, si aimante, si naïve, si intelligente, si ouverte et si peu connue? Personne ici ne la comprend, ce qui la fait souffrir, ce qui est cause de sa vie étrangère en famille. Malheur aux âmes d'exception, aux natures élevées! Je les plains. Si j'avais de l'encre, je dirais pourquoi toujours quelque chose manque en voyage. Le charme d'écrire me revient ici. Oh! que je m'y trouve libre, tranquille, dans un air de mon goût, un monde dans les champs, tous les plus beaux champs et le plus beau monde. Quelle vue! l'Auvergne, le Berry, le Bourbonnais, d'immenses pays dans un horizon immense, et tout près, comme pour reposer l'œil, les montagnes du Nivernais et la Loire qui les ceinture. Je regarde souvent pour regarder cela et je dis à Marie que son pays est bien beau. Cela lui fait plaisir, elle est charmée que ce qu'elle voit me plaise.

8. — Je me suis couchée hier soir avec la tentation d'écrire tout ce que m'avait dit Marie. Je ne l'ai pas fait, c'était si étonnant, si rare, si intime, qu'on ne pourrait pas trop le rendre, que je ne crois pas qu'il me soit permis de parler qu'à Dieu de ce que j'entends de cette âme qui se confesse à la mienne. Ces secrets sont élevés pour moi à la dignité de sacrement. Peut-être reviendrai-je écrire aujourd'hui; il faut que j'aille la joindre, la rejoindre. Elle me veut toujours, toujours avec elle. Il neige.

Minuit. Je viens d'écrire 4 pages, grandes pages. Ecrirai-je encore ou irai-je dormir? J'aime autant, je crois, l'un que l'autre, mais ma bougie est courte et j'ai froid aux pieds. Un mot pourtant, un mot pour toi après tant d'autres. Ceux-là encore c'étaient pour toi ou de toi. Rien ne m'a manqué ici que de t'avoir, mais je ne voudrais pas t'y voir. Oh! qu'on est bien ici, comme disaient les disciples sur la montagne. C'est mon Tha-

bor que les Coques, un lieu de transformation, où m'apparaît un autre monde, des êtres élevés, où j'entends des voix comme venant du ciel qui disent : vous êtes bien aimée. Oh ! j'en suis sûre, j'en fais l'acte de foi le plus vif, cette assurance tant cherchée en d'autres Dieu me la donne ici dans l'âme la plus intelligente, la plus capable de remplir une affection de bonheur. Cela me console et me repose de mes agitations de cœur que tu sais. Ce qui ne fait pas que je me détourne de la charmante figure aux yeux bleus, que je ne m'obstine à vouloir toujours une part de ce petit cœur indien où tu vis. Si je n'y puis entrer ni me faire une sœur de cette étrangère qui est à toi, beaucoup en souffrirai. Adieu de mon bonheur de Paris, et d'autres tardifs pour ma vie. Le mieux est, je crois, de n'en placer nulle part. Ce sont des fonds perdus. Aussi tant que possible je veux le porter là-haut. Adieu, tu dors et ma chandelle s'éteint ; à ces deux sommeils je vais joindre un sommeil de tête et de plume.

Ce mot ici à mon réveil, puis un autre à Marie et je remonterai pour écrire ; il tarde à la chère amie de me voir et à moi de lui donner ce plaisir.

Si je n'ai pas continué cette page, c'est que je t'écris des lettres de presque chaque jour que je t'envoie, qui feront suite, si tu veux.

10. — Encore à toi sur ce cahier sous la même date qu'au mois dernier après t'avoir écrit tant d'autres pages par la poste. J'arrête ici ce qui n'aurait pas le temps d'arriver, car j'ai toujours à te dire et nous partons dans deux jours, Marie d'abord et moi ensuite par la diligence. Cette séparation nous fait peine, nous ôte le plaisir de voyager ensemble, sur lequel nous avions compté, mais compté trop tôt. De plus maîtres que nous ont dérangé nos arrangements et je ne puis m'en plaindre, vu que c'est assez raisonnable. Le raisonnable d'abord, puis l'agréable. Je me résigne donc à l'ennuyeux départ à part. Dans ma lettre dernière je n'ai pu te dire toutes mes pensées de la journée, ce que j'avais éprouvé derrière cette grille des carmélites écoutant une jeune sœur me parlant de Dieu et du monde, me donnant l'explication d'un passage de Ste Thérèse qui m'avait frappée il y a trois ans. Il y avait de l'intérêt dans cette conversation entre le cloître et le monde, entre une âme du ciel et une de la terre. La sœur Ambroise a de l'esprit, du trait

dans la réplique, et sa douce voix faisait plaisir à entendre.

Ecrit à Mimi, fait des malles, toutes choses qui vont partir, toujours des départs ! Encore un de ce petit coin du feu que j'aime, où je lis, où j'écris, où je fais mes prières, petite cheminée où j'ai ma montre et ma bougie, dessus, dessous, garnie de souvenirs, consacrée depuis 15 jours à mon usage. Un peu de cœur s'attache à tout cela, demeure à tout ce que l'on touche.

12. — Marie est partie ; me voilà seule avec M. de Ste M., en attendant demain où je partirai à mon tour. Ainsi chacun nous déménageons et ne faisons que dresser des tentes. Ce lieu en lieu où je vis, cette instabilité où je passe me fait quelque chose de varié, sur un fond sérieux qui me plaît. Il y a plaisir et réflexion. Déjeuné avec M. de Ste M. et politiqué sérieusement comme deux hommes. J'en ris à présent, mais pourquoi reprocherai-je la virilité de la pensée quand elle vient et qu'il n'y a pas de risque à la produire? M. de Ste M. est un de ceux qui ne me gênent pas, devant qui je puis tout dire, comme avec papa ; il a une bienveillance de cœur et une compréhension d'esprit qui mettent à l'aise mes façons de voir. Sa fille lui ressemble.

Je vais achever ma Gaule poétique, puis faire des visites d'adieu.

Trouvé personne. Mes malles sont faites, je suis encore ici. On dirait que je ne puis quitter Nevers, tant j'y demeure après Marie. Huit heures depuis son départ, huit jours, huit je ne sais quoi de long. Tu t'en vas aussi, petit cahier.

20. — Sorti mon cahier pour écrire l'intention que j'avais hier au soir de ne plus écrire, petit dégoût du *moi* qui m'est venu par amour-propre. Sottise d'écouter cela. Ecrivons puisque écrire me fait du bien. J'ai fait deux ou trois lettres, ce matin, et je me trouve beaucoup mieux. Ce n'est pour personne, mes idées, mes pensées, mes sensations, impressions d'esprit, de cœur, de conscience, tant de choses intellectuelles qui me viennent et s'en vont sur le papier. Elles coulent. Coulez donc, coulez comme des ruisseaux perdus sans que personne vous regarde. Vu Marie un instant et souffert de cela tout le jour. Je vais lire du Fénelon, qui fait tant de bien au cœur. Je ne comprends pas comment les femmes qui n'ont pas de piété ne meurent pas toutes folles. Que devenir sous tant d'impressions

détruisantes? Tout nous est fer et feu, nous déchire ou nous brûle, pauvres femmes que nous sommes !

L'entrevue de Marie et de l'autre m'a laissée hier au soir dans une impression douloureuse. Faut-il que je ne puisse pas écrire ! Je crains de déranger *l'Archet* et je n'ai pas de place ailleurs. Gêne pour mes pensées, gêne pour mes paroles, pour ma vie tout entière. Oh ! que Paris m'est étroit ! En me mettrestant tout à l'heure sur une couture qu'on m'a donnée, je ne semblais pas mal à ce pauvre prisonnier du Spielberg condamné à faire des bas. Des livres, des livres, une plume, du papier, quand mon âme s'ennuie dans son pauvre corps et que rien au dehors ne peut la distraire.

25. — Cette promenade avec toi au Luxembourg, hier au soir, m'a fait un bien infini. Oh ! que l'épanchement soulage et rend l'âme légère ! C'est un faix porté à deux, toute peine qu'on peut dire, toute pensée un peu amère, l'avenir, le présent et toute la vie, ce grand fardeau, si grand sans Dieu et un ami.

29. — Sous cette date se trouve la découverte d'un carnet tout plein de choses tiennes, lettres, mots au crayon, pensées tracées sur les grèves de l'Océan, poésie à Louise, morceau charmant, collier de perles suspendu aux rochers de Rayssac. Que ce souvenir m'a charmée ! Encore mais différamment, ce chapelet de nacre que je voulais avoir, un tas d'écritures de beaucoup d'amis que tu as, du plein d'esprit de Port-Mahon, du plein de rêves du Val de l'Arguenon. Ce pauvre Hippolyte ! sa lettre est d'une date heureuse du temps de Marie, charmante femme morte de l'on ne sait quoi. Dieu seul sait ce qui nous tue. Ce souvenir est triste dans ses papiers riants, dans ce passé qui s'est ouvert, c'est un tombeau dans un jardin. J'ai beaucoup aimé cette femme tout inconnue, sa petite fille et son mari je ne l'ai pas oublié. J'aimais ses lettres hiéroglyphiques, sa pensée sauvage, triste, orageuse, enveloppée de brouillards comme sa Bretagne. Bien souvent l'idée me vient de lui écrire, de renouer cette correspondance.

17. — Quelle nuit, quelle journée ! te voir malade, cracher le sang, sentir ta tête ardente ! et bonheur encore de la sentir sur mon épaule, de la toucher de ma main. Ce front que j'aime ne sera pas toujours si près du mien et cela me peine presque autant que ton mal. Je vois toujours plus combien tu as besoin d'une sœur, d'une amie, arrière-amie où se puisse retirer ton

âme. Celle de Caro est encore trop petite pour cela. La vie ne l'a pas encore assez ouverte.

Ecrit à ton ami de venir te voir; il t'est utile aussi, mais d'une autre façon que moi, lui pour l'esprit et par l'esprit.

20. — Daté au hasard. Je perds le cours du temps à Paris, comme ceux qui sont en mer sans almanach qui fait le nombre des jours quand ils se ressemblent, quand on les voit passer sans trouver en aucun de quoi faire une chose et le mettre à part. Le Cayla avait moins d'uniformité; c'était au moins quelques sourires, de plus ou de moins entre nous, suivant l'humeur et les choses, signes d'affection et d'attention de l'un à l'autre, qu'on se donne à la rencontre dans le petit asile de famille, et font douceur à la vie. J'en avais coutume, si bien qu'il me semble n'avoir rien quand je n'ai pas cela avec ceux qui m'entourent. O déceptions du cœur! Paris, ma terre promise, que les belles grappes que j'avais vues de toi m'ont trompée!

A mesure qu'on avance, la vie désenchante, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; c'est l'horizon perdu, l'horizon atteint qu'on voyait beau, qu'on voit. Les réalités sont là, dures, sombres, déchirantes, rochers ou ronces sous les tapis verts qui les couvrent. L'illusion tapisse tout en ce monde.

Nuit sans sommeil, inquiétude sur toi, pauvre poitrine qui s'est rouverte. Du sang, encore du sang vomi! Martyre de voir cela. On toussait là-haut sur ma chambre, je ne sais qui que j'aurais plaint une autre fois, mais ce n'est que la toux de l'autre côté que j'écoute, qui me frappe comme un marteau. Quelles transes sous mes rideaux, quels rêves noirs! la moindre alarme me mène à la mort, et toute la nuit j'ai vu un cercueil, un réel cercueil que formait mon manteau sur le bois du lit à mes pieds, et tout près ma jupe blanche s'arrangeait avec la couverture pour me figurer un squelette. Je savais que ce n'était rien que des plis qui prenaient ces formes. En ce moment, pourquoi la mort en image devant les yeux et en menace dans le cœur? Pourquoi? Jeté mon drap sur la tête et me suis mise à prier Dieu. Ne plus rien voir et penser à Dieu produit sur l'âme un bon effet, c'est l'enfant qui se tourne effrayé sur le sein de sa mère.

Vu Marie un moment, reçu la réponse de ton ami, les deux meilleures venues de ce jour, le reste souffrance ou rien.

27. — Je ne manquerai donc plus d'écrire ici tous les jours puisque cela te fait plaisir, que tu m'as dit de le faire. Mon ami, je doute souvent du bonheur que je puis te donner dans cet épanchement de pensées, et je m'arrête alors et me retire sur un livre ou sur mon ouvrage non par aucune humeur, mais pensant que ce que je fais vaut mieux que ce que je ferais.

Deux aiguillons de guêpe me seraient moins cuisants au cœur que ces regards que j'ai surpris dans la glace nous pointant comme je te parlais. Rien n'est impertinent comme l'espionnage, tout est fouillé jusqu'à l'intime. On veut, elle veut savoir ce qui se dit, ce qui se pense entre nous comme on fait des conspirateurs. Pauvre femme incomprenante! Je la défie de saisir le moindre petit bout de fil de nous deux, et cela sans chercher à lui échapper, sans le vouloir ; c'est par leur nature que certaines âmes échappent à d'autres, il n'y aurait jamais prise d'elle à nous, et je suis loin de m'en plaindre. Mon Dieu, je n'envie pas toutes les sympathies ! Deux ou trois affections suffisent pour le commerce de la vie, pour l'entretien de chaque jour, une seule pour le bonheur. Ces amitiés, je les ai, ce bonheur aussi. Que me faut-il que de pouvoir en jouir, que de t'aimer à ma fantaisie, te voir, t'écouter, te soigner dans tes douleurs de corps et d'âme, être en toi comme une mère en son fils? Impossible, on ne veut plus! oh que cela me désole ! C'est l'époque la plus souffrante de ma vie froissée, déchirée dans ce que j'ai de plus tendre. Que Dieu lui pardonne de me traiter comme elle fait, de me vouloir séparée de toi, d'écarter comme une étrangère une sœur dont toute l'âme est ramassée sur toi. Qu'ai-je dit et fait pour motiver cette suspicion ? Le plus souvent sans paroles pour ne pas heurter les siennes qui font choc souvent, ne me mêlant de rien, ne parlant ni des personnes ni des choses, tous ces ménagements par égard et pour la paix. Je ne la troublerai pas, je partirai, mais te laisser malade, sans distractions, sans personne pour te comprendre, pour t'aimer d'intelligence, pauvre ami, cela désole, je ne puis penser au départ.

Une lettre de papa et de Mimi. Chers souvenirs, chers envois de la famille, du chez soi tout plein de charmes, avec qui je vais passer ma journée à l'intérieur. Impossible d'être meilleur père et meilleure sœur. Ceux-là ne mêlent pas un

grain d'amertume à leur tendresse. Ames intelligentes, douces, pliantes, que vous êtes bonnes ! Que vous êtes rares ! La plupart des affections sont de la douce-amère.

Dernier fév. au 1er mars. — Pas écrit hier, le matin la messe, l'après-midi le sermon à St-Sulpice où était le Nonce m'ont pris la journée. Je n'ai pu être seule que le soir un moment quand tu es venu me joindre. Douce et chère visite, petits jolis moments dans la longue journée que je recueille, qui me font plaisir comme des fleurs sorties sur un chemin pierreux. Mais que c'est court, que nous avons peu de temps d'être ensemble depuis trois mois ! Furtivement, à la dérobée, se serrer la main, dire un mot, se parler de l'œil ! Cette contrainte-là est gênante et cent fois je me sens prête à la brusquer. Mais la paix, la paix ! Souffrir et se taire comme Jésus sous les soufflets ! Je n'avais jamais été contrariée par personne, ceci m'instruit, j'apprends à supporter. Ce n'est que toi que je plains, plains, toi malade, souffrant dans l'âme de tant de pointes extérieures, et n'ayant pas pour t'aider le secours que donne la foi en pratique. Mon ami, pourquoi es tu si indifférent dans la vie chrétienne ? pourquoi négliges-tu la seule chose nécessaire ? Voilà qui fait encore souffrir, une grande source de peines. Tu ne le vois pas, tu ne sais pas ce que porte de craintes une âme de sœur pour un frère éloigné du ciel, et que je parle de toi à Dieu plus que de Dieu à toi.

Reçu des nouvelles de Marie qui envoie savoir des tiennes avec un petit journal pour tous. La bonne amie, j'irai la voir ce soir. Oh ! celle-là, je sais que je lui fais plaisir. Ecrire à ton ami de te venir voir, il te néglige et je veux qu'il vienne. De tous ceux que je connais c'est le plus capable de te faire du bien, par sa trempe riante et forte.

2. — Il n'est pas rare, dit Ste-Beuve, de bien commencer une journée, mais la finir, la mener à bout, tout doucement, c'est du merveilleux qui m'est arrivé aujourd'hui. Commencé par aller à la messe et se confesser à mon Abbaye, rentrée par un beau soleil et toute pénétrée de mon air du ciel et de mon air d'église. Lu près de ton lit jusqu'à trois heures, et ai mieux aimé rester là que d'aller à l'exposition des tableaux. Qu'aurais-je vu qui me plût comme cette alcove et ton visage sous les rideaux, reprenant un air de santé ? Oh ! bonheur si cela dure et qu'on m'en laisse la vue de près comme aujourd'hui ! Ecrit

à papa et parlé du Cayla avec toi au coin du feu. Ce soir. A présent toi dans ta chambre, moi dans la mienne, bonsoir, bon sommeil, point de toux. Tu m'as paru bien, j'écouterai moins si tu tousse. Hier soir à pareille heure, j'étais grandement compromise dans le fanatisme avec ton ami. Si elle était survenue ! Ce mot faisait incendie, pauvre envie de rire pareille à celle d'un roi qui fit brûler une province.

5. — Personne ne sait où j'étais hier matin pendant qu'on se fâchait sur mon absence. Ce que je faisais valait bien le morceau de pain que j'aurais mangé un moment plus tôt. J'attends de l'avenir le résultat de ceci, de cette œuvre cachée. Un peu d'embarras m'a prise, pour commencer et pour finir, pour aborder ailleurs et pour rentrer ici. Le *d'où venez-vous* est ennuyeux. Mais pas de question, par bonheur. Je n'ai entendu que des regards mécontents. On ne m'aime pas, l'une par prévention d'humeur, sans pourquoi ni comment, comme tout ce qui sort d'elle, l'autre, oh je le sais, je l'ai vu, je le tiens : jalousie ! Oui, c'est cela qui s'est mis entre Caro et ta sœur qui t'aime. Je l'ai surprise en cela mainte fois, et vu des signes de cœur blessé quand je te parle, quand je t'embrasse, quand je voudrais te donner mes soins, pauvre petite femme qui ne sait pas combien nous pourrions être d'accord et prendre en toi chacune la part d'affection qui lui revient ! Mais non, elle te veut à elle, rien qu'à elle, tout à elle ; tout ce qu'une autre te fait, te témoigne lui semble pris sur ses droits, un larcin sur son cœur. Ainsi je dois m'écarter, vous laisser seuls, ne plus voir dans ce nid de colombe jalouse. C'est ce qui t'expliquera mes rares visites dans ta chambre, le peu de mots que je t'adresse, le peu de soins que j'ai l'air de prendre de toi. Abandon, sacrifice de ce que j'aime le plus pour ne pas la faire souffrir, et me ménager aussi son affection à venir. Un jour elle me comprendra, j'espère, et saura voir une sœur dans ta sœur. A présent je ne suis qu'une femme qui t'aime. Tristesse pour moi et position douloureuse entre ton amitié si douce et ta moitié épineuse. Je n'ose bouger. Mais ça passera, le temps arrange tout, même la jalousie. Je ne sais quand, un jour, Caro finira par me permettre de t'aimer.

Lu dans ma solitude du salon le voyage de Lamartine. Fait de la tapisserie, ouvrages aussi insignifiants l'un que l'autre. Il me fallait du plus saillant, du plus pénétrant, du plus puis-

sant pour me distraire. Jérusalem ne m'a pas ôtée de ma chambre. Je sors, je vais rue Jacob, où je sais une femme qui m'aime sans brin d'amertume, qui me fait amitié dans toute sa douceur. Encore je voudrais écrire, écrire pour toi à qui je ne puis rien donner que cela maintenant. Il s'y joint bien autres choses que Dieu sait, mais nul autre. Quittons-nous donc.

7. — Moins d'amertume aujourd'hui, de bons regards, des airs bienveillants et moi toute heureuse, toute revenue de ma froideur intérieure, car mon affection s'éteignait sous ces manières, sous ces paroles, comme sous de l'eau de pluie. On a compris, je voulais partir, et ce départ s'adoucit de toutes les formes aimables. Leur bon cœur leur dicte cela et j'en suis bien touchée. Nous reviendrons sur ce chapitre. A présent une autre chose m'occupe, m'ôte d'ici.

Vu l'exposition des tableaux, les tant de toiles peintes et me souviens de la Esmaralda.

8. — Lettre de Louise, ma bien aimée Louise, toujours charmante en affection, en écrits. J'avais de semblable amie, ce matin, une distraction intime. Je vais lui écrire du temps que tu lis sa lettre que je viendrai prendre dessous l'oreiller où je t'ai dit de la cacher. Jolis petits secrets, mystères d'amitié qui n'iront que de toi à moi. Tout se mêle en nous en cachette, charme en cela, quelquefois peine. Tu me l'as dit hier au soir dans le petit mot que nous avons pu nous dire.

Marie veut que je la suive à sa campagne. Oui et non, si je te quitte, je voudrais n'aller qu'au Cayla. Chez Marie je serai plus près de toi. Avoir vite des nouvelles, c'est tout ce qui reste quand on ne se voit plus. Et puis Marie, cette infiniment tendre femme, Marie l'aimante qui me dit : je ne puis me passer de vous dans mon désert où je serai toute seule. Pauvre Marie, je le comprends qu'elle ait besoin de moi comme une malade de sa sœur de charité. Dieu me l'a confiée de même. Je regarde toujours comme une chose de providence ce qui s'est fait entre nous, ce qui s'est fait de moi à elle. Je voudrais donc l'accompagner. Mais courir encore, mais aller de lieu en lieu, de monde en monde, cette vie en dehors de ma vie a quelque chose qui n'est pas de mon goût. Mon cher Cayla ! C'est mon repos, mon attente hors de Paris, il faut que j'écrive à Louise.

7. — Les belles choses, les jolies choses, les étranges choses que je viens d'apprendre, les soupçons odieux qu'on a sur

mon compte. On en a écrit à papa; tu sais de quoi il est question. J'en ai le cœur tristement plein. Un jour, j'espère, toutes ces erreurs se dissiperont et Caro verra en moi sa sœur aimante. Ce sera l'affaire du temps, du développement du temps et des choses. En attendant, je serai la même, comme si j'ignorais ces absurdités sur mon compte. Je ne m'abaisse pas à me justifier. Je tiens à la paix, à l'union fort compromise en ceci, mais j'en ménagerai les risques, quoi qu'il en coûte à l'amour-propre le plus blessé. Que ne souffrirais-je pour la paix pour Dieu, pour toi! Un mot qui te regarde. On m'accuse de ta froideur et je t'accuse d'être froid, silencieux. Mon ami, tu n'es coupable que de ne pas te surmonter pour la parole, pour les dehors de l'expression, comme tu fais pour l'embrassade du soir. Parle donc, quoi qu'il t'en coûte. Il est doux d'ailleurs de parler à Caro douce. Sois donc parlant, expansif, fais-lui croire que tu la préfères à tout et à toutes, qu'elle le croie et le voie. Ses soupçons alors tomberont, n'ayant plus de quoi se nourrir. Mon Dieu, qu'il est pénible de se voir pomme de discorde! Epargne-moi cela, mon ami.

13. — Nous voilà donc exilés, séparés l'un de l'autre! Mon ami, quelle douleur dans mon adieu d'hier, dans ce serrement de main sur ton lit, dans cette sortie de chez toi! J'y laissais tout un avenir de malheur. Qu'espérer de ce qui se voit, de ce qui se fait, de ce qui nous sépare? Abîme de folies, incomprenables femmes! uniques de leur nature. Sur cent mille combinaisons bizarres, on n'en eût pas rencontré de telles. Mon ami, mon pauvre Maurice, force et courage! J'espère te revoir aujourd'hui. Ce que j'écris ici te viendra trop tard pour te servir. C'est pour l'heure qu'il faut agir, c'est l'assaut, il faut emporter la place, mais épargner le dedans, s'il se peut ne blesser personne. La difficile position, mon Dieu!

15. — Pas de plume hier soir pour tracer ma journée, ma douce moitié de jour avec Marie, à côté de son lit, disant et écoutant à n'être entendu que d'elle. Il est telles choses épanchées sur une tête malade qui ne doivent pas sortir de son oreiller. Ainsi, pauvres amies affligées, nous répandons le cœur l'une dans l'autre. Touché ta main, causé un moment du temps que tu étais seul. Embrassé Caro et me suis retirée avec un petit paquet de linge sous mon manteau. Qu'il m'a

semblé pesant! J'emportais tant de choses dont je m'étais revêtue, parée dans la maison indienne.

Ce soir. — Ecrit à M. d'Aurevilly en réponse à son joli mot sur le salut et à son joli billet. Reçu une lettre de Caro ; un mot, rien qu'un mot d'elle me fait plaisir. Visite d'Eran, tout cela compte dans mon exil.

Valentino! Je viens de Valentino. Septuor de Beethoven, admirable musique, et cependant je ne suis pas aussi charmée, aussi étonnée que je l'aurais cru. Nous n'aurons donc d'étonnement qu'au ciel; il n'y a de beau que ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que l'intelligence humaine ne peut comprendre. Adieu, bonne nuit, je me couche en pensant à toi, en d'assez tristes pensées, au petit tintement d'ennui qui me tombe goutte à goutte dans l'âme, au petit bruit de pluie qui tombe sous ma fenêtre. Que le bon Dieu te donne un bon sommeil!

16. — Je croirais presque au magnétisme du cœur, à l'influence sympathique, quand j'ai vu ce petit cahier venir presque de lui-même sur mon lit, se placer sous ma main. Papier docile, il se plie à toutes mes impressions ; ami discret, il les garde. Que j'aime ce petit cahier! Plus que jamais je veux écrire, m'y tenir, m'y laisser, m'y envelopper, m'y renfermer comme un saint dans son reliquaire. Tout cela pour toi et moi. C'est un lieu de consolation, d'oubli, de paix, l'endroit où l'on a son encrier. Après l'église, c'est ce qui me convient le mieux.

Au soir. — Toujours quelque chose manque aux bannis. Comment écrire à présent? Plus de papier. Arracher une feuille de ce petit cahier pour écrire à Marie. Le cœur se prend à tout quand il est triste comme un homme qui se noie. J'ai donc accroché à ce peu de papier ma vie de ce matin qui s'en est allée aborder chez Marie par la poste. En elle mon rivage, mon port, mon ancre. Oh que l'amitié m'est bonne à présent, celle-là surtout, la plus parfaite amitié de femme tendre et vive. La vôtre est toute de force, d'énergie ; la nôtre est compatissance, support, cœur sur cœur, roseau sur roseau.

Le soleil dans ma chambrette, ma cellulette, réduit mignon où je me retire souvent pour écrire, prier, où j'ai ma place à peine entre deux couchettes, la mienne et celle de *Nini*, enfant au visage rose que j'ai sous l'œil à mon réveil. Un secrétaire, un lavabo, une chaise composent mon ameublement. En éten-

dant les bras, si je veux, je touche les deux murailles. Cela me plaît, j'aime les petits nids, ceux surtout où l'on dort paisible. Ici je n'entends que la douce respiration d'un enfant.

Saints! Quand mon cœur s'attriste d'être, je me dis : quand nous avons l'océan, irions-nous boire la goutte d'eau dans un creux de terre ? La foi fait vivre. Oh ! que la piété est utile ! Jamais je ne l'avais tant compris, tant senti. Journée d'ennui entrecoupée de prière, de lecture, de broderie, d'élans en haut, en bas, je ne sais où. Causé aussi avec ma bonne cousine. Caressé beaucoup les enfans. Heureuses créatures qui ne souffrent pas dans l'âme, dont le petit cœur ne bat que de vie. Allons les joindre.

17 au jour. — Un baiser à ma croix, un regard à Nini, puis refermé les yeux sous le blanc rideau du jour et pensé à toi, à nos réveils séparés. Reçu une paire de souliers de Félicité, la bonne cousine, qui a vu mes pieds dans le besoin. Me voici au temps des aumônes, il n'y a que toi qui ne peux me donner, toi qu'on m'ôte même !

Entendu M. de Ravignon qui me plaît. Belle conférence sur le caractère de J. C. Passé par les Tuileries au retour, et regardé si tu n'étais pas à ce beau soleil, à cet air pur. Je te cherche place partout où il fait bon. Entendu en passant des chants à Saint-Louis et suis entrée. Porte d'église est porte d'ami, je n'y puis passer devant sans ouvrir. Puis j'ai dans l'âme un besoin que M. de Ravignon n'avait pas satisfait, besoin de choses célestes à portée du cœur, besoin de manne, de pain de Dieu dans la faim et la défaillance. J'ai trouvé cela dans l'instruction du curé de Saint-Louis ; cela se trouve dans la simple parole de Dieu pour les simples. Les grands discours me plaisent, les petits me font du bien. Lettre de Marie, de Marie l'aimante qui me veut demain. Son billet lu, j'ai lu Michelet qui lui aussi écrit joliment ; malgré cela et d'autres distractions, dans *un profond ennui mon âme se plongeait ;* il n'a fallu rien moins qu'Eran et ton billet pour couper court aux bâillemens.

18. — Mon Dieu, donnez-nous une journée paisible. Oh la paix, la douce paix qui n'est autre chose que vous-même, suivant l'expression d'une grande âme chrétienne. D'après l'Evangile, quand le fort armé garde une maison, tout ce qu'il possède est en paix. Rien n'est plus vrai, je le vois d'expérience,

et qu'un Dieu manque il y a désordre de cœur ou d'intelligence. Non pas Dieu Grand Etre, mais Dieu comme la religion nous l'enseigne, Dieu notre maître, notre père, le Dieu du chrétien qui régit l'homme au dedans. Le côté où il n'entre pas devient mauvais. Etendez ces raisonnemens sur les commandemens de l'Eglise que tu as entendus, où n'amèneraient-ils pas dans leurs conséquences? Folles paroles ! Se moquer de l'abstinence, c'est se moquer de Dieu, rien moins que ça. De semblables choses font voir les travers de notre nature qui va obliquement dans le mal comme le serpent d'Eden. C'est pour mordre quelqu'un qui jeûne qu'elle déchirait le carême. Gardons-nous des préventions ! Ces mots tracés entre aube et jour sur ma couchette seront les premiers et les derniers de cette journée. Je la vais passer chez Marie où je ne pourrai pas écrire. Nous vous avons donné le parfum matinal, mon *Caro mio*, le reste sera peut-être moins doux, imprégné des vapeurs si diverses d'un jour, d'un jour de Paris. Un charme assuré, tout pur, c'est Marie.

19. — Douleur, déchirement de la scène d'hier soir. Mon Dieu ! qu'ai-je vu, entendu! ta pâleur, ton agitation m'ont effrayée. Je continuerai ailleurs ce cahier, fini, hélas ! Tout ce qui est contenu dans ce petit cahier ne doit jamais voir le jour. Ceci est sacré comme le secret de la confession.

—

A ces plaintes si éloquentes, à ces réflexions si angoissantes, Maurice ferme l'oreille, il feint de ne rien entendre, de ne rien comprendre. Au contraire, il affirme même à Eugénie qu'il est absolument heureux, que Caroline est une compagne exquise et que l'avenir s'ouvre souriant pour lui.

Mensonge ! toujours le mensonge maintenant pour rassurer la sœur bien-aimée, la mère chérie, alors que le désenchantement, le désespoir le plus complet habitent cette pauvre âme si misérable.

Eugénie se laisse convaincre, elle craint d'être une cause de discorde dans ce ménage *si uni*, elle s'enfuit aux Coques, chez la baronne de Maistre, sa grande amie maintenant, sa confidente, et elle lui conte tout; c'est à elle qu'elle remettra le cahier si intime, cette confession si discrète ! M^me^ de Maistre, elle, écoutera silencieusement la sœur de Maurice, mais elle ne parlera pas non plus, car elle n'aura jamais le courage de lui ouvrir les yeux, de lui révéler cette situation, si lamentable, si tragique même.

Eugénie partie enfin de Paris, Maurice cesse de feindre, il

se livre complètement à la désespérance. A cette vie atroce, sans issue possible, la mort est préférable et il la désire avec une telle intensité, il l'appelle avec tant de ferveur qu'elle s'approche. Bientôt il est gravement malade et il n'a plus qu'un désir, s'en aller revoir sa sœur et le Cayla.

Chaque jour, il exprime à Barbey d'Aurevilly son impérieux besoin de revenir *là-bas*, et l'ami dévoué qui sait la douleur morale et physique du poète, le comprenant perdu, supplie sa jeune femme de le laisser partir pour le Midi.

Après des discussions, sans doute des marchandages, avec la tante, on se décide enfin bien tard.

Ce départ, cette fuite hors de Paris maintenant exécré, c'est la dernière joie, le suprême sourire de Maurice ; l'idée de revoir le Cayla le ravit.

Eugénie rejoint son frère et Caroline à Tours ; maintenant elle ne le quittera plus ! Et cependant, à l'heure dernière, elle ne saura rien encore de la vie intime de Maurice, elle ignorera jusqu'au bout le dur calvaire qu'il a gravi. Il emportera si bien son secret dans la mort qu'Eugénie reviendra complètement à Caroline et qu'elle s'efforcera de l'aimer pour le bonheur qu'elle a donné, croit-elle, à Maurice.

Quand, sur la tombe de Maurice, la jeune femme offre ses beaux cheveux en holocauste, Eugénie pleure d'attendrissement ; on sent qu'elle se reproche son jugement d'autrefois ; elle voudrait garder près d'elle la pauvre veuve qui a donné l'ivresse de son amour au cher disparu !

Quand bientôt les relations cessent, quand, trois ans après, Caroline se remarie, Eugénie est indignée, comme si le mort souffrait de l'oubli et voyait d'en haut l'infidélité d'une épouse adorée.

Maurice a donc bien emporté tout son secret, et ni Barbey, ni M^me^ de Maistre n'ont parlé.

Ce n'est que bien longtemps après que, peu à peu, les yeux de la pauvre Eugénie se sont dessillés ; alors elle s'est isolée, a cessé d'écrire, et est allée rejoindre là-haut l'enfant chéri qui lui avait caché avec tant d'amour son douloureux martyre.

COMTE DE COLLEVILLE.

FRANCIS VIELÉ GRIFFIN.

ULTIMA VENUS

—

LES PÈLERINS

— Cymbelin, l'heure est morne et l'étape lointaine,
et nous avons cherché aux confins de la plaine,
ses mirages encor leurrant nos espoirs neufs,
la source où se devait étancher notre soif ;
mais nos pas s'enlisaient aux vases de la berge,
devant nos yeux se dissipaient toutes auberges ;
n'avons-nous point franchi des gouffres et des cimes,
et n'avons-nous point vu, du seuil des bleus abîmes,
à nos pieds las se dérouler la mer des jours ?

— Maître, si l'heure est morne et si le soir est lourd,
n'oubliez point sur les routes où nous allâmes
telle aurore évoquant un visage de femme ;
son souvenir encor dore l'horizon noir.
Tout lendemain répugne-t-il à votre espoir ?
Cet océan dont vous parlez, et ces abîmes
solitaires, furent-ils pas quand nous les vîmes
les emblèmes et les miroirs de notre orgueil :
nous fûmes grands d'oser rêver de tels cercueils !
Auprès, se déroulait la mer vieille et ridée
où s'éclipsait, voile illusoire, albatros blanc,
la chimère que poursuivaient nos bras tremblants,
encor que nous l'eussions à peine regardée ;
et cette mer au vert sourire, aux yeux d'écume,
berça les jours qu'insoucieux nous y vécûmes.

— Cymbelin, Cymbelin, le présent seul existe ;
hier n'est qu'autant qu'il rend notre présent divin,
et demain, en ce qu'il colore l'heure triste
où nous sommes de son mirage encor plus vain.
Te dirai-je les sorts divers de notre route,
et les heures d'ennui qu'aux heures elle ajoute ?
Un soir, — la brise ardente avait bu les citernes, —
au fond d'un kiosque, et sous de flottantes lanternes,
des encens dévidant leurs boucles aux réchauds,
une femme à carnation de bronze chaud
nous enseigna les voluptés qui font qu'on raille
la mort ; mais sa beauté était une muraille
dressée entre nos lèvres ivres et son cœur.
Nous la fûtmes, rêvant d'elle (car la langueur
avait ouvert des clairières en notre vie) ;
mais les heures sont plus belles qu'on sacrifie
à son passé qui les transmue en souvenirs.
Nous quittâmes ce toit, pour n'y plus revenir,
nous en allant de monastère en monastère
retremper nos volontés veules dans l'austère
nature, et, sous la confraternité des arbres,
oublier avec ces mirages encor chers
tous mensonges, toutes luxures, toutes chairs.
Nous revivions et la fraîcheur des rochers glabres
cautérisait en nous tout repentir charnel ;
ou, partageant l'abri des porchers et des pâtres,
nous endormions nos cœurs sous les sapins bleuâtres
du val qu'assombrissait comme un soir éternel.
Nous errâmes ainsi pendant maintes années,
de la saison pubère à la saison fanée,
rythmant notre pensée aux pas de nos chevaux :
nous avions retrouvé sous ces bercails de chaume,
où des reclus naïfs marmonnent d'humbles psaumes
et rêvent dans leurs chapelles enluminées,
l'étape salutaire à nos sobres travaux.

Un jour que nous foulions l'aridité sans bornes
d'un plateau vert, et dévalions son versant morne
et le versant plus morne encor de notre vie,
nous fîmes halte en un oratoire feuilla.
Les oiseaux des rameaux célébraient la survie
d'une caduque automne ; et les vignes blessées
nous saluaient de leurs pampres en caducées ;
un torrent solitaire y rinçait des cailloux.
Mais nous étions graves et las. Les pluies dernières
avaient coulé leurs rails d'argent dans les ornières
et la vigne y grêlait ses globules de miel.
Alors, frêle, et de fleurs tardives costumée,
une vierge, nous dévoilant ses yeux de ciel,
tourna vers nous son col de chatte parfumée.
L'amante ardente, en nos mémoires, disparut
livrant nos corps et nos âmes lâches à celle
qui mentait par cela même qu'elle était belle.
Nous niâmes les maux et les périls courus
et suivîmes l'arabesque de son caprice,
l'odeur des poisons clairs qui hantaient ce calice
nous décevant du fourbe fard de sa douceur.
Mais nous ne lûmes en les pages de son cœur
que sa vanité futile d'être une idole ;
elle se consolait auprès d'un dieu frivole
de l'amertume où la laissait notre rancœur.
Et comme, Cymbelin, nous maudîmes la fièvre
que nous avait versée la femme au corps de feu,
nous brûlant, papillons au brasier de ses lèvres,
nous enlaçant des tors liens de ses cheveux,
nous fûmes courageux, et nous prîmes la fuite.

Or, la route a semé ses étapes, ensuite,
de malencontre et d'infortune à nos regards;
l'heure est morne et, dans notre vie, il se fait tard.
Ne nous reste-t-il donc que la désespérance
de n'avoir pas daigné jouir en nos matins?

Car, ce que nous aimions d'elles, c'est la souffrance,
dont leur légèreté gorgea nos cœurs hautains!
N'avons-nous su parmi ce jardin versatile
que démêler les fleurs qu'il ne faut pas cueillir,
liserons frêles, dont la tige est un reptile?
Cymbelin, ne nous reste-t-il plus qu'à vieillir?
Car nous avons franchi des gouffres et des cimes,
et contemplé du seuil de bleuâtres abîmes
à nos pieds las de dérouler la mer des jours!
Vois, d'étranges oiseaux, postés aux promontoires,
organisent la nuit ou décrètent le jour
du battement de leurs ailes blanches et noires :
la vie aura des soirs moins austères ; mais pour
que nous soyons, en cette arène qui s'éploie,
forts contre la douleur et forts contre la joie,
Cymbelin, plante un if, pour la mort de l'amour!

PROMÉTHÉE

O gîtes d'ombre, ô loquaces fontaines,
sites où s'agita mon enfance lointaine,
ô cèdres tristes ;
vous qui vîtes, bouleaux ambrés, sapins gothiques
des profondes forêts,
mes jeux heureux sous l'arc svelte des blancs portiques,
où désormais vous dressez-vous, ormes antiques,
et vous, cyprès?

Là, je goûtai, sous les piliers jaunes d'écorce
de vos ombrages veloutés, vos forts arômes,
savourant de toutes mes forces,
alors qu'un de vos troncs était mon trône,
la volupté de vivre et la splendeur d'être homme!
Et, triomphales, jusqu'aux moelles de mon corps,
plus belles que toutes harpes, vos voix royales

quand vous cinglaient les vents discors,
et le thrène qu'en l'air déroulent vos violes
et l'hallali clair que strioulent
vos cors !

Un jour, l'amour gonfla mon âme de folie,
et je tentai, me recueillant à deux genoux,
d'imiter, gauche, le frisson des mille vies
qui s'agitent en vous,
cloches virides ballottantes dans l'aurore ;
mais est-il, sous le ciel, plus douces mélodies,
que celles qui se jouent en vos gorges sonores ?
et c'est en vain que je voulus
les forcer, moins divines certes, à éclore
aux cordes sourdes de mon luth.
Et, plus pâles encor que mes dolentes plaintes
répercutées aux trompettes des fleurs ouvertes,
j'écoutai se noyer aux astragales d'or
des tors parvis que sont vos colonnades vertes
leurs inertes échos,
parmi vos labyrinthes musicaux ;
car mon poème était, en ses strophes d'étoffe,
moins beau, cèdres lustrés, qu'en vos pelleteries
n'est le gazouil des galets de la pluie,
saules mornes, ou le métal
des voix suaves qu'ourdit la brise en vos archals.
Donc, je brisai ma lyre à vos flancs, sombres arbres,
et m'accoudai, dans mon délire et mon espoir,
au pan d'un marbre, égaré là parmi les fonges,
moins blanc que vous, bouleaux de cire, cierges d'ivoire
et d'argent lisse qui haussez parmi l'éponge
des grises mousses vos fins ombrages.
Mais, oh prodige, les pavots laineux du songe
firent vivre sous moi le roc
dont m'éveilla le choc étrange, le brusque geste,
et j'entendis choir en mon rêve,

et je sentis soudain choir du ciel comme un plectre,
au marbre souple de ce socle de miracle.
Le projectile était rigide comme un glaive
et cependant léger comme un pennon d'oiseau ;
or, ce n'était point un plectre, mais un ciseau.

J'en attaque pour ma défense
le rocher qui m'avait offert son siège étrange,
le frappant de biseau ;
et voici qu'à mon fer il se trouve friable
comme l'humus d'un champ détrempé par les eaux
lorsque le mord un soc d'érable ;
ô dieux, la pierre, à mes coups, semble
gémir les chants de quelque âpre regret !
ô dieux, sa base d'aspect change et se partage
en une double assise aussi svelte et plus souple,
plus ample que les colonnes des anciens temples,
et se divise en deux ramures, bras dorés
plus droits que les rameaux des bleuâtres forêts !
Enfin le marbre pur à mes heurts sourds s'enflamme,
la roche fruste
s'amenuise en torse et se gonfle en un buste
au profil juste, et son agathe ensorcelée,
qui pleut des flammes,
laisse éclater au jour la forme d'une femme !

Alors mon front, —
alors mon sang anxieux et prompt
fut le jouet d'une tempête
dans les veines de mon corps d'homme, —
et les pensers en ma tête roulèrent comme
la mer hurlante et ses moutonnantes écumes !
La silhouette paraissait prendre le vol ;
sa bouche s'entr'ouvrit, rouge comme un glaïeul,
où des perles dormaient, celées :
puis, d'un pouce ivre et dans l'excès de mon orgueil,

j'ouvrai sa gorge de deux astres constellée,
et, sur sa nuque chaste, et sur son col,
selon la fièvre
dont m'enivraient les roux pétales de ses lèvres,
sur la chair blanche de sa hanche et jusqu'au sol
qu'illuminaient ses yeux de pierreries,
sa chevelure chut comme une draperie!

Ah! Japiter,
l'être dormait encor, d'argile parfumée;
l'œuvre de vivant marbre et d'insensible chair
n'attendait plus qu'être animée
des feux latents qu'en ses yeux froids j'avais cloués;
et je nouai
ma bouche humaine aux lèvres d'or de la statue;
son âme, faible encor, ne pouvait que céder
à cette amour sitôt heureuse qu'abattue,
et je la possédai.
Ses yeux battirent, ses seins chastes palpitèrent:
c'est alors que tonna l'ire des dieux sévères!

Et dès lors, la statue, que rive au piédestal
le lien double de ses jambes de cristal,
et dès lors, le rocher dont ainsi j'ai fait vivre
la chair béante, provoquant sous mes yeux ivres
de sa beauté
la démence des ravisseurs de voluptés,
doit rendre plus ardents les jours, les nuits plus noires
du calvaire d'austère gloire
où Prométhée était monté.

Et, dès ce jour, tendant vers les cieux vides
mes bras qui jamais plus ne la pourront saisir,
je lasse les échos de ces rochers livides,
où sursaute ma chair avide
que rongent à jamais les vautours du désir!

FERNAND BENOIT.

HENRI DE RÉGNIER

A Albert Roussel.

Il y a des endroits de la terre dont l'ordonnance noble et grave pénètre l'âme de leur beauté : nul, à moins que d'être insensible, ne pourrait échapper à la grandeur qui s'en dégage ; quelque injustice se marquerait tout aussitôt à en vouloir dénier le caractère et ce par quoi un tel spectacle nous passe, nous élève ou bien nous confond. Toutefois, le sentiment de la seule grandeur n'est pas de ceux dont les traces sont le plus assurées de nous pénétrer fort avant. L'aveu constant de notre faiblesse ne trouve pas là d'apaisement et nous n'inclinons pas à souhaiter longtemps un cadre où se mesure notre impuissance.

Combien nous peut toucher, au contraire, la grandeur qui par quelque endroit se révèle proche de notre misère, et qui laisse percer dans sa sérénité comme un léger frémissement : par cette fissure va passer ce qui nous anime ou nous hante, et l'émotion d'un tel spectale n'en sera dès lors que plus durable à sentir ce qu'il enferme en ses bornes d'ardeur vivante et fraternelle.

Si la grandeur qui n'est que sereine risque à décourager notre cœur, la grâce qui n'est que gracieuse ne tarde pas à lasser les plus délicats.

Cela est plu vrais de ce temps-ci que de tout autre. L'inquiétude et les mille curiosités qui nous dévorent nous interdisent le repos. Il semble qu'au regard des nôtres soient trop dépouillées les âmes qu'exprimèrent nos classiques, cependant que notre fervente inconstance répugne aux excès du romanesque : et nous sentons tout à la fois que la minutie réaliste a trop méconnu le mystère et que notre univers n'est point peuplé que de bibelots, si restreint que chacun se le fasse.

« Nous sommes pleins de choses qui nous jettent au dehors », disait déjà Pascal. On ne saurait parler autrement de nous-

mêmes, mais l'agitation qui nous pousse ne fait que s'accroître sans cesse.

Pourtant les plus sages à cette heure prétendent à ne point tant montrer l'agitation qui les anime que les mystérieux objets qui la sollicitent. Cela ne va pas sans douleur, mais cela ne va pas sans charme. La passion, disent certains, s'affaiblit dans nos cœurs inquiets : les plus ardents de ce temps-ci connaissent moins la passion que la ferveur.

« Ferveur ! » il n'est peut-être pas, pour qui en sait l'essence, de mot plus profond et plus doux. C'est la passion qui se mesure à son objet, c'est la tendresse qui se recueille et qui s'élance, c'est le désir de l'univers qui pénètre par tous les pores et qui rayonne, c'est le silence qui se savoure soi-même : c'est la gravité de l'extase, c'est l'aspiration qui possède et la douceur d'être conquis : une ardente mélancolie aussi bien qu'une joie sereine, un bonheur qui sait se répandre, une douleur qui sait que son étendue même est immense en face de tout ce qui se meut, s'agite ou s'épuise au gré du souffle universel ; il n'est là nulle indifférence et cependant il n'est nul cri : c'est le meilleur de l'âme qui se concentre : c'est l'amour qui s'avoue sans phrases : c'est ce qui élève notre faiblesse, c'est une flamme dont chaque jour alimente l'ardeur, qui éclaire mais sans aveugler, et c'est le mouvement du charme de la terre vers la majesté de l'infini.

Ceux-là qui longtemps se nourrirent de lyrismes exaspérés éprouveront quelque froideur en face d'un sentiment qui ne sait point se départir de pudeur et n'est jamais désordonné.

Les œuvres qui en sont animées sont semblables à ces jardins où les essences d'arbres et les fleurs sont diverses, mais révèlent la volonté d'un maître qui, pour être secret, n'en est pas moins visible.

Certains préféreraient plus de sauvagerie et que la nature y fût plus libre. Nous les entraînerons vers les espaliers ordonnés et sévères, et, leur montrant d'inimitables fruits voluptueux et beaux, peut-être alors comprendront-ils que la vertu des grandes œuvres naît de la ferveur de l'esprit pour la splendeur de la nature.

§

Lorsque l'on approche pour la première fois l'œuvre de

M. de Régnier, on en éprouve à l'instant quelque froideur. Il semble que tout s'y tienne éloigné de l'animation.

Nous n'avons plus assez accoutumé de fréquenter les œuvres classiques et nous sommes naturellement enclins à prendre pour de l'expression ce qui n'est que du désordre, cependant qu'à l'encontre nous donnons volontiers dans le penchant de reprocher à l'art ordonné quelque rigidité. Toutefois, les esprits cultivés s'avisent bientôt qu'une telle œuvre recèle une ardeur étrange d'autant plus poignante et plus forte qu'elle est plus discrète et plus digne.

Je ne sais pas un écrivain qui ressemble mieux à son œuvre : et la première impression qu'il fait se renouvelle chaque fois qu'il est donné de le rencontrer. De manières exquises et d'une distinction infiniment courtoise, il porte en son visage un air impassible et hautain, et en toute l'allure comme une lassitude qui s'efforce à se contraindre : les yeux ont quelque chose de persistant dans le regard qui peut n'être sans déplaire, en même temps que la moustache tombante accuse l'accent dédaigneux de la lèvre. Mais dès qu'à ce premier accueil a succédé la conversation, le visage s'anime, la lassitude de tout le personnage accuse la plus charmante nonchalance, celle des esprits sensibles, et, dans le geste des mains longues, dans les inflexions de la voix, la soudaine coloration du visage, dans ce regard dont le monocle même n'intercepte pas l'étincellement, dans l'allure de ses propos, se révèlent une ardeur, une ironie légère, une émotion voilée qui sont bien les plus délicats témoignages d'un esprit infiniment sensible au mille saveurs de la vie.

Son œuvre se dévoile semblable et plus ardente encore, car le poète est de ceux auxquels une sorte de timidité ou de pudeur sentimentale fait préférer l'aveu d'écrire à celui même de la parole. Nulle part l'expression ne consent à se départir de cette discrétion qui n'en est pas la moins émouvante qualité, ni le moindre mérite, si l'on songe que l'œuvre de M. de Régnier est abondante, puisqu'elle compte aujourd'hui dix-huit volumes et que leur auteur n'a pas atteint la cinquantaine.

Ce n'est pas que l'abondance soit une vertu majeure littéraire, lorsque l'on n'y veut signifier que la facilité d'écrire trop coutumière de nos jours, mais il n'est peut-être pas malséant

de goûter qu'un esprit délicat et soucieux de ses moindres élégances ait aussi le don de trouver en soi-même de nombreux sujets de se dire.

Aussi ne saurait-on prétendre à considérer tout à la fois les mille formes de sa pensée et les expressions diverses d'une âme qui garde sa réserve, même en ses plus troublants abandons. Plutôt que de parler ici de ses contes adorables et singuliers, où revit le charme d'un passé magnifique et voluptueux : *la Canne de Jaspe*, ou *la Double Maîtresse*, *les Rencontres de M. de Bréot*, *le Bon Plaisir*, ou de ces romans tendres et mélancoliques : *le Mariage de Minuit*, *le Passé vivant*, *la Peur de l'Amour*, *la Flambée*, où s'étreint et s'apeure, ou s'avoue sans emphase la douce, attirante et douloureuse fatalité de l'Amour : plutôt que de rappeler même que dans *Figures et Caractères* et dans *Sujets et Paysages*, M. de Régnier a réuni quelques-unes des plus belles pages que l'on ait écrites sur la poésie et sur les poètes, il convient aujourd'hui, plus que jamais peut-être, de parler surtout du poète qui dès longtemps édifia sa gloire en nos cœurs. Si la célébrité qui lui advient n'ajoute rien à notre ardeur, considérons pourtant comme une heureuse fortune que la Gloire et le Renom mirent aujourd'hui, pour lui, leurs bouches, si rarement fraternelles, dans le pur cristal d'Aréthuse.

Henri de Régnier naquit à Honfleur.

Les lieux où naissent les artistes n'ont pas toujours une importance comparable à celle des contrées où les entraîne une involontaire ou précise fantaisie, et les influences de lointaines hérédités s'attachent souvent à eux plutôt que celles où s'emploie leur entourage. Par hasard, M. de Régnier est né à Honfleur : rien ne le rattachait à cette contrée. Issu de Thièrache et de Bourgogne, son caractère affiné, ironique parfois et toujours sain, une sensualité délicate, un goût de vivre bien français justifient leurs origines, mais qui donc justifierait là cette hantise marine qui inspira à Henri de Régnier quelques-unes de ses plus belles évocations et où sa « sérénité inquiète », si l'on peut ainsi dire, a trouvé le cadre le plus propre à en présenter les mouvements ?

L'âme des vrais poètes est infiniment sensible, et les impressions de l'enfance ne sont pas les plus éphémères : elles réapparaissent soudainement et presque sans que les circonstances

y aient de part, et leurs traces sont souvent plus impérieuses que les désirs de l'adolescence ou les méditations de l'âge mûr.

A sept ans, Henri de Régnier quitta Honfleur, où il ne devait plus revenir : sa famille s'établissant définitivement à Paris, il fit ses études avec cette nonchalance et cette ardeur mêlées qui sont le propre de ceux qui ont quelque goût.

A sept ans, Henri de Régnier quitta Honfleur : il en devait garder sans cesse une obsession singulière. Pourtant, il ne s'agit pas là d'une nature exubérante, et qui porte à l'imagination, ce n'est point un décor grandiose et hallucinant, mais un paysage le plus doux et le plus délicat qui soit au monde après les rives de Touraine. Dans un chapitre du *Trèfle blanc*, M. de Régnier y fit une précise allusion :

> Notre grand plaisir était de nous faire conduire jusqu'à un bois de pins situé à quelque distance.
>
> Ce lieu nous charmait d'un attrait particulier et nous y passions des journées délicieuses. On voyait la mer bleue à travers les troncs rouges, nous ramassions des aiguilles, des résines et des pommes écailleuses... (1).

Ce bois de pins, dont la brise de mer fait bruire les ramures sombres et agite les troncs rouges, ce bois de pins jaillit en maint endroit des souvenirs du poète.

> Les pins chantent arbre par arbre et tous ensemble,
> C'est toute une forêt qui sanglote et qui tremble
> Tragique, car le vent ici vient de la mer.
>
> (*Les Pins*) (2).

> C'est dans ce petit bois et proche de la mer
> Où le hêtre argenté et le pin toujours vert
> Mêlent leurs fûts polis et leurs troncs résineux,
> C'est là au sol de sable tiède que je veux
> Dormir.....
>
> (*Echo marin*) (3).

et plus loin :

> J'entends la mer
> Murmurer au loin quand le vent
> Entre les pins, souvent,
> Porte son bruit rauque et amer,
> Qui s'assourdit, roucoule ou siffle à travers
> Les pins rouges sur le ciel clair...
>
> (*Ode marine*) (4).

(1) *Le Trèfle blanc*, p. 191.
(2) *Jeux rustiques et divins*, p. 156.
(3) *Médailles d'argile*, p. 104.
(4) *Médailles d'argile*, p. 107.

et dans *la Sandale ailée* c'est encore :

J'aime ce bois de pins dont vous avez chanté
La verdure marine
Qui sent bon la chaleur, le soleil et l'été,
L'écorce et la résine.

La coquille en craquant s'y mêle sous les pas
A la pomme écailleuse ;
Entre les troncs on voit la mer border, là-bas,
La plage sablonneuse..... (1)

J'ai toujours aimé les pins et la mer
D'un amour qui dure,
Odeur de résine et parfum amer
Et même murmure..... (2)

ou bien enfin dans *Envoi :*

C'est pourquoi dans ce bois où murmure le vent
Aux branches qu'il incline
Et qui, sonore, harmonieux et grave, sent
Le sable et la résine,

O Ronsard, en ce bois marin qui, rouge et vert,
Pousse du sol de France
Et dont le bruit se mêle au refrain de la mer,
O poète, je pense..... (3)

On en pourrait trouver d'autres allusions encore nombreuses. Ce bois de pins, nous le connaissons, et nous y fûmes depuis lors redisant les vers du poète des *Jeux rustiques et divins :* c'est le bois de pins de la côte de Grâce à Honfleur, qui dévale vers la mer et dont les échappées découvrent, en un des paysages les plus touchants qui soient, les sables de la Seine et le seuil attirant de la mer : c'est là que s'écoulèrent ses premières années et là que revient la pensée du poète à ses âges divers.

Peut-être ces lieux sont-ils à certains d'entre nous trop familiers pour en pouvoir goûter la délicate beauté et cette grandeur française d'un paysage qui nous touche plus qu'il ne nous domine.

Il n'est en ce lieu de la terre nulle vertu sensationnelle, mais tout s'y entend pour séduire longuement. D'autres préféreront la beauté bretonne âpre et forte et d'autres aussi le Midi sonore et vibrant, mais Honfleur, c'est le sentiment de la

(1) *Les Pins*, p. 175.
(2) *Autre chanson*, p. 183.
(3) *Envoi*, p. 196.

mesure, la nonchalance dans la grâce, la constance dans le sourire sous un ciel souvent mélancolique. Rien n'y trouble l'esprit et tout vient l'apaiser : c'est le parfum et l'approche de la mer et ce n'est pas le déferlement âpre, venu droit de la rade ; c'est là que vient mourir le fleuve et que commence l'inconnu, et c'est là ce sable doux aux mains, ce sable où viennent au soleil s'étirer paresseusement les sirènes que seuls les yeux des poètes savent voir, et c'est enfin, près de la mer, la verdure presque perpétuelle d'un sol que mille sources arrosent et dont l'une évoque Aréthuse :

C'était une fontaine dans l'île d'Ortygie où, quand les flûtes des pasteurs s'étaient tues, venaient boire les sirènes de la mer.

C'est là sur cette côte où se plut Baudelaire et que Stendhal aima, où Corot, Daubigny, Français, Millet peignirent, où Eugène Boudin est né pour nous laisser de ce séjour de nombreux et suaves chefs-d'œuvre, c'est là que s'est formée la première vision du poète et vraiment il est fils autant de ce coin charmant de la terre française que de ses propres aïeux : car la patrie des poètes n'est pas celle où le hasard seulement leur assigne de vivre, mais celle dont les souvenirs alimentent leur rêve.

Rendons grâce à ces lieux qui contribuèrent à nous donner l'un des plus admirables poètes de la mer que nous ayons. Plus tard des jeunes gens fervents viendront sur ce rivage et graviront, mélancoliques et ardents, la route ombragée et ardue qui mène au bois de pins de la côte de Grâce, comme d'autres, en cette province normande, cherchent à Croisset l'âme de Flaubert, à Saint-Sauveur celle de Barbey d'Aurevilly ; et s'il est un régionalisme équitable, digne, large et vivant, ce n'est pas certes celui qui le plus souvent s'efforce à recueillir les moindres miettes anecdotiques d'une contrée, mais bien plutôt celui qui aime à considérer comment un coin de terre, un paysage, connu, cher ou natal, se reflète avec splendeur, avec douceur ou mélancolie, dans le miroir limpide d'une grande œuvre.

Hors de ces raisons particulières à quoi il ne faudrait point réduire le soin de goûter une telle œuvre, une raison générale nous y invite : sa beauté même.

§

Quand on se reporte à présent aux poèmes anciens de M. de Régnier, au delà même de cette *Galère* ou de ce *Verger* que notre génération depuis dix ans sait par cœur, ce qui frappe le plus fortement est d'y démêler aussitôt une sensibilité semblable, plus âpre souvent et moins harmonieuse que celle dont il donna depuis le témoignage, mais déjà si pleine, et si hantée de rêves somptueux et de sensualité délicate. Ce n'est pas dire que la personnalité de M. de Régnier se soit aussitôt découverte. Baudelaire, Sully-Prudhomme même, José-Maria de Heredia et Stéphane Mallarmé ont eu dans sa pensée et dans sa forme leur part d'influence : mais *la Diane Chasseresse* ou *le Double rêve*, qui datent de près de vingt-cinq années (1), étaient déjà de l'Henri de Régnier indubitable ;

> Par cette vision sanguinaire hanté
> Je l'ai mêlée à ton souvenir, ô maîtresse,
> Et je marchais dans le silence et dans la paix
> Qui descendaient sur ces feuillages impassibles,
> Sur les sentiers moussus et les gazons épais
> Et j'entendais siffler des flèches invisibles (2).

A plus forte raison en ce *Verger*, cette *Galère*, ces *Deux Grappes*, ces *Mains belles et justes*, toutes les pièces des *Episodes* dont les images hantèrent notre adolescence et chantent dans nos mémoires.

Certaines attitudes du symbolisme, un maniérisme décoratif, d'excessives recherches dans l'expression marquèrent passagèrement son œuvre. Nous devons trop de gré au symbolisme d'avoir restauré le sens de la beauté pour lui pouvoir garder rigueur de quelques éphémères bizarreries. Elles sont d'ailleurs fort rares dans les poèmes de M. de Régnier; un ouvrage comme *les Contes à soi-même* porte plus évidemment les marques du temps, encore qu'il contienne de délicieuses pages.

Le style d'Henri de Régnier, là où il est vraiment soi-même, c'est-à-dire presque constamment en ses poèmes, ne se peut comparer à aucun autre, tout au plus par quelque endroit se pourrait-il unir aux plus belles sentences d'André Chénier,

(1) *Apaisement* (1886).
(2) *Diane Chasseresse*.

mais avec toutes les différences qu'entraîne un siècle plus inquiet tout à la fois et plus soucieux de mystère.

C'est la même vigueur et la même fluidité; vertu suprême et suprêmement française que la mesure dans l'abondance : on sent en maints endroits que la phrase ne va pas plus loin que son but et qu'elle y atteint avec noblesse, avec langueur ou avec feu.

S'il en est encore qui songent à la froideur en évoquant la poésie d'un tel esprit, la froideur n'est qu'en leur regard ou en eux-mêmes. On n'a point atteint l'œuvre d'Henri de Régnier quand on n'en a point touché l'ardeur : elle est sans cesse présente, mélancolique ou douloureuse, douce ou souriante parfois, parfois farouche, mais toujours voilée et discrète derrière les grandes images belles d'un panthéisme émouvant.

M. de Régnier confie le plus souvent le soin d'exprimer son âme et les visions de son univers à des personnages mythologiques, et les centaures, les dryades, les nymphes et les sirènes se rencontrent constamment dans son œuvre. Un autre, moins sincère et moins ardent, n'eût cherché là qu'à évoquer des formes harmonieuses et des prétextes à susciter une antiquité légendaire; mais Henri de Régnier ne se soucie pas tant d'antiquité, de couleur locale ou de vérité archéologique que de vie. Son âme ardente s'unit aux ardeurs de la terre, aux vibrations de la nature. Les forêts et les bois, les fleuves et la mer et la beauté des corps et la douceur des fruits hantent sa pensée et son rêve.

Par là il s'affirme dans la véritable tradition du génie français, moins soucieux d'idées pures ou de formes pour elles-mêmes que de sensations méditées, de sensualité intellectuelle, telles celle qui anima Ronsard ou du Bellay, les plus ardentes pages de Racine ou de Chénier, les nostalgies de Baudelaire ou de Mallarmé.

Et ces formes irréelles, ces personnages légendaires, créations d'un panthéisme antique, il en rajeunit les figures par l'âme moderne qu'il y insuffle, et les faunes et les centaures nous disent par sa voix la volupté des bois et des fruits, et des courses folles de la pensée dans l'espace, comme les sirènes chantent par lui l'obsession mystérieuse de la mer, l'enseignement de vanité, de calme et de repos éternel et infini qu'elle nous communique.

Si hanté que soit M. de Régnier de formes mythologiques, en ses poèmes, des élégances des grands siècles, en ses romans, l'âme qui s'y manifeste est véritablement de son temps et de son heure ; elle y touche par la tendresse, par l'ironie, par l'ardeur comme par l'inquiétude. Par la vertu du symbole le plus net et tout à la fois le plus merveilleusement baigné d'atmosphère, Henri de Régnier nous dit ses désirs et ses regrets qui sont ceux d'un créateur actuel. Nous savons tous ce témoignage où se condense une des plus poignantes douleurs de la pensée, la souffrance de celui qui, après avoir vécu la fièvre de la création après avoir vibré de son œuvre, la voit finie, vivante et détachée de lui, en mesure la distance jusqu'à son rêve et se sent douloureux comme si la solitude où il est s'en était encore accrue. Ce poème aujourd'hui justement clasique du *Vase* suffirait à donner la mesure non seulement de la noblesse et de l'émotion de rêve chez Henri de Régnier, mais encore à témoigner de quelle splendide matière est faite l'évocation de ce rêve.

Le vers d'Henri de Régnier est d'une souplesse infinie, quoique son apparence s'atteste tout d'abord souvent solennelle un peu : soit que l'alexandrin s'éploie jusqu'en ses plus hautaines attitudes, soit qu'il se brise et ondule, soit encore que les vers libres chantent doucement ou avec fièvre une pensée qui semble ne chercher son rythme qu'en elle-même. Tout à la fois ferme et liquide, sonore et mystérieux, son vers rien qu'en sa musique se révèle de lui : mais plus encore la composition de chacun de ces poèmes est d'une sûreté et d'une discrétion où l'on retrouve la suprême vertu du génie français, ce que le grand Rameau appelait : « cacher l'art par l'art même. » Rien qui ne soit là par sincérité ou par émotion, nulle trace d'emphase, d'affectation, de pédantisme, la puissance dans la sobriété et la pensée dans la nature harmonieuse, vertus françaises.

Si la force n'est pas absente dans *Hélène de Sparte*, dans *Aphareus*, dans *le Sang de Marsyas*, qui donc de nos jours a écrit de plus exquis poèmes que ces *Odelettes*, auxquelles ne se peuvent comparer pour la délicatesse et la douceur que *les Heures* de cet autre grand et robuste poète Emile Verhaeren.

Bien plutôt que selon le hasard des volumes où le poète partagea sa production, pourrait-on répartir pour plus de

clarté personnelle les textes de cette œuvre selon les trois thèmes fondamentaux qui président à son inspiration : thèmes infinis et éternels, prismes mystérieux où le regard de chacun découvre, selon son âme, les couleurs les plus éclatantes ou les plus graves, les colorations les plus enivrantes ou les plus douloureuses, les reflets les plus vibrants ou les plus sereins, ce sont la Mer, l'Amour et la Mort, perpétuelle, mélodieuse et douloureuse trinité.

§

Le départ entre ces trois thèmes serait souvent malaisé, car le poète aisément les mêle et les renforce l'un par l'autre, comme en cette adorable *Médaille marine :*

> Je n'emporte avec moi sur la mer sans retour
> Qu'une rose cueillie à notre long amour...

mais toute cette admirable série de *Médailles marines* et bien d'autres pièces çà et là dans les six volumes de poèmes donnent rapidement l'émotion particulière selon laquelle le poète évoque la mer.

Il ne s'agit pas là de l'impression vécue d'un Tristan Corbière, qui a saisi dans le langage même des marins le lyrisme souvent involontaire et inconscient qu'il contient, et il ne s'agit pas davantage d'une impression vague et fantaisiste de ces écrivains maritimes qui semblent des Parisiens en vacances. Chez Henri de Régnier, la mer est d'une obsession plus intellectuelle et plus grave, ce n'est pas tant en elle-même qu'il y songe, mais en ce qu'elle sert de cadre ou de base aux mouvements de sa pensée ou de son cœur. Au reste, c'est ainsi qu'il put la voir en son enfance : à Honfleur, la mer est voisine, mais elle n'est point toute déployée devant vous et déserte ; du haut de la côte verte elle apparaît plus comme une toile de fond que comme un élément immédiat. Là, en nul endroit, la mer ne donne cette sensation d'infini et de solitude que l'on peut goûter sur la grève bretonne : la terre est là trop immédiate avec ses splendeurs et ses charmes ; en face une autre côte qui parle de départ, mais aussi de retour, qui parle de vie et d'amour, et l'estuaire sablonneux apaise la violence des marées.

Regardez cette œuvre : la mer, chez Henri de Régnier, n'est point tempétueuse ni dramatique, elle n'est, à aucun moment,

romantique, elle garde toujours une gravité ancienne, et c'est bien plutôt par son caractère de sérénité implacable, et de traîtrise infinie, de fatalité invincible qu'elle se présente à lui. C'est le domaine mystérieux où s'en va l'âme lasse de la terre, ou plutôt l'âme qui s'est attristée profondément de la faiblesse de l'amour.

La figure de la mer est, en cette œuvre, grave, farouche et mystérieuse. Le mer se peuple ici de vies impénétrables, elle attire comme quelque chose de séduisant et dont le calme même recèle un tragique silencieux ; souvent, elle est pour lui, comme il le dit dans *le Départ*, « la mer sans retour », elle est le domaine des sirènes et des tritons, c'est-à-dire de ces attirances harmonieuses et décevantes qui abusent les hommes ou les entraînent vers l'oubli suprême.

Il est possible de comprendre autrement la mer : d'autres y trouveront des voluptés plus immédiates et moins cérébrales, peut-être ; mais nul poète n'a su mieux que M. de Régnier combiner dans le décor marin ces éléments de sensibilité, de sensualité et de pensée qui composent la suprême volupté des esprits, comme le disait Mallarmé, « au rêve habitué ».

A défaut même des *Médailles marines*, pourrons-nous jamais oublier cet émouvant poème symphonique, *l'Homme et la Sirène*, et l'hallucinante et tragique hantise de ce « Veilleur de proue », qui seul voit les inaccessibles sirènes.

Si la Mer est dans l'œuvre de M. de Régnier une image grave et obsédante, elle n'est point encore tant l'une et l'autre que l'Amour. La gravité farouche, inéluctable et la fatalité la plus invincible sont au fond de toutes ses évocations de l'Amour. Ce n'est point que le visage de l'amour s'y montre amer et lamentable, mais d'autant plus souriant et attirant qu'il recèle plus de nécessité. L'amour est là vraiment le dieu fatal qui vient sans qu'on l'attende.

> Car si veut ton destin que j'entre dans ta vie,
> Ni le verrou massif, ni la clé, ni le chien
> Qui aboie et qui mord, ni la serrure, rien
> N'empêchera jamais, sache-le, que je vienne,
> Si je le veux, poser ma bouche sur la tienne.....

Il commande à notre volonté et contre lui la lutte est âpre et rude tant qu'il se plaît à rester près de nous, et lors même qu'il s'en est allé porter plus loin ses délices et ses ravages,

il laisse après son passage l'écho délicieux d'une douleur discrète et dont la présence est douce, le parfum singulier qui persiste obsédant et apaisant tout ensemble, après même que la corbeille des heures enchantées a perdu sa dernière fleur.

Union étrange et belle d'un sens antique de la fatalité et d'une sensibilité moderne, l'amour, en cette œuvre, c'est Eros de la mythologie antique; mais parfois passe sur sa lèvre l'ironique et douce amertume d'une plus actuelle sensibilité.

Il n'est là aucun romantisme : ce n'est pas cette course au sentiment, ce goût de l'aventure qui hanta 1830 et qui cacha souvent l'impuissance d'aimer plus haut que le plaisir. Si le plaisir joue un grand rôle dans l'œuvre romanesque de M. de Régnier, il n'en joue aucun dans son expression poétique, et le fond même de sa nature et de sa pensée grave, noble et mélancolique s'avoue ici plutôt que là.

Pourtant si la Mort apparaît fréquemment aussi en cette œuvre, elle se garde de s'offrir en des lamentations qui n'auraient plus de puissance, elle ne peut que transcrire le désespoir vital d'une âme exaspérée. La mer et l'amour nous cachent ici la mort, et cependant elles ne sont souvent que les apparences ondoyantes et attirantes de la « Jalouse ». Derrière leur voile nacré, étincelant et beau, la mort attend son heure inflexible et sereine.

Et pourtant nulle œuvre poétique ne sait à ce point garder sa mélancolie de s'anéantir dans le pessimisme. Sans avoir la forte puissance et le grandiose besoin d'agir qui anime la pensée de Verhaeren, sans avoir la joie délicieuse et fraîche de Vielé-Griffin en nombre de ses pages, l'œuvre d'Henri de Régnier n'est point désespérée.

> Ce ne sera pas trop du temps sans jour ni nombre
> Et de tout le silence et de toute la nuit
> Qui sur l'homme à jamais pèse au sépulcre sombre,
> Ce ne sera pas trop, vois-tu, de toute l'ombre
> Pour lui faire oublier ce qui vécut en lui,

dit-il dans *l'Oubli suprême*. La puissance de vie, d'ardeur, de désir, d'aspiration est prodigieuse dans l'œuvre d'Henri de Régnier et par là elle se détache nettement du Parnasse auquel certains voudraient injustement, et pour des raisons de métrique, l'assimiler. Non, cette soif de vie, ce désir fervent de posséder le plus possible de vie, c'est celui que nous trouverons

dans Verhaeren, dans Jammes, dans Vielé-Griffin, mais aussi dans Remy de Gourmont, dans Gide, dans Claudel, dans Suarès, chez tous ceux qui sont les maîtres et les vrais regards de notre temps.

§

La déception et tout à la fois la consolation des grandes œuvres, c'est qu'on ne les peut épuiser, quelque curiosité et quelque ardeur qu'on y apporte ; mais si l'esprit de l'homme s'irrite parfois de ne pouvoir atteindre toute l'étendue de ses désirs, il convient aussi qu'il se réjouisse de pouvoir encore souhaiter. L'œuvre d'Henri de Régnier est noble et grave, et, par d'autres endroits, pleine de charme attendri : elle unit la solidité de ce qui s'appuie sur la pensée à la séduction de ce qui émane du cœur.

Par une humilité délicate, ce poète n'a prétendu qu'à modeler des médailles d'argile. Plein de la discrétion dont le pénétra le respect des maîtres, silencieusement, il grava des médailles qu'humblement il couvrit d'une argile modeste ; mais il faut peu de temps pour découvrir qu'à travers cette argile perce par maint endroit le reflet d'une matière plus somptueuse et plus durable : et les regards équitables et pieux de ceux qui goûtent la beauté savent aussitôt reconnaître que ces médailles-là portent des effigies harmonieuses et vivantes, gravées dans la pureté d'un métal, dont l'or même n'égale pas la résistance, ni la splendeur.

G. JEAN-AUBRY.

NUIT D'AUTOMNE

[L'auteur de cette nouvelle, Avétiss Aharonian, est aujourd'hui l'écrivain le plus réputé de l'Arménie.

Né à Ygdir (gouvernement d'Erivan) en 1866, il a consacré toute sa vie à l'étude et à l'éducation de son peuple. Il a été le poète de la tragédie arménienne durant les massacres hamidiens. Dans ses contes, ses romans et ses drames, *Bacho*, *Rachid*, *la Vallée des Larmes*, *le Silence*, *les Mères*, *la Destinée*, *les Kurdes*, *l'Oiseau Noir*, *le Trouvère*, etc., etc., il a pleuré les malheurs et prédit la résurrection de sa race. Il a été traduit en russe, en bulgare, en allemand et en anglais. Le patriarche de tous les Arméniens l'a délégué en 1907 au Congrès de la Haye pour rappeler aux puissances les engagements internationaux de Berlin touchant l'Arménie turque. Au retour, la confiance de sa nation l'appelait au rectorat du Séminaire Nersissian, le grand collège supérieur de Tiflis.

Trois mois après, il était arrêté, transféré à Bakou, puis à Rostof-sur-le-Don, finalement, emprisonné à Novotcherkassk et impliqué dans le plus grand procès qu'ait encore instruit la répression de M. Stolypine, le procès du parti arménien *Daschnaktzoutioun* (la Fédération) : 500 accusés, 1.500 témoins ; l'élite arménienne du Caucase, professeurs, médecins, écrivains, tout entière soupçonnée; 104 arrestations, que complètent chaque jour des arrestations nouvelles; deux ans de prison préventive pour un jugement qui se fait toujours attendre.

Quelles accusations précises a-t-on pu formuler contre Aharonian ?

1° Il a publié des contes dans le journal de la Fédération, *le Droschak* : ces contes traitent des persécutions hamidiennes ;

2° Il est allé au Congrès de la Haye porter les doléances de sa nation.

Dans sa prison, où il a contracté la tuberculose, le malheureux écrivain, incapable de résister aux souffrances de toutes sortes qui lui sont infligées, est aujourd'hui poussé à un extrême désespoir et son état de santé est des plus alarmants. Les dernières nouvelles semblent préparer le public à apprendre sa mort.

Des pétitions ont été adressées à M. Stolypine pour demander la mise en liberté provisoire d'Aharonian, mais ces pétitions n'ont pas eu de suite.

Aharonian avait débuté dans la littérature, peu après les grands massacres de 1896, par une série de nouvelles remarquables, reflétant l'angoisse et la terreur qui régnaient alors en Turquie. D'abord optimiste et individualiste, ses premiers ouvrages étaient tout empreints d'idées de courage et d'abnégation; mais bientôt un sombre pessimisme succéda à cet optimisme du début. C'est à cette dernière période qu'appartient cette *Nuit d'automne* que nous présentons ici au public français].

Par une grise journée d'automne, une charrette avance sur

la route sale et déserte, traînée dans la boue, avec force cahots, par un cheval maigre et fatigué. L'animal fixe devant lui ses yeux tristes, qui évoquent son existence pénible et misérable, existence dont chaque instant a été une sombre histoire. On sent, rien qu'en le voyant, que la pauvre bête a été longtemps attelée à des charges au-dessus de ses forces; qu'elle a été battue, fouettée, qu'elle a versé de la sueur noire, sans jamais être bien nourrie.

Et, à ce moment aussi, comme par le passé, elle traîne la laide charrette, sans savoir où, ni pourquoi. Elle sait seulement qu'elle doit la traîner, tant que durera cette route sale et déserte. Et elle marche en reniflant, en soupirant, comme font parfois les vieillards.

Ce chemin n'a pas de fin.

Ils sont cinq dans la carriole : le propriétaire de la charrette et du cheval, homme maigre et courbé sous le poids de son bonnet d'astrakan; un chanteur populaire, vieux et aveugle; et trois villageois, que la même destinée a jetés sur cette route indéfinissable...

Et ce chemin!... Les quatre roues se traînent avec peine, et comme à regret, dans la boue épaisse et gluante...

En haut, c'est le ciel noir, chargé de nuages qui pèsent lourdement.

Plus bas, les corbeaux sombres sillonnent l'air humide avec de funèbres croassements.

— Du vin! donne-moi du vin!

Le bol rempli de vin trouble fait le tour, passé par les mains endurcies; il déverse, avec un glouglou triste, son contenu entre les lèvres; il se remplit à nouveau pour se vider de même, et ainsi de suite.

Celui qui sert est un homme aux grosses moustaches touffues, aux cheveux grisonnants, au visage sévère, et dont les yeux étincellent d'un éclat étrange. Assis sur l'outre, qu'il maintient de la main droite, il remplit l'unique récipient, et le passe tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Et le chemin n'a pas de fin... la route sale et déserte. Au loin, on ne voit qu'un horizon morne, sombre et impénétrable. En haut, c'est le ciel noir, pesant de tout son poids d'acier. Dans l'atmosphère chargée de larmes, ce sont les cor-

beaux de ténèbres, aux cris secs et insensés, tournant et tournant follement au-dessus des têtes des voyageurs.

— Du vin! donne-moi du vin! Que le diable emporte le soleil: pas un rayon ne nous réchauffe. Il fait humide; j'ai froid, le ciel est aveugle. Du vin! donne-moi du vin!

Et l'homme aux moustaches touffues, au visage sévère, maintenant l'outre de la main droite, fait circuler la liqueur trouble et rougeâtre, pour réchauffer leurs pauvres corps tremblants. Il y a longtemps, longtemps que le ciel ne leur a pas souri, que le soleil n'a pas brillé pour eux.

Seuls les corbeaux, les corbeaux répugnants, aux cris secs et impitoyables, les accompagnent.

Ils sont partis au petit jour, sur la charrette de leur camarade.

A midi, l'outre était déjà vide; ils l'ont remplie dans une auberge, sur la route, et, ayant rencontré le vieux chanteur, ils l'ont pris avec eux; puis, la carriole s'est ébranlée de nouveau derrière la haridelle maigre et fatiguée, aux yeux tristes, qui marche en respirant lourdement et bruyamment, élargissant ses côtes saillantes pour rompre la masse épaisse de la boue.

Le soir tombe maintenant, dur et froid; un de ces soirs d'automne qui semblent sortir en rampant des ténèbres profondes des forêts et des vallées sombres, et qui paraissent vouloir étouffer dans leur sein humide toute vie, toute voix, tout bruit.

Le murmure vague des bois environnants, accablés sous le poids du ciel lourd, se tait peu à peu; le clapotement des feuilles meurt; les versants de la montagne se couvrent lentement d'un manteau de brouillard aux mille plis; — et se taisent aussi les orbites aveugles dirigées vers le lointain (1), où des formes incohérentes, se pliant et se mêlant, montent, puis descendent, — et toujours s'avancent vers les voyageurs.

Et ils avancent...

. . . . . .

Un jour, un jour maudit où l'endurance n'était plus possi-

(1) L'auteur parle ici des montagnes, rendues aveugles par le brouillard. C'est une image étrange, qui le paraîtra plus encore aux lecteurs français, non habitués au style figuré d'Aharonian, mais qui rend puissamment l'impression de silence et d'obscurité que le soir fait tomber sur les voyageurs.

ble, chassés par l'immense détresse, ils ont déserté les foyers où s'amassent les enfants nus, maigres et recroquevillés; où, dans un coin sombre, pleure le rêve pâle d'un morceau de pain sec.

Et ils ont erré sur les trottoirs durs et secs des grandes villes; ils ont mendié d'une maison à l'autre; ils se sont courbés sous des poids énormes; ils se sont heurtés contre les murs de granit des luxueux palais; ils se sont inclinés devant les seigneurs âpres et débauchés; ils se sont vautrés dans la boue et dans la saleté; — et toujours pour obtenir un morceau de pain sec. La nuit, le front baissé, les os douloureux, l'âme amère, ils ont dû descendre dans des caves obscures et humides; ils ont dû chanter les chansons tristes de leur pays, devant une lanterne noire et sans rayons. Ils ont appelé la malédiction sur la naissance et sur la vie, pour s'endormir ensuite avec de nouvelles illusions, et reprendre le lendemain le fardeau qui les attendait. Ils ont travaillé, mais toujours ils sont restés affamés; — ils ont versé une sueur abondante, mais jamais ils n'ont rien récolté.

Et maintenant, la main toujours vide, ils s'en retournent comme ils étaient partis, pour aller cacher sous le toit paternel leurs os morcelés, leur être méprisé et déchiré. L'amertume tourmente leur âme, et la colère se cache, latente, sous leur crâne.

— Fais aller cette bête un peu vite, crie au cocher l'homme aux moustaches touffues; ils sont dix (1) qui nous attendent, la bouche béante ; ils ont de bonnes molaires pour broyer. Ils sont nombreux; va vite pour que nous arrivions et qu'ils se multiplient, pour s'arracher la chair l'un l'autre. Hélas! Que le monde soit maudit! Nous naissons pour mourir comme des chiens!

Ils sont furieux, et ne savent sur quoi déverser leur colère. Le bonheur est, pour eux, quelque chose d'obscur, toujours insaisissable, toujours incompréhensible. Et le monde... ce monstre géant... comment le vaincre ? Et cependant ils voudraient tout briser, tout brûler et tout démolir. Ils voudraient faire pleurer sans pitié, faire souffrir, et se moquer de tout dans un éclat de rire diabolique. Ils voudraient renverser le

(1) Enfants.

monde, d'un bras puissant, et le jeter dans le néant, pour contempler d'en haut sa chute précipitée, et les nuages poussiéreux qui se dégageraient de ces êtres effondrés ; pour respirer voluptueusement dans cette masse horrible de ruines ; pour éclater alors d'un rire diabolique. Mais ils ne peuvent le faire... Il faut donc boire, pour étouffer le feu qui ronge leur âme.

Et ils boivent...

— Du vin, donne-moi du vin!

. . . . . .

Assis au bord du tandour (1), les petits, nus et affamés, les attendent. Pas de pain dans la huche. Du plafond, goutte à goutte, suinte une eau grise et trouble. La porte de la maison est assiégée par le percepteur des impôts. L'hiver est là. Les montagnes couvertes de neige semblent sourciller monstrueusement. Regarde au loin, regarde autant que tu voudras, ce n'est qu'une étendue déserte et sale, où les animaux mêmes ne trouveraient pas de nourriture. Immense détresse!

C'est une vision maudite, qu'il faut retoucher, couvrir par du vin, pour se créer, à la place, de nouvelles illusions. Ils boivent... les illusions n'apparaissent pas... la vision cruelle est rivée à leurs regards, comme un monstre dévorant, qui attire à lui et engloutit.

— Du vin ! donne-moi du vin !

Le bol plein se trouve de nouveau tendu aux mains du vieux musicien aveugle.

— Tiens, prends ça, mon maître (2) ; et dis, chante-nous une chanson douloureuse.

Il prend le bol de ses mains tremblantes, en verse le contenu au fond de son gosier, et, s'essuyant les lèvres de sa manche, il tire son violon.

— Chante-nous de la misère, de la souffrance.

Et, ses orbites vides fixées sur le ciel obscur, il accorde l'instrument, et les cordes pleurent.

(1) Le tandour ou « thonir » est le four arménien ; il est fait de kaolin et creusé dans le plancher d'une pièce de la maison. On y entretient le feu toute la journée en hiver, et on s'assied sur les bords en laissant pendre les pieds, pour se chauffer et causer. Toutes ces attributions font saisir l'image de désolation qu'est l'évocation du thonir pour les pauvres gens.

(2) On a l'habitude d'appeler « maîtres » les chanteurs ou musiciens populaires. La coutume veut que ces maîtres soient toujours aveugles.

Il chante...

Il chante le ciel gris, qui pèse sur les têtes ; il chante le défilé des corbeaux noirs dans l'espace sombre et désert; il chante la mort sans retour des rayons dans le ciel silencieux de l'immensité.

Il chante l'immense détresse agenouillée devant la vie ; il chante la sueur noire tombée dans la boue; il chante le droit méconnu par la force ; il chante la colère souveraine dans les âmes brisées des souffrants.

Il chante la douleur grande, mais silencieuse, des vaincus ; il chante la tempête des âmes orageuses, où les éclairs se précipitent, et l'indignation des cœurs enflammés dans lesquels un ouragan se prépare.

Et, désemparé, le violon sanglote éperdument, comme la pauvreté égarée dans les chemins déserts, alors que le vent nocturne pleure dans la forêt de cannes (1).

Et les cannes, au bord de la route, écoutent, têtes penchées, comme des vieillards pensifs, ces cris de la fureur et du désespoir. Au-dessus du bois, les roches nues des sommets montagneux regardent, de leurs trous immobiles, le sale chemin par où passe cette procession du chant, du vin et de la misère, et, en la regardant, elles échangent avec les nuages des pensées éternelles.

Les têtes retombées sur les poitrines, des cris poignants s'élèvent, et, s'unissant comme des frères aux sons du violon, vont souffleter la face froide et sombre du ciel.

— Du vin ! donne-moi du vin !

Le bol, empli de la liqueur trouble, fait de nouveau le tour. L'homme aux moustaches touffues passe la main sur son front et murmure quelque chose : ce n'est ni une chanson, ni une malédiction; il gronde contre quelqu'un sans savoir qui, ni pourquoi. Des poings se lèvent, comme une menace, on ne sait sur qui. Des dents grincent, férocement. Quelqu'un entonne, d'une voix rouillée, une chanson inconnue, qui se change bientôt en pleurs. Un autre grogne, en serrant à le casser le bras de son voisin. Et le cocher fouette l'animal, laisse aller les rênes et, comme un fou, crache contre le ciel.

(1) Ces cannes sont des plantes analogues à la canne à sucre, mais qui ne donnent pas de suc, et qui poussent dans les lieux marécageux.

— Holà frère! Viens ici! Nous serons six au lieu de cinq; il y a la place, viens !

Un homme passe sur le chemin, d'une allure lente et fatiguée. Un paletot de soldat, fort usé, l'enveloppe du haut en bas. Sa tête est couverte d'un bonnet de crin. Appuyé sur un long bâton, il porte de vieux souliers très lourds, qu'il traîne avec peine dans la boue.

Il entend l'invitation, s'arrête un instant, regarde cette étrange charrette, ce cheval et ces voyageurs; il semble se demander s'il doit accepter ou non cette offre inattendue.

— Tu es fatigué, et sembles être dans notre cas; la nuit tombe, les loups te mangeront; viens, nous avons du vin comme de la place.

Ainsi dit l'homme aux moustaches touffues, assis sur l'outre.

L'hésitation de l'inconnu se change en résolution; il s'approche d'un pas édcidé, monte dans la voiture, se place, et murmure d'un ton mécontent, en essuyant la sueur de son front :

— C'est une route maudite; tout n'est que boue. J'en ai le dos cassé.

— Hélas ! Je vois bien que tu es comme nous. Regarde le ciel : pas un rayon !... Nous rentrons chez nous, l'escarcelle pleine (1). Hé! Hé! Hé! Tu sembles être dans notre cas ! Du vin, prends du vin. Maudit soit celui qui a créé le monde! Il le créa, dès le commencement, sur une fausse base. C'est encore bon qu'il y ait du vin. Prends ça, c'est du vin.

Le nouveau venu prend le bol, le porte à sa bouche, et le vide d'un trait. Il prononce trois mots.

— J'ai bien soif.

On comprend, on lui passe un deuxième bol, puis un troisième, un quatrième.

— Oui, tu sembles avoir bien soif... Prends-en beaucoup, bois ; car c'est un remède contre la douleur, dit l'un des voyageurs.

Et l'inconnu boit...

— Voyons, mon maître ; joue-nous quelque chose; qu'importe si nous sommes six au lieu d'être cinq ; chante-nous de la souffrance.

(1) Ironique.

Et, une fois encore, le vieux musicien tourne vers le large ses orbites vides; de nouveau, les cordes tremblent et le violon sanglote...

L'obscurité tombe, enveloppant tout; les montagnes et les bois se fondent lentement en un brouillard épais et humide; la route se perd dans les ténèbres, et les corbeaux enfin se taisent. On n'entend plus que le halètement du cheval et le bruit indéfinissable de ses pieds dans la boue. Le cocher, déjà ivre, pousse de temps en temps des vociférations de fou, fouette éperdument, et les roues avancent en grinçant et en criant douloureusement.

Au loin, à l'ouest, au-dessus des forêts et des montagnes, un coin du ciel cache, sous les replis de nuages plus légers, quelques rayons sans éclat, d'où, parfois, une lueur s'échappe, pour venir jouer, comme un fantôme, sur les visages des voyageurs, esquissant à peine leur silhouette dans le noir de la nuit. Les arbres qui bordent la route ne sont plus que des monstres informes, et on dirait qu'ils complotent tout bas contre ces voyageurs tardifs. Une chauve-souris, apparue d'entre des branches, fait des tours au-dessus de leurs têtes, et se fond rapidement dans l'obscurité, en frôlant leurs figures de ses ailes. Un hibou sanglote, puis se tait. Plus loin encore, au fond du bois, un oiseau piaille douloureusement, et, du sommet d'un arbre au bord de la route, une branche se détache pour tomber avec bruit.

Cela ne préoccupe pas les voyageurs. Le chant du violon s'étend sur la forêt pour aller mourir auprès des oiseaux abrités dans le feuillage. Le vin fait son tour, et le nouveau venu, ivre, enflammé, heureux, parle sans cesse :

— L'homme doit être un homme ! Quoi qu'il advienne, il faut qu'il vive !... Je vous le jure ! Démolis le monde, jette-le tout entier au feu, mais trouve de quoi vivre ! Je ne suis pas si bête que de rentrer après dix ans d'absence la poche vide. Les voici !

Ce disant, il frappe vigoureusement sa poitrine.

— Trois cents roubles, je vous le dis,... trois jolis billets de cent... Vous ne me croyez pas? Que le diable vous...

Il entr'ouvre ses vêtements, pour en tirer quelque chose, et sort trois grands billets. Les voyageurs s'immobilisent de curiosité et d'étonnement, ouvrent grands leurs yeux, pour

mieux voir dans l'obscurité, tandis que le propriétaire agite dans l'air ses billets comme des ailes de chauve-souris. L'un des compagnons tend la main, les manie, bruissants, afin de se convaincre que c'est bien de l'argent,... et même trois cents roubles!...

Le cocher lâche les brides tout à fait, se tourne sur les genoux, et tend le bras vers les papiers. Celui qui versait le vin laisse ouvert le robinet de l'outre, et le vin se met à couler dans la boue du chemin. Cela n'intéresse guère le porteur des billets : il les agite en l'air, l'un contre l'autre, les secoue, crie et gronde contre tout le monde.

— Vive moi! Fêtez-moi, camarades! Du vin, donne-moi du vin! Vite! Qu'as-tu à rester bouche bée? L'homme doit être un homme, la femme reste toujours une femme. Fêtez-moi, je vous dis!

Et il cache de nouveau l'argent dans sa poitrine.

Mais la « fête » s'arrête tout à coup, les conversations aussi. On n'entend plus que les cris du nouveau venu, tout joyeux. Nul ne lui répond...

Dans l'obscurité, on perçoit la respiration humide et fiévreuse des voyageurs. Les trois billets planent dans leurs imaginations troublées, faisant des tours, juste comme cette chauve-souris, il y a un instant; ils bouleversent leurs cerveaux enflammés, caressant de leurs ailes leurs fronts furieux; et ils tournent, tournent sans trêve au-dessus des têtes... Trois cents roubles!...

Et eux, ils rentrent aussi à la maison, mais ils n'ont rien. Là-bas une vision douloureuse les attend : la chaumière froide et enfumée, les enfants affamés, la femme pâle et mécontente — et, d'autre part, assiégeant la porte, le percepteur des impôts!... Et trois cents roubles!...

Ils se sont tus, mais ils se comprennent mutuellement. Chacun voit à travers l'âme de son voisin un abîme obscur où le regard s'arrête, stupéfait, où grondent les vents du désir et de la rage, comme en un enfer.

Ils ont peur l'un de l'autre...

Personne ne demande plus de vin. Leurs lèvres se sont fermées. Nul ne demande plus au vieillard de jouer. Le silence les étouffe, mais ils ne peuvent parler. Les poitrines se gonflent, mais tout le monde reste muet. On n'entend que le reniflement

du cheval, le bruit indéfinissable de ses pieds dans la boue, — et le crissement infini des roues toujours en mouvement.

Tout à coup, les sanglots du violon recommencent : le vieil aveugle l'a repris, de lui-même cette fois, avec émotion ; et les sons déchirants des cordes tendues semblent se tordre dans l'obscurité, et pleurent, vont mourir au loin... On dirait que c'est la nuit qui sanglote, seule, abandonnée, désespérée. Les voyageurs se sentent bouleversés ; ces sons navrants tombent dans la profondeur de leur âme comme des énergies enflammées, hurlent dans leur conscience et illuminent le secret monstrueux qui s'y tortillait comme un serpent courroucé.

Chacun de ces hommes voudrait briser ce violon sur la tête du vieillard, chacun voudrait le faire taire ; mais personne n'ose. Et le musicien joue ardemment, férocement. Tantôt les cordes larmoient, tantôt elles crient comme pour déchirer le cœur. Les voyageurs toujours muets, haletants dans l'obscurité, comme s'ils s'étaient concertés, et, ne sachant eux-mêmes comment, entourent le nouveau venu, toujours de plus près.

Nul ne regarde son voisin au visage, nul n'ouvre son âme à son frère ; et cependant ces âmes sont ouvertes et chacun y voit l'abîme où grondent les vents du désir et de la rage. Il n'y a plus là quatre têtes, mais une seule, où domine une unique pensée, obscure et monstrueuse, formidable et invisible, qui presse leur cervelle, dont le sang semble suinter goutte à goutte sur leur conscience. — Le nouveau venu clame encore :

— Hé ! Qu'avez-vous à vous taire ? sapristi ! Que maudit soit celui qui vous appellera des hommes ! Donnez-moi du vin ! do...onnez...

Mais il ne peut achever. Soudain, dans l'obscurité, deux mains se lèvent, et les doigts osseux de l'homme aux moustaches touffues s'enfouissent dans sa chair, lui broient le cou. Au même instant, sans avoir prononcé un seul mot, sans accord ni signe préalable, les deux autres et le cocher tendent aussi leurs mains vers le cou de leur victime ; et la lutte commence, lutte épouvantable de quatre contre un. Etranglé, il agite les pieds, pince qui il peut, mord les bras de ses adversaires, déchire, ensanglante leur chair, mais en vain ; les os du cou craquent sous les huit mains vigoureuses. Il meugle d'abord comme un veau égorgé, râle d'une voix sourde

et bizarre, soupire longuement, crache de l'écume à la face de ses bourreaux ; puis, sa langue tombe sur son menton, et il se tait.

La lutte est finie.

Il faut maintenant voler la victime. Mais les étrangleurs se retirent soudain, s'accroupissent dans les différents coins de la voiture et, les yeux en feu, la respiration sifflante, ils regardent le cadavre qui s'étire, s'allonge et s'étend, pour occuper toute la charrette. Il n'y a plus de place pour eux. De plus en plus ils se recroquevillent; ils ramassent leurs pieds sous eux, de façon à ne pas être en contact avec leur victime; mais, hélas ! il est partout, ce cadavre; il les atteint, se frotte à eux, il leur serre la gorge, il les étouffe.

Et, haletants, ils tremblent en regardant le mort. Ils voient, dans l'obscurité, sa bouche écumeuse, sa langue si longue, ses yeux injectés de sang et grands ouverts.

Les trois cents roubles sont là, sur cette poitrine gonflée. Personne n'ose étendre la main pour les prendre...

. . . . . .

— Du vin, donnez-moi du vin !

C'est le musicien aveugle qui, ignorant de ce qui vient de se passer autour de lui sous les sanglots de son violon, demande à boire.

Sa main se tend dans l'air ; personne ne lui donne du vin ; personne même ne l'entend. Il reprend alors l'instrument. De nouveau les cordes pleurent sur le cadavre. Il déplore une mort qu'il ne voit pas.

Tout à coup, un des hommes saute brusquement de la charrette, et, tombé dans la boue du chemin, disparaît sur-le-champ. Un deuxième le suit, puis le troisième : ils fuient l'épouvante créée de leurs mains. Le cocher regarde d'un œil trouble la charrette, le cadavre, et le vieux musicien qui joue un air lugubre. Où porter cet épouvantable fardeau ? Où le cacher ? Et, lui aussi, il saute à bas et s'enfuit, avec les autres.

Il ne reste plus que le vieillard et le cadavre, le chant et la mort, que le cheval maigre et torturé traîne dans cette noire obscurité, par ce chemin plein d'ornières, dont les cahots arrachent l'âme.

Les fugitifs courent par les bois et les montagnes. Ils cou-

rent sans regarder en arrière. Ils fuient où ils peuvent. Et derrière chacun d'eux court un cadavre, aux yeux glacés et épouvantables, à la langue rouge tombant sur le menton, à la bouche écumeuse, et qui tient dans ses mains des billets luisants. — Le bois crie de toutes parts; la terre tremble dans les ténèbres. Ils fuient sans se demander où, mais il faut que ce soit loin, loin de ce cadavre effrayant qui court sur leurs pas et dont ils entendent le souffle. Ils fuient, loin de ce véhicule où l'on entend encore sangloter le violon tourmenté du vieux chanteur.

Maintenant, le musicien tâte autour de lui. Il rencontre le cadavre.

— Hé ! qu'avez-vous à dormir, ivrognes?

Ce disant, il secoue, tiraille vigoureusement, appelle. Mais en vain; pas une voix.

— Dormez, dormez; je vous chanterai une berceuse.

Etourdi de vin, il joue, sans arrêt, et le violon pleure, pleure; et la charrette roule sans conducteur.

Et le cheval, perdu dans l'obscurité, sorti du chemin et arrivé sur une pente, y glisse avec une rapidité vertigineuse. La charrette, maintenant allégée, se précipite derrière l'animal, en cahotant et en craquant. Le cadavre sautille, lui aussi, les yeux grands ouverts fixés sur le ciel dépourvu d'étoiles. Le vieillard s'accole au cadavre.

Avec fracas, la charrette, emportée comme un rocher détaché d'un sommet montagneux, se précipite vers l'abîme obscur, qui l'attire dans ses profondeurs, ainsi que le cheval, et le vieux musicien, et le cadavre.

Un cri terrible, déchirant, se fait entendre, que répètent les échos sonores dans les vallées, — puis, une chose noire se fracasse dans l'abîme.

Tout est fini.

Un silence lourd comme une pierre descend sur les vallées et sur les bois.

Vers l'Est, le ciel se colore d'un reflet rouge. Emergeant d'entre les rayons sanglants, le nouveau soleil va apparaître.

Et la nature entière, retenant son souffle, attend...

AVÉTISS AHARONIAN.

Traduit de l'arménien par ELIAS SARKIS.

LE VOYAGE AU PAYS DE PAUL FORT

—

I

L'Ile de France est le pays de Paul Fort.

C'est un merveilleux pays. J'y ai moi-même voyagé quelques étés, mais les paysages me parlaient par une foule de voix inconnues. J'avais dans la poche un guide ordinaire et j'y recourais de temps en temps quand mon sens propre ne suffisait pas ; lecture faite, je n'étais guère plus avancé. Avec le Bædeker, je traverse tranquillement les forêts du Schwartzwald, je brave le soleil, la poussière et la mer, qui attirent et font peur, du continent d'amour au sud des Alpes. Pourtant, à quelques lieues à l'ouest du Rhin, il semble que mon compagnon de voyage perde pied. La voix lui manque, il ne sait plus la langue. Moi non plus, d'ailleurs. Il faut le traiter comme, dans les pays plus barbares, on traite le guide qui, moyennant rétribution, s'est chargé d'une tâche qu'il est incapable de remplir : lui infliger, en reconnaissance de ses bonnes intentions, une correction soignée et le renvoyer chez lui. Sur ce, on reste en territoire français, assez dérouté, à moins qu'on ne trouve quelque indication dans les battements de son pouls, dans l'accord inconscient de ses mille fibres avec le pays.

J'avais déjà beaucoup vu de ce pays, j'avais aussi beaucoup lu de ce qu'en ont écrit les auteurs des différentes époques ; mais ce n'est qu'en lisant Paul Fort que je pris confiance en moi-même et que j'osai prêter l'oreille et comprendre.

II

Somme toute, est-ce que les gens, par le monde, savent qui est Paul Fort? Il y a plusieurs années déjà, lorsque me tomba entre les mains son drôle de *Louis XI*, un morceau lyrique et satirique de chronique française, en vers libres mais imprimé à la façon ordinaire des romans, et bâti sur une sérieuse étude des sources, je me proposai de parler de ce nouveau poète qui avait dans la tête les idées les plus curieu-

ses et les plus profondes, et voulait, hypocritement sans doute, les faire passer pour de la prose.

Je n'y arrivai pas, à ce moment-là; ce n'est que maintenant que je comprends pourquoi. Le *Mortcerf* de Paul Fort paru l'hiver dernier avec une préface de M. Louis Mandin, aperçu général sur l'œuvre du poète, enrichi de citations nombreuses, fut un heureux événement qui fit voir Fort sous son vrai jour.

La poésie française contemporaine n'a pas de noms qui vaillent mieux que celui de Paul Fort.

La rose libre des montagnes a sauté de joie cette nuit.... et j'ai vu dans la nuit d'été, sur toutes les routes de la terre, courir les roses du parterre vers une rose en liberté.

Comment, aux lecteurs des autres pays, donner part à cette poésie qui, du triste et du plaisant mesurés du ton populaire, monte comme une flèche à un furieux ravissement lyrique ? Elle est vraiment une rose en liberté, une fleur trouvée dans les montagnes où le poète fut porté sur les ailes du vent; ou bien elle fut cueillie aux abîmes de la mer,—au-delà de l'océan, peut-être, — un jour qu'il se baignait sur le déclin de l'après-midi, poursuivant de si longs ébats qu'il se sentit enfin, à un mouvement de sa nageoire dorsale, changé en dauphin assez vif pour forcer à la nage le soleil fuyant.

Paul Fort est un grand maître en métamorphoses, un Protée qui revêt n'importe quelle forme, suivant son désir du moment. Hamlet qui se raille lui-même, il croit avoir fait trois fois le tour du monde alors qu'il n'a effectué que trois rondes dans son château d'Elseneur, et, au comble de la folie, il apostrophe l'ombre de son père par un refrain de vaudeville. Dans une heure lunaire, il se fait Pan lui-même, l'immense et triste Pan. Ou encore il nous apparaît sous la forme d'Orphée dans le royaume des morts. Quel jeune et radieux Orphée ! Toutes les forces de la nature doivent se taire, tous les pays et tous les peuples, même celui des quadrupèdes et la tribu ailée, l'écoutent; jusqu'à la grande baleine du Groënland, qui, reniflant lourdement, pénètre par Gibraltar dans la Méditerranée, pour les surpasser tous en musico-animal émerveillement.

Mais Paul Fort se montre le plus intime, bien que toujours

surprenant, lorsque, étendu dans l'herbe devant un peuple de prés fleuris et de clochers en Ile-de-France, devant des doigts de jeunes filles qui tremblent avec les violettes, il discourt subtilement sur toute chose, grande ou futile, sur les contes du passé, les légendes menteuses des marins et les communes rencontres de la vie.

Il y a alors dans le ton une bizarrerie « jésuitique » presque, pourrait-on dire. On ne sait pas au juste où il veut en venir et l'on sent pourtant, derrière les mots, une intention. On se rappelle son petit Louis XI si fin, le plus français, le plus avisé et le plus moderne de tous les rois du Moyen-Age, le rusé et très pieux Louis XI qui tourne les yeux vers le ciel comme pour chercher, dans un coin du firmament, Dieu, son complice! Il ne lui arrive que rarement de blasphémer, au petit Louis XI, si noir, si fin de cheveux ; à l'ordinaire, il ne dit que du bien du Bon Dieu. Car son Bon Dieu, n'est-ce pas, c'est toujours à moitié lui-même...

Ainsi parla toujours Maître Renard aux oies.

Il est impossible de transcrire ces discours dans une autre langue. Dans les chansons joyeuses ou touchantes du peuple, Paul Fort a appris à dire comment on souffre réellement et comment, en réalité, on se console.

Çette fille elle est morte, est morte dans ses amours...

murmure le cortège qui porte en terre une belle fille. Au retour, une voix entonne un air que les autres voix reprennent. C'est une vieille chanson, avec un bien beau refrain :

Cette fille elle est morte, est morte dans ses amours...

Et la larme se dore, devient un sourire.

Paul Fort a entendu un matelot, un loup de mer, se plaindre de ce qui afflige le gars en permission :

C'est là l'sort de la marine et de toutes nos p'tites chéries. On s'accoste ; mais on devine qu'ça n'sera pas le paradis...

Et pourtant, en toute innocence, il trace un tableau paradisiaque de l'amie du matelot reposant sur le bras nu de son amant

Comme une souris dans du blé.

D'une façon générale, le poète a un faible pour l'état mari-

time. On continue à feuilleter et l'on trouve ce poème effaré : *Il n'y a plus de baleines.*

Un coup en plein cœur !

Tout ce qu'il y a de fort et d'étrange disparaît de la terre, matelot : les rois et la Sainte-Vierge, les méchants seigneurs et Notre-Seigneur lui-même, les harponneurs aussi, qui croyaient encore en Dieu et à la mythologique baleine. On est en république, on est content, matelot, c'est pas pour dire...

Paul Fort a donné à tous ses poèmes le titre général de *Ballades françaises*. Il possède ce fonds de sentiment qui, dans les chansons populaires, est la marque du Moyen-Age français, ce que les Germains appellent peut-être le *Gemüth*. Et il y ajoute son propre humour nargue-potence.

Mais, avant de pénétrer plus loin dans le pays de Paul Fort, il faut encore nous arrêter au poème où il décrit le repos sublime de l'Océan, les invincibles et transparentes surfaces des grandes mers, beaux miroirs que les flottes ennemies brisent en se les arrachant, mais qui, les flottes passées, renaissent resplendissants, intacts.

III

Il semble que ce soit à présent seulement que la valeur de ce poète se découvre peu à peu à ses compatriotes. Il n'arrive pas tous les ans, en effet — c'est plus souvent tous les vingt ans — que « le public qui lit », comme on dit, consente à lire. Surtout quand un écrivain a la fierté de présumer le renouvellement chez ceux qui veulent se pénétrer de lui. Et Paul Fort, qui dans son œuvre a traité le sacro-saint e muet d'après une judicieuse phonétique puisée dans le langage quotidien, a certes dû subir des aînés le reproche de s'abandonner à des caprices trop fortuits, tandis que les jeunes le regardaient comme un classique déguisé parce qu'il ne renonçait pas à finir ses poèmes.

Cela ne l'a pas ébranlé. Il y a tant de poètes à gémissements et à « de profundis ». Paul Fort, lui, reste compatissant et vif de cœur, mais il garde pourtant un sang-froid dont quelques Danois, je pense, apprécieront l'accent :

Contez, fille de roi qui n'êtes plus contente, au vent qui n'est pas moi, car le vent se tourmente..,

Parfois, il arrive que la voix se voile comme d'une douleur

contenue. Ce n'est que de la rosée sur l'herbe, des larmes qui scintillent sur des toiles d'araignées ; cela s'évapore au soleil. Mais il reste une gravité, qui demeure.

« Il n'y a plus de baleines... » Quelle invention bizarre, alors que tout le monde sait que les océans en fourmillent toujours ! N'y a-t-il donc plus de beautés qui meurent dans leurs amours, en répétant de vieilles chansons où les voiles des navires se gonflent au vent?

Certes oui. Mais le monde adorable des images anciennes n'est plus de mode aujourd'hui. Il en est qui assurent que, par le temps qui court, il est bien moins question de voiles et de monstres marins que de turbines et de torpilleurs. Et la vieille gaîté française elle-même a disparu de la terre.

Et Paul Fort, qui débuta en visionnaire, a été à la dure école de son époque et, crainte de la fantaisie trop illusoire, il saisit au collet Hamlet méditant.

IV

Paul Fort voulait écrire un hymne solaire en l'honneur d'un avenir où tous les peuples du monde — voire toutes les filles du monde — devaient « s'donner la main pour faire une ronde autour du monde... ». Mais, un jour, il s'en vint de Paris vers l'Ile de France et il vit le vieux Nemours :

Pur Nemours, sceau d'argent sur la page de France la plus noble, ou grand lys dans l'Ile, ton destin n'est-il pas — blanche ville, âme d'un ciel perlin — d'apprendre à l'univers superbe l'élégance?..... Sceau de l'Ile de France ! ou bien grand lys royal, qu'un doux peuple aux doigts blancs a déployé parfait, ici et non point là, pour l'honneur des Français qui sont l'honneur très pur du monde occidental...

J'ai moi-même parcouru, au cours de quelques étés, ces chasses royales de jadis qui s'étendent autour des portes de Paris et n'offrent pas la moindre ressemblance avec la bruyante capitale. En vain j'ai tâché de découvrir un bon guide, un ouvrage français vraiment instructif et bien fait où une vue d'ensemble sans emphase s'alliât à une science méticuleuse et méritoire, un guide, qui, au courant de tous les détails, sût aussi dénombrer les gouttes de sueur sur le nez du touriste et se rappeler l'horaire des trains.

Je ne crois pas que cette œuvre existe. Il ne faut pas non

plus trop demander aux Français, dont la vraie force est ailleurs.

V

On ne doit point arriver en Ile de France par un jour gris où tout est atone et pauvre en surprises ; et il ne faut pas non plus y venir en touriste. Les immémoriales petites villes d'antan semblent, à deux ou trois heures de chemin de fer de Paris, être à demi abandonnées par le temps et par la vie, semées, comme des lithographies moisies, aux verres brisés et aux cadres dédorés, dont le sens historique même est perdu. Enumérer les curiosités archéologiques de ces endroits ne servirait guère. Clocher et mairie, hôtellerie et débit de tabac, tout est là à sa place exacte et bien entendue, disposé selon la clarté française, disons plutôt suivant une routine raisonnable et proprette.

Non, c'est sur un rayon de soleil qu'il faut arriver ici. L'endroit même importe peu. Partout il y a un ruisseau, un petit bois, une ville, un clergé, des autorités, des gens et du tabac. Et, à l'auberge, on trouve une demi-bouteille de vin blanc ainsi que le vert fané d'un billard pour calmer ses yeux. C'est là qu'il faut prendre le *Mortcerf* de Paul Fort ; il vous donnera la clef qui ouvre le cœur de l'Ile de France.

Le peuple français, dont on a célébré si souvent la clarté d'esprit, est, pour ce qui est des sentiments, moins facilement accessible à un calme septentrional. J'ai dit un jour que le fil central de cette vie émotive était une mèche d'amorçage qui se terminait dans un tonneau de poudre.

On en peut dire autant de la beauté et de la musique dont tout le pays étincelle et gazouille aux jours heureux. Elles sont là, invisibles, jusqu'au moment où elles surgissent, comme d'une explosion.

L'Ile de France devient un luth aux cordes d'argent sous les blanches mains de Paul Fort. (Il aime beaucoup à parler de *mains blanches*.)

A ce moment vous comprenez tout, ou vous ne le comprendrez jamais. Ces collines, ces châteaux, ces forêts qui, ainsi que de vastes chasses royales d'autrefois, enclosent de petites villes historiques, vous apparaissent en perspective japonaise à vol d'oiseau. Et vous entendez ce qu'ils chantent, les oiseaux

perchés la tête en bas pour voir à travers les vitres du petit musée que Paul Fort, bien sagement, évite. *Senlis*, *Crécy*, *Gonesse*, *Nemours*, *Recloses!* Pour celui qui sait la langue des pinsons et des hirondelles, il y a une splendeur sonore dans ces seuls noms. Mais *Mortcerf* résonne du cor des chasseurs. (Entre Copenhague et Elseneur, je pourrais citer, analogue, mainte royale rencontre verbale.) Un endroit que nous aimerons doit d'abord nous séduire par son nom — pense Fort — ou bien nous n'entrerons jamais dans son intimité. Et le gibier féodal, les levriers et les faisans de tous les temps sont rappelés à la vie par la sonorité des mots et, à nouveau, ils emplissent l'Ile de France.

VI

Ce moqueur est un amoureux et un fanatique.

Qu'est-ce donc qu'il aime si fanatiquement? Le monde entier d'abord, la terre sur laquelle il marche, son amie qu'il adore, et, au fond, tout au fond, la France.

On voit combien chère lui est la terre elle-même par le poème crépusculaire où la lune se lève et le soleil descend, chacun de son côté, et où, au milieu, le sombre et rougissant paysage lui rappelle Suzon, telle qu'elle s'avançait, en sa beauté brune, entre deux dames blondes — « entre les deux Hélènes ».

Mais, plus encore que tous les paysages, il aime le pays vivant où l'on parle français et la vieille France qu'il connaît depuis le Moyen-Age. Ici le fanatisme brûle avec une belle intensité jalouse.

Cela ne veut pas dire que Paul Fort soit mordu par une sorte de chauvinisme qui voit d'un mauvais œil les peuples voisins et déprécie l'inlassable activité des races étrangères. Il vit à Paris en relations cordiales avec les diverses nations qui apportent des hiboux à Athènes.

Non; ce sentiment a des racines plus profondes. C'est une chose que tout Français cache tout au fond de lui-même, quelque réaliste, quelque « avancé », quelque libertaire qu'il soit; une peine trop fière pour se manifester autrement que par échappées; une adoration mêlée de tristesse pour le vieux et grand pays dont le goût et la fine préciosité sont encore vivants et sensibles dans la plus infime province, mais désaffectés, refoulés par la bruyante barbarie nouvelle à qui tous les peu-

ples de l'Europe, par instinct de conservation, se sont aujourd'hui ralliés.

Pur Nemours, sceau d'argent sur la page de France la plus noble...

Celui qui a écrit ces lignes se sentait le vrai gardien et le conservateur des sceaux.

Et bien que ses bras se fussent ouverts au large monde et que ses yeux se fussent emplis de visions d'avenir, il dut néanmoins s'arrêter, sentir la honte de l'envahissante époque des gratte-ciel et se souvenir du délicat Nemours, conservé dans son cadre ancien et séduisant, où il voit « des rues s'ouvrir « juste assez larges pour qu'un chariot y croise une chaise à « porteurs et des maisons ne point cacher tous les nuages... « Elevées sagement pour la hauteur humaine, que j'aime tes « maisons, ville vraiment hautaine » !

Et qu'on lui demande alors de quelle manière le monde pourrait se libérer enfin de sa laideur, il devra immédiatement répondre : Par la France; par une œuvre pure du goût et de l'esprit français!

VII

Paul Fort a une méthode de voyage bien personnelle : être tout yeux, tout oreilles, laisser ses cinq sens penser par eux-mêmes, « être sa chose », comme le plongeur qui paie de sa personne. Et comme c'est chez lui — outre un principe et une passion — un système de vie, il fait les expériences et subit les revers sans jamais s'assagir après coup, comme font les sots.

C'est là « l'émouvant », comme dit l'Hilde d'Ibsen.

J'ai dit, un peu par jeu, que Paul Fort était un fanatique, pour marquer l'essence passionnée de sa poésie.

C'est une grande qualité que j'apprécie en lui — celle de me faire mieux comprendre le peuple auquel il appartient.

Nous participons tous au sort de la France, les haïsseurs de la France encore plus que bien d'autres. Les anglomanes et les germanophiles, pourvu qu'ils ne se dévorent pas réciproquement, doivent considérer les Français, après le désastre d'il y a quarante ans, comme la nation la plus, sinon la seule intéressante en Europe.

Qu'on me permette donc ici quelques considérations sur la psychologie des peuples, bien que j'accorde volontiers que la plupart des essais de ce genre sont jeux d'enfants.

N'est-ce point un trait du caractère populaire des Français que, chez eux, tout sentiment parvenu à une certaine intensité fasse explosion et éclate en flammes ? Non seulement l'amour mais aussi le dévouement envers les parents, la famille, le pays d'origine, les compagnons de travail, la profession ou le métier, tout doit, à un moment donné, chez qui se respecte, se manifester avec une spontanéité aveugle. Tout, jusqu'à l'enthousiasme pour l'art ou pour... le sens commun. Est-il une guerre de religion qui ait répandu plus de sang que la Révolution, alors qu'on proclamait en France le règne de la Raison ?

Cela justement est peut-être une preuve de cette *clarté française*, dont on fait, d'ailleurs, un peu trop de mystère. Et la sympathie que nous ressentons pour ce peuple depuis l'émigration et le romantisme n'a même pas d'autre cause.

Mais la rancune et l'âpre égoïsme pouvant se manifester avec le même feu que le bon sens, ce caractère propre à la race romane serait d'un usage quotidien peu commode, si la nation ne s'était assimilé une grande sagesse pratique, plus septentrionale.

De Paris, foyer de l'aviation, sont venus les pilotes les plus audacieux et les plus avisés... Tout cela, naturellement, n'a rien à faire avec Paul Fort. Mais ce qui nous captive en lui, c'est de voir sa défiance à l'égard des rêves fantasques et creux en même temps que son culte absolu de la fantaisie qui, à son tour, le sauve au dernier moment. C'est du feu, tout cela. Tout ce qui vaut est feu. Et ce qui est mal venu n'est manqué que par suite de l'inévitable emportement d'un talent de cette trempe. On ne saurait, avec le flegme, engendrer de la beauté vivante.

VIII

Et maintenant, quittons l'Ile de France. La France est le berceau du poète, mais l'avenir est sa patrie.

Celui qui a écrit le poème du dauphin et celui de l'argonaute, le poème d'Orphée et celui du rossignol, a aussi belle allure que n'importe lequel des hommes-oiseaux qui croisent au-dessus de nos horizons scandinaves. On pourrait tracer ici les

cinq ou sept noms du lyrisme danois et norvégien depuis vingt ans, et on remarquerait avec étonnement combien Paul Fort est notre contemporain. Comme ceux des nouveaux maîtres de notre langue que nous citons de préférence, il mesure les hauteurs du soleil et effectue des sondages sous-marins; il a défriché les campagnes autour de Paris comme Stuckenberg sa Séeland danoise et chanté la nuit de Noël à rendre jaloux Johannes Joergensen.

Est-il irréprochable? L'art de l'aviation moderne est. hélas! si jeune encore. Ce n'est que maintenant peut-être que le poète entrevoit les altitudes où il tend. Et il se sent en alliance si intime avec le sol qu'il peut commander aux démons de la terre.

Puisse cette énergie vitale ne point se lasser, ni cette infatigable ardeur, en elle-même rénovatrice. Elles sont, à l'heure qu'il est, d'utilisation actuelle. « Le public qui lit », repu il y a dix ou quinze ans et qui, avant d'avoir digéré le passé, se trouvait sollicité par d'incompréhensibles innovations, recommence maintenant à prendre de la nourriture et il demande du nouveau, comme le chien retourne à son vomissement.

IX

La mort, dans ces dernières années, a parcouru l'Europe et peint en rouge le linteau des portes. Disparus presque tous, les hommes aux grands noms qui furent aimés entre 1870 et 1890, les artistes et les poètes français qui, après la guerre, jetèrent un nouveau lustre sur le pays dévasté. Et ceux qui leur avaient succédé meurent en foule. Hier, c'était Jules Renard, avant-hier Jean Moréas. Bientôt qui restera-t-il ? Et qui s'emparera de l'héritage de Paul Verlaine plus fort, mort, que tous les vivants?

L'ange distributeur de leur gloire erre, sans abri. Il a déjà suspendu une verte couronne aux portes de poètes tels que Verhaeren, Henri de Régnier, Francis Jammes.

Mais il semble maintenant qu'il cherche son chemin et jette autour de lui des regards hésitants. Il y a partout en Europe toute une série d'écrivains, dont peu de gens savent les noms, de jeunes hommes dont on disait hier, en passant, qu'ils promettaient et qui sont aujourd'hui, dans la littérature de leurs pays, des vétérans.

Le génie de la gloire est une dame de sang royal qui n'a pas l'âme plébéienne. Et si elle s'attarde encore sur le seuil de ces portes, c'est moins pour solliciter l'assentiment des foules que parce que, soucieuse de l'éternelle justice, elle veut qu'il n'y ait pas de divorce entre l'art et la popularité.

La gloire sans asile vient trouver également un homme de trente-huit ans qui, inconnu du grand public, vit à Paris où il édite *Vers et Prose*, une revue lyrique qui va chercher ses initiés dans toutes les provinces et dans les pays les plus divers, un homme pâle avec des yeux très noirs et le nez le plus curieux du monde — un petit pape en Ile-de-France, un petit Aristophane à qui la langue du peuple ailé apprit à manier en maître le parler courant de son pays, un petit Louis XI à qui les plus grands poètes — et presque trop de petits — confient leurs meilleurs vers; un gai bouffon, un noctambule, un drôle de corps — et, en même temps, un homme du plus profond, du plus incorrigible sérieux.

Si ce poète a des péchés, il les dérobe sous le couvert luxuriant des idées.

Un journaliste, qui en était resté bouche bée et qui pourtant voulait faire le plaisantin, écrivit à propos de *Mortcerf* : « Encore un livre comme celui-ci et l'on pourrait croire que Paul Fort est le premier de nos poètes. »

La sotte feuille ne savait pas combien elle disait vrai. Mais elle oubliait que Paul Fort est l'auteur d'une dizaine de livres et qu'il pourrait faire publier plusieurs volumes de pièces choisies.

X

Ces pages étaient déjà écrites lorsque parut *la Tristesse de l'homme*, qui se rattache à *Ile-de-France* et à *Mortcerf*, des trois recueils le plus pur et le plus grave. Comme il est heureux, l'homme triste, allant, « Omar Khayyam gourmand, songeur et digne », tout en grappillant le raisin, « à la recherche du *motif* dans les vignes ». Et qu'il est essentiellement triste pourtant, l'homme le plus heureux dont la lyre a su tout chanter! Nous nous en doutions déjà, mais il est bon de se trouver face à face avec ce récent Paul Fort et le plus intime, qui nous prend doucement par la main, nous mène, un beau jour d'automne, à travers les tombes et nous montre que la

vie n'est qu'un songe, un atôme dansant qui n'a peut-être jamais existé.

La Tristesse de l'homme nous saisit et nous inquiète. On reste interdit. Que penser, par exemple, de cette description de Pontoise dans tous ses coins et recoins, qui, après vous avoir abasourdi, se termine par cet étrange et farce : « Je n'y ai pas été »? Que devient la réalité, si tout cela n'est qu'imagination? L'homme de sang-froid, qui, dans *Mortcerf*, laissait se tourmenter le vent, regrette sa vie perdue, mais en quels termes !

Je suis tout à la tristesse de ma vie perdue dans les bois que le vent berce.

Je suis tout à la détresse de ma vie sans but dans l'ombre des bois touffus.

Mon bonheur est d'y frémir, je m'y sens perdu. Tout ajoute à ma tristesse.

Je le dis, j'ai du plaisir dans les bois touffus qu'aucun sentier ne traverse.

C'est un homme. Et infiniment changé, il reste, changé, le même homme. Il a l'arbitraire de l'artiste, l'abandon de l'enfant, le charme de la femme. Et nul, pourtant, n'est plus viril que lui. Que l'on compare seulement ses poèmes aux œuvres les plus parfaites de ses jeunes contemporains et — sans en aucune manière méconnaître leur multiple floraison — on en vient à se rappeler le mot d'un empereur français à un poète allemand : Vous êtes un homme.

§

Fort ne se rattache pas seulement à la terre française ; il est allié à la terre. Comme Svend Vonved, le héros de nos anciennes *gestes* danoises, il touche la harpe d'or et c'est le chant de Philomèle. Minuit ; clair de lune ; la roseraie est trempée de rosée et tremble des sanglots du rossignol comme une cage près de se briser. Les roses se pâment d'enchantement et rougissent sous la lune blanche. Mais le rossignol trille, trille plus fort que tout comme si, dans sa désolation, parmi ces bosquets, ces arbres, ces nuages satinés, personne ne l'écoutait. Il évoque quelqu'un d'invisible. Et, dans le sol, un coup se fait entendre ; puis deux, puis trois enfin... Voici lentement surgir la puissante Cybèle, l'oreille au guet. Déjà son front se dégage à moitié de la terre.

SOPHUS CLAUSSEN.

Traduit du danois par GUY-CHARLES CROS.

LES ORIGINES MATERNELLES DE LAMARTINE [1]

Les origines des grands hommes, et surtout celles des poètes, ne sont jamais à négliger. Sans doute, il importe peu pour l'histoire littéraire que Vigny descende d'un trésorier de France du XVe siècle, que Hugo soit apparenté à un évêque lorrain, que Lamartine soit petit-fils d'une gouvernante de Louis-Philippe et d'un intendant des finances du duc d'Orléans. Ce n'est là, dans leur biographie, qu'un élément de curiosité. Mais si, avec raison, l'on accorde à l'éducation et au milieu une influence prépondérante sur le développement intellectuel d'un génie, il faut aussi faire une part aux influences ancestrales, à la vie antérieure qui, elles aussi, laissent des traces plus profondes qu'on ne se l'imagine ordinairement. Déjà, dans un précédent article (2), nous avions étudié l'hérédité paternelle de Lamartine ; il nous reste à connaître aujourd'hui la famille de sa mère, Françoise-Alix Des Roys.

Le nom qu'elle portait est celui d'une très ancienne famille noble du Velay, dont on trouve mention dès le XIIe siècle dans les cartulaires et les polyptiques de la région. L'origine latine du patronyme paraît indiscutable : une tradition de famille lui assigne comme souche l'antique *gens Regia* romaine; d'autres font descendre les Des Roys d'un *homo regius* de Charlemagne ; hypothèses vraisemblables, mais également impossibles à prouver ; il demeure néanmoins hors de doute que ce nom est celui d'une seule famille, déjà établie au XIIIe siècle, et de longue date, semble-t-il, dans le Velay et le Bugey. A cette époque, nulle autre part que dans ces deux provinces limitrophes on ne rencontre le nom de Des Roys.

Mais il est difficile d'attribuer des origines précises à leur noblesse et à leur nom. Quoique dans tous les actes les con-

(1) La plupart des sources de cette étude proviennent des papiers de famille du baron Bernard Carra de Vaux, à qui nous adressons tous nos remerciements pour l'obligeance qu'il a apportée à nous les communiquer.

(2) Cf. *Mercure de France* du 1er janvier 1910.

cernant ils soient qualifiés de *nobles*, aucun d'eux, soit par la seigneurie d'une terre noble, soit par l'achat d'une charge conférant la noblesse, n'a jamais répondu aux conditions requises du noble pour justifier ses prérogatives. Reste l'hypothèse du *fait acquis*, dont bénéficiaient les familles autochtones ou très anciennement connues dans une région : seule elle paraît applicable au Des Roys dont le nom n'est pas celui d'un fief ajouté au nom patronymique et supprimé peu à peu par l'usage, puisqu'on rencontre, au cours des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, des Des Roys d'Eschandelys, Des Roys de Lédignan, Des Roys de Chazotte, Des Roys de la Sauvetat. Pourtant leur noblesse est incontestable. Le fait d'avoir suivi l'exemple des vieilles familles de France en ne profitant pas de l'édit royal de 1696 pour faire enregistrer officiellement leurs armes prouve qu'en Auvergne ils n'avaient plus à fournir leurs preuves (1).

Quant au nom même, il est latin et ne provient pas, comme on serait porté à le croire, de *Regibus*, mais de *Rex*, décliné suivant sa fonction dans la phrase, transformé peu à peu en *Reis*, puis en *Roys;* l'évolution est d'ailleurs facile et suivie du XII^e^ au XIII^e^ siècle. *De Regibus* n'apparaît qu'au XV^e^ siècle, alors que le nom tout à fait francisé est traduit alors sous son équivalent le plus exact dans les actes latins.

Des nombreux Rex, Regis, Rege ou Reis — la plupart notaires ou clercs — qui figurent dans les cartulaires ou polyptyques de la région lyonnaise de 1100 à 1400 (2) on peut conclure que là est le véritable berceau de cette famille, plus tard divisée en plusieurs branches, mais toute possessionnée en Languedoc, Auvergne ou Bugey; celle qui nous occupe se fixa en Velay, où la première mention qu'on en rencontre remonte à 1279 (3). A partir de cette date, les documents de-

(1) Aucun Des Roys ne figure à l'Armorial général du Cabinet des titres.

(2) *Bonardus Rex,* acte de 1147 (*Obit. S.-P. Lugd.*, p. 59), c'est la plus ancienne mention. *Guigo Regis* (1239), domicilié à Saint-Laurent de Lyon, etc. On rencontre environ une vingtaine de personnages de ce nom auxquels on doit rattacher les Des Roys; en effet, dans les papiers de la famille on trouve mention au XVI^e^ siècle d'une prébende fondée en l'église Saint-André de Montbrison, en 1361, par maître Jean Régis, licencié en droit.

(3) Charte du 10 janvier 1279, où Petrus Regis est cité comme clerc (*Cart. des Templiers* du Puy, p. 385). Echange entre Pons de Brion et Raymond du Pont, daté du 1^er^ mai 1324, d'une rente sur des fonds contigus au couvent des Carmes contre une rente sur un champ situé aux Combes, près d'Espaly, « juxta campum *Johannis Regis* civis anisiensis » (citoyen du Puy) (*Cart des hospitaliers du Velay*, p. 188). Sentence de l'official du Puy, condamnant Jean Regis, damoizeau, père de Paulette, femme de noble Hugues de Chandorasse, à payer à Dalmas, prieur de

viennent plus nombreux, sans qu'il soit possible, bien entendu, d'établir une filiation directe. Enfin, au début du XVI[e] siècle, nous nous trouvons en présence d'une famille Des Roys établie de longue date à Montfaucon, près du Puy, et comptant de nombreuses alliances avec de vieilles maisons du pays ; bourg désolé, situé à 16 kilomètres d'Yssingeaux, Montfaucon s'élève sur un plateau balayé de coups de vent terribles, enfoui six mois de l'année sous la neige, privé de ressources naturelles, et sans autre végétation que les baies de pins sombres qui dominent les gorges de la Dunière. Point de mouvement, si ce n'est celui des pèlerinages à la Vierge noire du Puy, très fréquentés alors, et au XVI[e] siècle celui des bandes catholiques ou huguenotes qui ravageaient le pays avant d'entrer en Languedoc.

La branche dont est issu Lamartine nous est connue depuis le début du XVI[e] siècle, en la personne de « vénérable et discrète personne Denis Des Roys » ; dont nous possédons le testament, rédigé en 1528. On y voit qu'il eut deux frères, dont l'un, Mathurin, fut curé de Raucoules, et l'autre, Louis, prêtre à Montfaucon. De son mariage avec Isabelle Vacherelle, il eut sept enfants, deux filles, Marthe et Vidalle, et cinq fils ; deux entrèrent dans les ordres ; un fut « apoticaire », le plus jeune, Sébastien, devint avocat, puis s'établit à Toulouse, et l'aîné, Antoine, épousa Marguerite de Jussac de Baulmes (1).

Dans son testament, Denis Des Roys ne comblait pas sa famille de dons importants ; il laissait sa femme usufruitière de ses biens et du revenu de ses fiefs : le grand et le petit Rebecque ; cent livres à chacun de ses fils ; « dix sols tournois » à ses filles, et à chaque membre de sa famille « trois aunes de drap noir jusqu'à trente-cinq sols l'aune pour faire le veuvage ou deuïl de moy ». Pour son frère Mathurin, il se montrait un peu plus généreux, et après lui avoir recommandé sa « pauvre maison », il lui accordait, « pour tous droits qu'il pourrait réclamer », quatre aunes de « bon » drap noir « jusqu'à cinquante sols l'aune », car, ajoutait-il, touchant ce que mon père lui a donné il n'a été bien satisfait ». Mais si, dans

Saint-Martin de Polignac, les arrérages de biens sis à Soleihac, 13 mars 1382 (*Arch dép. Haute-Loire. G. 651*).

(1) Elle était fille de Charles, seigneur de Jussac (canton d'Yssengeaux) et de Baulmes (commune de Retornac), et d'Anne de Meyre.

son testament, la question des legs est rapidement traitée, il n'en est pas de même de ses funérailles dont il a prévu et ordonné minutieusement les moindres détails avec un soin un peu macabre.

Préalablement à Dieu tout puissant et à la benoite Vierge Marie sa mère, par l'intercession de tous les saints et saintes du Paradis je recommande mon âme et mon corps après mon trépassement, et avant toute œuvre, je rends, à Dieu mon créateur, grâces de ma nativité, corps et membres dont il m'a créé, des cinq sens qu'il m'a prestés, des beaux enfants qu'il m'a donnés, et de tous les biens qu'il lui a plu me donner durant ma vie en ce monde.

Item veux et ordonne que mon âme séparée du corps, mon dit corps soit veillé par mes bons amis et puis dedans un tombeau porté dans l'église de Montfalcon ; veux aussi m'estre mis un linceul blanc sur le chef avec une croix noire du long et de travers, en mémoire de la Sainte-Croix,... et que ceux qui porteront mondit corps, reconnaissant que suis venu en ce monde nu, seront pieds nus ; en contentement de leur peine, je donne à chacun deux aunes et demi de mandel noir et dîner, afin qu'ils prient Dieu pour mon âme.

Suivent, pendant quatre pages, de nombreux détails sur sa sépulture et l'ordre des messes qu'on y dira, les amis qu'on y convoquera et les repas de funérailles : et à chacun des prêtres qui seront présents à l'office, il laisse, à leur choix, « trois gros, ou deux sols tournois et un dîner » à condition qu'en l'église « il soit faict lume de six livres de cire tant en quatre petites torches qu'en autres chandelles tellement que tout le chandelier neuf soit garni de chandelles et chandellons », et que messire Guillaume Rebecca, prêtre du Pailhet, dise « autant de messes que j'ai vécu d'ans en ce misérable monde » ; auquel Guillaume il laisse, toujours « trois aunes et demi de noir jusqu'à quarante sols l'aune », et une partie de sa garde robe, « comme robe, pourpoint, chausses et une bonne chemise ».

On ignore à quelle date mourut Denis Des Roys, et quand cet original testament fut exécuté. Après lui, son fils aîné Antoine, recueillit ce maigre héritage, dont il n'eut même pas à jouir longtemps ; bien que lieutenant criminel du roi au bailliage du Puy, il fut en effet à la fin de 1552 banni du royaume à perpétuité, condamné à faire amende honorable et vit ses biens confisqués par arrêt du Parlement de Toulouse ; les motifs de

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

I. **Denis Des Roys**, épouse **Isabelle Vacherelle**
(Teste 25 Février 1528).

- **Antoine**, lieutenant criminel au Puy, ép. **Marguerite de Jussac de Baulmes**. Teste en 1564. Mort sans enfants. Lègue ses biens à **Sébastien**, son neveu, fils de son frère **Pierre**.
- II. **Pierre**, ép. ?
  - III. **Sébastien**, avocat, ép. en secondes noces, le 5 mai 1588, **Claude de Guilhon**, veuve de **Denis de Cohacy**. Teste le 6 nov. 1597.
    - **Gaspard**, avocat, ép. le 5 mai 1588 **Jeanne de Cohacy**, meurt sans enfants.
    - IV. **Melchior**, avocat, ép. **Françoise de Marnans**, était mort en 1635.
      - V. **Balthazar**, avocat, ép. **Claude Desolmes**.
        - VI. **Pons-Gaspard**, avocat, né en 1652, ép. **Louise Demeure**
          - VII. **Claude**, avocat, ép. **Françoise Pagey**
            - VIII. **Jean-Louis**, avocat, ép. en 1757 **Marguerite Gavault**
              - **François** mort sans postérité
              - **Julie**, ép. **Henrion de Saint-Amand**
              - **Françoise**, ép. M. **de Rochemont**
              - **Césarine**, ép. 1788, **Pierre Benoît Carra de Vaux**
              - IX. **Françoise Alix**, ép., en 1790, **Pierre de Lamartine**
                - X. **Alphonse de Lamartine**
              - **Lyon François**, mort sans postérité
          - **Cristofle**, ép. **Marie de Romezin**, sa cousine, veuve de **Claude Ferrapié**. Mort sans postérité.
      - **Marie**, ép. **Pierre Roche**.
      - **Marie-Madeleine**.
    - **Pierre**, avocat, ép. le 7 février 1618 **Catherine Desolmes**. Teste en 1661.
      - **Marie**, ép. **Jacques Rochet**.
      - **Philiberte**, ép. **Louis de Romezin**.
        - **Marie de Romezin**, ép. **Claude Ferrapié de la Vernée**.
      - **Claude**
      - **Marguerite**
      - **Jeanne**, ép. **Antoine Varilhon**.
  - **Claude**
- **Aymard**, prêtre.
- **Antoine** (le jeune), curé de Raucoules et de Pradines.
- **Sébastien** (établi à Toulouse).
- **Marthe** (ép. **Antoine de Romezin**).
- **Vidalle**.
- **Marie**, ép. **Jean de Pollenon**

cette rigoureuse décision demeurent malheureusement mystérieux, et nous n'en avons pas retrouvé trace dans les registres des chambres du Languedoc. Mais, à l'époque, il n'y avait guère que la concussion, le meurtre ou une adhésion à la religion réformée qui pût entraîner de telles conséquences; quoi qu'il en soit, la clémence royale vint le tirer d'affaire sept ans plus tard : en 1559, il obtenait des « lettres de rappeau » qui effacèrent la peine et le réintégrèrent dans ses biens. A sa mort, il n'avait pas d'enfants aussi, institua-t-il comme son héritier un neveu, Claudes Des Roys, fils de son frère Pierre.

A partir du milieu du XVI^e^ siècle et jusqu'au début du XVII^e^, aucun événement ne vint rompre la monotonie de l'existence des Des Roys; leur vie à tous se passe à Montfaucon et au Puy, où leurs fonctions de magistrat, d'avocat ou de prêtre les retiennent. Pour rencontrer un peu de variété dans leur histoire il faut arriver jusqu'au grand-père de Lamartine, Jean-Louis Des Roys (1).

Jean-Louis Des Roys naquit à Champagne-en-Vivarais, le 27 août 1724 : fils d'un avocat au Parlement de Grenoble, il fit ses études de droit, débuta au barreau de Grenoble, puis vint s'établir à Lyon en 1760, où il ne tarda pas à acquérir une certaine réputation : en 1764, en effet, il reçut des lettres de bourgeoisie, fut élu échevin de la ville en 1766 et premier échevin en 1767. Il avait épousé, à Lyon, le 12 avril 1757, Marguerite Gavault, fille de François Gavault, lieutenant civil et criminel de l'élection de Lyon, et de Françoise Mauverney, et cette alliance va donner lieu à quelques cousinages tellement imprévus, qu'elle mérite de s'y arrêter plus longuement.

Marguerite Gavault était en effet l'arrière-petite-fille d'Antoine Grimod, né en 1647, directeur général des fermes unies de France et conseiller secrétaire du roi, qui, de son mariage avec Marguerite le Juge, eut sept enfants (2). L'aîné, Alexis Grimod de Beauregard (1685-1765), fut fermier général comme son père et mourut sans postérité. Le cadet, Gaspard-Grimod de la Reynière (1687-1754) fut marié deux fois; en premières

(1) Pour la filiation, voir le tableau généalogique.

(2) Une généalogie très incomplète de la famille Grimod a été publiée par M. de Jouvencel dans son ouvrage sur l'assemblée de la noblesse de la sénéchaussée de Lyon en 1789 (Lyon, 1907); nous l'avons rectifiée et complétée sur plusieurs points à l'aide des travaux du Révérend du Mesnil sur la noblesse impériale et les anoblissements de la Restauration.

noces, il épousa Jeanne Labbé, dont il eut un fils, Jean-Gaspard (1723-1793), qui, de son mariage avec Françoise de Jarente, eut Balthazard-Laurent Grimod de la Reynière, le fameux épicurien dont les petits soupers et les bons mots firent courir tout Paris à la fin du XVIII[e] siècle; en secondes noces Gaspard épousa Marie Mazade, qui lui donna deux filles : l'une mariée au comte de Lévis; l'autre, Marie-Françoise, devint par la suite femme de Lamoignon de Malesherbes, le défenseur de Louis XVI près du tribunal révolutionnaire; enfin, la fille de Malesherbes épousa Louis, marquis de Rosanbo, et de cette union naquirent deux filles, dont l'aînée, Thérèse, fut mariée en 1786 à Jean-Baptiste-Auguste de Chateaubriand, comte de Canbourg, conseiller au Parlement de Bretagne, l'un des frères de René, et la cadette, Madeleine, épousa le comte de Tocqueville, père du célèbre homme politique et historien. Le troisième fils d'Antoine Grimod et de Marguerite le Juge fut Pierre Grimod de Dufort d'Orsay (1692-1748), fermier général qui, trois fois marié, n'eut d'enfants que de sa dernière union avec Marie-Antoinette de Caulaincourt. Leur fils ainé, Pierre-Gaspard-Marie, comte d'Orsay, épousa d'abord Amélie, princesse de Croy, et plus tard, en 1784, Elisabeth, princesse de Hoenloe-Bartenstein; du premier lit naquit un fils, Albert-Gaspard (1772-1843), marié à Eléonore de Franquemont, dont il eut une fille mariée à Héraclius comte de Grammont, et un fils, Alfred, comte d'Orsay, surintendant des beaux-arts, qui fut le célèbre dandy amant de lady Blessington et à qui Lamartine a dédié la belle *Ode au comte d'Orsay*.

Le quatrième fils d'Antoine Grimod nous réserve une surprise encore plus singulière : Gaspard Grimod de Verneuil eut en effet une fille, mariée à un certain Charles Bouvet; de ce mariage naquit une fille, qui épousa Charles-Jacob de Bleschamp; or, par la suite, la fille de Louise Bouvet et de Jacob de Bleschamp, mariée d'abord à un aventurier nommé Jouberthon, épousa, en 1802, après divorce, Lucien Bonaparte, prince de Canino, frère de Napoléon I[er], dont le petit-fils est le prince Roland Bonaparte, et l'arrière-petite-fille la princesse royale de Grèce.

C'est de la première fille d'Antoine Grimod, Marguerite, que descend Lamartine; elle épousa d'abord un financier, Charles Mauverney, dont elle eut une fille, Françoise, et en deuxièmes

noces Charles Gavault, veuf lui aussi et père de deux fils, dont l'aîné, François, fut marié à Françoise Mauverney, la fille du premier mariage de sa belle-mère; il en eut deux filles : l'aînée, Françoise, épousa en 1743 M. Dareste de la Plagne et leur fils fut directeur des tabacs à Naples sous l'empire ; c'est chez lui qu'en 1812 Lamartine connut Graziella ; la cadette, Marguerite Gavault, épousa Jean-Louis Des Roys, dont une fille, Françoise-Alix, fut la mère de Lamartine.

Ainsi, par sa mère Lamartine se trouvait allié à Grimod de la Reynière, à Malesherbes, à Chateaubriand, à Tocqueville, au comte d'Orsay, et aux familles Bonaparte, de Grammont, de Croy, de Lévis et de Montmorency. Cette alliance avec la puissante famille Grimod, qui, au milieu du XVIII^e^ siècle, comptait cinq fermiers généraux, fut extrêmement profitable à Jean-Louis Des Roys : en 1766, grâce aux relations de sa femme, il fut appelé à l'intendance des domaines du duc d'Orléans ; par ses lettres de nomination, le prince rendait ainsi hommage aux talents, à l'activité, et à la probité du premier échevin de Lyon pendant sa gestion des affaires de la ville.

Il arrivait au Palais-Royal précédé, paraît-il, d'une excellente réputation de financier, car le duc d'Orléans lui donna bientôt toute sa confiance en le chargeant d'un certain nombre d'opérations assez délicates ; à ses fonctions d'intendant il ajouta bientôt l'administration des terres de La Fère, Albert et Carignan. En 1770, il prépara le règlement des droits de la succession de Bourbon ; en 1781, il reprit la négociation de l'affaire des princes de Chimay, qui durait depuis des siècles; après plusieurs voyages en Belgique, il obtint la conclusion d'un traité qui assura la pairie d'Avesne au duc d'Orléans.

En 1773, à la naissance du duc de Valois, le futur Louis-Philippe, M^me^ Des Roys avait été nommée sa sous-gouvernante, sous les ordres de la vieille marquise de Rochambeau ; l'année suivante elle fut également chargée de l'éducation du duc de Montpensier. Les salons de M^me^ Des Roys au Palais Royal étaient fréquentés par l'élite intellectuelle de la société, M^me^ de Genlis, sa perfide rivale, le concède elle-même dans ses Mémoires ; D'Alembert, Laclos, Grimm, Gibbon, Necker, Buffon, Florian la tenaient pour une femme d'esprit ; elle était surtout simple et austère ; lorsque les excentricités

de son cousin Grimod de la Reynière commencèrent à défrayer la chronique scandaleuse, elle rompit avec lui, comme toute la famille Grimod, d'ailleurs ; celui-ci s'en vengea, assez maladroitement en l'accusant d'avoir voulu capter un héritage qui devait lui revenir (1). Enfin, comme Mme de Genlis avait fait jadis ses débuts chez le gastronome, il s'arrangea pour brouiller les deux femmes qui occupaient toutes deux des fonctions identiques au Palais-Royal. Il n'eut pas grand mal à parvenir à ses fins ; lorsque Mme de Genlis devient officiellement la maîtresse du duc de Chartres, la vertueuse Mme Des Roys, indignée, lui ferma sa porte ; Félicité s'en vengea comme elle put, essayant de détacher d'elle ses jeunes élèves, le duc de Valois et le comte de Montpensier ; puis, dans ses Mémoires, où la pauvre Mme Des Roys est si malmenée, elle alla jusqu'à affirmer hypocritement — car sur le tard elle s'était découvert un singulier amour de la vertu — que Mme Des Roys s'était brouillée publiquement avec elle « sans motifs et sans explications », « bien que je lui eusse rendu, ajoute-t-elle avec ingénuité, de grands services auprès du duc d'Orléans (2) » : — « J'ai le droit, dira-t-elle encore, de ne pas estimer certaines personnes qui ont été d'une très noire ingratitude envers moi, telle par exemple Mme Des Roys (3). » Elle fit mieux encore en reportant trente ans plus tard sa rancune sur Lamartine ; lorsque parurent *les Méditations* elle cribla leur auteur d'épigrammes doucereuses dans une petite feuille qu'elle rédigeait alors, et le traita, pour terminer, d'athée, de licencieux et de mauvais poète (4).

Malgré tout l'empire de Mme de Genlis sur le duc de Chartres, Mme Des Roys, grâce à l'appui de la duchesse, occupa ses fonctions jusqu'en 1779, époque à laquelle ses élèves passèrent aux mains d'un gouverneur qui fut un peu proposé par elle

(1) Cf. « *copie d'une lettre de Mr Grimod de la Reynière à Mme Des Roys* » — (sans date mais 1791).
(2) Cf. *Mémoires inédits de Mme de Genlis* (1825) tome III, p. 285, note.
(3) Id., t. IV, p. 29.
(4) *L'Intrépide, rédigé par Mme de Genlis*, tome I (1820). « On peut, dans un ouvrage de quelque étendue, dit-elle, mêler l'amour profane à des scènes religieuses, mais dans des pièces de vers de deux ou trois pages ce mélange est déplacé. En effet, il n'est ni vraisemblable ni d'un goût sévère de passer sans préparation de l'exaltation de la piété *au souvenir de sa maîtresse ;* ce défaut se retrouve souvent dans les poésies de Mr de La Martine » « *Le Désespoir* », dit-elle plus loin, n'est qu'une impulsion coupable et forcenée ; cette espèce de composition manque d'intérêt et ne peut être que révoltante... » L'article entier, qui comprend une dizaine de pages, n'est qu'un long « éreintement ».

par l'entremise de son ami Buffon. Ainsi, Mme Des Roys triomphait encore ; mais le chevalier de Bonnard, qui la remplaçait, n'avait vraiment rien d'un éducateur et trois ans plus tard, Mme de Genlis, au grand scandale de la cour, obtint du duc de Chartres que les princes lui fussent définitivement confiés.

En 1785, à la mort du duc d'Orléans, M. Des Roys demanda sa retraite, qui lui fut accordée ; sa femme et lui se retirèrent alors dans la Marne, où en 1776 ils avaient acheté la terre de Rieux. La Terreur les laissa libres ; ils ne furent jamais inquiétés ; et certaines lettres de Jean-Louis Des Roys laisseraient entendre qu'il demeura assez calme, même aux heures les plus sombres de la Convention. Le 16 avril 1793, il écrivait à son frère :

... Paris est pour le moment assez tranquille, mais l'on semble craindre la disette du pain. Le vrai malheur, ou du moins le pire de tous, c'est la division qui règne dans la Convention ; elle est, par ses scandaleuses dissensions, distraite du bien ou dans l'impossibilité de l'opérer ; sa considération s'affaiblit et le désordre s'accroît ; cependant, cette Convention, toute orageuse qu'elle est, forme le seul lien, le seul pivot sur lequel tout roule. Le vaisseau s'abîme si le pilote lui manque en ce moment de crise... (1).

Une autre lettre, du 22 août 1795, prouve encore que l'ancien intendant du duc d'Orléans faisait encore crédit à la Révolution :

Sûreté personnelle et du pain : ces biens n'ont heureusement point cessé d'exister ici ; mais la mauvaise santé de quelques-uns de ceux qui m'entourent, les inquiétudes et les misères publiques et trop universelles ont toujours écarté de moi la gaîté. Il serait bien temps que nous aperçussions quelqu'étincelle du bonheur que la Révolution nous a tant présagé ; Dieu veuille que la nouvelle Constitution qu'on nous prépare en jette enfin des fondements plus solides que ne l'ont été ceux des précédentes !

Le calme une fois rétabli, la fidèle Mme Des Roys chercha quelque moyen de prouver son dévouement à la bonne du-

(1) Nous donnons cette lettre et la suivante d'après M. Alexandre Carra, de Vaux qui, en 1850, a publié dans le *Journal de l'Institut historique* une notice biographique sur Jean-Louis Des Roys, son arrière-grand-père.

chesse d'Orléans ; celle-ci, après une longue détention, avait été transférée, au lendemain du 9 thermidor, dans la maison de santé du Dr Belhomme; ses biens allaient même lui être restitués lorsque, le 12 septembre 1797 un décret fut rendu ordonnant l'expulsion des Bourbons et la confiscation de leurs revenus. La princesse se rendit alors en Espagne et s'établit à Barcelone, d'où elle fit savoir à Mme Des Roys qu'elle comptait sur elle pour aller chercher en Hongrie sa fille, Mlle Adélaïde; dès 1792 elle avait émigré avec Mme de Genlis sans que celle-ci, installée depuis à Hambourg, se soit souciée de la ramener à sa mère. A cinquante-huit ans, Mme Des Roys se mit en route, au cours de l'hiver de 1800, pour un long et pénible voyage qui dura près d'un an et demi, car elle fut obligée au retour d'éviter la France interdite à Mlle d'Orléans et de descendre en Italie; elle s'embarqua à Livourne pour gagner Barcelone. Le 12 avril 1802, on lit dans le *journal intime* de la mère de Lamartine:

J'ai reçu une lettre de ma mère qui m'annonce enfin son arrivée à Barcelone ; elle a éprouvé beaucoup d'événements, entre autres une tempête dans la traversée de Livourne en Espagne et qui a duré trois jours et deux nuits ; l'entrevue de Mme d'Orléans et de sa fille a été des plus touchantes ; il y avait onze ans qu'elles étaient séparées !

Plus tard, Mlle Adélaïde n'oublia pas cet admirable dévouement : en 1814, lorsque les d'Orléans traversèrent la France pour se rendre à Paris y retrouver Louis XVIII, la princesse s'arrêta à Lyon et tint à revoir les deux filles de sa vieille gouvernante : Mme de Lamartine et sa sœur Mme de Vaux reçurent de merveilleuses dentelles ; mais quelques mois plus tard, le chevalier de Lamartine, qui sollicitait à Paris la croix de Saint-Louis pour lui et un poste de garde du corps pour son fils Alphonse, eut du mal à voir sa requête aboutir, malgré les pétitions qu'il adressa au duc d'Orléans en rappelant les loyaux services de la famille de sa femme.

En 1825, enfin, Lamartine trouva moyen de s'aliéner complètement le duc d'Orléans par quelques vers vraiment maladroits de son *Chant du Sacre*, et dès ses débuts en politique le fossé se creusa encore plus profond : sa conscience, sa vision poétique et grandiose de la liberté primèrent en lui tous les autres sentiments. Mais n'y a-t-il pas quelque mélancolie à penser que celui dont Mme Des Roys avait bercé les premières

années avec tant de sollicitude devait être chassé du trône par le petit-fils de son ancienne gouvernante?

Après avoir ainsi réuni la mère et la fille, Mme Des Roys revint à Rieux, où elle acheva paisiblement ses jours : elle y mourut le 10 juillet 1804.

Six enfants étaient nés du mariage de M. et Mme Des Roys, quatre filles et deux fils; l'aînée, Julie, née en 1761, épousa Henrion de Saint-Amand, le frère du président Henrion de Pansey, qui fut quelque temps ministre de la Justice sous la première Restauration ; la seconde épousa M. de Rochemont ; une autre, Césarine, Benoît Carra de Vaux, et la dernière fut Alix, mariée au chevalier de Lamartine. L'aîné des fils, François, mourut célibataire, et le plus jeune eut une triste existence d'homme de lettres manqué.

Il était né à Lyon le 5 novembre 1768, et la ville, qui, pour rendre hommage à son père alors échevin, avait tenu à être son parrain, délégua le prévôt des marchands au baptême ; la cérémonie eut lieu en grande pompe le jour suivant, en la cathédrale de Saint-Paul ; la marraine fut, par procuration, Marie-Françoise de Beaumont, fille de Gaspard Grimod de la Reynière et tante de Mmes Des Roys.

Le peu que nous sachions de lui révèle un certain désordre mental, le délire de la persécution poussé à l'excès, un amour effréné de la publicité et surtout un véritable désespoir de ne pas dépasser la médiocrité. Son œuvre littéraire est mince et ne vaut que par les tapageuses préfaces dont il faisait précéder ses moindres productions, toujours avec l'espoir d'attirer enfin l'attention sur lui. Rien n'y fit : Lyon Des Roys mourut méconnu, et, qui pis est, ridiculisé par les critiques de son temps. Tracassé du démon littéraire, tous les moyens lui furent bons pour parvenir à la notoriété qui le fuyait toujours et il est probable que s'il n'avait pas eu Lamartine pour neveu nul n'aurait songé à tirer ses œuvres de l'oubli et à lui accorder en tardive réparation, que ses vers valent tous ceux de l'époque stérile où il vécut (1).

(1) Il publia successivement : *l'Illusion*, vers couronnés (Paris, an VI, 4 pp.) — *l'Anesse*, moralité (id., 8 pp.) — *le Tabac*, poème, (Paris, s. d., 5 pp.) *le Dernier des Romains*, tragédie en 5 actes (Paris an VII). *Œuvres dramatiques :* le dernier des Romains et l'antiphilosophe, comédie en vers (Paris, sans nom d'auteur, an VIII), *la Géométrie en vers techniques*, par Desrois, ancien doyen de Mortain, précédée d'une épitre dédicatoire à mes écoliers de Juilly. (Paris, chez l'auteur,

Il débuta en 1798 par une tragédie en vers, *le Dernier des Romains*, dont le héros était Caton. La pièce fut imprimée, puis Lyon Des Roys eut l'idée de la présenter au Théâtre-Français; à en croire son *Epître à Dazincour*, célèbre comédien du temps, la pièce fut refusée grâce à une cabale, comme d'usage :

> Touchés de mon discours modeste,
> Les premiers talents comme toi
> Se sont déjà montrés pour moi :
> Monvel, Talma, Mars et Devienne.
> Mais la fâcheuse et dure antienne
> De l'implacable Grandménil
> M'a renvoyé dans mon chenil.

Et pourtant, combien peu il était exigeant :

Je suis bien loin de prétendre, dira-t-il plus haut dans sa préface, valoir mieux que les Legouvé, les Arnaud, les Collin; mais quand je vois jouer des pièces aussi froides que celles qu'on nous donne souvent, alors l'indignation s'empare de mon esprit et je trouve qu'on me fait injure de ne pas du moins essayer les miennes ! Que demandai-je aux comédiens? soupire-t-il encore; une lecture de la pièce entière ? non, mais une lecture du premier acte, de la première scène. Si j'avais été entendu, j'étais content. Je leur promettais un ennui très court, mais ils n'ont pas voulu courir le danger.

Puis, c'était le procès du comité de lecture, où il accusait les comédiens d'avoir « établi un comité secret et invisible qui rend les réponses les plus rébarbatives. En se barricadant de la sorte, les acteurs de Paris ne peuvent être abordés que par un petit nombre de favoris dont la fortune littéraire est déjà faite, et par conséquent l'ardeur refroidie ».

Pour se venger du comité, Des Roys, tout à l'obsession du génie méconnu, eut une idée dont l'originalité, croyons-nous, n'a jamais encore été atteinte : après l'insuccès du *Dernier des Romains*, renonçant à la tragédie, il fit imprimer une comédie, *l'Anti-philosophe*, où on lisait, à la fin du quatrième acte, ces simples mots :

ABSENCE DU Ve ACTE. — Cet acte n'est pas le plus mauvais, mais nous ne voulons pas nous dépouiller de toutes nos richesses pour un

maison du citoyen Dareste, rue de la Loi, n° 74, 1801). *Epître aux comédiens*, avec cette épigraphe : facit indignatio versum (Paris. an X, 1802). *Epîtres aux journalistes, à Dazincour, à M. D. S. V., etc.* (Paris, an X-1802).

public ingrat qui ne nous en saura aucun gré. S'il a quelque curiosité de connaître la pièce entière et d'en bien juger, il n'a qu'à l'appeler sur la scène.

Mais le public resta sourd ; la lecture des quatre premiers actes lui suffit, et il n'exigea jamais le cinquième ; l'appel au peuple échoua et seul, Salgues, dans *l'Observateur des spectacles*, railla cruellement le malheureux, lui reprochant ses vêtements élimés et le comparant aux poètes faméliques... (1). Après un tel outrage l'infortuné reprit encore la plume ; profitant de la menue notoriété que l'incident lui avait value, il réunit à la hâte quelques pièces fugitives qu'il mit en vente à la fin de 1802 et présenta au public dans une préface plus navrante encore qu'incohérente :

La qualité de poète est belle et honorable, y disait-il, quand elle est conférée par la voix publique ; mais, jusque-là, ce n'est qu'une enseigne fatale qui nous attire incessamment le cruel coup de pied de l'âne. Il est facile de supporter les injures de la médiocrité quand on a pour soi les gens d'esprit ; mais avaler le fiel tout pur et sans aucun adoucissement, voilà ce qui révolte les sens et fait perdre la raison. Je sais que les journalistes que je provoque trouveront, s'ils veulent, mille pauvretés et mille contradictions à reprendre dans mes petits écrits, mais cela tient au projet insensé et opiniâtre de faire parler la renommée malgré elle.

La dernière œuvre de Des Roys fut une *Epître aux journalistes*, dont la fin nous fait connaître les progrès du mal qui le dévorait et combien toutes ces tracasseries avaient affaibli sa raison :

Le public s'en rapporte aux gens qui font la loi,
Il les croit de bon cœur plus habiles que soi ;
Mais enfin, tôt ou tard le bon goût les ramène :
La justice du temps est lente, mais certaine.
L'auteur modeste en paix s'abandonne à son sort,
S'il n'est vengé vivant il sera vengé mort.
Vous riez des moyens que mon orgueil expose ?
Craignez pourtant, Messieurs, qu'il n'en soit quelque chose ;
Et quelle honte, ô ciel ! n'éprouveriez-vous pas
Si mon triomphe était l'effet de mon trépas !
Rendez, pendant que l'heure est encore propice,
A d'immenses travaux une faible justice.
Richelieu tout puissant porte envie à Corneille ;
Je crains bien, pour ma part, quelque chance pareille ;

(1) Cf. *Observateur des spectacles* des 28 germinal, 2, 21, 23 et 29 floréal an X.

Bonaparte est plus grand, j'en conviens avec vous,
Il triompha des rois conjurés contre nous,
Fit jouir de la paix l'Europe et sa patrie,
Mais il n'a pas en vers mis la géométrie.

Pour l'intelligence de ce dernier vers, il faut savoir que Lyon Des Roys avait célébré dans un poème de trois cents vers — qui fut imprimé — les beautés de l'angle droit et du carré de l'hypoténuse !

Devant cette dangereuse exaltation, son cousin Dareste, chez qui il habitait alors, jugea prudent d'écrire à Mme Des Roys et à la jeune Mme de Lamartine. Nous n'avons pas la réponse du père, mais on trouve trace dans *le Journal intime* de toutes les angoisses de la pauvre femme, lorsqu'elle eut sous les yeux les articles de Salgues, qu'un anonyme avait assez méchamment fait parvenir à sa belle-sœur, Mlle de Lamartine. Qu'y pouvait-elle? Elle écrivit à son frère une lettre tendre, mais très ferme, en le suppliant de quitter Paris et d'essayer de trouver une situation en province ou à l'étranger. Celui-ci n'en continua pas moins ses excentricités : le 7 juin 1802, on l'arrêta même à l'Opéra, où il causait un violent scandale en faisant pleuvoir sur la salle tout ce que son libraire n'avait pas vendu d'exemplaires de son *Epître aux comédiens;* il fut remis en liberté quatre jours plus tard, mais ce petit incident avait sans doute refroidi son ardeur, puisque nous savons par sa sœur qu'il partit pour l'Angleterre en juillet; il entra, paraît-il, comme professeur de français chez un prêtre anglais qui lui accordait la modeste allocation annuelle de cinq cents francs, le loyer et la nourriture.

Au bout de dix mois, incapable de se résigner à cette pitoyable existence, il regagna Paris, où il végéta encore quelque temps; puis, aigri, désespéré, la tête perdue, il se tua le 15 mars 1804 à Lagnieux, près de Belley, au retour d'une visite qu'il avait faite à Lyon chez sa sœur, Mme de Vaux. Mais le destin, qui l'avait poursuivi sa vie durant, lui fut encore impitoyable après sa mort. Les autorités du département de l'Ain s'inquiétèrent de ce bizarre suicide — un coup de fusil dans le ventre — et comme les esprits étaient encore sous le coup de l'attentat de la rue Saint-Nicaise, on n'hésita pas à reconnaître dans le cadavre de Lyon Des Roys, malgré les papiers qu'il avait sur lui, un certain Picot-Limodan, dit *Beaumont* ou

pour le Roi, compromis dans l'affaire de la machine infernale et qui avait réussi à prendre la fuite. Le zèle des fonctionnaires alla jusqu'à ordonner huit jours après l'exhumation du corps et à perquisitionner chez Mme de Vaux, qui ne comprenait rien à l'aventure (1). Quant à Mme de Lamartine, elle ignora toujours la vérité sur la fin de son frère et le crut emporté par une congestion pulmonaire ; mais la pseudo-conspiration arriva jusqu'à elle, et elle écrivait le 29 mars 1804 :

« L'on a imaginé que mon malheureux frère mort était impliqué dans une affaire de conspiration qui a toujours été à cent lieues de son cœur et de ses moyens. Une ressemblance de nom et son arrivée d'Angleterre ont produit cette erreur. On est allé faire des visites chez ma sœur, l'on a examiné ses papiers ; il n'y avait rien du tout. »

Telle fut la vie de Lyon Des Roys, poète méconnu comme Gilbert, Chatterton et beaucoup d'autres ; pourtant, à considérer la médiocrité de la production littéraire pendant le Directoire et l'Empire, il faut reconnaître que sa tragédie n'est pas plus mauvaises que les pièces à succès du temps : on y voit qu'il connaissait Voltaire, Shakespeare et Addison, auxquels il a fait quelques emprunts ; la mort de Caton, qui termine le dernier acte, n'est pas dépourvue de majesté, et on pourrait la rapprocher de *la Mort de Socrate*, que son neveu Alphonse de Lamartine composa vingt-cinq ans plus tard, en puisant d'ailleurs à la même source que lui (2). Mais ses aventures et ses déboires expliquent aujourd'hui très suffisamment la terreur dont Mme de Lamartine fut envahie lorsqu'elle vit

(1) Cf. *Moniteur* du 4 avril 1804.

(2) . . . . . .
L'âme est inaccessible et rien n'agit sur elle ;
Que la mort au méchant soit un objet d'horreur,
L'homme de bien y voit l'aurore du bonheur.
. . . . . .
Mes enfants, mes amis, approchez, je vous prie...
Quoi, d'où viennent ces cris ? Qu'avez-vous à frémir ?
Qu'est-ce donc, mes amis ? ai-je tort de mourir ?
Voulez-vous que j'attende à sortir de la vie
Que je me sois couvert de quelqu'ignominie,
Que j'aie abandonné le chemin de l'honneur ?
La mort n'a rien d'affreux, n'en ayez point d'horreur.
Elle vient... je la vois... je la sens, je la touche...
Elle obscurcit mes yeux... elle glace ma bouche...
Je finis... je m'éteins sans douleur... sans effort...
L'âme pleine d'espoir se dégage du corps.
(*La Mort de Caton*, acte V, scène finale.)

son fils unique possédé de la même fièvre littéraire que son frère, et pourquoi la famille encouragea si peu sa vocation ; sa mère avait eu près d'elle un exemple qui longtemps lui fit redouter les dangers et les difficultés du métier pour ceux qui l'entouraient. C'est pourquoi ses œuvres de jeunesse, tragédies et poèmes, furent composées presque toujours en secret et Mme de Lamartine ne connut même *les Méditations* que peu de jours avant leur impression, une amie de Paris lui en ayant apporté une copie manuscrite.

S'il est possible, maintenant, de tirer des conclusions d'une étude aussi brève, on peut distinguer dans leurs grandes lignes quelques-unes des influences ataviques subies par Lamartine ; de la famille de son père enracinée de longue date en Bourgogne et amoureusement attachée à la terre natale, il tenait cet exquis et pénétrant sentiment du pays dont il est parvenu à rendre l'insaisissable charme avec des nuances qui n'appartiennent qu'à lui; les Des Roys, lettrés par métier d'abord, par goût ensuite, lui léguèrent cet instinct littéraire qu'il possédait à un si haut degré : outre Lyon Des Roys, dont l'exemple seul serait insuffisant, il faut rappeler qu'au début du XVIe siècle un Mathurin Des Roys écrivit un long poème sur l'histoire du Puy (1) ; qu'au milieu du XVIIe siècle Pierre Des Roys fit imprimer plusieurs volumes de droit historique qui sont d'une langue claire et facile (2) et que la mère même du poète, dans ses lettres et les notes quotidiennes de son *Journal intime*, fait preuve d'une simplicité et d'une aisance de style qui laisseraient croire à un véritable don naturel, surtout si l'on tient compte de l'éducation assez superficielle qu'elle avait reçue dans sa jeunesse.

PIERRE DE LACRETELLE.

(1) Cité par l'abbé Sauzet dans la *Bibliographie de la Haute-Loire*, mais ne figure à notre connaissance dans aucune bibliothèque publique.

(2) Entre autres : *Livret contenant les principales questions et décisions qu on peut rechercher en matière de légitime...* par Pierre Des Roys, avocat (Lyon, 1644) et *Traité des substitutions* (Lyon, 1644).

UN PSAUTIER JUDÉO-CHRÉTIEN DU PREMIER SIÈCLE

C'est sous ce titre sensationnel que le célèbre théologien berlinois, M. Adolphe Harnack, vient de publier et de commenter un document de la plus grande importance pour l'histoire du christianisme (1). Depuis que la Διδαχή, ou *Enseignement des douze Apôtres*, a été publiée, il y a près de trente ans, aucune découverte n'a jeté une lumière aussi vive et aussi nouvelle sur les origines de la religion chrétienne. Les fragments d'une apocalypse et d'un évangile attribués à saint Pierre eux-mêmes n'ont pas, pour l'historien, autant d'intérêt que le nouveau document.

I

Il s'agit, en effet, d'un recueil de chants lyriques attribués au roi Salomon, mais composés certainement à une époque bien postérieure. Selon M. Harnack, ces odes furent écrites par un poète israélite, entre l'an 50 avant Jésus-Christ et l'an 67 de notre ère. Dans tous les cas, elles sont antérieures à la chute de Jérusalem (70) car le temple y est signalé comme étant le sanctuaire par excellence du Très-Haut (*Ode, IV, v. 3*). Vers la fin du premier siècle, le recueil a été repris, augmenté et légèrement retouché par un chrétien de Palestine, en vue d'en faire un ouvrage d'édification à l'usage des Eglises judéo-chrétiennes.

Le texte primitif paraît avoir été rédigé en hébreu ou en araméen. Ce que nous possédons est une version syriaque. Le manuscrit a été découvert par un savant anglais, M. Rendel Harris, dans la vallée du Tigre. Il se compose de 56 feuillets divisés en cahiers d'égale épaisseur. Comme il arrive trop souvent, le commencement et la fin du document ont été perdus. Il manque les trois premières feuilles du premier cahier, qui

(1) *Ein Jüdisch-christliches Psalmbuch aus dem ersten Jahrhundert*, bearbeitet und herausgegeben von Adolf Harnack, Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1910.

devaient contenir les deux premiers chants, et la fin du dernier cahier. Ce qui a été conservé contient 40 odes sur 42; elles sont suivies des *Psaumes* déjà connus de *Salomon*, auxquels elles sont réunies comme si elles faisaient partie du même ouvrage.

L'existence de ce recueil parmi les livres sacrés de l'Eglise primitive était connue des historiens du christianisme. Sous le nom d'*Odes de Salomon*, ces chants sont cités par Lactance (*Instit.*, IV, 12), qui les considérait comme faisant partie des Saintes Ecritures, par la *Pistis Sophia*, qui reproduit quelques passages du nouveau document, par la *Synopsis Sanctæ Scripturæ* (*Pseudo-Athanase*), du VI^e^ siècle, et par la *Stichométrie de Nicéphore*, du IX^e^ siècle.

Grâce à la découverte de M. Rendel Harris, nous nous trouvons donc en présence d'un véritable psautier judéo-chrétien, dont jusqu'ici nous ne connaissions que le titre et quelques passages isolés, recueil qui a été vénéré par l'Eglise primitive à l'égal des livres canoniques.

Quelles que soient les opinions philosophiques et religieuses que l'on professe aujourd'hui, ce n'est pas sans émotion qu'on lira ces anciens cantiques dont l'éditeur allemand et mon ancien maître, M. Harnack, ont bien voulu me permettre de présenter quelques fragments au public français. N'est-ce pas là l'un des plus anciens témoins de la foi ardente et de la piété naïve de la primitive Eglise ?

II

Le contenu de ce psautier est-il digne de la vénération dont les premiers chrétiens entouraient ce recueil et explique-t-il la faveur dont celui-ci a joui pendant plusieurs siècles? Il suffit de parcourir les principales odes pour répondre affirmativement sans la moindre hésitation.

Ce qui frappe tout d'abord à la lecture de ces chants, c'est l'élan mystique qui les traverse et qui rappelle les accents du Cantique des cantiques. Dieu est pour le poète comme une couronne vivifiante dont les branches entourent et pénètre l'être tout entier.

Je porte la couronne de mon Dieu, une couronne de vie, et je suis justifié par lui (XVII, 1-2)... L'Eternel est sur ma tête comme une cou-

ronne et jamais je ne me séparerai de lui (I,1).. Je suis uni à lui, parce que celui qui aime a trouvé l'objet de son amour (III, 8).

Cette union mystique avec Dieu confère l'immortalité à celui qui s'attache à lui :

Car quiconque reste attaché à celui qui est immortel sera lui aussi immortel.

Comme l'amant passionné donnerait des années en échange d'une heure d'amour, ainsi le poète mystique s'écrie qu'un instant d'union avec Dieu vaut une éternité.

Car une heure de foi en toi vaut plus que tous les jours et toutes les heures (IV, 6).

Aucune comparaison ne saurait rendre l'intensité de cet amour. La joie du poète en possession de l'objet aimé est aussi irrésistible que le tourbillon de la tempête et que l'assaut de l'homme intègre contre ce qui est contraire à la justice. On dirait parfois que l'âme du psalmiste voudrait quitter cette terre pour s'élancer audacieusement vers l'objet de son ardent amour.

Comme l'assaut impétueux de la colère contre l'injustice, ainsi l'élan irrésistible de la joie m'entraîne vers le bien-aimé !... Ma joie est le Seigneur et tout mon être s'élance vers lui ! (VII, 1)... Je suis délivré de tout ce qui est vain... mes chaînes se sont anéanties... j'ai revêtu la stature et la figure d'un être nouveau (XVII, 4).

Rien n'égale la joie du poète ainsi transfiguré par l'amour et par l'union mystique avec l'amant céleste :

Mon cœur déborde de joie ; il tressaille dans ma poitrine comme un enfant dans le sein de sa mère (XXVIII, 4).

Une telle communion avec le Seigneur transforme le cœur du croyant :

L'Eternel a renouvelé tout mon être (XI, 10)... Mon âme s'est ouverte... La bonté s'est développée dans mon cœur et celui-ci a porté des fruits pour le Seigneur... Car l'Eternel m'a pénétré de son esprit et il m'a rempli de son amour...Semblable au soleil, il a éclairé mes yeux, et ma face a reçu la rosée céleste... Ta droite me rendra vainqueur ! (XI et XVIII).

La tristesse se transforme en allégresse, l'abattement en enthousiasme :

La cause de ma félicité est le Seigneur et mon élan impétueux n'a que lui pour but; quelle voie magnifique s'ouvre devant moi! Mon âme est rayonnante d'allégresse, mon esprit triomphe dans son amour! Alleluia!

La crainte est remplacée par la confiance, l'inquiétude par un sentiment de sécurité, l'agitation par le calme et la sénérité :

Car c'est en l'Eternel que repose tout mon espoir, et je ne craindrai rien, et parce que le Seigneur est mon Sauveur, je n'aurai pas peur! (v, 2)... Je ne tremblerai pas, alors même que tout serait ébranlé autour de moi.

Telle est la force de ceux qui ont été ainsi pénétrés de l'esprit divin qu'ils ont pu relever à leurs propres yeux ceux qui étaient faibles, encourager ceux qui étaient désespérés, ramener la joie de vivre dans le cœur de ceux qui étaient dégoûtés de la vie.

Les lèvres qui étaient desséchées, il les ont rafraîchies ; la volonté qui était devenue languissante, ils l'ont relevée ; et les âmes qui étaient sur le point de quitter ce monde, ils les ont détournées de la mort (II, 13-14).

III

Comme toute vraie poésie lyrique, nos odes, quoique anonymes, ont un *caractère personnel* extrêmement marqué. D'un bout à l'autre du recueil, c'est *le moi*, et non la communauté judéo-chrétienne, qui chante et qui soupire, qui s'exalte et qui triomphe. Ce moi trouve parfois des accents si passionnés, des expressions si élevées que l'on comprend l'enthousiasme d'auditeurs réunis pour s'édifier en commun. Nous sommes en présence d'un mystique qui a le sentiment intense que son moi est sauvé, transformé, sanctifié par l'éblouissante clarté de la Vérité, par l'union avec le Verbe, par l'amour divin et par l'union intime avec l'amant désiré.

Mais quand le poète a pris conscience de sa propre félicité, une impulsion intérieure irrésistible l'empêche de garder sa joie pour lui-même ; il sent que son premier devoir, comme messager du Très-Haut, est de communiquer à ses frères ses expériences morales et religieuses, d'annoncer à tous la bonne nouvelle du salut :

Venez, vous tous qui êtes altérés et rafraîchissez-vous (xxx, 2)... C'est Lui qui m'a inspiré les paroles que je dois exprimer, et la vérité s'échappe de ma bouche comme une eau jaillissante (xii, 2)... Je suis un prêtre du Seigneur (xx, 4).

L'auteur est donc en même temps un mystique et un prophète, un poète et un voyant. Sa piété et son sentiment religieux rappellent quelques-uns des psaumes canoniques les moins anciens ; ils les dépassent parfois en puissance et en élévation quant aux idées, en richesse et en beauté littéraire quant à la forme.

Si intense que soit la préoccupation du moi dans notre recueil, elle n'exclut pas la pitié pour autrui. Le poète trouve des accents émus pour s'adresser aux pauvres et aux opprimés :

Soulevez-vous et redressez-vous, vous qui jadis étiez courbés sous le joug ; vous qui n'osiez pas ouvrir la bouche, parlez, puisque vos lèvres ont été déliées ; vous qui étiez honnis et méprisés, relevez la tête, puisque la justice de votre cause a été hautement proclamée (viii, 4-6).

Et combien elles sont consolantes, les paroles que le prophète place dans la bouche du Très-Haut, à l'adresse des petits et des humbles :

Je ne détourne pas ma face de ceux qui sont à moi ; car je les connais, et, avant qu'ils ne fussent nés, je les ai reconnus, eux et leurs visages. J'ai mis sur eux mon sceau royal... J'ai préparé pour eux le lait vivifiant de mes seins sacrés, pour qu'ils puissent y puiser la vie. J'ai pris plaisir à les voir et je n'ai pas honte d'eux, car ils sont mon œuvre et la force de mes pensées. Qui donc oserait s'élever contre mon œuvre ou lui résister ? J'ai voulu et créé la raison aussi bien que le cœur, et ils m'appartiennent, et j'ai placé mes élus à ma droite, et si ma justice... (*ici il y a une lacune dans le texte*, xiii, 15-22).

Ailleurs, le poète célèbre la félicité et le triomphe de ceux qui ont trouvé la paix et la joie dans l'union avec le bien-aimé.

Ouvrez les oreilles, je veux vous parler, *afin que*, *moi aussi*, *je vous donne mon âme*.

C'est Dieu qui parle par la bouche du prophète ; et celui-ci continue :

Votre salut a son fondement dans la volonté de l'Eternel ; penser à lui, c'est avoir la vie éternelle ; votre perfection est indélébile. Soyez riches en Dieu, le Père... Soyez forts et laissez-vous sauver par sa grâce. Car je vous annonce la paix, à vous, ses saints... Placez sur vos têtes la couronne, signe de l'alliance, et la Vérité du Seigneur. Et tous ceux qui ont remporté la victoire doivent être inscrits dans son livre.

Ici suivent quelques mots inintelligibles.

Je veux que vous soyez sauvés. Alleluia ! (IX, 1-13).

Bien souvent, la piété du poète primitif se rapproche des conceptions les plus élevées de la religion chrétienne, bien plus que des idées juives, telles qu'elles nous ont été conservées dans l'Ancien Testament. Ainsi, ce qui est extrêmement frappant, c'est l'énergie avec laquelle le psalmiste insiste sur l'idée que la bonté du Seigneur surpasse de beaucoup sa puissance.

L'Eternel s'est fait connaître à moi, *car sa bonté avait fait paraître petite sa grandeur*. Qu'ils s'avancent devant lui, les voyants et les prophètes. Qu'ils célèbrent le Très-Haut dans son amour... Qu'ils chantent des cantiques de louange, ceux qui proclament la bonté du Seigneur, Alleluia ! (VII, 4, 21, 23).

La bonté de Dieu est si grande que son joug est plus doux qu'aucun autre joug ; il n'est pas plus lourd que la douce étreinte de l'amant :

Comme le bras du fiancé repose sur les épaules de la fiancée, ainsi mon joug (*c'est Dieu qui parle*) repose sur ceux qui m'aiment; et comme la couche nuptiale attend les jeunes mariés dans la maison du nouveau couple, ainsi mon amour s'étend sur ceux qui croient en moi (XLII, 9-12).

L'idée d'amour est donc au centre des conceptions religieuses de notre poète ; nous la rencontrons chez le prophète juif aussi bien que chez l'auteur des retouches chrétiennes. Désormais, on ne pourra plus dire, avec M. Faguet dans une belle étude récente (1), que « les religions anciennes, *hébraïsme compris*, n'ont connu que la crainte des Dieux ou de Dieu ». Non, le christianisme n'a pas inventé *l'amour de Dieu*, quoiqu'il ait

(1) *La Revue*, 1er juillet 1910, p. 45.

insisté sur cette notion beaucoup plus qu'aucune autre religion européenne et qu'aucune philosophie de l'antiquité.

D'une façon générale, on sent que le poète ne tient plus aux cérémonies purement extérieures d'Israël, qu'il a ce que nous appellerions aujourd'hui « une piété éclairée ». C'est, pour l'époque, un libéral à sa manière. Certains passages contiennent déjà les germes de la théologie johannique et de la théorie philosophique du Verbe personnifié. Telle cette ode magnifique (XII) que M. Harnack appelle l'*Apologie du Verbe* et qui nous montre celui-ci pénétrant toutes choses, les hommes aussi bien que les mondes, pour habiter dans le cœur des humains et produire l'amour et la vérité.

Une lumière s'est levée, sortant du Verbe qui existait auparavant (XLI, 163).

Les idées de la préexistence de la prédestination et du salut par la connaissance elles-mêmes sont nettement indiquées dans notre recueil.

Lui qui m'a fait descendre des hauteurs [du ciel] saura aussi me faire remonter des bas fonds (XXII, 4)... J'étais plus âgé que les temps auxquels leur mémoire leur permettait de remonter (XXVIII, 15)... *Car il suffit de connaître* (XXVI, 12).

Nous avons donc là, selon l'expression fort juste de M. Harnack, « la carrière dont les blocs de la théologie johannique ont été tirés ».

Parfois même l'auteur des odes approche de la théologie paulinienne; ainsi quand il affirme qu'il a revêtu une personnalité nouvelle et qu'il apparaît aux autres comme « un étranger », nous songeons involontairement à la théorie de saint Paul qui ordonne de dépouiller « le vieil homme » pour revêtir « l'homme nouveau ». Comme le grand apôtre des Gentils, notre poète se sent pénétré de l'esprit de Dieu. Comme lui, il proclame la sainteté de l'Eternel, la bonté divine, la lumière éblouissante de la vérité, le prix ineffable de l'homme sauvé par la grâce divine et par l'amour. « Il suffirait d'accentuer tout cela davantage et de donner à ces idées une forme plus dogmatique et plus métaphysique pour avoir les grandes lignes de la théologie paulinienne. « Certes, dit M. Harnack, l'auteur est d'un degré plus mystique que Paul, mais seulement d'un degré ; son mysticisme rentre dans le même ordre d'idée. »

IV

A l'ardeur religieuse des sentiments correspond, dans nos odes, l'élévation des idées morales et sociales. Beaucoup de notions que nous considérons parfois comme le fruit de la pensée moderne se trouvent déjà contenues dans ces chants, soit explicitement, soit en germe. Ainsi sont nettement exprimées les idées que la personnalité morale est une chose sacrée et que la morale importe seule.

Ton for intérieur (ton être moral) ne doit *dompter* aucun autre être moral ; et *ton âme ne réduira en esclavage aucune autre âme ;* tu ne dois acquérir aucun étranger à prix d'argent (*Harris,* ou *au prix de ton âme* (1), *selon M. Harnack ;* tu ne chercheras pas à dévorer ton voisin et tu n'enlèveras pas la couverture qui recouvre sa nudité (xx, 5-6).

N'est-ce pas là déjà, dix-huit siècles avant l'émancipation des esclaves, surtout si nous adoptons la leçon de M. Harris, la condamnation de l'esclavage.

Ce qui importe avant tout à l'auteur de nos odes, c'est la pureté des intentions, la loyauté et l'absence de toute hypocrisie.

Le sacrifice qui plaît à l'Eternel, dit-il, est la pureté du cœur et des lèvres (xx, 3).

Ce qui rompt l'harmonie de la vie humaine, c'est l'hypocrisie, l'absence de conformité entre les paroles qui sortent des lèvres et les intentions qui restent cachées au fond de l'âme humaine. Dès que l'honnêteté règne dans les cœurs, tout devient facile et agréable.

Il n'y a pas de chemin pénible là où il y a un cœur simple [sans hypocrisie] ; il n'existe aucune blessure là où les pensées sont loyales ... Il n'y a pas de vent de tempête dans les profondeurs d'une pensée éclairée. Il n'y a plus trace de désharmonie pour celui que la pureté environne de toute part (xxxii, 1-4).

L'idée de l'auteur est donc parfaitement claire : c'est, répétons-le, du manque de loyauté, des intentions impures, que proviennent le mal et le manque d'harmonie dans l'âme hu-

(1) C'est-à-dire que la présence d'esclaves étrangers est un danger et une cause de chute pour celui qui les a introduits chez lui, idée que nous retrouvons chez différents auteurs juifs.

maine comme dans le monde extérieur. De là le commandement suprême que l'Eternel donne aux hommes par la bouche de son prophète :

Enlevez toute souillure de votre visage..., *soyez toujours sans intentions mauvaises* (XIII, 31). Et l'obéissance que le Très-Haut réclame des enfants des hommes n'est pas celle d'un esclave inconscient, mais une obéissance volontaire et libre, seule digne d'un être moral créé à l'image de Dieu.

Car *ils sont des hommes libres* et c'est à moi qu'ils appartiennent. Alleluia ! (XLII, *fin*).

Cette proclamation éloquente de la réalité de la liberté humaine au service du bien et de la vérité est le dernier mot de notre poète. Elle montre clairement à quelle hauteur morale il a su s'élever. Pour lui, la puissance persuasive du bien et surtout du vrai est telle que la connaissance se place au premier rang des vertus humaines.

L'ignorance apparaît comme une cécité et comme l'odeur désagréable d'un marais (XVIII, 19).

De là cette magnifique apologie de la Vérité considérée comme la source de toutes les bonnes intentions, en face de l'erreur, présentée comme un poison funeste et comme la plus terrible des calamités.

Je me suis élevé jusqu'à la lumière de la VÉRITÉ... et la vérité m'a dirigé... elle m'a sauvé des récifs et des vagues, et elle est devenue pour moi un port de salut, *et elle m'a donné le repos, car elle était la vérité* (XXXVIII, 4).

Dès que la vérité aura triomphé ici-bas, la face du monde sera transformée ; la paix remplacera la guerre, la fraternité triomphera dans les cœurs, la liberté régnera dans l'obéissance aux lois divines ; cela ne s'accomplira pas par une révolution extérieure, selon les vœux des anarchistes modernes, mais par une transformation des cœurs :

Et la haine disparaîtra de la surface de la terre, et elle sera anéantie en même temps que l'envie, car l'ignorance est dissipée, parce que la connaissance du Seigneur s'est répandue partout. Qu'ils chantent des cantiques, ceux qui connaissent la bonté du Très-Haut ; *et leur cœur devra être comme le jour et aucune âme ne sera privée de connaissance* (VII, 23, 25, 27).

On peut trouver, il est vrai, que l'auteur s'est fait illusion sur la valeur réelle de l'âme humaine et n'a pas su, bien souvent, en pénétrer les replis les plus ténébreux; mais, certes, on ne doit pas méconnaître ce qu'il y a d'élévation et de grandeur dans sa conception.

V

Si notre psautier est l'un des plus anciens témoins de la piété juive et de la foi chrétienne à ses débuts, quelle est son importance au point de vue historique ?

Le nouveau document nous fait connaître une forme relativement récente du judaïsme : c'est un individualisme religieux détaché déjà de tout élément mythique et des rites prescrits par la loi mosaïque (*la thora*). En s'élevant ainsi à un degré de pureté relative et en se détachant des formes les plus caractéristiques du judaïsme, le poète des odes nous présente une phase préliminaire du christianisme (*eine Vorstufe des Christentums*, Harnack, p. 118). Au point de vue de la doctrine, ces chants se placent entre les *Psaumes* canoniques les plus récents, la *Sagesse* et les *Psaumes de Salomon* d'une part, et l'individualisme puissant d'un saint Paul, d'un saint Jean, d'un saint Ignace d'autre part.

Ils montrent, d'une façon plus claire et plus nette qu'aucun autre document ancien, combien le christianisme a été préparé au sein de la religion juive.

Nous apprenons qu'il y a eu en Palestine, vers le commencement de notre ère, un judaïsme très éclairé, qui n'avait plus besoin de prophéties et d'idées messianiques pour trouver, dans la religion nationale, la paix, la joie et la félicité par l'union mystique avec la source du vrai et du bien.

Reconnaître ce fait, ce n'est pas infirmer l'originalité du christianisme. Ce qui manque à nos odes, c'est le sentiment de la gravité tragique du péché, de la nécessité du repentir et du pardon ; or, c'est là précisément ce qui est devenu l'une des conceptions essentielles de la théologie chrétienne. Comme le montre fort bien M. Harnack, Jésus s'est placé sur le terrain de la vie concrète et réelle; le poète mystique des *Odes* plane au-dessus d'elle. Le Christ est plus simple, plus pratique et plus vrai, parce qu'il reste dans la réalité et place au premier plan *l'amour du prochain*, sur lequel nos *Odes* n'in-

sistent guère. Dans ses discours, le moi n'est plus isolé, mais reste toujours associé aux autres hommes; son enseignement a une portée sociale. C'est là qu'il faut chercher son originalité, et la comparaison avec le nouveau document ne fait que la mettre en pleine lumière.

Enfin, et c'est là qu'il faut chercher l'intérêt principal de la nouvelle découverte, notre psautier nous fournit le *trait-d'union*, qui nous manquait encore, *entre les derniers textes de la littérature juive et les prémisses de la théologie johannique*. Ce que le rédacteur chrétien de nos odes a tenté de réaliser par des additions et des interpolations, c'est-à-dire l'union de la piété juive et de la piété chrétienne, l'auteur du quatrième évangile l'accomplit, non par ce moyen primitif, mais par une création géniale, en faisant reposer la foi judéo-chrétienne sur un système philosophique d'une profondeur telle qu'il a pu servir de point de départ à l'une des écoles philosophiques les plus originales de l'antiquité. Il a rattaché son Messie historique à l'ensemble des conceptions messianiques des Israélites les plus éclairés. Ce Christ historique devient pour lui le Verbe ou Logos, la vie, la lumière, la vérité, le chemin qui mène à la connaissance de Dieu et à l'immortalité.

Il apparaît ainsi, une fois de plus, que, dans l'histoire religieuse comme dans l'histoire des idées en général, *il n'y a pas de solution de continuité entre les différentes étapes de la pensée humaine.*

Et, en même temps, se trouve confirmé un fait importan que l'auteur de ces lignes indiquait, avec l'école de Ritschl, dès 1893 (1).

C'est que la théologie et la philosophie johanniques ne sont pas nécessairement d'origine hellénique : elles ont pu parfaitement sortir de prémisses judaïques, sous l'influence de circonstances favorables. Déjà dans la théologie judaïque et judéo-chrétienne du premier siècle nous trouvons nettement exprimées les idées de la préexistence en Dieu, de la descente des âmes sur la terre, du salut par la connaissance de la vérité, de l'amour mystique nous conduisant à l'immortalité. Le jour où le christianisme franchira les limites étroites de la Palestine, l'accord entre

(1) *Les Origines historiques de la théologie et de la philosophie de Ritschl.* Paris, Fischbacher, 1893.

la jeune religion chrétienne et l'ancienne métaphysique hellénique sera donc facile; et alors les deux courants philosophiques les plus puissants de l'ancien monde, la pensée hellénique et la pensée palestinienne, pourront se réunir en un fleuve unique et puissant.

Et si, comme il est possible, pour ne pas dire probable, les conceptions judéo-chrétiennes ont subi plus ou moins profondément l'influence des religions babylonienne et bouddhique, on peut dire que c'est la pensée asiatique et la pensée européenne qui, après une évolution séculaire, vont s'unir dans une synthèse féconde, pour donner à l'Europe, devenue chrétienne, les cadres dans lesquels se mouvra, pendant des siècles, la pensée religieuse et philosophique.

VI

La nouvelle découverte va soulever d'ardentes polémiques parmi les théologiens. Il faudra déterminer d'une façon précise ce qui appartient en propre au poète israélite et ce qui est de l'auteur chrétien. Il y aura lieu d'étudier la forme poétique de ces chants, l'art et la technique des deux auteurs. Il faudra surtout comparer le fond et la forme aux autres documents judéo-chrétiens de la même époque.

Quels que soient les résultats de ces recherches, il apparaît dès aujourd'hui que nous sommes en présence d'une œuvre de premier ordre, même au point de vue purement littéraire. La multitude et la richesse des images sont conformes aux habitudes oratoires de l'Orient. Les nombreuses comparaisons avec les choses de la nature et les travaux des champs sont justes et variées. Les âmes des hommes pieux « se tournent vers la lumière comme des arbres vers le soleil » (XI, 16). La vérité jaillit de la bouche du chanteur « comme l'eau s'échappe du rocher » (XII, 2). Les mondes sont les interprètes de la beauté du Très-Haut, les hérauts de sa pensée ; ils racontent sa gloire et sa puissance (XII, 4).

> Comme le miel découle du rayon des abeilles, comme le lait s'échappe du sein de la mère qui aime ses enfants, ainsi mon espoir repose en toi, ô mon Dieu ! Comme la source fait jaillir son eau, ainsi mon cœur fait jaillir la louange de l'Eternel : mes lèvres chantent ses louanges et ma bouche proclame sa gloire (XI).

Ces strophes ne rappellent-elles pas un passage de saint Bernard parlant de l'âme altérée de l'amour divin ?

On voudrait multiplier les citations, reproduire les images les plus frappantes, donner une idée de la variété du style et du parallélisme (1) qui rappelle celui des parties lyriques de l'Ancien Testament.

Du moins les citations que nous avons données permettent-elles de se faire une idée exacte de l'enthousiasme du poète et de la puissance lyrique de son œuvre. Si subjectif et si personnel qu'il soit, l'auteur ne nous laisse jamais froids ; sa joie délirante est communicative, et ses appels à la partager, par leur valeur morale et littéraire, entraînent le lecteur, en subjuguant son esprit et son cœur.

Pourquoi donc ces psaumes ont-ils été rejetés hors du canon de l'Eglise chrétienne ?

C'est sans doute parce que certaines images ont choqué la conscience chrétienne par leur réalisme, par leur manque de goût ou par leur exagération.

Telle l'image bizarre du Père Céleste qui est le lait présenté au croyant par le Saint-Esprit, dans une coupe qui est le Fils (XIX).

Ces passages sont pour nous des reliques précieuses d'une époque où des âmes simples ne craignaient pas de comparer les choses les plus sublimes et la divinité elle-même aux choses les plus familières, aux travaux de la campagne et aux animaux domestiques qui les entouraient. Mais ils n'ont pas tardé à paraître entachés de trivialité et peu dignes de la majesté des grandes basiliques, où la piété chrétienne exigeait que tout fût en harmonie avec l'austérité et la sainteté du lieu.

Tels qu'ils ont réapparu au grand jour, avec leurs qualités lyriques et leur manque de mesure, ces chants correspondent à la piété enthousiaste et naïve des premiers judéo-chrétiens. Quand on les lit, on comprend mieux l'ardeur irrésistible de ces ardents néophytes, à peine sortis du judaïsme, et aussi les efforts considérables qu'il a fallu faire pour endiguer cette lave ardente et lui donner une forme philosophique et théologique.

HENRI SCHOEN.

(1) Forme poétique des *Psaumes*, des *Proverbes* et d'autres œuvres de la poésie hébraïque.

DEUX CONTES

Les deux contes d'Edgar Poe qui sont ici traduits font partie de la fraction la moins connue de son œuvre d'imagination. L'un, *l'Elan*, avait paru en 1844 dans un périodique peu connu, *The Opal*. Quoique le nom en soit cité dans la biographie de Poe que publia dès 1845, dans le *Graham's Magazine*, James Russel Lowell, et ultérieurement par les autres biographes, le texte en a longtemps échappé à tous les compilateurs et éditeurs. La lacune était regrettable, car c'est un des plus typiques spécimens du genre descriptif que Poe ait écrits. Il est ici traduit en français pour la première fois.

L'autre, *Perte d'haleine*, figure dans toutes les éditions des œuvres, du moins sous la forme définitive que lui donna Poe dans le *Broadway Journal*. Mais lorsque ce conte parut, en 1835, dans le *Southern Literary Messenger*, il était beaucoup plus long, et comprenait un important passage — tout celui où sont décrites les sensations du pendu et l'inhumation, depuis les mots « Je ne mourus certainement pas » (p. 800) jusqu'à ceux-ci : « des restes mortels qui se trouvaient là » (p. 807) — que Poe trouva bon de réduire à quelques lignes.

Ce passage a été compris dans la présente traduction, car il a paru curieux et bien caractéristique de Poe dans sa meilleure manière : il vaut, à sa façon, plus d'une autre de ces descriptions de cauchemars et d'angoisses « vécues » qu'on lui doit. Les raisons pour lesquelles il l'avait supprimé sont assez manifestes : *Perte d'haleine* est avant tout un conte satirique et burlesque, où l'esprit et la manière des « transcendantalistes » sont explicitement parodiés. Or, précisément dans tout ce qui a trait à la pendaison et à l'enterrement, Poe quitte le ton de la parodie et redevient ce qu'il est quand il écrit *l'Enterrement prématuré*, *le Puits et le Pendule*, ou certains chapitres d'*Arthur Gordon Pym*, pour ne citer que ces exemples. Il y a donc une certaine disparité entre cette partie-là et le reste du conte. Poe, avec son habituel instinct des convenances littéraires, et qui d'ailleurs « n'était jamais content d'aucun état de ses œuvres, mais les modifiait et les corrigeait à la main et jusque dans les versions les plus récentes » (1), l'avait fort bien senti, et fit, en fin de compte, la modification nécessaire.

Mais, puisque le passage a, littérairement et psychologiquement,

(1) Harrison, préface aux notes, *Œuvres*, t. II, p. 298.

du prix ; que l'auteur, à l'encontre d'une pratique qui lui est assez coutumière, sinon dans ses contes du moins dans ses études critiques, ne l'a jamais replacé ailleurs, et qu'il était bien difficile de le faire connaître autrement qu'en place, on a pensé préférable de n'en point priver les lecteurs français, et de le restituer ici tel qu'il se présentait dans la version de 1835. Il aura suffi de signaler que Poe s'était décidé à le supprimer ; et le traducteur sera seul à supporter tout blâme que semblerait peut-être devoir mériter la disparité d'accent et de pensée signalée plus haut.

M.-D. CALVOCORESSI.

L'ÉLAN

(MATINÉE SUR LE WISSAHICCON)

On a souvent contrasté les paysages de l'Amérique, dans leurs détails, à ceux du vieux monde, plus particulièrement de l'Europe ; et des partisans de chaque région, l'enthousiasme a été aussi profond que le dissentiment. La discussion est sans doute de celles qui dureront : beaucoup a été dit de part et d'autre, mais il reste encore un mot à dire.

Les plus notoires d'entre les touristes de Grande-Bretagne qui tentèrent une comparaison semblent regarder nos côtes du nord et de l'est, toutes proportions gardées, comme formant la totalité de ce qui, en Amérique, ou du moins dans les Etats-Unis, mérite la considération. Ils disent peu, car ils ont vu moins, des splendides spectacles naturels qu'offrent certains de nos districts du sud et de l'ouest — de la vaste vallée de la Louisiane, par exemple — où se réalisent les rêves les plus fous de paradis. Pour la plupart, ces voyageurs se contentent d'une rapide inspection des *lions* naturels de la contrée — le Hudson, Niagara, les Catskills, Harpers Ferry, les lacs de New-York, l'Ohio, les prairies, et le Mississipi. Ce sont là, certes, des objets amplement dignes d'être contemplés même par qui vient de pérégriner aux rives du Rhin bordées de châteaux, ou d'errer

> Près du bondissement bleu du Rhône vertigineux,

mais ce sont point *tous* ceux dont nous pouvons tirer orgueil et, même, j'aurai la hardiesse d'affirmer qu'il existe à l'intérieur des Etats-Unis d'innombrables coins paisibles, obscurs, à peine explorés, que le véritable artiste, l'homme cultivé qui aime ce qui parmi les œuvres de Dieu est noble et magnifique,

trouvera préférables à chacune des scènes décrites et mieux accréditées auxquelles je faisais allusion, *et à toutes*.

En fait, les véritables Edens du pays sont situés bien loin de la route de nos propres touristes les plus résolus — donc infiniment hors de portée pour l'étranger qui, ayant traité avec son éditeur, dans son pays, pour une certaine quantité de propos sur l'Amérique, à livrer dans une période fixée, ne peut espérer exécuter son contrat qu'en filant à toute vapeur, cahier de notes en main, par les seuls chemins les plus battus de la contrée.

Je viens de mentionner la vallée de Louisiane. De toutes les grandes régions où la nature est belle, c'est peut-être la plus riche en beauté. L'imagination n'a rien créé qui en approche. La fantaisie la plus riche pourrait s'inspirer de son exubérante magnificence. La *beauté*, en fait, en est le seul caractère. On y trouve peu, voire rien, qui ne touche au sublime. De douces ondulations de terrain où s'entrelacent d'irréels et cristallins ruisseaux bordés de pentes en fleurs, avec, pour arrière-plan, une végétation forestière gigantesque, grasse, multicolore, étincelante de gais oiseaux et lourdes de parfums — ces traits constituent, dans la vallée de Louisiane, le paysage le plus voluptueux du monde entier.

Mais même de cette région de délices, les parties les plus ravissantes ne sont atteintes que par des chemins détournés. C'est que, dans toute l'Amérique, le voyageur désireux de contempler les plus beaux spectacles naturels doit les chercher non point en chemin de fer, ni en bateau à vapeur, ni en diligence, ni en voiture, ni même à cheval — mais à pied. Il doit *marcher*, il doit franchir des ravins, il doit risquer son cou parmi les précipices, ou bien rester sans voir les plus vraies, les plus riches, les plus indicibles gloires du pays.

Or, dans la majeure partie de l'Europe, nulle nécessité de cette sorte n'existe. Rien de pareil en Angleterre. Le dernier des touristes petits-maîtres peut visiter là tous les coins dignes d'une visite sans détriment pour ses bas de soie, car tous les points intéressants sont connus à fond, et les moyens d'accès parfaitement ordonnés. Quand on compare les spectacles naturels du vieux monde à ceux du nouveau, on n'attache pas une juste importance à cette considération-là. La beauté tout entière du premier n'est rapprochée que des beau-

tés particulières les plus connues, non les plus importantes dans la beauté générale, du second.

Incontestablement les paysages des rivières résument en eux-mêmes tous les principaux éléments de beauté, et de tout temps ont été le thème favori du poète. Mais une bonne partie de cette gloire doit être attribuée au fait que les voyages sont plus fréquents dans les districts fluviaux que dans les districts montagneux. De certaine manière, les grandes rivières, parce qu'habituellement grand'routes, ont dans tous les pays accaparé un excès d'admiration. Elles sont plus observées, et par suite plus souvent choisies comme sujets de causerie que des cours d'eaux moins importants, quoique souvent plus dignes d'intérêt.

Un singulier exemple à l'appui de mes remarques est fourni par le Wissahiccon, un ruisseau (car on ne saurait lui donner de nom plus ambitieux) qui se jette dans le Schuylkill, six milles environ à l'ouest de Philadelphie. Le Wissahiccon est d'une si remarquable beauté que, s'il coulait en Angleterre, il servirait de thème à chaque barde, de sujet familier à toutes les causeries; à moins toutefois que ses bords ne fussent débités en lots, à prix exorbitants, comme terrains à bâtir pour villas de riches. C'est pourtant depuis quelques années à peine qu'on connaît du Wissahiccon mieux que la mention, cependant que le cours d'eau plus large et plus navigable où il se jette a dès longtemps été célébré comme un des types les plus magnifiques des paysages fluviaux de l'Amérique. Le Schuylkill, dont les beautés ont été fort exagérées, et dont les rives, du moins dans le voisinage de Philadelphie, sont marécageuses comme celles du Delaware, n'est pas le moins du monde comparable, au point de vue de l'intérêt pittoresque, avec le plus humble et moins notoire petit cours d'eau dont nous parlons.

C'est seulement lorsque Fanny Kemble, dans son livre si drôle sur les Etats-Unis (1), signala aux Philadelphiens la rare beauté d'un ruisseau situé à leurs propres portes que cette beauté cessa de n'être que soupçonnée par quelques aventureux marcheurs du voisinage. Mais, le *Journal* ayant ouvert tous les yeux, le Wissahiccon, dans quelque mesure, bondit

(1) Journal *by Frances Anne Butler*. Philadelphie, 1835. Mme Butler n'est autre que la célèbre actrice américaine Fanny Kemble.

d'emblée jusqu'à la notoriété. Je dis « dans quelque mesure » ; car, en fait, la véritable beauté du ruisseau se trouve bien au delà de la route des chasseurs de pittoresque philadelphiens, qui avancent bien rarement plus loin qu'à un mille ou deux de l'embouchure — pour la très excellente raison que là s'arrête la route carrossable. Je conseillerais à l'aventurier désireux d'en connaître les plus belles parties de suivre la Ridge Road (route des faîtes), qui s'étend à l'ouest de la ville, et, une fois parvenu au deuxième sentier après la sixième pierre milliaire, de suivre ce sentier jusqu'au bout. Il atteindra de la sorte le Wissahiccon à un des meilleurs points de son cours; et en canot, ou bien à pied le long de ses rives, il pourra rencontrer ou descendre, au gré de sa fantaisie; et dans chaque direction, il trouvera sa récompense.

J'ai déjà dit, ou du moins j'aurais dû dire, que le ruisseau est étroit. Les rives en sont généralement, voire presque partout, escarpées, et formées de hautes collines que revêtent, près de l'eau, de nobles plantations d'arbustes, et que couronnent, plus près des faîtes, quelques-uns des plus splendides arbres forestiers de l'Amérique, parmi lesquels se remarque surtout le *liriodendron tulipiferum*. Les rives proprement dites sont d'ailleurs de granit à arêtes vives ou bien recouvert de mousse, contre quoi l'eau pellucide, dans son mouvement doux, ondule comme les vagues bleues de la Méditerranée sur les escaliers de ses palais de marbre. Parfois, devant les falaises s'étend un petit plateau bien net, de terre richement herbue, qui donnerait pour un cottage avec son jardin l'emplacement le plus pittoresque que l'imagination la plus luxuriante puisse concevoir. Les détours du ruisseau sont nombreux et brusques, comme il arrive d'ordinaire là où les rives sont abruptes; et ainsi l'impression que reçoit le voyageur, à mesure qu'il avance, est celle d'une interminable série de petits lacs variés à l'infini, ou plus exactement de mares.

Le Wissahiccon, au surplus, devrait être visité, non point, comme « Melrose la belle », au clair de lune, ni même par un temps nuageux, mais par l'éclat le plus lumineux d'un soleil de midi; car l'étroitesse des gorges à travers lesquelles il coule, la hauteur des collines le bordant des deux côtés, la densité du feuillage, tout cela conspire à produire un effet sinon absolument lugubre, du moins mélancolique qui, à moins de s'atté-

nuer par un brillant éclairage d'ensemble, détournera de la pure et simple beauté du spectacle.

Naguère j'ai visité le ruisseau par la route décrite, et passé la meilleure partie d'une journée lourde à me laisser flotter en canot sur ses eaux. La chaleur, graduellement, m'accabla; je me résignai à l'influence du spectacle, du temps, et du courant paisible : un demi-sommeil me berça, durant lequel mon esprit se remplit de visions du Wissahiccon des jours anciens — des « bons vieux temps », où le Démon de la Machine n'était point, où l'on ne rêvait aucunement de pic-nics, où les « droits de riverains » ne se vendaient ni ne s'achetaient, et où l'homme rouge marchait seul, ainsi que l'élan, sur les faîtes que maintenant je voyais se dresser au-dessus de moi. Et cependant que ces fantaisies s'emparaient de ma pensée, le ruisseau paresseux m'avait fait contourner, pouce par pouce, un promontoire, et j'en voyais devant moi un autre qui arrêtait la vue à quarante ou cinquante mètres. C'était une falaise escarpée, rocheuse, qui faisait dans les eaux une ample saillie et offrait, beaucoup plus que n'importe laquelle des parties du rivage que j'avais déjà passées, le caractère d'un paysage de Salvator Rosa.

Ce que je vis sur cette falaise, quoique assurément un objet de nature fort extraordinaire vu le lieu et la saison, ne me causa ni stupéfaction ni saisissement — tant cela était à l'unisson des pensées vagabondes qui occupaient mon esprit somnolent. Je vis, ou rêvai que je voyais, debout sur l'extrême bord du précipice, le col tendu, les oreilles dressées, toute son attitude exprimant une curiosité profonde et mélancolique, un des plus vieux et des plus hardis d'entre ces mêmes élans que ma vision venait d'associer aux hommes rouges.

Je dis que, pour quelques instants, cette apparition ne me stupéfia ni ne me saisit. Durant cet intervalle, mon âme tout entière fut exclusivement pénétrée d'une intense sympathie. Je me figurai l'élan affligé, non moins qu'étonné, de ces modifications manifestement pour le pis apportées au ruisseau comme à ses alentours, et cela durant les plus récentes années, par l'inflexible main de l'utilitaire. Mais un léger mouvement que fit la tête de l'animal chassa immédiatement la rêverie qui m'absorbait, et je compris en plein la nouveauté de mon aventure. Je me dressai sur un genou dans mon canot; et durant

que j'hésitais soit à m'arrêter, soit à me laisser flotter plus près de l'objet de mon émerveillement, j'entendis les mots « Psst ! Psst ! » prononcés vite mais avec précaution, qui sortaient de la plantation voisine. Un instant après un nègre sortit du fourré, écartant doucement les branches et marchant à pas mesurés. Il avait une main pleine de sel, et, la tendant vers la bête, il avança avec lenteur, mais sans s'arrêter. Le noble animal, quoique un peu troublé, n'essaya point de fuir. Le nègre s'approcha, offrit le sel, prononça quelques mots d'encouragement ou de flatterie. Bientôt l'élan courba la tête, frappa du pied, et puis se coucha tranquillement et fut attaché d'un licol.

Ainsi se termina mon roman avec l'élan. Il était *apprivoisé*, de grand âge et d'habitudes très domestiques. Il appartenait à une famille anglaise qui occupait une villa du voisinage.

—

PERTE D'HALEINE

CONTE QUI N'EST NI DANS NI HORS DE « BLACKWOOD » (1)

O ne respire point, etc.
Mélodies de Moore.

La malchance la plus notoire doit, en fin de compte, céder à l'inlassable courage de la philosophie — comme la cité la plus entêtée à l'incessante vigilance d'un ennemi. Salmanazar, ainsi que nous le dit l'Ecriture Sainte, resta trois ans devant Samarie ; mais Samarie tomba. Sardanapale — voyez Diodore — se maintint sept ans dans Ninive ; mais en vain. Troie succomba sur la fin du deuxième lustre ; et Azoth, Aristæus le déclare sur sa foi de gentilhomme, ouvrit enfin ses portes à Psammétik, après les avoir tenues closes pendant la cinquième partie d'un siècle.

« Misérable ! Serpent ! Mégère ! » dis-je à ma femme le lendemain de notre mariage. « Sorcière ! Diablesse ! Propre à rien ! Egout d'iniquités ! Insigne quintessence de tout ce qui est abominable ! Espèce de... de... » et, me dressant sur la

(1) Dans l'édition originale, le sous-titre est : « Conte à la Blackwood. » Poe avait une particulière antipathie pour le *Blackwood's Magazine* comme pour son directeur, et ne manque jamais de les tourner en dérision. Qu'on voie notamment, parmi ses œuvres, l'intraduisible *How to write a Blackwood Article* (Comment écrire un article-Blackwood). Cette façon d'être s'explique par son mépris des « transcendantalistes », et surtout de Carlyle et d'Emerson, dont il prétend évidemment parodier ici, presque à chaque paragraphe, le style et les formules philosophiques.

pointe des pieds, l'empoignant à la gorge, approchant ma bouche de son oreille, je me préparais à lancer une nouvelle et plus nette épithète d'opprobre, qui ne devait pas manquer, une fois prononcée, de la convaincre de son insignifiance, quand, à mon extrême horreur et à mon étonnement, je m'aperçus que *je venais de perdre haleine*.

Les phrases « je suis hors d'haleine », « à perdre haleine », etc. sont assez souvent répétées dans la conversation courante ; mais il ne m'était jamais venu à l'esprit que le terrible accident dont je parle pouvait arriver positivement et *bona fide !* Imaginez — j'entends, si vous êtes enclins à être imaginatifs — imaginez, dis-je, ma stupéfaction — ma consternation — mon désespoir !

Il est un bon génie, cependant, qui ne m'a jamais entièrement abandonné. Dans mes états d'esprit les plus ingouvernables, je continue à retenir un sentiment des convenances *et le chemin des passions me conduit* — comme Lord Edouard dans la « Julie » — *à la philosophie véritable*.

Quoique incapable tout d'abord de reconnaître à quel point précis l'événement m'avait affecté, je résolus en tous cas de cacher l'affaire à ma femme jusqu'à ce que l'expérience ultérieure m'ait découvert l'étendue de cette calamité inouïe à moi survenue. Faisant donc en un instant passer ma contenance de son aspect congestionné et décomposé à l'expression d'une maligne et coquette bénignité, je donnai à ma dame une petite tape sur une joue, un baiser sur l'autre, et sans dire une syllabe (Enfer ! je ne pouvais pas), je la laissai s'étonner de ma drôlerie, tandis que je pirouettais hors de la chambre en esquissant un Pas de Zéphyr.

Puis, me voilà bien en sûreté dans mon boudoir privé, offrant un terrible exemple des funestes conséquences que comporte l'irascibilité : vivant, avec les qualités des morts — mort, avec les penchants des vivants — une anomalie sur la face de la terre — me trouvant très calme, et pourtant hors d'haleine.

Oui ! hors d'haleine. Je suis sérieux en affirmant que mon souffle avait complètement disparu. Je n'aurais pu faire frémir une plume, ma vie en dépendît-elle, ni troubler même la pureté d'un miroir. Cruel destin ! — Pourtant il existait quelque soulagement au premier paroxysme accablant de ma tristesse. Je découvris, à l'essai, que le pouvoir d'articulation que,

me trouvant incapable de poursuivre la conversation avec ma femme, j'avais considéré comme complètement annihilé, n'était, en fait, que partiellement contrarié, et je m'aperçus que si, lors de cette intéressante crise, j'avais laissé tomber ma voix jusqu'à une émission gutturale singulièrement profonde, j'aurais encore pu continuer à lui communiquer mes sentiments; ce timbre de voix guttural dépendant, à ce que je trouve, non du courant respiratoire, mais d'une certaine action spasmodique des muscles du gosier.

Me jetant sur une chaise, je restai quelque temps absorbé par la méditation. Mes pensées, certes, n'avaient rien de consolant. Mille fantaisies vagues et lamentables s'emparèrent de mon âme — et même la vision du suicide traversa mon cerveau ; mais c'est un trait de la perversité de la nature humaine de rejeter l'évident et l'accessible pour le lointain et l'équivoque. Ainsi donc, je frémis à l'idée d'être mon propre meurtrier comme devant la plus franche atrocité, cependant que la chatte ronronnait assidûment sur le tapis et que l'épagneul même s'employait de son mieux à haleter sous la table, l'un et l'autre se targuant tant et plus de la force de ses bronches : le tout, évidemment, afin de bafouer ma propre incapacité pulmonaire.

Oppressé d'un tumulte de craintes et d'espoirs vagues, j'entendis enfin les pas de ma femme descendant l'escalier. Une fois assuré de son absence, je retournai le cœur palpitant sur le champ de mon désastre.

M'enfermant soigneusement à clef, j'entrepris une perquisition résolue. Il était possible, pensais-je, que, caché dans quelque coin obscur, ou bien dissimulé dans quelque placard ou tiroir, l'objet perdu de mes recherches se trouverait. Cet objet pouvait avoir une forme vaporeuse, peut-être même une forme tangible. La plupart des philosophes, sur bien des points de la philosophie, restent des moins philosophiques. Néanmoins William Godwin dit, dans son « Mandeville », que « les choses invisibles sont les seules réalités », et ceci, tous en conviendront, le démontre péremptoirement. J'aimerais voir le lecteur judicieux réfléchir avant que d'attribuer trop d'absurdité à de telles affirmations. Anaxagoras, on se le rappellera, maintenait que la neige est noire; et j'ai, depuis, découvert que tel était le cas.

Je continuai la quête longtemps et sérieusement; mais pour méprisables rétributions de mon industrie et de ma persévérance, je ne trouvai qu'un râtelier, deux paires de fausses hanches, un œil, et une liasse de billets doux adressés à ma femme par M. Pleindevent. Je puis aussi bien faire remarquer ici que cette preuve confirmatoire du penchant que ressentait ma dame pour M. P. me tourmentait fort peu. Que Mme Soufflecourt admirât quelque chose d'aussi dissemblable à moi-même, c'était là un mal naturel et nécessaire. Je suis, le fait est bien connu, d'apparence robuste et corpulente, et en même temps de taille quelque peu petite. Comment s'étonner dès lors que l'autre, avec sa ténuité de latte et sa hauteur, devenue proverbe, ait trouvé aux yeux de Mme Soufflecourt la juste appréciation due ? Mais revenons au fait.

Mes efforts, ainsi que je l'ai dit, se révélèrent vains. Placards et placards — tiroirs et tiroirs — coins et recoins furent scrutés sans résultat. A un moment donné, toutefois, je me crus sûr de tenir ma récompense, ayant, en fouillant un nécessaire de toilette, mis accidentellement à mal une fiole d'huile des archanges de Grandjean — je prends la liberté de recommander ici ce parfum comme des plus agréables.

Le cœur gros, je m'en revins à mon boudoir — pour y méditer sur quelque méthode de tromper la pénétration de ma femme jusqu'au temps de préparer mon départ pour l'étranger, ce à quoi j'étais déjà décidé. Sous des cieux lointains, étant inconnu, je pourrais avec quelques chances de réussite tenter de cacher ma malheureuse calamité — une calamité faite plus que la mendicité même pour détourner l'affection de la multitude, comme pour attirer sur le misérable l'indignation bien méritée des vertueux et des heureux. Mon hésitation fut courte. Doué d'aptitude par la nature, je chargeai ma mémoire de la tragédie « Metamora » tout entière. J'avais la bonne fortune de me rappeler que, dans la déclamation de ce drame, où tout au moins de la partie qui en incombe au héros, les tons de voix dont je me trouvais dépourvu étaient entièrement inutiles, et que la voix de gorge profonde y devait, régner, monotone, de bout en bout.

Je m'exerçai quelque temps sur les confins d'un marécage bien fréquenté; — sans par là me reporter à une méthode analogue qu'avait suivie Démosthènes, mais avec un but spé-

cialement et consciencieusement mien. Ainsi armé de toutes pièces, je décidai de faire croire à ma femme que j'avais été pris soudain d'une passion pour le théâtre. J'y parvins à miracle ; et à chaque question ou propos je me trouvai libre de répondre, de ma voix la plus coasssante et la plus sépulcrale, par quelque passage de tragédie — dont n'importe quelle portion, ainsi que je pris bientôt grand plaisir à l'observer, s'appliquait également bien à n'importe quel sujet donné. Qu'on ne suppose d'ailleurs point qu'en récitant de tels passages je faillais le moins du monde à bigler — à découvrir mes dents — à faire aller mes genoux — à agiter mes pieds — à exécuter aucune de ces inexprimables grâces qu'à juste titre on considère maintenant comme les caractéristiques d'un acteur populaire. Bien sûr, on parla de m'enfermer dans une camisole de force — mais, juste Dieu ! jamais on ne me soupçonna d'avoir perdu mon haleine.

Ayant à la longue mis mes affaires en ordre, je pris ma place, un matin de fort bonne heure, dans le coche pour ***, laissant entendre parmi mes connaissances qu'une besogne de la dernière importance exigeait ma présence personnelle et immédiate dans ladite cité.

Le coche était bondé à éclater ; mais à l'aube incertaine, les traits de mes compagnons ne se distinguaient point. Sans faire aucune résistance efficace, je me laissai placer entre deux messieurs de dimensions colossales, cependant qu'un troisième, de la taille au-dessus, se jeta tout de son long sur mon corps, et, tombant tout de suite endormi, noya toutes mes gutturales plaintes et mes appels sous un ronflement en comparaison duquel les mugissements du taureau de Phalaris eussent été dérisoires. Par bonheur, l'état de mes facultés de respiration avait comme conséquence qu'il n'y avait pour moi pas le moindre danger d'être suffoqué.

Mais comme le jour, durant que nous approchions de la cité, se faisait plus distinct, mon bourreau, se levant et ajustant son faux-col, me remercia d'une manière fort amicale pour ma civilité. Comme il voyait que je restais sans mouvement (tous mes membres étaient disloqués, et ma tête tordue tout de côté), il commença à ressentir des appréhensions ; et éveillant le reste des passagers, il formula de manière très décidée son opinion que, durant la nuit, on leur avait colloqué

un mort en manière de compagnon de voyage vivant et capable; me donnant en même temps une taloche sur l'œil afin de démontrer la vérité de ses propos.

Là-dessus tous, l'un après l'autre (car ils étaient neuf de conserve), crurent de leur devoir de me tirer l'oreille. De plus, un jeune médecin ayant présenté à mes lèvres un miroir de poche et me trouvant sans souffle, l'affirmation de mon persécuteur fut tenue pour bonne; et tous se déclarèrent déterminés à ne point supporter débonnairement à l'avenir de pareilles façons de faire (1), et à ne point voyager plus loin, à l'heure présente, avec une pareille carcasse.

Je fus donc jeté dehors à cet endroit, à l'enseigne de *la Corneille* (le coche se trouvait passer devant ladite taverne) sans encourir de nouvel accident, à part la fracture de mes deux bras due à la roue gauche de derrière du véhicule. Je dois, au surplus, rendre au conducteur la justice de mentionner qu'il n'oublia pas de jeter à côté de moi la plus volumineuse de mes malles, qui, tombant par malheur sur ma tête, me rompit le crâne de manière à la fois curieuse et extraordinaire.

Le patron de *la Corneille*, qui est un homme hospitalier, trouva ma malle assez bien remplie pour l'indemniser des quelques légères peines qu'il pouvait prendre pour mon compte; il envoya sur-le-champ chercher un chirurgien de sa connaissance et me confia à ses soins, avec une note et un reçu de dix dollars.

L'acheteur m'emporta vers ses appartements et se mit tout de suite en besogne. M'ayant tranché les deux oreilles, il découvrit pourtant des signes d'animation. Alors il sonna, et envoya chercher un apothicaire du voisinage pour le consulter en la conjoncture. Et pour le cas où ses soupçons sur le sujet de ma vitalité seraient en fin du compte trouvés corrects, il pratiqua en attendant une incision à mon estomac et mit de côté plusieurs viscères pour les disséquer en privé.

L'apothicaire eut comme une idée que j'étais positivement mort. Cette idée, je m'efforçai de la réfuter en ruant, en plongeant de toutes mes forces, en faisant les contorsions les plus furieuses — car les opérations du chirurgien m'avaient dans quelque mesure restitué mes facultés. Le tout, d'ailleurs, fut

(1) Il faut renoncer à rendre en français l'équivoque du mot anglais *imposition*, signifiant à la fois « chose imposée », et « imposture, fourberie ».

attribué aux effets d'une nouvelle batterie galvanique avec quoi l'apothicaire, qui est vraiment un homme d'information, accomplit plusieurs expériences curieuses, auxquelles je ne pus, vu la part personnelle que je prenais à leur réalisation, m'empêcher de m'intéresser profondément. Néanmoins, je trouvai une source de mortification dans le fait que, malgré plusieurs tentatives pour converser, ma capacité de parler était si bien suspendue que je ne pus seulement ouvrir la bouche ; bien moins formuler une réponse à quelques théories ingénieuses mais fantaisistes, desquelles, en d'autres circonstances, ma connaissance minutieuse de la pathologie hippocratique m'eût fourni une réfutation toute prête.

Incapables d'arriver à aucune conclusion, les praticiens renvoyèrent à plus tard la suite de mon examen. Je fus emporté au grenier ; et l'épouse du chirurgien m'ayant fourni un caleçon et des bas, le chirurgien lui-même m'entrava les mains et me lia les mâchoires d'un foulard — puis verrouilla la porte à à l'extérieur, courut vers son dîner, et m'abandonna seul au silence à la méditation.

Je découvris alors, à mon extrême joie, que j'aurais pu parler si ma bouche n'avait point été liée avec le foulard. Me consolant de cette réflexion, j'étais en train de répéter mentalement quelques passages de « l'Omniprésence de la Déité », ainsi que j'ai coutume avant de me laisser aller au sommeil, lorsque deux chats à l'humeur gourmande et clabaudeuse, pénétrant par un trou du mur, bondirent avec une vocalise *à la Catalani* et, tombant l'un en face de l'autre sur mon visage, se consacrèrent à une lutte dénuée de décorum dont le modeste objet était mon nez.

Mais, de même que la perte de ses oreilles eut pour résultat d'élever au trône Lysus, le Mage ou Mige-Gush de Perse, et que l'ablation de son nez rendit Zopyre maître de Babylone, de même la perte de quelques onces de ma physionomie eut pour résultat de sauver mon corps. Réveillé par la douleur et brûlant d'indignation, je fis d'un seul effort sauter liens et bandage. Arpentant la chambre, je lançai aux belligérants un coup d'œil chargé de mépris, et ouvrant la croisée, à leur extrême horreur et désappointement, me précipitai avec beaucoup de dextérité par la fenêtre.

Le voleur de grands chemins W —, avec qui j'offrais une

singulière ressemblance, passait à ce moment de la prison de la ville à l'échafaud élevé dans les faubourgs pour son exécution. Son extrême infirmité et une longue maladie lui avaient valu le privilège de n'être point ligotté; et vêtu de sa toilette d'exécution — fort semblable à la mienne — il était étendu tout de son long au fond de la charrette de l'exécuteur (laquelle se trouvait juste sous les fenêtres du chirurgien au moment où je me précipitai), sans autres gardiens que le conducteur qui dormait et deux recrues du sixième d'infanterie, qui étaient ivres.

Par mauvaise fortune, je tombai sur mes pieds à l'intérieur du véhicule. W —, qui était un gaillard avisé, vit sa chance. Bondissant d'un coup, il sortit par l'arrière, et tournant un coin de rue, se trouva en un clin d'œil hors de vue. Les recrues, réveillées par le remue-ménage, ne purent pas comprendre exactement les mérites de la transaction. Mais voyant un homme, contrepartie exacte du félon, se tenir debout sous leurs yeux dans la charrette, ils furent d'avis que le gredin (voulant dire W —) était après décamper (c'est ainsi qu'ils s'exprimèrent); et s'étant mutuellement communiqué cette opinion, ils burent chacun un coup et me jetèrent bas des crosses de leurs mousquets.

Peu de temps s'écoula avant que nous ne parvenions à mon lieu de destination. Il va de soi que rien ne pouvait être dit pour ma défense. La pendaison était mon destin inévitable. Je m'y résignai dans un état d'esprit mi-stupide, mi-acrimonieux. Etant quelque peu cynique, j'avais tous les sentiments d'un chien. Mais l'exécuteur ajusta le nœud coulant autour de mon cou. La bascule tomba.

Mes convulsions furent déclarées extraordinaires. Plusieurs messieurs s'évanouirent et quelques dames, tombant en crise d'hystérie, furent emportées. Il y eut aussi Pinxit, qui profita de l'occasion offerte pour retoucher, d'après un croquis pris sur place, son admirable tableau de « Marsyas écorché vif ».

Je vais m'efforcer de décrire mes sensations sur l'échafaud. Pour écrire sur ce sujet, il est nécessaire d'avoir été pendu. Tout auteur devrait s'en tenir aux faits de son expérience. Ainsi Marc-Antoine composa un traité sur l'art de s'enivrer.

Je ne mourus certainement pas. La secousse subite que mon cou reçut à la chute de la bascule ne fit que corriger la

malencontreuse torsion à moi infligée par le voyageur du coche.

Quoique mon corps, assurément, *fût*, je n'avais, hélas ! point de souffle *pour être* pendu ; et, n'eût été que la corde m'écorchait, que le nœud me meurtrissait sous l'oreille, que le sang affluait rapidement au cerveau, j'aurais été, je gage, fort peu incommodé.

Mais cette dernière sensation devint rapidement plus douloureuse. J'entendis mon cœur battre avec violence — les veines de mes mains et de mes poignets gonflèrent presque jusqu'à éclater — mes tempes battaient en tempête — et je sentis que mes yeux jaillissaient de leurs orbites. Et si je dis que malgré tout cela mes sensations n'étaient pas absolument intolérables, je ne serai pas cru.

Il y avait dans mes oreilles des bruits pareils d'abord au tintement d'énormes cloches — puis au roulement de mille tambours — puis, enfin, aux sourds et sombres murmures de la mer. Mais ces bruits n'étaient pas le moins du monde désagréables.

De même, quoique mes facultés intellectuelles fussent confuses et faussées, je restais — chose bizarre ! — entièrement conscient de cette confusion et de ce désordre. Je pouvais, avec une infaillible promptitude, déterminer à mon gré sur quels points mes sensations étaient correctes — et sur quels points je m'égarais. Je pouvais même sentir dans quelle mesure — *dans quelle proportion précise* — cet égarement me fourvoyait, mais pourtant sans le pouvoir de remédier à mes déviations. Je prenais d'ailleurs en même temps un furieux plaisir à analyser mes conceptions (1).

La mémoire, qui de toutes les facultés aurait dû s'éclipser la première, semblait au contraire avoir acquis une puissance quadruple. Chaque incident de ma vie passée défila devant moi comme une ombre.

Pas une brique de la maison où je naquis — pas une page cornée du manuel où, dans mon enfance, j'imprimais la marque de mes doigts — pas un arbre de la forêt où, adolescent, je chassais — pas une vue des villes où, devenu homme, j'avais passé — qu'à ce moment-là je n'aie vus sous leur forme toute

(1) Le lecteur reconnaîtra, je pense, dans ces *sensations* de M. Soufflecourt, une bonne part de l'absurde *métaphysicianisme* du redouté Schelling. (*Note de Poe.*)

palpable. Je pouvais me répéter des lignes, des passages, des chapitres, des livres entiers du temps de mes études passées ; et durant qu'autour de moi, je présume, la foule était aveuglée d'horreur ou frappée d'effroi, j'étais alternativement, en compagnie d'Eschyle, un demi-dieu, ou bien d'Aristophane, une grenouille.

. . . . . .

Une joie rêveuse alors, s'empara de mon esprit, et je me figurai que j'avais mangé de l'opium, ou festoyé du haschich des vieux Assassins. Mais des éclairs de raison pure et sans mélange, pendant lesquels j'étais encore soutenu par l'espoir d'échapper en fin de compte à cette mort qui planait comme un vautour au-dessus de moi, étaient encore saisis par mon âme.

Grâce à quelque insolite pression de la corde contre mon visage, une partie du capuchon finit par se trouer, et je découvris, à mon étonnement, que mes facultés de raisonnement n'étaient pas tout à fait détruites. Une mer houleuse de têtes roulait autour de moi. Dans l'intensité de ma satisfaction je les considérai avec les sentiments de la plus profonde commisération ; et je bénis, tandis que je contemplais la hagarde assemblée, la bénignité supérieure de ma propre étoile.

Puis je raisonnai, rapidement, je pense — profondément, j'en suis certain — sur des principes de droit commun — sur l'opportunité de cette loi, spécialement, en vertu de laquelle j'étais pendu — sur des absurdités de l'économie politique que jusque alors je n'avais jamais été capable de reconnaître — sur des dogmes, chez les vieux Aristotéliciens que l'on nie en général aujourd'hui, mais qui n'en sont pas moins, intrinsèquement, vrais — sur de détestables formules d'école dans Bourdon, Garnier, Lacroix — sur des synonymes dans Crabbe — sur des théories lunaires-lunatiques dans Saint-Pierre — des faussetés dans les romans de Pelham — des beautés dans Vivian Grey — de la profondeur dans Vivian Grey — du génie dans Vivian Grey — Tout dans Vivian Grey.

Puis vinrent, comme une inondation, Coleridge, Kant, Fichte, le Panthéisme — puis, comme un déluge, l'Académie, Pergola, la Scala, San Carlo, Paul, Albert, Noblet, Ronzi Vestris, Eanny Bias, Taglioni.

. . . . . .

Un changement rapide était en train de se produire parmi

mes sensations. Les derniers vestiges de connexité s'évanouirent de mes méditations. Un orage — une tempête d'idées, vastes, nouvelles, impressionnantes, emporta comme une plume mon esprit, bien loin. Confusion et confusion se succédaient en foule, à la manière de vagues. En un très court laps de temps, Schelling lui-même se fût déclaré satisfait de ma totale perte de conscience individuelle. La foule se réduisit à une masse de pure abstraction.

Vers ce temps je perçus une lourde chute et un choc — mais quoique cet ébranlement ait secoué toute mon ossature, je ne me rendais pas compte le moins du monde qu'il avait été infligé à ma propre personne, et je m'en occupais comme d'un événement particulier à quelque autre existence — d'une idiosyncrasie appartenant à quelque autre *Ens*. Ce fut à ce moment — comme je le découvris par la suite — qu'étant resté pendu pour la pleine durée de l'exécution, il fut jugé opportun d'enlever mon corps de l'échafaud — ceci plus spécialement encore pour la raison que le vrai coupable avait été recapturé et reconnu.

Je fus alors l'objet d'extrême sympathie — et comme personne ne se présenta pour reconnaître mon corps, il fut ordonné de m'enterrer le matin suivant dans la fosse commune. En attendant, je gisais sans signes de vie — encore qu'à partir du moment, je pense, où la corde fut détachée de mon cou une obscure conscience de ma situation m'ait oppressé comme un cauchemar.

Ma toilette funèbre eut lieu dans une chambre suffisamment petite et très encombrée de meubles — mais, à mes yeux, celle-ci semblait d'une taille à contenir l'univers. Je n'ai jamais, auparavant ni depuis, souffert de corps ou d'âme moitié aussi cruellement que de cette seule idée. Etrange, que le simple concept d'immensité abstraite — d'infinité — s'accompagnât de douleur. Mais tel était le cas. « Avec quelle vaste différence », dis-je, « dans la vie comme dans la mort — dans le temps et dans l'éternité — ici et ci-après, nos plus simples sensations ne seront-elles pas incorporées! »

Le jour mourut, et je m'aperçus que l'obscurité se faisait — et cette même impression terrible m'accablait encore. Et elle n'était point limitée aux bornes de l'appartement — elle s'étendait, quoique de manière plus définie, à tous les objets;

et peut-être ne serai-je pas compris en disant qu'elle s'étendait aussi à tous les sentiments. Mes doigts, qui reposaient froids, moites, raides, pressés inertes l'un contre l'autre, mon imagination les voyait agrandis jusqu'à une taille qui eût convenu aux proportions d'Antée. Toutes les parties de mon corps offraient une énormité correspondante. Les pièces de monnaie — je me le rappelle bien — qui, placées sur mes paupières, faillaient à les maintenir efficacement closes, semblaient d'immenses, d'interminables roues de chariot de l'Olympie, ou du Soleil.

D'autre part, il est fort singulier que je n'aie éprouvé aucune sensation de pesanteur — de gravité. Au contraire, j'étais incommodé à l'extrême par la flottabilité — cette expirante *difficulté de se maintenir sans remonter* que ressent le nageur en eau profonde. En plein tumulte de mes terreurs je me mis à rire intérieurement de bon cœur en pensant à toute l'incongruité qui, si j'avais pu me lever et marcher, se fût observée entre l'élasticité de mes mouvements et la montagne de ma forme.

. . . . . .

La nuit vint, et avec elle un essaim de terreurs nouvelles. La conscience de mon ensevelissement prochain commença de s'affirmer avec une netteté nouvelle et de manière incohérente — mais pas un seul instant je ne m'imaginai *que je fusse positivement mort.*

« Ceci donc, méditait mon esprit, cette obscurité qui est palpable et opprime d'un sentiment de suffocation — ceci — ceci — est — véritablement *la mort.* Ceci est la mort — la terrible mort — la sainte mort. Ceci est la mort subie par Régulus — et aussi par Sénèque. C'est ainsi — c'est ainsi que moi aussi je resterai toujours — toujours — je resterai toujours. La Raison est folie, la Philosophie un mensonge. Nul ne connaîtra mes sensations, mon épouvante — mon désespoir. Et pourtant les hommes continueront à raisonner, à philosopher, à faire les imbéciles. Il n'y a, je le vois bien, point de ci-après que ceci. Ceci — ceci — ceci — est la seule Eternité! — et quelle, ô Belzébuth! — *quelle* Eternité — être étendu dans ce vaste — ce redoutable vide — à l'état de hideuse, de vague, d'insignifiante anomalie — sans mouvement, mais désireux de me mouvoir — sans puissance, mais

avide d'être puissant — pour jamais, pour jamais, pour jamais !

Enfin l'aube se leva, et avec ses pâles et brumeuses lueurs arriva, affreux, tout l'attirail du tombeau. Alors — et pas avant — je ressentis dans sa plénitude l'horreur du destin qui me menaçait. Les visions de la nuit s'étaient évanouies en même temps que l'ombre, et les affres effectives du sépulcre béant ne me laissaient point de cœur pour les extravagantes spéculations du Transcendantalisme avec leurs cauchemars.

J'ai mentionné plus haut que mes yeux étaient imparfaitement clos — mais je ne pouvais les mouvoir à aucun degré, et seuls les objets traversant ma ligne de vision directe étaient compris dans la sphère de ma perception. Mais à travers cette ligne de vision des figures spectrales et furtives passaient continuellement comme des spectres de Banquo. Des gens préparaient hâtivement mes funérailles. D'abord vint le cercueil qu'on plaça doucement à côté de moi. Puis l'entrepreneur avec des aides et un tournevis. Puis un gros homme que je pouvais distinguer nettement, et qui me prit par les pieds — tandis qu'un autre, dont je ne pouvais que sentir le contact, me soulevait par la tête et les épaules.

Ensemble ils me déposèrent dans le cercueil et, couvrant ma figure du linceul, ils se mirent en devoir de fixer le couvercle. Par la négligence de l'entrepreneur, une des vis, mal dirigée, fut enfoncée profondément — profondément — dans les chairs de mon épaule. Un frémissement convulsif me secoua tout entier. Avec quel désespoir, avec quelle défaillance de cœur fis-je cette réflexion qu'une minute plus tôt, un semblable témoignage de vitalité eût fort probablement empêché mon inhumation ! Mais, hélas ! il était maintenant trop tard : et l'espérance s'évanouit dans mon âme tandis que je me sentais soulever sur des épaules d'hommes — descendre le long de l'escalier — et fourrer dans le corbillard.

Pendant le bref voyage au cimetière, mes sensations, qui, quelque temps durant, étaient restées léthargiques et ternes, prirent tout d'un coup un degré d'intense et d'anormale vivacité que je ne puis expliquer d'aucune manière. Je pouvais distinctement entendre le frémissement des panaches — les murmures des satellites, le souffle solennel des chevaux de la mort. Malgré le désarroi d'être emprisonné dans cette étroite

et rigoureuse étreinte, je pouvais sentir le mouvement du cortège se précipiter ou se ralentir — le conducteur s'agiter — la route tourner tantôt à droite tantôt à gauche. Je pouvais distinguer l'odeur particulière du cercueil — les effluves pénétrants et acides des vis d'acier. Je pouvais voir la texture du linceul placé contre mon visage ; et j'avais même conscience des rapides alternances d'ombre et de lumière que produisaient à l'intérieur du véhicule les oscillations des draperies de deuil.

En peu de temps nous parvînmes au lieu de sépulture et je me sentis déposé dans le tombeau. L'orifice en fut clos — ils partirent — et je fus laissé seul. Une ligne du *Malcontent* de Marston :

> La mort est bonne fille et tient maison ouverte.

me frappa en ce moment comme un tangible mensonge.

Maussade, j'étais couché, moi vif parmi les morts — *Anacharsis inter Scythas*..

D'après des propos que j'avais surpris le matin, j'en vins à conclure que les occasions où l'on faisait usage de caveau étaient extrêmement peu fréquentes. Sans doute de nombreux mois s'écouleraient-ils avant que les portes de la tombe ne s'ouvrissent de nouveau — et pussè-je survivre jusqu'alors, quels moyens aurais-je plus qu'à ce moment même de faire connaître ma situation ou d'échapper au linceul? Je me résignai donc avec une grande tranquillité à mon destin, et tombai, plusieurs heures après, dans un sommeil profond et pareil à la mort.

Combien de temps je restai dans cet état, c'est pour moi un mystère. Quand je m'éveillai, mes membres n'étaient plus engourdis de l'engourdissement de la mort — je n'étais plus privé de la capacité de me mouvoir. Un très petit effort suffit à faire sauter le couvercle de ma prison — car l'humidité de l'atmosphère avait déjà détérioré la boiserie autour des vis.

Mes pas, tandis que je suivais à tâtons les parois de mon logement, restaient néanmoins faibles et incertains. Je ressentais tous les tiraillements de la faim avec les douleurs d'une soif insupportable. Mais à mesure que s'écoulait le temps, j'éprouvais, cela est bizarre, moins de malaise du fait de ces terrestres fléaux que de la compagnie plus terrible du démon

Ennui. Plus étranges encore étaient les ressources par lesquelles je m'efforçais de le bannir de ma présence.

Le sépulcre était large, subdivisé en multiples compartiments, et je m'occupai à en examiner les particularités de construction. Je déterminai la longueur et la largeur de ce séjour. Je comptai et recomptai les pierres de la maçonnerie. Mais il y a d'autres méthodes encore par où je tentai d'alléger la monotonie des heures. Me guidant à tâtons parmi les nombreux cercueils rangés en bon ordre tout à l'entour, je les soulevai l'un après l'autre et, en ayant enfoncé les couvercles, m'absorbai à réfléchir sur le sujet des restes mortels qui se trouvaient là.

« Ceci », monologuai-je en trébuchant sur une carcasse gonflée, boursouflée, ballonnée, « ceci a été sans doute, dans toutes les acceptions du mot, un homme malheureux — infortuné. Sa destinée terrible fut non point de marcher, mais de se dandiner — de traverser la vie non point tel un être humain, mais tel un éléphant — non point tel un homme, mais tel un rhinocéros.

« Ses tentatives d'aller de l'avant n'ont fait qu'avorter piteusement, et ses motions circumgiratoires ont abouti à un tangible échec. Faisait-il un pas en avant, il avait cette malchance d'en faire deux vers la droite et trois vers la gauche. Ses études se sont limitées à la poésie de Crabbe. Il ne peut avoir eu aucune idée de ce qu'il y a de merveilleux dans une *pirouette*. Pour lui un *pas de papillon* n'a été qu'un concept abstrait. Il n'est jamais monté au sommet d'une colline. Il n'a jamais contemplé, du haut d'un clocher les gloires d'aucune métropole. La chaleur a été sa mortelle ennemie. Durant les canicules, il a vécu une vie de chien. Là-dedans, il a rêvé de flammes et de suffocation — de montagnes sur montagnes, de Pelion sur Ossa. Il avait l'haleine courte — pour tout dire d'un seul mot, il avait l'haleine courte. Il estimait extravagant de jouer sur des instruments à vent. Il fut l'inventeur des éventails automatiques, des manches à vent, des ventilateurs. Il patronna Du Pont, le fabricant de soufflets, et mourut misérablement pour avoir entrepris de fumer un cigare. Pour son cas, j'éprouve un profond intérêt — son destin a ma plus sincère sympathie.

« Mais voici » — dis-je — « voici » — et je tirai de son réceptacle, non sans rage, une forme maigre, longue et d'aspect

singulier, dont la remarquable apparence me frappa d'un sentiment désagréable de familiarité :

« Voici un misérable qui n'a aucun titre à la commisération sur terre. » Parlant ainsi, afin de pouvoir contempler plus distinctement mon sujet, j'appliquai à son nez mon pouce et mon index, et, le plaçant en position assise sur le sol, je le maintins ainsi à bout de bras, tout en continuant mon soliloque :

— « Aucun titre », répétai-je, « à la commisération sur terre. Qui songerait en effet à s'apitoyer sur une ombre? N'a-t-il pas eu, d'ailleurs, sa pleine part des félicités humaines ? Il fut le promoteur des monuments élevés — des tours à couler le plomb de chasse — des paratonnerres — des peupliers de Lombardie. Son traité *Des ombres et des ombrages* lui valut l'immortalité. Il rédigea avec un talent accompli la dernière édition de « South : discours sur les os ». Il fréquenta de bonne heure le collège, et il étudia la pneumatique. Il s'en revint ensuite chez lui, parla sans discontinuer, et joua du cor anglais. Il encouragea la cornemuse. Le capitaine Barclay, qui faisait des courses au chronomètre, n'eût point couru contre lui. Brisard et Levent furent ses auteurs favoris — son architecte favori, Soufflot (1). Il mourut glorieusement durant une inhalation de gaz — *levique flatu corrumpitur*, comme la *fama pudicitiæ* dans saint Jérôme. Il fut indubitablement un... (2). »

« Comment *pouvez*-vous ? — comment *pouvez*-vous ? » interrompit l'objet de mon animadversion, tout haletant et en arrachant d'un effort désespéré le bandage qui maintenait ses mâchoires ; « comment *pouvez*-vous, Monsieur Soufflecourt, être assez infernalement cruel pour me pincer de la sorte le nez ! N'aviez-vous pas vu comme on m'avait bandé la bouche,— et vous *devez bien* savoir — si tant est que vous sachiez rien — de quel énorme excès de souffle il faut que je dispose ! Si vous ne savez pas, alors asseyez-vous et vous aller voir. — Dans ma position, c'est en vérité un grand soulagement que de pouvoir ouvrir la bouche — de pouvoir discourir — de pouvoir

(1) Dans le texte anglais : « son artiste favori, Phiz », ce mot étant l'onomatopée coutumière pour désigner le gaz fuyant d'une bouteille qu'on débouche. (Note du Traducteur).

(2) *Tenera res in feminis fama pudicitiæ, et quasi flos pulcherrimus, cito ad levem marcessit auram, levique flatu corrumpitur, maxime*, etc. — Hieronymus ad Salvinam. Epist. LXXXV. (Note de Poe.)

converser avec un homme comme vous, qui ne vous croyez pas tenu d'interrompre à chaque période le fil du discours d'un gentleman. — Les interruptions sont assommantes et on devrait indubitablement les abolir — ne trouvez-vous pas? — Pas de réponse, je vous en prie — il suffit qu'une personne à la fois parle. — J'aurai fini tout à l'heure, et alors vous pourrez commencer. Comment diable, Monsieur, avez-vous pénétré en ce lieu ? — Pas un mot, je vous en conjure — suis moi-même ici depuis quelque temps — terrible accident ! — l'avez appris, je pense — atroce calamité ! — passais sous vos fenêtres — n'y a pas longtemps — à peu près quand la folie du théâtre vous a pris — horrible événement ! — entendu parler de « reprendre haleine », hein ? — Taisez-vous, vous dis-je — j'ai repris celle d'un autre — en avais toujours de trop moi-même — rencontré Piborgne au coin de la rue — m'a pas laissé placer un mot — pas pu glisser une syllabe par une rainure — donc, pris d'une attaque d'épilepsie — Piborgne a fichu le camp — au diable tous les idiots ! — on m'a tenu pour mort et fourré ici — ils ont fait du joli, tous ! — entendu tout ce que vous disiez de moi — chaque mot un mensonge — horrible ! — étonnant ! — indécent ! — hideux ! — incompréhensible ! — et cetera — et cetera — et cetera — et cetera — »...

Impossible de concevoir mon étonnement à ce discours si inattendu; ni la joie avec laquelle je me convainquis peu à peu que l'haleine si heureusement reprise par le personnage (en qui je reconnus bientôt mon voisin Pleindevent) était en vérité l'expiration même que j'avais égarée en causant avec ma femme. Le temps, le lieu, les circonstances mettaient le fait hors de doute. Pourtant je ne lâchai point d'emblée l'appendice de M. P. — du moins tant que l'inventeur des peupliers de Lombardie continua de m'honorer de ses explications.

A cet égard, je restais guidé par cette habitude de prudence qui toujours fut mon trait prédominant. Je songeai que bien des difficultés encore me séparaient peut-être de mon salut, et qu'il me faudrait de très grands efforts pour les surmonter. Bien des gens, pensais-je, sont enclins à priser des biens qu'ils possèdent — fussent-ils sans valeur pour leurs détenteurs du moment — fussent-ils gênants ou désagréables — en raison directe des avantages qui résulteraient pour d'autres de leur

acquisition ou pour eux-mêmes de leur abandon. Ce pouvait être le cas de M. Pleindevent. En montrant de la convoitise pour l'haleine dont il était à ce moment tout désireux de se débarrasser, n'allais-je pas m'exposer aux exactions de son avarice! Il est en ce monde, me rappelai-je avec un soupir, des misérables qui ne se feront pas scrupule de profiter déloyalement des occasions même avec leur plus proche voisin. Et (la remarque est d'Epictète) c'est précisément lorsque les hommes aspirent le plus à rejeter le fardeau de leurs propres calamités qu'ils sont le moins désireux de soulager celle des autres.

Pour des considérations de ce genre, et maintenant toujours serré le nez de M. P., je crus bon de formuler ainsi ma réponse :

« Monstre », commençai-je d'une voix débordante d'indignation, « monstre, idiot à double courant d'air! Oses-tu, toi dont il a plu au ciel de châtier les iniquités en t'infligeant une deuxième respiration, — oses-tu me parler sur le ton familier des vieilles connaissances? Ah! Ah! « je mens »; ah! oui, « me taire »; jolie manière de parler, ma foi, à un monsieur doué d'une haleine simple! — et quand j'ai le pouvoir de soulager le mal qui t'a justement frappé — d'enlever la superfluité de ta malheureuse respiration. »

Tel Brutus, je m'arrêtai, attendant une réponse — dont immédiatement M. Pleindevent m'accabla comme d'un cyclone. Les protestations de succéder aux protestations, et les excuses aux excuses. Il n'était clause à laquelle il ne fût prêt à souscrire, il n'en fut aucune que je n'établis point à mon plein avantage.

Une fois les préliminaires laborieusement arrangés, mon compagnon me livra le souffle ; duquel (après l'avoir vérifié avec soin) je lui donnai reçu.

Je sais bien que beaucoup me tiendront pour blâmable de parler avec tant de négligence d'une si impalpable transaction. L'on pensera que j'aurais dû entrer plus minutieusement dans les détails d'une occurrence par laquelle— et cela est fort vrai — bien des lumières nouvelles auraient pu être projetées sur une branche hautement intéressante de la philosophie physique.

A tout cela je regrette de ne pouvoir répondre. Une indication, voilà tout ce qu'il m'est loisible de fournir. Il y avait

des *circonstances* — mais, tout bien pesé, je crois plus sûr d'en dire aussi peu que possible sur une affaire si délicate — *si délicate*, je le répète, et où, en même temps, interviennent les intérêts d'un tiers dont je n'ai pas, au moment actuel, le moindre désir d'encourir le sulfureux ressentiment.

Nous ne fûmes pas longs, après cette nécessaire entente, à nous échapper des cachots du sépulcre. La force jointe de nos voix ressuscitées fut bientôt assez perceptible. Ciseaux, le rédacteur Whig, republia un traité sur « la nature et l'origine des bruits souterrains ». Réponse, réplique, confutation et justification suivirent dans les colonnes d'une Gazette Démocratique. Et ce fut seulement lorsqu'on ouvrit le caveau pour décider de la controverse que l'apparition de M. Pleindevent et de moi-même prouva que les partis avaient incontestablement tort tous deux.

Je ne puis achever ces détails relatifs à quelques faits très singuliers d'une vie en tout temps assez remplie d'événements sans rappeler une fois de plus à l'attention du lecteur les mérites de cette philosophie qui ne choisit point et qui, imperturbable, constitue un bouclier sûr et toujours prêt contre ces traits de la calamité qui ne peuvent être ni vus, ni sentis, ni pleinement compris.

C'est selon l'esprit de cette sagesse-là que régnait parmi les anciens Hébreux la croyance que les portes du Ciel s'ouvriraient inévitablement pour celui qui, pécheur ou saint, vociférerait, avec de bons poumons et une confiance implicite, le mot « Amen ». C'est selon l'esprit de cette sagesse-là que lorsqu'une grande épidémie se déchaînait sur Athènes, et que tout avait été tenté en vain pour l'arrêter, Epiménides, comme Laertius le rapporte, dans son second livre de ce philosophe, conseilla l'érection d'un autel et d'un temple « au Dieu qu'il fallait ».

EDGAR POE.

(Traduit de l'anglais par M.-D. CALVOCORESSI).

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Théophile Gautier. — La Peste. — Recours aux femmes.

Théophile Gautier. — M. Paul Bourget ayant daigné donner une lecture sur Théophile Gautier à la Société des conférences, la presse bien pensante a soudain découvert le génie de l'homme qui l'a le plus méprisée. C'est la revanche des esprits libres que les plus fervents adorateurs de la vieille idole morale sentent à certains moments le besoin de venir respirer près d'eux un peu d'air pur, comme les baleines, de temps en temps, remontent à la surface de la mer. Je suppose que les nouveaux amis de Théo sont de vieux hypocrites qui trouvent le moment bon pour se délivrer de leur contrainte et avouer que, tout comme les autres, ma foi ! ils savent se délecter à la lecture de *Mademoiselle de Maupin*, y compris la préface, où la morale et la vertu sont si agréablement bafouées. En les poussant un peu, on leur ferait peut-être avouer qu'ils ont appris par cœur *les Emaux et Camées*, *le Musée secret* que la pudeur d'un libraire en retrancha jadis et qui n'y a pas encore repris sa place. Je suis surtout bien content qu'ils aient, par leurs louanges générales de l'auteur, admis parmi les modèles de style et de pensée la célèbre préface où sont exposées, sous une forme légère et, en effet, parfaite, la théorie, encore si contestée, de la liberté de l'art. Cela prouve qu'ils ont l'intention de renoncer à la confection de ce genre d'articles dont Théophile Gautier a fait la parodie éternelle sous ce titre, « modèles d'articles vertueux ». Et non seulement ils ne défendront plus la vertu en littérature, ce qu'ils faisaient d'un style propre à en porter le dégoût au fond de tous les cœurs honnêtes, mais ils prendront la défense de toute œuvre écrite avec le seul souci de la vérité esthétique et la loueront comme il convient, selon les principes salutaires contenus dans le nom même de Théophile Gautier.

J'espère même qu'ils referont de temps à autre, et peut-être que M. Bourget lui-même leur en donnera l'exemple, c'est-à-dire la permission, la préface de *Mademoiselle de Maupin*, devant leurs lecteurs étonnés de lire des phrases qui seraient le commentaire exact de la vie et comme l'expression féerique de leurs pensées secrètes. Car il leur serait permis de se servir adroitement du texte même du grand écrivain, qu'il est plus facile de copier que d'imiter. Les plus habiles pourraient développer quelques-unes des idées jetées avec

dédain dans ces pages. Voici, par exemple, un excellent thème : « C'est la mode maintenant d'être vertueux et chrétien. »

La Peste. — Il est possible que la peste soit demain à Saint-Pétersbourg ou en Egypte et après-demain à Naples et à Marseille. C'est un mal qui chemine. Il trouvera des facilités.

Au xv^e^ siècle, il avait dû suivre les lentes caravanes. Mais quand il arriva en Europe, par cette voie lente, mais sûre, il n'avait rien perdu de ses forces. Comme en ce temps-là les médecins de Florence s'affublaient d'un masque à long nez, rempli d'herbes odorantes et de résines (1), les médecins et tous les Européens à Kharbine ont revêtu le masque de gaze iodoformée et la grande robe de gaze antiseptique. La peste de Mandchourie, comme la peste de Florence, semble se propager par l'air et par le contact. La mort est soudaine, se fait rarement attendre plus de vingt-quatre heures. Il n'y a aucun remède ni aucune guérison spontanée. Tout homme atteint est perdu. La peste du xv^e^ siècle était moins implacable. L'impuissance totale de la science va refréner notre orgueil et lui enseigner l'ironie. Nous sommes toujours à la merci du hasard, du hasard qui mène le monde. Notre supériorité sur les pauvres habitants de Moukden et de Kharbine est que nous savons en dissocier quelques-uns des éléments. La basse humanité de là-bas se tord de rire en voyant passer dans les rues les masques européens. Heureusement, ce sont les Japonais, et non pas eux, qu'elle accuse, selon les nécessités du cerveau illettré, d'avoir empoisonné les puits. La recherche des causes, qui a créé les sciences, a aussi ordonné les religions, les magies, les mille bêtises sacrées dont tant d'hommes, même à côté de nous, vivent encore. On se fait la réputation d'un homme supérieur en Europe, en France, à Paris, en raisonnant comme un Chinois de Kharbine. Seulement ce n'est pas sur la peste.

Recours aux femmes. — Les femmes, qui n'inventent rien, peuvent propager tout. Elles n'ont guère, jusqu'ici, popularisé que les maximes qui ont fait, avec leur esclavage, celui de toute l'humanité. Enchaînée par elles, c'est par elles peut-être que l'humanité se libérera, si cela arrive jamais, si ce n'est pas contraire à sa physiologie même, de tous les préjugés qui l'entravent. Ainsi, ayant très peu le sens de la justice, de la vieille justice que nous sentons si bien et que nous exerçons si mal, elle ne serait nullement choquée, j'en suis persuadé, de voir disparaître l'appareil, lugubre et comique, de la répression criminelle. De temps à autre les journaux qui veulent faire rire aux dépens du passé exhibent des recueils d'anecdotes, tel compte-rendu de procès criminels intentés jadis à des porcs, des chiens

(1) La figure même que Jarry, qui l'avait trouvée dans le *Magasin pittoresque*, donna à son père Ubu. *Le Matin* l'a récemment reproduite.

méchants, des chenilles. C'est très drôle de juger un porc qui a dévoré un petit enfant ; est-ce beaucoup plus drôle que de voir juger un impulsif génésique qui a violé et étranglé une petite fille? Un temps viendra peut-être où les deux sortes d'anecdotes seront mises sur le même plan, si même le procès criminel contre un homme ne paraît pas plus barbare et plus fou. Peut-être se mettra-t-on d'accord, dans la suite des siècles, pour décider qu'une maladie du cerveau doit être soignée par des thérapeutes analogues à ceux à qui on confie les maladies des reins ou celles du foie.

L'activité désordonnée du cerveau qui se produit extérieurement par des gestes nuisibles à la société doit être arrêtée, cela est évident ; mais pourquoi mêler à cette thérapeutique l'idée de justice ! Un cerveau fait ce qu'il peut, comme un rein fait ce qu'il peut. Il fonctionne bien ou fonctionne mal ; en quoi cela regarde-t-il les magistrats? La justice criminelle est contemporaine de la croyance au libre arbitre, mais si on ne professait plus cette naïve croyance, si on admettait, par hasard, que les actes humains sont déterminés, est-ce qu'une telle conception n'apparaîtrait pas telle qu'une horrible parodie? Tout crime devrait être soumis aux médecins criminels qui auraient à délibérer si le patient est guérissable et à quel genre de traitement il doit être soumis, pour prévenir, en cas de libération, le retour de ses actes dangereux. Il y a des cas nettement incurables : internement et observation. Il resterait, pour le jeu de la justice, tous les petits incidents peu dommageables, les espiègleries de la méchanceté humaine, les contestations, les disputes relatives à la propriété, les infractions aux lois arbitraires, etc., et cela serait un peu moins scandaleux. Mais comment faire accepter cela par ceux-là mêmes qui exercent la justice? C'est pourquoi je pense aux femmes, qui ne l'exercent pas, et qui ne craindraient pas à la nier en la remettant en des mains plus sagaces, en des mains de cliniciens. Ce n'est qu'un recours, un recours désespéré, un moyen littéraire pour renouveler un peu les questions.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Henry Spiess : *Chansons captives*, « Mercure de France », 3.5o. — Claude Lorrey : *Stances, Sonnets et Chansons*, Bernard Grasset, 3 5o. — Georges-A. Tournoux : *Les Mines d'amour; Le cœur en exil*, Lille, G. Jouny. — Fabien Mougenot : *La Soldatesque ;* Vasseur, 3.5o. — Gaston Picard : *Les Poèmes idiots*, œuvre posthume de Myriam Meister, édition de « l'Heure qui sonne », o.5o.

Chansons captives. Ce n'est pas ici un livre de verbe sonore et de rimes retentissantes ; les héros et les princesses n'y triomphent point en armures d'or et en simarres d'apparat ; dans une lumière très douce, d'aube ou de crépuscule, ce sont de pâles figures dolen-

tes et voilées, sœurs inquiètes de Monelle, de Mélisande, de Maleine, de Mamore et de cette petite Marie qui aima le chevalier Valbert; jamais elles ne livrent tout leur secret et, comme elles, la poésie de M. Henri Spiess s'efforce vainement à exprimer ce qui ne peut ou ne doit pas être exprimé :

Et malgré ces voix fugitives
Qui parfois traversent la nuit,
Nos chansons demeurent captives
De tout ce qu'on n'a jamais dit.

Tout le mal de l'homme et tout son tourment proviennent de sa curiosité pernicieuse et de son besoin cruel de chercher les causes; quand, par surcroît, il essaie de traduire par des mots sa peine ou sa joie, son mal et son tourment grandissent encore, parce qu'il prétend choisir et que tout choix comporte un risque; il faudrait vivre et chanter simplement :

Laisse-toi vivre... Il n'est utile
Par ce soir moite et nonchalant
Que d'écouter dormir la ville
Au bruit lent des chariots pesants.

Les mots que ton désir assemble,
Atténue, éloigne ou réunit,
Jamais ne parviendront à rendre
Le charme calme de la nuit;

Non plus que ces clartés mouvantes
De l'onde aux paisibles rumeurs
Et pas plus que l'odeur poignante
Des parcs et des jardins en fleurs!

Ecoute, respire, contemple
Et recueille en toi simplement
Tout ce qui luit, parfume et tremble
En ce soir moite et nonchalant.

Cependant, « sans gestes et sans cris », à la façon de son maître Henri Heine, moins l'ironie féroce et tendre de l'*Intermezzo*, c'est avec ses grands chagrins que M. Henri Spiess a composé ses petites chansons; il y eut de rares jours où il consentit à écouter les conseils de sa sagesse et à prendre de l'heure le plaisir bref qu'elle apportait; mais il ne tardait pas à s'apercevoir qu'il avait été dupe de lui-même et de l'odeur chère du corps serré contre son corps : des instants de bonheur communs, il ne restera bientôt rien et ceux qui avaient cru se connaître redeviennent ce qu'ils n'ont cessé d'être, des étrangers :

Qu'étiez-vous sinon le reflet
D'une chimère à jamais vaine?
Mon cœur a gardé son secret
Passez... Je vous connais à peine.

Mais nulle espérance ne détruit l'espoir dans l'âme de ceux qui reçurent le don d'enfance et M. Henri Spiess est de ceux-là :

Cent fois déçu, toujours crédule

et il suffit d'« un peu de ciel ou de souvenir » pour qu'il retourne vers la vie

D'un élan jeune et turbulent.

Il sait d'avance que son élan ne l'emportera pas bien loin et qu'il retombera sur la terre; et si parfois ses chansons frappent l'air d'une aile incertaine, c'est qu'un lien invisible paralyse leur essor et douloureusement les ramène vers le sol ; mais il exagère le scrupule quand il semble s'excuser du souci qu'il prend de ne point écrire au hasard et, bien que son ingénuité ne soit point factice, elle nous toucherait moins si le poète n'était pas aussi parfaitement maître de sa langue et de ses images.

Stances, Sonnets et Chansons. Mme Claude Lorrey a chanté un jour le lied du *Prince au palais en ruines :* le Prince s'était construit une merveilleuse demeure de marbre ; les épaisses murailles enrichies de gemmes, les fenêtres aux vantaux d'or et d'argent le séparaient du monde et dans les salles magnifiques, « pour l'amour de ses cinq sens », c'était une perpétuelle fête de volupté; vint le jour où le malheur heurta la porte, où le palais s'écroula, et le prince connut la beauté du ciel et des campagnes et toute la tendresse et toute la pitié. Il semble que peut-être Mme Claude Lorrey ait été la prisonnière d'un pareil enchantement : mais le palais où elle s'était enfermée devait être plutôt une bibliothèque où s'entassaient les plus beaux livres d'autrefois et d'aujourd'hui ; avant toute voix purement humaine, elle entendit leur voix d'abord et quand elle sortit du palais, elle ne cessa pas de l'entendre, mais elle avait gardé le secret de transmuer et de transfigurer les sentiments et les spectacles et elle put promener sur la face de la terre et sur les visages des hommes un regard émerveillé ou attristé, et partout, après la longue solitude mentale, elle se trouva prête à découvrir la nuance particulière des choses et de l'heure; elle put se disperser d'autant mieux qu'elle avait plus vécu avec elle-même; et elle jeta allègrement, une fois les murailles tombées, ce cri de délivrance et en même temps de désir inassouvi :

O monde, ma patrie !

Voici des images des pays proches et lointains, les villes heureuses qui se mirent dans la Seine et dans le Loing et que viennent assaillir les houles vertes de la forêt de Fontainebleau, et les cités illustres de l'Italie et, là-bas, les maisons blanches et le féroce soleil des rives barbaresques ; et voici le bar de nuit, les alcools, les filles, les faux tziganes et, sur la grève d'un port méditerranéen, les pommes d'amour,

les melons roses, les confitures et les sorbets : hors du palais en ruines, le Prince se construit, où qu'il passe, mille demeures provisoires au gré de son caprice. Cependant son âme, riche de tant de désirs, n'est pas autrement guérie de toute blessure ancienne ; parfois une souffrance oubliée se réveille et c'est, tandis que le soir tombe, la chanson désolée de ceux qui n'attendent plus personne ni plus rien ; pour avoir voulu plus que la beauté et que le plaisir présents, pour avoir évoqué les grandes amantes, Sapho, Thérèse d'Avila, Marceline Desbordes-Valmore, par delà le temps seulement l'âme inquiète de Mme Claude Lorrey espère être écoutée par l'inconnu que lui annoncent les destins et celui-là qui seul la comprendrait n'est pas encore né :

Depuis cent ans et plus je dormirai sous terre.
Hélas ! j'ignorerai le beau soir embaumé
Et ta voix qui dira : « Tendre cœur solitaire,
Que je t'aurais aimé ! »

Par là le prince retourne à sa solitude primitive, mais plus morne; il est le prisonnier de sa propre pensée ; sa délivrance n'est qu'apparente ; cependant, jamais Mme Claude Lorrey ne s'abandonne aux pleurnicheries élégiaques ; jamais sa douleur ne grimace et toujours elle s'exprime en nobles strophes, ainsi qu'il convient quand on est fidèle aux poètes de la Renaissance italienne, anglaise et française et quand on a élu pour guides Shelley et Swinburne.

Le Cœur en exil. Ce livret divers est le premier d'une série qui s'appellera *les Mimes d'amour ;* il ne faudrait pas, sur la foi du titre, penser qu'il s'agit de scènes de la vie contemporaine comme en retracèrent, aux temps alexandrins, Sophron, Hérondas ou Théocrite quand il faisait deviser les commères syracusaines à la procession d'Adonis : M. Georges A. Tournoux composa ces petits poèmes dans la brume d'une ville flamande et il est plus proche de M. Maurice Maeterlinck et de M. Max Elskamp que des Hellènes, ivres de belle lumière. Dans une langue très savante, il s'essaie à la simplicité des chants populaires : il s'excuse de ne savoir que « quelques notes et quelques mots » ; mais il les assemble, avec une rare ingéniosité, et un goût sûr lui empêche de surcharger sa phrase de syllabes inutiles ; la cantilène que je transcris donnera une idée assez exacte de cet art un peu précieux :

I

— Je cueille les roses de la treille, mon père.
— Pour qui, mon fils, pour qui, mon fils ?
— Mon père, pour elle, pour elle.
— Tu l'aimes, mon fils, tu l'aimes !
— O mon père, mon père, je cueille les roses de la treille.

II

— Je cherche les tristes anthémis, ma sœur.
— Pour qui, mon frère, pour qui, mon frère ?
— Ma sœur, pour elle, pour elle.
— Ton pauvre cœur, mon frère, ton pauvre cœur ?
— Il est plein d'anthémis, ô ma sœur, ô ma sœur !

III

— Je veux l'anémone des ruines, ma mère.
— Pourquoi, mon fils, pourquoi, mon fils ?
— Elle est pâle comme elle, ma mère, et froide, ma mère bonne
— Qui donc, mon fils, qui donc, mon fils !
— La fleur d'un jour, ma mère, la fleur d'un jour.

La Soldatesque. Paul-Louis Courier, excellent écrivain de terroir, fut un assez piètre militaire ; M. Fabien Mougenot, capitaine de dragons, je crois, aime fort son métier et c'est par antiphrase qu'il appelle l'armée « la soldatesque » : car pour n'être pas aussi savoureux en son parler que Paul-Louis, il ne méprise pas entièrement les bonnes lettres et serait très navré que l'on interprétât au sens strict le sonnet liminaire :

Comme la fille
De pacotille :
Clarisse, Ida,
Cours la chambrée
Sans être ambrée,
Ruine à soldat !

Il se plaît à rappeler, selon Collidieux, que « cette énergie, nos soldats la devaient à la culture des lettres » et que le général de Causse, qui mourut devant Dégo, était un bon lettré et « trompait, par des vers, « l'ennui, le feu, la faim » ; les épigraphes seules de ses poèmes attestent des lectures nombreuses et éclectiques : Anaïs Ségalas s'y rencontre avec M. Anatole France, Baudelaire et Leconte de Lisle avec le Sar Peladan, M. G. d'Annunzio avec Henri Heine. Ce n'est aucunement œuvre de soudard ; les commentaires de Montluc sont plus familiers à M. Fabien Mougenot que l'argot contemporain des casernes : tel morceau de langue archaïque touchant un épisode fameux de la vie de Bayard indique une connaissance très précise des termes, et si des personnes mal informées lui reprochaient d'avoir employé un mot anachronique dans cet alexandrin :

Il passait les fossés creusés par les taupains,

et s'étonnaient qu'il fît figurer à la bataille de Novare ou d'Ivrée d'anciens élèves de l'école polytechnique, il les renverrait aux historiens du seizième siècle, voire à Rabelais : tout au plus y a-t-il là une très

curieuse filiation des sens, M. Fabien Mougenot ne prétendit jamais à s'égaler à cet officier tôt démissionnaire que fut Alfred de Vigny : du moins, en leur genre, ses vers sont-ils, par leur verve, par leur vocabulaire, très supérieurs à ceux de maints civils qui soufflent de toutes leurs forces dans les trompettes de cuivre.

Les Poèmes idiots. Il n'est défendu à quiconque de refaire, selon les ridicules du jour, *le Parnassiculet contemporain* ou *les Déliquescences d'André Floupette ;* M. Gaston Picard s'est amusé à publier, sous le couvert de Myriam Mester, « hypothétique poétesse belge d'expression française », dix-neuf poèmes parodiques ; c'est à tort seulement qu'il les veut prétendre belges ; il se trouve en France propre nombre de versificateurs qui imitent maladroitement Mme de Noailles, MM. de Régnier, Francis Jammes, Verhaeren, et quelques autres encore ; et cela n'enlève rien d'ailleurs à l'admiration que nous avons pour les originaux de ces détestables copies. Que si M. Gaston Picard voulait chercher de très fines critiques sous forme parodique, il en trouverait précisément dans une revue belge, *le Masque*, qui se publie à Bruxelles : mais il se soucie moins de cela que d'une grande querelle avec M. J. Ernest-Charles, et M. J. Ernest-Charles ne fut jamais, à notre savoir, en aucune façon, poète lyrique.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

C.-M. Savarit : *Les Solitaires*, Ficker, 3 fr. 50. — Claude Farrère : *La Maison des hommes vivants*, « Les Annales », 3.50. — Charles-Henry Hirsch : *Amaury d'Ornières*, Fasquelle, 3.50. — Paul Reboux : *La Petite Papacoda*. — Louis Latzarus : *La Demoiselle de la rue des Notaires*, Calmann-Lévy, 3.50. — Gustave Guesviller : *La Fille de M. Mahout*, Bernard Grasset, 3.50. — Paul Lacour : *Le Secret d'Antoine*, Plon, 3.50. — Jehan d'Ivray : *Au cœur du Harem*, Juven, 3.50. — H. Peyre de Bétouzet : *Dans les décombres*, Fontemoing, 3.50. — Alexandre Bonnel : *Bob d'Argant débauché*, Daragon, 3.50. — Léon Berthaut : *Honneur et Patrie*, E. Flammarion, 3.50. — Joseph Perier : *Les Destins tragiques*, Figuière, 3.50.

Les Solitaires, par C. M. Savarit. Je ne puis dire, heureusement ou malheureusement, que ce que je pense : ce roman, très long, trop détaillé, un peu fatigant à lire, ne me plaît pas, mais c'est une œuvre des plus remarquables, des plus honorables, qui contient une grosse somme de travail et une patiente étude de nos jeunes mœurs littéraires. Il faut avouer aussi que je ne sais pas bien pourquoi il me déplaît. J'aime par-dessus tout l'effort de l'écrivain se dépouillant de tous les attraits coutumiers pour tendre vers l'absolue probité de son art. L'auteur, ici, pouvait et devait plaire facilement, il possède un style joli, de la grâce naturelle, une certaine préciosité des termes et il n'avait qu'à se pencher vers les faciles effets littéraires. Il semble ne pas l'avoir voulu pour atteindre plus haut, pour se consacrer à une synthèse de certaines âmes, de celles qui sont abandonnées, parce

qu'incomprises du grand public, et justement cet effort noble le condamne à ne pas plaire... à tout le monde. Serais-je tout le monde? Peut-être bien dans le sens de la nervosité du jugement. Il conviendrait d'appuyer les yeux où il faut, c'est le secret de mieux comprendre et je n'ai pas eu le temps ou le bon vouloir nécessaire ; cependant, j'ai relu quelques chapitres. J'ai vu se détacher de la masse du roman le fin et triste profil de M. Signault, le poète prophète, le masque intelligent, un peu effaré, de Mécislas, la sombre figure, quoique encore si jeune, d'Henryot, l'anarchiste ; j'ai vu et reconnu beaucoup de mes contemporains saisis dans leurs poses naturelles, mais comme en ombres tamisées par la douceur du procédé. M. Savarit est un poète. Il écrit sa prose en poète et on lui doit de le lire plus attentivement qu'un autre. Il fuit les moyens violents ou déclarés jadis romantiques. Son œuvre est un examen de conscience. Il n'y faut pas chercher les ficelles du théâtre. C'est en le relisant qu'on le sent discrètement fier de sa force patiente et de la distinction de son geste. Toute cette humanité en révolte contre la société actuelle, ces fameux intellectuels farouchement épris du meilleur devenir et qui tuent ou se tuent pour l'affranchissement des préjugés sont beaucoup plus puissants aperçus sous cette câlinerie du verbe de l'auteur que brutalement étalés en plein jour de l'antithèse. Sobel, qui lutte contre ses propres instincts devant l'œuvre d'amour plus haute que l'œuvre de chair, et Mady, qui ose vivre pour un idéal malgré sa première indignité de femelle, sont deux héros comme les temps modernes doivent en souhaiter. J'ai dit que ce livre ne me plaisait pas et que je ne savais pas bien en quoi il me déplaisait. J'ajouterai que je n'hésite pas à le placer avant ceux qui me plaisent, parce qu'une volonté qui est au-dessus de la mienne m'amène à penser qu'il possède une valeur très en dehors des caprices d'une lecture ; *Solitaire* lui-même, il est doué de la force qui érige ou démolit des cités de livres ; il est à la fois une conviction et un individu. Or, pour édifier un amour, un temple ou un nouveau code, il suffit d'un seul être vraiment doué de la pureté d'intention.

La Maison des hommes vivants, par Claude Farrère. D'une belle imagination, ce conte effrayant, qui a toute la valeur d'une belle confession, est un curieux mélange de rêves d'un autre temps, d'accord avec les visions de la science de demain. Il n'est pas plus permis de renoncer à la pierre philosophale qu'il n'est défendu de croire à l'immortalité du corps. Mais tous les savants, tous les penseurs, tous les flaireurs de vérités ont le but avoué du mystérieux, d'arrêter la course de la vie au point où elle paraît la plus agréable. Si on pouvait ne pas vieillir ! Or, voici que le capitaine André Narcy, décédé à l'âge de 33 ans, se survit dans un vieillard que personne, pas même son amante de la veille, ne peut reconnaître.

Il a dédoublé sa personne pour sauver sa belle amie et durant qu'on l'enterre, il assiste en chair et en os (en ce qui lui reste de chair et d'os !) à son propre désagrègement et il va mourir aussi de ce qu'il a pu vieillir sans en prendre l'habitude. L'apparition des hommes vampires est une amusante — et combien cruelle — restitution de la mentalité des hommes qui croyaient à la puissance occulte du fameux comte de Saint-Germain. Très puérils, fort bien élevés, terriblement jouisseurs, ces gens véritablement revenus chez nous à l'époque des aéroplanes nous sembleraient certainement plus démoniaques et plus dangereux que tous les engins de destruction rapide avec leurs théories de courtoise indifférence pour le plus faible. *La Maison des hommes vivants* est de celle où on laisse toute espérance dès la porte ouverte. Mais, le livre fermé, on regrette tout de même d'avoir à en sortir pour retomber dans la si plate réalité.

Amaury d'Ornières, par Charles-Henry Hirsch. Nous retrouvons le sinistre dandy, j'allais dire bandit, qui n'a d'excuse qu'en son amour pour Nini Godache et nous le voyons courir les aventures outre-Manche parmi les aventuriers de son espèce, quoique moins racés. Tous ces personnages, qui se meuvent en plein crime et évoluent selon le caprice et la fougue de leurs passions, sont surprenants de vérité. Tenus en laisse par la seule déduction logique de leur créateur, ils sont des êtres vivants et parfaitement naturels. C'est à croire que l'auteur a retrouvé le secret du grand Balzac et peut nous prouver que les pires fictions sorties d'un cerveau humain sont simplement des actes humains à l'état latent. Ce qu'il faut surtout admirer dans ces récits fantaisistes, c'est l'exactitude du mot et du détail qui transforment presque toujours la situation romanesque en étude de mœurs. Tout ce pauvre intérieur de ménage d'ouvriers, cette famille des Godache, est absolument pris sur le fait, mais où le naturaliste d'hier aurait photographié le fait ennuyeux, Charles-Henry Hirsch a peint, de main de maître, le fait curieux et c'est pour cela qu'il faut tout espérer du naturaliste de demain. Balzac n'était pas autre chose que le précurseur de la vie moderne, alors, préférons les précurseurs aux radoteurs !

La Petite Papacoda, par Paul Reboux. Un gros, gros volume, cette petite Papacoda, mais, ô douce surprise, ce japon français qui nous enveloppe une histoire napolitaine est coupé ! Mon Dieu, oui ! L'auteur a eu cette charmante attention. Un papier de luxe c'est agréable, pourtant le luxe d'une attention l'est plus encore ! Et si tous les auteurs se donnaient la peine de couper eux-mêmes les pages de leurs œuvres !.... Nous serions trop heureux et la position du critique serait assez tenable. *La Petite Papacoda*, qui est Napolitaine tout en ayant une robe de japon français décousue aux bons endroits, me fait l'effet d'une brave petite midinette parisienne

aussi honnête que mal apparentée. Gennaro l'antiquaire est un type de commerçant très bon enfant, pas plus voleur que bien d'autres et surtout beaucoup plus accessible à tous les genres d'enthousiasme. Il est amoureux de sa dentellière, c'est dans l'ordre, et il fait des bêtises communes à tous les amoureux. Seulement, une philosophie tendre, dont les amertumes se sucrent de tout le miel du soleil de là-bas, préside aux gestes dramatiques de ce monde joyeux, un peu bavard, plus près de la comédie que du drame On s'embrasse et on se pardonne. Le pittoresque d'une image l'emporte sur la jalousie qu'elle doit susciter et c'est ainsi que Gennaro s'efface devant les jeunes meurtriers de son vieux bonheur. (A méditer, pour le voyageur dont la bourse est bien garnie, les instructions relatives à l'antiquité des objets de vitrine fabriqués par Lorenzo Silvestri.)

La Demoiselle de la rue des Notaires, par Louis Latzarus. Il n'est pire malheur pour une femme que de ne pas savoir tomber quand elle en a le désir. La pauvre fille, dont le cœur fut étouffé par l'herbe qui poussait entre les pavés de cette rue néfaste, est morte d'avance à l'amour parce qu'elle a pu vivre dans l'ennui sans révolte. Généralement, la flamme se meurt où il n'y a pas d'élément de combustion et bien des incendies sont en quelque sorte de véritables miracles ; les incendies passionnés sont aussi de très beaux spectacles pour le témoin désintéressé. Mlle Ramelet restera donc vieille fille dans la rue des Notaires et peut-être heureuse parce qu'elle sera chez elle. En somme, l'amour n'est qu'un intrus, un passant mal élevé, indigne d'avoir une maison... chez les notaires.

La Fille de M. Mahout, par Gustave Guesviller. Une autre jeune fille dont la douce obéissance à la vie stupidement quotidienne n'est pas récompensée. Victime de sa mère, une bavarde et une sotte, de son oncle, un avare et un monstrueux égoïste, elle finira dans les bonnes œuvres, en écoutant la pluie tomber. (A citer le premier chapitre sur la pluie et la mort du père Mahout, « qui n'a pas peur de l'eau ».)

Le Secret d'Antoine, par Paul Lacour. C'est le roman du jeune ingénieur pauvre, qui finit par épouser la fille du patron ; mais il faut lui rendre cette justice : il est intéressant par la fraîcheur de certains détails et la réalité des situations. Le type du père qui ne veut pas marier son fils et entrave toutes les machinations de sa femme est amusant.

Au cœur du harem, par Jehan d'Ivray. Des mœurs curieuses, sinon mystérieuses. Des usages plus pittoresques vraiment que barbares. Toutes ces femmes réunies dans l'ombre pour papoter, intriguer, se farder, manger des confitures et se plaindre de leur peu de liberté ont une grande analogie avec leurs sœurs occidentales. C'est-à-dire que leurs sœurs françaises qui portent les robes trop étroites et les

chapeaux trop larges volontairement me semblent encore plus ridicules que les créatures voilées par une volonté supérieure à leur entendement et qui n'osent pas encore se dépouiller du voile sans un ordre suprême. Du même auteur nous avons eu *le Prince Mourad* et nous aurons *Nos frères de lettres*. Jehan d'Ivray est une femme, et une femme charmante, qui n'en est pas à ses débuts dans les lettres parisiennes.

Dans les décombres, par Peyre le Bétouzet. Il est toujours désolant de devenir amoureux de la fille après l'avoir été de la mère. Ce pauvre diable de *raté*, professeur, poète ou amant, n'arrive à rien, mais il a un beau suicide dans les décombres de sa vie. Maintenant qu'il me permette de lui dire, à lui ou à son ombre, qu'après la scène des moutons il lui fallait, en effet, être devenu la pire des loques humaines pour ne pas avoir eu même l'idée de fouetter publiquement la jeune drôlesse retour du nouveau monde. On a toujours le droit de frapper une imbécile, si on n'a pas celui de blesser une bête. Du reste, ayant tué un *Radis-noir*... le raté et cette charmante enfant sont égaux... en intelligence.

Bob d'Argant, débauché, par Alexandre Bonnel. On n'est pas un débauché quand on succombe à une tentation. C'est cette petite fille de 14 ans qui est une débauchée, et encore... Maintenant je ne vois pas pourquoi tous ces gens-là ne se trouveraient pas bien de vivre en famille et tout peut se terminer à l'entière satisfaction d'un moralisateur même grincheux.

Honneur et Patrie, par Léon Berthaut. Que si Messieurs les officiers de marine veulent se contempler dans un pur miroir ils se regardent dans ce livre. Mais peut-être préfèrent-ils Loti ou Farrère ?

Les Destins tragiques, par Joseph Périer. Petits contes de sombre allure. Un bouquet d'iris noirs, des fleurs du mal.

Memento. — Plusieurs lecteurs d'*Adilé Sultane* m'ayant demandé avec insistance qui était *la Circassienne* qui signait ce roman avec M. Victor Barrucand, je puis leur répondre que cette Circassienne s'appelle Mme Pilon-Fleury. C'est une femme de lettres déjà connue et ayant déjà publié d'autres œuvres de valeur sous sa seule signature.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Georges Gendarme de Bévotte : *La Légende de Don Juan*. I. *Son Evolution dans la Littérature, des origines au Romantisme*. II. *Du Romantisme à l'époque contemporaine*, 2 vol. in-18, 3.5o chac., Hachette. — Eugène Lovinesco: *Jean-Jacques Weiss et son œuvre littéraire*, 1 vol. in-8, 3.5o, Typographie Philippe Renouard. — A. Varloy : *Gustave Nadaud, sa Vie et ses Œuvres (1820-1893)*, 1 vol. in-18, 3. 5o, H. Daragon. — Han Ryner : *Le Cinquième Evangile*, 1 vol. in-18, 3.5o, F. Figuières. — Han Ryner : *Jules Renard ou de l'Humorisme à l'Art classique*,

1 plaq. in-18, 1 fr., E. Figuières. — Laurent Tailhade : *Un monde qui finit*, 1 vol. in-16, 2 fr., Messein.

M. Georges Gendarme de Bévotte expose dans ces deux volumes **la Légende de Don Juan**, et étudie son évolution dans la littérature, des origines au Romantisme et du Romantisme à l'époque contemporaine. Il constate combien la diffusion de cette légende a été rapide et générale. Dès le XVIIe siècle, la plupart des pays de l'Europe l'ont « accueillie et adoptée ». C'est qu'elle porte en elle « des éléments assimilables à tous les lieux et à tous les temps, qui lui permettent de traverser indistinctement les âges et les peuples, en s'adaptant à chacun d'eux ». Cependant, l'antiquité a ignoré le donjuanisme, et M. de Bévotte nous en dit les raisons : Don Juan n'est pas seulement le chercheur d'amour, il est aussi « le défenseur des lois naturelles et des droits individuels contre les lois humaines et religieuses » ; il est nietzschéen, pourrait-on dire, et veut renverser les valeurs morales établies. Le débauché qui obéit spontanément à ses instincts, ajoute l'auteur, n'est pas un Don Juan complet : ce n'est qu'un sensuel.

Ce libertin a existé dans la société grecque : une civilisation qui a produit l'Epicurisme, qui a proclamé que la vérité est dans l'obéissance à la nature, devait enfanter des hommes vivant pour l'amour. Aux yeux du sage, la vertu n'était autre chose que la poursuite du bonheur..... Ainsi, dans les sociétés antiques, l'amour est partout, dans les cieux comme sur la terre.

Loin de le condamner, le philosophe proclame qu'il n'est point de sentiment plus naturel et, par conséquent, plus légitime, plus sacré même. On aime en toute liberté, sans être arrêté par des scrupules de conscience, par l'interdiction des lois, par la sévérité des mœurs. L'union que n'a sanctionnée aucun rite religieux ou légal n'est une révolte ni contre la religion, ni contre la loi. Don Juan étant partout, il n'y a pas à vrai dire de Don Juans.

C'est la religion qui, la première, a inscrit dans ses commandements :

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement

qui a produit le donjuanisme.

Don Juan est l'homme aiguillonné par l'amour, en lutte contre un Dieu qui le défend. Le jour où, à l'amant de la chair, le christianisme avait dit : tu aimeras en esprit ; le jour où, à l'adorateur de la beauté féminine, les Pères de l'Eglise avaient présenté la femme comme une créature corrompue et corruptrice, le donjuanisme devait naître comme une protestation de l'instinct.

C'est cette protestation de l'instinct sexuel et sentimental que M. de Bévotte étudie, dans ses multiples manifestations, à travers la

littérature des derniers siècles. La légende de Don Juan s'adapte à toutes les nuances successives de la sensibilité, et tout en conservant « quelques caractères fondamentaux et fixes », elle n'a cessé d'évoluer « suivant les circonstances, les idées, les temps et les pays ». En France, au milieu du XVIIe siècle, sous l'influence de la philosophie des Libertins, Don Juan incarne l'esprit de révolte contre la morale et contre la foi. Au XVIIIe siècle, l'esprit n'ayant plus à se révolter contre une morale facile et une foi ébranlée, le donjuanisme se traduira par la cruauté froide de Valmont et le sadisme. Le Romantisme devait faire de Don Juan son héros de prédilection, symbolisant « un esprit audacieux et libre, dégagé des vieux préjugés et des anciennes croyances, partisan d'une morale plus large et plus naturelle ». C'est le Don Juan de Byron, de Musset. A ces influences littéraires, s'ajoutent des influences philosophiques. En Allemagne, l'idéalisme de Shelling et de Hégel « condamne en Don Juan le matérialisme grossier, et montre l'impuissance des sens à donner à l'homme le bonheur. Don Juan, découvrant la contradiction entre la vie et ses aspirations, aboutit à un amer scepticisme, au doute et au suicide ». Enfin, le XXe siècle, « élargissant la signification symbolique du héros, met en lui ses aspirations vers un ordre social meilleur. On le considère comme un homme-force qui concentre toutes les énergies de sa race et de son temps, l'homme qui, dégageant des faiblesses et des vices de l'humanité ses éléments de grandeur, doit la conduire à un avenir de bonheur et de justice. Don Juan épouse les rêveries des sociologues mystiques.

Les toutes dernières conceptions du donjuanisme nous montrent le héros, au bout de ses aventures, découvrant la pureté de son propre cœur, au contact d'une jeune fille qui lui révèle le sens de l'amour, ce qui est d'une philosophie puérile; Don Juan a vieilli. Mais voici que le poète Henri de Régnier nous fait assister à ses funérailles : la face du mort est restée rose.

La jeunesse fleurit sur sa peau satinée.

Le soir, quand on descendit le corps au tombeau, trois femmes amoureuses s'approchèrent pour un dernier adieu. Alors, elles aperçurent, soulevant la pierre du sépulcre,

Un ange aux ailes d'or et pareil à l'amour.

Mort, Don juan, ainsi que le Christ, sera encore adoré, et deviendra le dieu d'une toujours vivante et toujours nouvelle religion.

§

Jean-Jacques Weiss et son œuvre littéraire, par Eugène Lovinesco. En tête de cette étude, M. Emile Faguet a écrit une rapide préface, légère et de bonne volonté. On s'aperçoit, après

avoir lu le volume, que cet avant-propos n'est en somme qu'un compte-rendu du livre. Ces trois pages signées de M. Faguet n'ajoutent rien à la valeur de cette étude : elles sont donc inutiles. M. Faguet écrit, d'après M. Lovinesco, à propos de Weiss : « Son cœur valait mieux que son esprit, qui valait beaucoup. Il était bon et tendre et il fondait toute la morale humaine sur la bonté. » De là les erreurs et les défaillances de son jugement et de sa critique. Weiss ne comprend pas que Flaubert ne soit pas ému par les souffrances de son héroïne, cette Emma Bovary qui succombe à la triple fatalité du tempérament, de l'éducation et d'un mariage absurde : « la vraie cause de ses égarements existait donc en dehors d'elle. » Mais surtout ce qui déplaisait à Weiss dans le roman de Flaubert, c'est que *Madame Bovary* est une charge contre le romanesque et l'amour romantique, comme *Don Quichotte* contre la chevalerie. Weiss était romanesque, et le genre de littérature qu'il affectionnait était celui de Scribe, que M. Lovinesco définit ainsi, avec justesse : « Une poésie issue d'une conception romanesque et conventionnellement optimiste du monde, une poésie gaie et franche qui se dégage de la vue superficielle des choses et d'une fantaisie infiniment riche. » Weiss, qui était classique, aimait cependant le superficiel et le convenu. En réalité, il se laissait dominer par sa sensibilité, et faisait de la critique avec son cœur, ce qui est une très mauvaise méthode.

Je ne puis ici raconter sa vie qui est, ainsi que son œuvre, pleine de contradictions. Après avoir, pendant dix ans, combattu l'Empire avec la plus sincère conviction « dans des polémiques restées presque célèbres », il se rallie au régime juste au moment de sa chute. Devenu l'ami de Thiers, Weiss, raconte Sarcey, voulut obtenir une ambassade en Perse. L'histoire est amusante :

M. Thiers, écrit Sarcey, lui avait, non pas positivement promis cette ambassade, mais au moins laissé espérer. Weiss me confiait ses désirs et l'ennui qu'il sentait à se voir lanterner par le président de la République.

— « Mais enfin, lui disais-je, le voyant se faire tant de mauvais sang pour une chose qui, à mon avis, n'en valait pas la peine, quelle est cette rage d'aller en Perse ?

— « Ecoute, me dit-il, voilà longtemps que je médite d'écrire la vie d'Alexandre. Je tiens à visiter tous les pays qu'il a parcourus et conquis ; je ne puis le faire qu'avec un titre officiel qui m'ouvrira toutes les routes, qui mettra entre mes mains ce qui peut rester de documents de ses expéditions. En Perse, il n'y a pas de question politique ; il vient peu de Français ; j'aurai donc tout mon temps pour mener à bien un grand ouvrage qui vaudra mieux, je l'espère, que l'histoire de Quinte-Curce.

Weiss eut toujours une prédilection pour l'histoire. Etait-ce son bovarysme ? Sa critique fut de la critique historique, et comme il l'écrivit lui-même, « c'est encore, c'est surtout l'histoire que j'ai cherchée dans l'étude des lettres ».

§

Gustave Nadaud. *Sa Vie et ses Œuvres*, par A. Varloy. Cette biographie, cet éloge du chansonnier nous donne l'occasion de relire quelques-unes de ses spirituelles chansons, dont la simplicité étonne. C'est que, comme le dit M. Jacques Normand : *le Chat Noir* a passé là-dessus. En lisant *les Trois Hussards*, on se demande si ce n'est pas une vieille chanson populaire, qu'oublia de cueillir Gérard de Nerval :

Sonneur, quand tu verras ma mère,
Va la saluer chapeau bas ;
Dis-lui que je suis à la guerre
Et que je n'en reviendrai pas.

Dans ce volume, des fragments inédits d'un Carnet de voyage en Italie; Nadaud n'a rien vu ; il chantait sans doute.

§

Le Cinquième Evangile, de M. Han Ryner, est un beau livre, un beau poème qui redonne à la pensée du Christ toute sa pureté humaine : « Je t'invite, ô fils de l'homme, à une ascension nouvelle. Pour que, dans la clarté sincère du soleil, tu montes vers le sommet réel et pour que tu deviennes enfin, ô Fils de l'Homme, un homme. » Puisque, écrit le nouvel évangéliste, le souvenir de Jésus, « fluide et flottant comme un fantôme », a pris les formes successives des poètes qui se croyaient des historiens, « il prendra bien encore la forme d'un rêveur qui n'ignore point que son rêve est un rêve ».

L'Evangile Nouveau de Jésus est une leçon de vie et non plus une leçon de mort. Et lorsque Jésus, non pas ressuscité puisqu'il ne mourut pas sur la croix, rencontra Saul sur le chemin de Damas, celui-ci crut que Jésus avait vaincu la mort. Et il se mit à prêcher la résurrection pour quiconque croirait au Christ...

Et, sous le nom de liberté, il établit une servitude nouvelle.
Car, au lieu de la servitude des mains, il établit la servitude des esprits.
Et, s'il détruisit la foi à la Loi, ce fut pour édifier la loi de la Foi.

A signaler aussi, de M. Han Ryner, cette petite plaquette sur **Jules Renard ou de l'Humorisme à l'Art classique.** M. Han Ryner nous dit la méthode de déformation des images qui caractérise Jules Renard, mais aussi la sincérité de sa vision et de son écriture classique comme celle de son maître La Bruyère.

§

Dans ces pages sur la *Dévotion à la Croix*, de Calderon, et sur *Don Quichotte de la Manche* réunies sous ce titre caractéristique : **Un monde qui finit**, M. Laurent Tailhade a fait passer toute

la ferveur mystique de l'Espagne. Il nous dit la beauté de ce « poème vesperal écrit au déclin d'un monde » par Cervantès, et nous fait comprendre le merveilleux besoin d'idéalisme que symbolise le Chevalier Errant. Les ouvrages de cette envergure, ajoute-t-il, offrent « quelque chose d'âpre, de puissant et de cordial... C'est l'amertume des grands vins, la salure des vagues, le rude parfum de l'Océan ».

Et voici qu'à côté de Cervantès il nous montre Ignace de Loyola, empruntant à Don Quichotte, pour orienter ses contemporains vers un mysticisme nouveau, « sa méthode intérieure, le procédé favorable à créer l'illusion ».

Et cette méthode d'hallucination a bouleversé le monde. Nous sommes tous semblables au Chevalier de la Manche, et aux disciples de Loyola qui rêvaient au Paradis : le bonheur est une hallucination.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURES ANTIQUES

Les Manuscrits de la mission Pelliot. — On commence à pouvoir apprécier au juste les résultats de la mission Pelliot : ils dépassent toutes les espérances qui, pourtant, étaient grandes.

M. Paul Pelliot, à la tête d'une expédition scientifique qui devait traverser l'Asie centrale, quittait Paris le 15 juin 1906. Il arrivait à Kachgar le 1er septembre. Le 17 octobre, il prenait la route de Koutchar; on savait, par d'anciennes histoires chinoises, qu'il y avait eu là un royaume important, riche, civilisé; le pays avait été peu exploré encore, et l'on pensait y faire d'utiles découvertes.

Sur le chemin de Koutchar, M. Pelliot s'arrêta à Toumchouq, et là, dans les ruines d'un monastère bouddhique, il trouva un grand nombre de figurines en terre. Elles appartiennent à cet art très curieux qu'on appelle art gréco-bouddhique ; des artistes, manifestement pénétrés par la culture hellénique, rendent les conceptions du bouddhisme indien. On peut voir aujourd'hui, au Louvre, les figurines déterrées par M. Pelliot; et l'on y peut admirer deux fragments de bas-reliefs, trouvés aussi à Toumchouq, et qui sont d'une réelle beauté.

En janvier 1907, M. Pelliot atteignit l'oasis de Koutchar. Des grottes sacrées venaient d'y être explorées par la mission allemande que dirigeait M. Grünwedel, mais l'ancien temple de Douldour-Aqour n'avait pas encore été fouillé. Dans les ruines de ce temple, la mission fit une récolte des plus fructueuses : elle en emporta des bois sculptés, des monnaies, des sceaux, des tablettes couvertes d'inscriptions, et, enfin, un nombre considérable de manuscrits.

M. Pelliot quitta Koutchar en octobre 1907. Après de brefs séjours

en divers lieux, il parvint à Touen-Houang. Touen-Houang est à douze cents kilomètres environ de Douldour-Aqour. Il s'y trouve une grotte sacrée d'où M. Pelliot a tiré la majeure partie des manuscrits qu'il a rapportés.

La grotte de Touen-Houang a deux mètres cinquante à peu près dans toutes les dimensions. Quelque temps avant le passage de M. Pelliot, elle avait été visitée par M. Stein, chef d'une mission anglaise; M. Stein en avait extrait déjà un certain nombre de manuscrits, de quoi remplir une trentaine de caisses. Une caisse d'explorateur ne peut pas contenir beaucoup de documents; destinée à un long transport d'oasis en oasis, elle est assez petite, et doit rester légère; de plus, il faut protéger les objets qu'on y enferme contre les heurts et les intempéries, et chacun d'eux est scrupuleusement enveloppé dans de la ouate, du bois et du papier. M. Stein n'emportait donc, dans ses caisses, qu'assez peu de manuscrits, et c'est avec joie que M. Pelliot constata qu'il en restait plusieurs milliers à étudier.

De Touen Houang, par Sou-tcheou, Kan-tcheou et Si-ngan-fou, la mission gagna Pékin, puis Changhaï. En 1909, M. Pelliot était de retour à Paris.

Les manuscrits qu'il a rapportés sont aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Il les inventorie et les classe, et, avec la collaboration de savants tels que MM. Sylvain Lévi, Chavannes, Meillet, Gauthiot, il en étudie le contenu.

On peut dès maintenant affirmer que les manuscrits de M. Pelliot sont d'un rare intérêt, et que leur étude renouvellera les connaissances que nous avons sur la littérature, l'histoire et les religions de l'Asie centrale.

Partout où il a passé, M. Pelliot a trouvé des documents en langues diverses, mais identiques d'un dépôt à l'autre; il y a des textes en sanskrit, en chinois, en sogdien, en tukhârî, en est-iranien; quelques-uns sont en hébreu ou en turc; certains enfin sont en une langue non classée encore.

Le sogdien, la tukhârî, l'est-iranien sont des langues peu connues jusqu'ici. Les manuscrits de M. Pelliot aideront beaucoup à les pénétrer.

Les missions allemandes avaient déjà trouvé, à Tourfan — station située entre Koutchar et Touen-Houang — un dépôt de textes sogdiens. M. F. W. K. Müller, de Berlin, a déchiffré l'écriture, et le professeur Andréas, de Gottingen, a interprété quelques fragments des manuscrits découverts à Tourfan : ces fragments sont d'origine chrétienne. Parmi les manuscrits de la mission française, il en est un qui vient d'être déchiffré par M. Gauthiot et identifié par M. Pelliot : il contient la traduction sogdienne d'un sûtra bouddhique, exclu du

canon chinois par condamnation impériale, mais conservé au Japon. Le sogdien est une langue iranienne, apparentée, mais d'assez loin, au perse et au pehlvi, et de plus près, à des parlers encore vivants dans les montagnes du Pâmir et du Caucase.

La tukâhrî fut connue d'abord par un feuillet mutilé que M. Stein découvrit en 1900 près de Khotan, au sud du Turkestan chinois. Depuis, les Allemands ont trouvé à Tourfan et à Koutchar de nombreux documents en cette langue. La tukhârî est une langue entièrement nouvelle, aisément reconnue comme indo-européenne, à l'aide des gloses sanskrites lues en marge des manuscrits. Père s'y dit *pâcar*, mère *mâcar*, huit *okdh*. On y reconnaît deux dialectes qu'on désigne par A et B, et entre lesquels il y a à peu près les mêmes rapports et les mêmes différences qu'entre le français et l'espagnol. Les textes trouvés à Tourfan sont presque tous en tukhârî A; ceux qu'a rapportés M. Pelliot, tant de Douldour-Aqour que de Touen-Houang, sont tous en tukhârî B. Il existe trois bilingues tukârî-sanskrits : un explorateur russe, M. Berezowski, en a trouvé un à Koutchar : il contient un feuillet du célèbre recueil de morale bouddhique, le *Dhammapada;* les deux autres sont dans la collection de M. Pelliot : un feuillet du *Dhammapada* provient de Douldour-Aqour et, de Touen-Houang, ont été rapportés deux feuillets d'un traité de médecine.

L'est-iranien est, comme le sogdien, apparenté aux langues de la Perse, mais de plus loin encore. M. Stein a rapporté les traductions du sanskrit en cette langue de deux traités bouddhiques populaires, l'un de métaphysique, l'autre d'eschatologie, la *Vajracchedikâ* et l'*Aparimitâyuh sûtra*. Dès maintenant on a reconnu parmi les nombreux documents en est-iranien que possède M. Pelliot diverses traductions de textes bouddhiques, et notamment une partie du *Suvarnaprabhâsa*, un des grands traités populaires. Il est facile d'identifier de pareils textes : les noms propres et les termes techniques transcrits et non traduits servent de repères.

Il n'y a aucun rapprochement à faire entre les manuscrits en des langues récemment découvertes et ceux qu'avait fabriqués, il y a quelque temps, un faussaire nommé Islam Akhun. Les faux d'Islam Akhun n'ont jamais pu être interprétés ni même lus. M. Hörnle, qui les a publiés et qui avait été chargé officiellement de les examiner en même temps que les documents authentiques de Bower, de Godfrey et de Macartney, les avait immédiatement classés à part, et il avait déclaré que les caractères lui en étaient complètement inconnus, et qu'il ne les croyait pas aussi anciens que les autres manuscrits venus de Koutchar. M. Hörnle avait, à première vue, pressenti le faux. L'authenticité des textes de M. Pelliot est garantie par les trouvailles simultanées de M. Stein, de MM. Grünwedel et von

Lecoq, de M. Berezowski ; les langues nouvelles sont écrites en caractères connus ou faciles à déchiffrer, et les grammaires et les lexiques en sont régulièrement constitués.

L'authenticité des manuscrits est garantie encore par la haute valeur scientifique de M. Paul Pelliot, homme averti, qui a été à bonne école et qui connaît toutes les règles de la saine critique. Il ne se laisserait pas duper par des faussaires ignorants et grossiers, et à des faussaires subtils et savants il eût fallu des connaissances invraisemblables en linguistique et en théologie pour fabriquer les textes qu'il a découverts. Qu'à MM. Senart, Sylvain Lévi, Foucher et Finot se joignent MM. Meillet, Chavannes, Loisy et Gauthiot, et ils auront beau user de toutes leurs lumières, ils ne réussiront pas à composer les manuscrits de M. Pelliot. D'ailleurs, il suffit de voir la plupart d'entre eux pour être convaincu de leur ancienneté.

En même temps que ses manuscrits, M. Pelliot inventoriera une partie de ceux de M. Stein. M. Stein en effet a obtenu du gouvernement britannique que les manuscrits chinois trouvés par lui à Touen-Houang soient adressés à M. Pelliot, pour qu'en soit fait l'inventaire. M. Stein a été déterminé à cela par la haute compétence en bibliographie chinoise qu'on reconnaît partout à M. Pelliot. Une autre raison encore l'y poussait : un grand nombre des rouleaux de M. Stein sont des fragments d'ouvrages que complètent exactement les rouleaux recueillis par M. Pelliot.

Bien que l'étude en soit à peine commencée, on voit toute l'importance des découvertes de M. Paul Pelliot. Il y a eu, dans l'Asie centrale, un singulier mélange de peuples : rien de ces peuples, jusqu'ici, ne nous était connu. Et voici que nous allons savoir quelles langues ils parlèrent, en quelles sciences ils s'instruisirent, à quels rois peut-être ils obéirent, et à quels dieux ils crurent. A nous se révélera un peu le mystère de leur pensée et de leur vie, et qui sait si nos idées ne se modifieront pas de la manière dont agirent les unes sur les autres les civilisations anciennes ?

A.-FERDINAND HEROLD.

HISTOIRE

H. Limbourg : *Correspondance du Duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury*, avec une Introduction par René Vallery-Radot ; Plon-Nourrit, 2 vol., 15 fr. — Duchesse de Dino : *Chronique*, de 1831 à 1862. Publiée avec des annotations et un Index biographique par la princesse Radziwill, née Castellane. Tomes II, III et IV, 7 fr. 50 le vol. ; Plon-Nourrit. — Memento.

Correspondance du Duc d'Aumale et de Cuvillier-Fleury, avec Introduction par René Vallery-Radot. — Comme historiographe de la famille d'Orléans, Cuvillier-Fleury soutient avantageusement la comparaison avec les autres familiers de Neuilly ou

des Tuileries, avec le bibliothécaire et académicien Vatout, par exemple. Et cependant Vatout avait été fort avant dans la confiance de Louis-Philippe, qui avait trouvé en lui un diable d'homme plein d'entregent, alors que, chanceux Duc d'Orléans mal vu de la Restauration, il faisait, dans le Paris lettré et libéral, une propagande utile dont les fruits parurent lors de la Révolution de Juillet. Mais nous n'avons de Vatout, en fait de documents orléanistes, que son « Histoire du Palais-Royal » avec quelques autres tomes dans ce genre, publications d'apparat, qui ne valent pas le « Journal intime » de Cuvillier-Fleury, ni la présente suite épistolaire du même. Que Vatout n'a-t-il parlé ! Il avait sûrement quelque chose à dire, notamment sur les périodes primitives, je crois, sur cette conquête un peu astucieuse et madrée du Paris libéral par le Duc d'Orléans. Et puis il était l'orléaniste voltairien, faiseur de chansons, gai. Cuvillier-Fleury, lui, représente, dans l'orléanisme, la variété sérieuse, universitaire et doctrinaire ; il n'a pas souvent le mot pour rire, bien qu'il ne manque pas d'esprit ; son intelligence est juste, mais a le pli officiel. Ajoutez un caractère fort honorable, mais quelque peu atrabilaire. Cela n'empêche pas cette correspondance de présenter un grand intérêt. Il y a lieu de s'applaudir de la publication de ces papiers du Duc d'Aumale.

On sait que Cuvillier-Fleury fut le précepteur du troisième fils de Louis-Philippe. Les premières Lettres sont surtout relatives aux études du prince. Les campagnes d'Algérie, où se déroula la carrière militaire du Duc d'Aumale, fournissent bientôt aux deux Correspondants un nouveau sujet de conversation. Cependant, les lettres du Duc, souvent assez courtes et écrites à la hâte, n'apportent, sur l'histoire de la conquête, rien de bien nouveau. Il est plus intéressant d'y rechercher l'état d'esprit du Duc en ce qui concerne le régime de Juillet, état d'esprit qui semble plutôt pessimiste : « Je ne vous cache pas, dit-il à Cuvillier-Fleury, à l'occasion d'une candidature de celui-ci à la députation, que je vois avec peine croître chaque jour sur les bancs de la Chambre le nombre des personnes qui tiennent de si près au Roi et aux princes. Pour éviter une responsabilité de plus à la royauté, j'aurais voulu voir moins nombreuse la phalange des « députés maison-du-Roi ». La politique intérieure de Guizot ne lui inspire pas confiance.

Du côté de Cuvillier-Fleury, les Lettres, longues et fréquentes, visent surtout, une fois faite la part aux conseils, à tenir le prince au courant de ce qui se passe à Paris. De là force renseignements mondains et surtout politiques. On voit Lamartine se séparer du parti gouvernemental. On assiste à la lutte de l'Université contre les Jésuites. Cuvillier-Fleury tient au privilège universitaire par libéralisme (ou susceptibilité) laïque, opinion que partageaient la plupart des

hommes de Juillet et qui fut un des traits distinctifs de cette époque. Après son éclipse sous l'Empire, cette opinion ne devait reparaître qu'à l'époque des lois de Ferry. Le correspondant du Duc d'Aumale va, dans ce sens, jusqu'à dire que la liberté de l'enseignement (revendiquée par les Jésuites) « ne peut être qu'un mot, car elle ne peut exister en réalité sans compromettre la Société tout entière ». On trouve enfin dans ces Lettres une véritable chronique parlementaire des dernières années de la Monarchie de Juillet. Citons, à cet égard, le récit des séances de la Chambre où se discuta l'Adresse au Roi (1844), à propos du pèlerinage des députés légitimistes à Belgrave-Square, auprès du Comte de Chambord ; séances où il s'agissait de « flétrir » ces députés, et où ce furent surtout Guizot et toute sa politique qui passèrent un bien mauvais quart d'heure. A ces difficultés du côté des légitimistes se joignaient celles d'un système parlementaire qui provoquait bien des colères chez les libéraux. Les banquets réformistes n'étaient pas loin. Je ne crois pas que Cuvillier-Fleury ait pressenti cette fin de la Monarchie de Juillet. L'événement de 48 le surprit et l'étourdit. Il y a une certaine perspicacité qu'on ne peut demander à cette correspondance. Cuvillier-Fleury n'était pas sans se douter de « la perfidie des partis politiques », comme il dit çà et là : mais les côtés critiquables du régime lui échappent, ou bien, dans ces Lettres à un fils du Roi, il omet d'en parler, et c'est, au contraire, ce fils du Roi, on l'a vu, qui blâme les candidatures officielles, lesquelles furent effectivement une des causes des banquets réformistes. D'ailleurs l'admiration de Cuvillier-Fleury et, on peut le dire, sa reconnaissance personnelle à l'égard de Guizot bornent ses vues politiques au cercle même où se renferment celles de Guizot. Bref, Cuvillier-Fleury, dans ses Lettres, se montre journaliste actif, clair, informé, attachant ; mais tout cela, rétréci par une certaine façon de voir officielle, devenue sans doute une habitude chez Cuvillier-Fleury, et que d'ailleurs, par loyalisme, il devait tenir pour honorable.

Nous ne pouvons ajouter que quelques mots à propos du tome II. Les Lettres données ici vont de 1848 à 1859. On ne saurait leur demander l'intérêt historique de premier ordre offert par celles de la 1re série. Les acteurs ont quitté la scène : l'un, le Duc d'Aumale, profondément atteint par l'échec d'une réelle vocation militaire, et trompant — mal — la tristesse et l'inaction de l'exil en écrivant et en bouquinant (c'est ainsi que se commença la célèbre collection bibliographique de Chantilly) ; l'autre, Cuvillier-Fleury, resté à Paris, écrivant lui aussi, mais en professionnel, bien avec Bertin, bien avec Buloz, et tâchant de faire sous l'Empire tel chemin qu'un orléaniste en vue, fidèle à son passé, mais non dépourvu de moyens du côté de l'avenir, pouvait encore faire, — ne fût-ce que celui du Pont-des-

Arts. C'est même l'une des curiosités, l'un des renseignements historiques, ou sociaux, comme on voudra, présentés par cette deuxième série épistolaire, que cette empreinte qu'elle donne d'une destinée orléaniste sous l'Empire, image et abrégé d'une certaine collection d'autres destinées semblables. Les curieux prendront plaisir ici à démêler cela. A cet effet, les renseignements contemporains, généreusement rédigés par le fidèle Cuvillier-Fleury à l'adresse de l'exilé de Twickenham, sont toujours en abondance.

La notice placée en tête de chacun des deux volumes par M. René Vallery-Radot résume avec agrément la vie des deux correspondants durant la période à laquelle se rapportent ces Lettres. C'est agréable, disons-nous. Nous avons craint un moment l'engouement de l'éloge académique. Cuvillier-Fleury va prendre femme, et voici en quels termes galants cette chose-là est dite : « Il sentait pour la première fois quelque chose dans sa vie qui luttait avec la gravité de sa mission de précepteur et la noblesse de son rôle comme secrétaire des commandements de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans. » Mais ce n'est qu'une phrase en passant, et cela n'a été pour nous qu'une crainte.

Chronique de 1831 à 1862, par la Duchesse de Dino, tomes II, III et IV. — La « Chronique » de la Duchesse de Dino restera décidément comme un pendant aux « Mémoires » de la Comtesse de Boigne; c'est-à-dire qu'elle présente l'avantage d'être, à côté de ces derniers, une autre grande collection de souvenirs, égale en importance, en variété, qu'on puisse comparer. La grande réputation des Mémoires de Mme de Boigne a fini par devenir une assez méchante réputation, car on a discerné la malignité sans scrupules de cet écrit, qui reste d'ailleurs très curieux. Nous ne savons trop si, sous ce rapport de la malignité, les souvenirs de Mme de Dino peuvent offrir une exacte et consolante contre-partie, ni même quelles autres qualités positives peuvent, dans l'ordre des sentiments, s'opposer aux qualités négatives de Mme de Boigne. Assurément celle-ci possède un venin assez bas dont l'autre est exempte. Mais, à d'autres égards, je crois qu'on a montré, de ci de là, bien de la complaisance en disant que Mme de Dino, de sang allemand ou courlandais, d'éducation cosmopolite, témoignait toutefois d'un esprit tout français. Si l'on entend par là, non l'esprit du monde, mais la manière de sentir, on doit s'inscrire en faux contre une telle opinion. Quand, par exemple, Mme de Dino manifeste cette extraordinaire appréhension, que le retour des Cendres ne soit une chose « très ridicule », elle n'est pas française, elle n'est même pas européenne, à moins qu'elle ne soit européenne, en 1840, comme on l'était en 1814 et en 1815, ce qui est un fâcheux retard du jugement, et du cœur. Ce n'est pas à tort que « ce vieux chat de Sémonville » (le même qui fut

échangé par l'Autriche contre Madame Royale), au moment de difficultés ministérielles de Louis-Philippe, attribuait, dans une liste fantaisiste, le portefeuille des Affaires étrangères à Mme de Dino : Mme de Liéven pouvait dire en bien des sens, à ce propos, qu'au ministère des Affaires étrangères Mme de Dino n'inquiéterait pas l'Europe. Un premier volume sur son enfance, sa jeunesse et son mariage (1) pouvait montrer à quel point Dorothée de Courlande, devenue comtesse de Périgord en attendant d'être duchesse de Dino et de Talleyrand, était restée allemande de cœur. Dans le Paris impérial qui lui prodiguait les hommages, elle l'était restée à un point où cela devenait une ingratitude envers la patrie de son mari. Je ne suis pas bien sûr que cette ingratitude n'ait persisté depuis. Il faut convenir d'ailleurs qu'elle devint alors de plus en plus cachée, jusqu'à n'être plus qu'une nuance à peine perceptible (mais très certaine), quelque chose comme une élégance de plus et qui ne devait pas faire mal dans le monde. Cela, grâce à l'incomparable éducateur mondain que Mme de Dino trouva dans son oncle par alliance, le prince de Talleyrand. Ce mariage de Dorothée de Courlande, qui se conclut, si l'on ne parle que des affinités psychologiques, bien plus avec l'oncle qu'avec le neveu (Edmond de Périgord, dont elle vécut séparée, du reste, pour demeurer avec l'oncle, qui eut en elle la plus élégante maîtresse de maison), fit d'elle l'élève de l'homme qui connaissait le mieux peut-être la haute société de Paris et d'Europe; et pour parler de cette société, surtout de celle de Paris, c'est de Talleyrand, peut-on dire, que Mme de Dino reçut qualité et aptitude.

Tout le premier tome de la « Chronique » est plein de la figure de Talleyrand (nous avons déjà mentionné cette première partie dans l'article rappelé en note) : l'ensemble des notes prises par la duchesse de 1831 à 1835 présente, en ce qui concerne la Révolution de Juillet à son lendemain, un tableau où se sent la perspicacité du grand diplomate, devenu un moment devant l'Europe, dans son ambassade si exceptionnellement importante de Londres, comme le répondant du nouveau régime. Dans le tome deuxième (1836-1840), après la mort de Talleyrand, — Mme de Dino, d'après ces souvenirs, contribua sensiblement à amener la réconciliation *in extremis* de l'ex-évêque d'Autun avec l'Eglise, — l'on voit se développer la situation mondaine que la duchesse avait commencé à se faire sous les auspices de son oncle. Il parut bien alors que le monde goûtait pour elle-même cette jolie femme d'esprit. Le deuil illustre de la nièce devint deux fois prestigieux par la séduction de celle qui le portait. Aussi toutes les considérables personnalités du temps, et les plus diverses, connurent-elles le chemin de son hôtel : Guizot, Thiers, Molé, Berryer, Royer-Col-

(1) *Souvenirs de la Duchesse de Dino*, publiés par la comtesse Jean de Castellane. Voir *Mercure de France* du 1er mars 1909.

lard, Salvandy, etc., et ce Dupanloup qui, par la netteté énergique de son esprit, lui rappelait, dit-elle, la clarté unique de M. de Talleyrand. Il y a encore, dans cette partie de la « Chronique », qui s'achève sur un voyage en Allemagne et de curieux détails sur la Cour de Berlin, d'importants renseignements relatifs à Thiers, lors des affaires d'Orient.

Le tome III (1841-1850) donne encore, dans les premiers chapitres, des informations particulières sur les personnages et les circonstances du temps : réception académique de M. Molé, occasion, à demi saisie seulement, d'une page de psychologie politique, où l'histoire entière du régime de Juillet eût pu à vrai dire être résumée; conduite conciliatrice du gouvernement de Louis-Philippe à l'égard de l'Europe après la crise des affaires d'Orient (Méhémet-Ali, etc.,); commencement du long ministère de Guizot; opposition de Dufaure, Thiers et Molé; mort tragique du duc d'Orléans et ses suites; formation du parti Nemours opposé au parti Orléans, à propos de la Régence, etc. Mais, à partir de 1843, la duchesse de Dino vécut beaucoup moins en France : on la trouve surtout voyageant en Allemagne et passant une grande partie de son temps dans son domaine de Sagan. A M. de Montrond, qui lui demandait, après la mort de M. de Talleyrand, si elle allait « faire une grande dame dans le faubourg Saint-Germain », n'avait-elle pas répondu, avec quelque hauteur, qu'elle restait grande dame sans le secours du faubourg Saint-Germain? Grande dame à Sagan, en Prusse, comme à Rochecotte, en France; et ceci fixe bien le caractère de cette existence. Nous croyons même que la duchesse prussienne de Sagan oublia beaucoup désormais la duchesse française de Talleyrand. La « Chronique », à dater de ce moment, n'a plus, en ce qui concerne les affaires de France, la même importance. Nous nous rattrapons d'un autre côté, sans doute, en trouvant de multiples détails sur la Cour de Prusse, sur la répercussion des événements de février en Allemagne, et sur la double lutte constitutionnelle en Prusse, en 1848 et 1850.

Dans le quatrième et dernier volume (1851-1862), la « Chronique » est de plus en plus datée de Sagan et d'autres lieux de l'Allemagne. Mais des lettres que la Duchesse y reçoit d'informateurs bien placés continuent à lui donner, sur les choses de Paris, « quelques petites notions ». Nous avons de la sorte des détails sur les rapports des d'Orléans et des Bourbons après 48, durant cette période que marqua l'entrevue du Duc de Nemours et du Comte de Chambord. Nous entrevoyons la destinée assez mélancolique de la veuve du Duc d'Orléans, mise à l'écart, alors que ses beaux-frères négocient avec le représentant de la Légitimité. Mais l'intérêt se porte ici sur le second Empire, — vu du dehors. Comme toute l'Europe qui, telle que le prophète devant Jéhovah, avait eu des « tranchées » en 48, Mme de Dino

se tint de ne point chanter « Te Deum » en l'honneur du Coup d'Etat sauveur. Mais l'accès de poltronnerie passé, l'hostilité des vieilles aristocraties et des légitimités surannées se refit jour. La haute société européenne se mit à discuter, avec une déférence malveillante, l'impérialisme renaissant après 1848, comme elle avait contesté l'orléanisme triomphant après 1830. Le cosmopolitisme de Mme de Dino est ici excellent pour nous faire connaître ce point de vue extérieur touchant le Second Empire. Dans aucun recueil de souvenirs, on n'avait encore entendu tant de grandes gens en Europe s'entretenir hostilement de ce sujet. Il est clair que, pour sa part, la nièce de Talleyrand se souvint particulièrement, au temps du Second Empire, d'avoir tenu la maison de ce diplomate au Congrès de Vienne. Sa mort, qui arriva en 1864, la trouva dans ces sentiments. L'esprit du monde est toujours prêt à découvrir toutes sortes de vertus plus ou moins touchantes aux puissants, et ceci n'a pas manqué de se produire au bénéfice de la duchesse de Dino, à l'occasion de ses mémoires. Mais, cet encens protocolaire et mondain dissipé, — moi, j'ai vite ouvert mes fenêtres toutes grandes ! — je serais assez de l'avis de M. Emile Faguet : Elle était un bon écrivain politique.

Memento. — Au sommaire du dernier numéro de la *Revue Historique* (janvier-février 1911) : Lucien Romier : « Les institutions françaises en Piémont sous Henri II » (l'auteur les déclare une « œuvre remarquable », dont la destruction, par le traité de Cateau-Cambrésis, peut être regrettée); D. Pasquet : « Comment la France a perdu l'Egypte, d'après les mémoires de Lord Cromer (Intéressant. Lord Cromer « paraît avoir démontré jusqu'à l'évidence que les Anglais n'ont point usé », pour établir leur protectorat, « des combinaisons machiavéliques que nous leur prêtons ». Leur principal atout fut « l'aveuglement de nos hommes d'Etat »); A. J. Reinach : « Les premières civilisations, d'après l'ouvrage récent de M. J. de Morgan » (Etudes sur la préhistoire et l'histoire jusqu'à la fin de l'empire macédonien); E. Griselle : « Louis XIII et sa mère », *2e partie* (d'après une correspondance inédite) ; Ad. Stern : « Une rencontre de M. Guizot et de M. Thiers chez la princesse de Liéven en 1845 » (Nouveaux détails, d'après le récit d'un diplomate danois, sur le rapprochemeut qui se produisit à cette époque entre Thiers et Guizot). Abondante bibliographie habituelle.

Annales révolutionnaires (janvier 1911). Albert Mathiez : *Suite et fin* de l'intéressante étude sur « Les conséquences religieuses de la journée du 10 août 1792 : la déportation des prêtres et la sécularisation de l'état civil. »

Revue des Curiosités révolutionnaires (décembre 1910 et janvier 1911) : « Napoléon et Talma », d'après des Lettres inédites, par H. F. et P. B. Choix d'inédits.

Revue du Midi (15 janvier 1911). — « Eugène Devéria à Avignon », par Adrien Marcel. Cette revue entre dans sa vingt-cinquième année d'existence. Sa collection contient sur le Midi, particulièrement sur le Gard et le Vaucluse, de nombreux documents d'histoire.

Reçu : *Bulletin* de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français

(novembre-décembre 1910). Remarqué une étude de M. E. Belle sur « les Libraires dijonnais et les débuts de la Réforme à Dijon ». — *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise* (novembre 1910) : « le Général Hoche et les Prisonniers de Quiberon », par M. Gabriel Monod.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Combes de Lestrade : *La Vie Internationale*, Victor Lecoffre, 2 fr. — Pierre Albin : *Les Grands traités politiques, recueil des principaux textes diplomatiques de 1815 à nos jours*, préface de M. Maurice Herbette, Alcan, 10 fr. — Lord Cromer : *Impérialisme ancien et moderne*, traduction et préface de M. Guy de Robien, Nouvelle librairie nationale, 2 fr.—J. Jobé : *La Science économique au XX^e siècle*, Bruxelles, 26, rue des Minimes, 3.50. — C. O. Bunge : *Le Droit c'est la force*, traduit de l'espagnol par Emile Desplanque, Schleicher, 2 fr. — Louis de Meurville : *La Cité future*, Plon, 3.50. — Raymond de Passillé : *Le Tissu social*, Plon, 3.50. — Urbain Gohier : *Pour nos victimes : la Femme, l'Enfant. Les Bêtes*, Messein, 2 vol. à 1.50 chacun. — Memento.

M. Combes de Lestrade a eu raison d'étudier de près cette **Vie internationale** qui, de plus en plus, se superpose aux existences nationales. D'une part les peuples se trouvent pris dans un réseau grandissant d'institutions européennes sinon mondiales, qui restreint forcément leur indépendance de fait : union postale universelle, union monétaire, commissions permanentes de chemin de fer, de poids et mesures, conventions et traités, conférences, l'énumération pourrait continuer longtemps. D'autre part, les hautes classes indigènes en tous pays sentent se former au dehors et au-dessus d'elles une plus haute classe internationale qui les relègue au rang de bourgeoisies médiocres en constituant une riche et brillante aristocratie cosmopolite. Les membres de cette société nouvelle ne sont pas d'ailleurs des sans-patrie forcément, mais, tout en étant parfois très attachés au sol natal, ils se sentent moins à l'aise avec leurs compatriotes du fond de leur vieille province qu'avec leurs congénères des grandes villes universelles, capitales ou villes d'eaux : l'auteur cite sur ce point l'aveu d'un de ces bons Français internationaux qu'il ne nomme pas, mais en qui je crois reconnaître Melchior de Vogüé. Les aristocrates nouveaux se distinguent des foules autochtones non seulement par la richesse, l'élégance, la vie mobile et parfois un peu frivole, mais aussi par de vraies qualités supérieures : largeur d'esprit, exquisité de relations, détachement des préjugés nationaux, mépris notamment de ces mares politiciennes, puantes et corrosives, où croupissent dans presque tous les pays les masses indigènes. Or, il est curieux, en ce qui nous concerne, nous Français, que c'est le contingent relativement le plus faible que nous fournissons à cette aristocratie ; cela tient à bien des causes, à notre moindre richesse, d'abord, car, en dépit de la légende, la France s'appauvrit, surtout en haut, et c'est ici le haut qui importe, à notre goût du travail quotidien, médiocre et bureaucrati-

que qui ne permet ni les envolées, ni les loisirs, ni les luxes, à notre manie électoraleuse qui nous hynoptise sur les faits et gestes de quelques douzaines de jobards, bavards et roublards, à notre ignorance des langues étrangères de moins en moins compensée par le prestige de la nôtre, car ce prestige baisse un peu, l'anglais devenant lui aussi langue commune de cette aristocratie, et à ces causes j'ajouterais celle-ci que tait l'auteur : le fait que la plupart des rares Français appartenant à ce brillant cosmopolitisme ne sont pas de vieux fils du sol comme Melchior de Vogüé, mais de très récents immigrés, souvent allogènes, et qui ne peuvent guère accroître l'accent français dans ce mondial salon nouveau comme font du leur les fastueux Anglais, Américains et maintenant Allemands qui y entrent. Ceci dit, faut-il penser que cette vie internationale qui va se développant tant finira par aboutir à ces Etats-Unis d'Europe que prédisent tant de gens, et qui d'ailleurs ne résoudraient pas le problème de la paix universelle, s'ils s'opposaient à des Etats-Unis anglo-saxons, et les uns et les autres à des Etats-Unis asiatiques ? Ce n'est pas probable, et même ce n'est pas à souhaiter, les causes de dissension seraient plus nombreuses et dangereuses dans une fédération organique que dans une société libre d'états indépendants, comme aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs intérêt, nous autres Français, à nous rallier à la liberté, puisque notre prestige, encore dominant malgré tout, est fait de qualités intellectuelles et morales qui ne doivent rien aux diplomates, aux généraux et aux votes de congrès européens. Plus d'initiative économique, plus de largeur d'esprit, plus, beaucoup plus de richesse, moins, beaucoup moins de politiquaillerie, et nous resterons à la tête même de l'aristocratie cosmopolite.

§

En face du système de la fédération, libre ou organique (à propos duquel je veux citer le précieux recueil de M. Pierre Albin : **les Grands traités politiques, depuis 1815 jusqu'à nos jours**, indispensable à qui voudrait étudier les moyens d'arriver à établir cette fédération), se dresse le système de **l'Impérialisme ancien et moderne**, que nous expose Lord Cromer, un des meilleurs agents du spécial impérialisme anglais. Au fond tout peuple vraiment fort est impérialiste, comme toute âme virile est ambitieuse ; il est tellement forcé de l'être, qu'il en arrive quelquefois à conquérir le monde contre son gré, ainsi les Romains autrefois et les Anglais aujourd'hui ! Sur la comparaison de ces impérialismes, Lord Cromer écrit des pages tout à fait remarquables en dépit de quelques erreurs de détail (par exemple Verrès n'a pas eu à comparaître devant la justice d'Auguste puisqu'il était mort lors des proscriptions du triumvirat), il met bien en lumière notamment les résistances

auxquelles se heurte l'impérialisme moderne, et qu'ignorait l'impérialisme ancien : l'irréductibilité de l'Islam, par exemple, que ni les Anglais, ni les Français, ni même les Russes n'ont pu faire fléchir ; et le bouddhisme, le brahmanisme, le confucianisme ne sont pas beaucoup plus malléables ; au contraire, les religions locales du monde antique se sont laissé pénétrer par le polythéisme gréco-romain, sauf le judaïsme, aussi exclusif alors qu'aujourd'hui. De sorte qu'en somme le grand obstacle à l'unification des hommes, c'est la rivalité des grandes religions également ambitieuses et impérialistes, mais il ne semble pas qu'il faille s'en désoler ; là aussi une compétition libre peut avoir plus d'avantages qu'une fédération hargneuse, et à plus forte raison qu'une absorption.

§

Quittons la haute sociologie historique pour en venir à des traités plus techniques. **La Science économique au XX^e siècle**, de M. J. Jobé, est un solide ouvrage de vulgarisation et qui détournera sans doute ses lecteurs de ce que l'auteur avoue avoir fait autrefois : défendre des idées économiques certainement généreuses, mais constituant de véritables hérésies scientifiques. Mais, à ne rien céler, je ne sais pas s'il ne subsiste encore quelque brouillamini dans les vœux de l'auteur : « Que les pouvoirs sociaux propagent la vertu, source de la continence et de la prévoyance... » Voilà des pouvoirs sociaux bien impertinents ! dirait M. Jourdain, qui aimait à se fâcher tout son saoul quand il en avait envie. — Et c'est une sorte de somme sociologique que le livre de M. Carlos-Octavio Bunge, de Buenos-Ayres : **le Droit, c'est la force**, qu'on pourrait prendre à première vue pour un pamphlet révolutionnaire ou pour une apologie bismarckienne. L'auteur se défend d'avoir voulu justifier la pure violence, et je ne mets pas en doute la pureté de ses intentions, mais c'est pourtant bien ce qui semblerait résulter de ses axiomes : « la coutume est la répétition séculaire des réactions de la force, et de la coutume naît le droit, et la morale n'est que la généralisation du droit. » Mais il faudrait 475 pages, juste autant que l'auteur, pour distinguer, préciser, définir la force, expliquer la coutume, bousculer le droit et découper la morale. Or d'autres reconstitutions du cosmos nous appellent. — Voici, par exemple, **la Cité future**, de M. Louis de Meurville, qui n'a rien de commun avec le livre de même nom de M. Tarbouriech dont j'ai autrefois rendu compte, bien que son point de départ soit fort analogue : « Tout est à faire ou à refaire, car nous n'avons point d'organisation sociale. » De pareilles professions de foi dès la première page vous enrhument. Mais il faut continuer sa route bravement, car le livre en vaut la peine ; il est sérieux, documenté et perspicace dans son diagnostic de notre maladie maîtresse,

le césarisme parlementaire. Et puis j'aime cette division de l'ouvrage : travail, justice, honneur, on parle si peu de ce troisième, en général! Encore un livre de sagesse, **le Tissu social**, de M. Raymond de Passillé, titre excellent pour un traité de science sociale, mais qui tromperait un peu ici, s'il n'était éclairé par le sous-titre : *Nos dogmes politiques;* c'est en effet une série de considérations sur nos principaux partis électoraux, tous appréciés avec une impartialité, une perspicacité et une urbanité dont ils ne seraient certes pas capables, eux! Un chapitre final remet d'ailleurs les choses au point : « Le tissu social ne se compose pas seulement de cette France politique. » Ah! Dieu merci!...

§

M. Urbain Gohier est un journaliste très connu. Hélas! je l'ignorais. J'ai donc lu avec empressement ses deux petits livres : **Pour nos victimes : la Femme, l'Enfant. Les Bêtes**, où il résume et condense, nous dit-il, vingt-cinq ans de campagnes de presse pour ces différents souffre-douleurs. Ai-je besoin de dire que les beaux zèles de ce genre sont archilouables, et qu'un sursaut d'indignation *active* devrait suivre tout acte de brutalité et à plus forte raison de cruauté dont on est témoin, même à l'encontre des pauvres quadrupèdes. Quant à aller jusqu'à anathématiser les abattoirs et les boucheries, mon Dieu, qu'on commence par changer nos intestins! M. Urbain Gohier, comme tous les politiciens, manque de bon sens et même de sens commun : où a-t-il vu qu'on crevait l'œil du cheval du picador pour le faire aller au taureau? On l'aveugle, c'est à-dire qu'on le bande du côté droit pour empêcher la pauvre bête frissonnante de voir foncer sur elle la brute? C'est aussi cruel, mais moins inepte. Il y aurait fort à dire aussi sur son plaidoyer en faveur de la femme, qui est tout simplement une apologie du malthusianisme. Tous ces restricteurs de la population sont vraiment plus exaspérants que leurs adversaires. Est-ce qu'on les force à faire des enfants? Alors qu'ils nous fichent la paix ! N'importe, que M. Gohier soit pardonné, si sainte est la croisade contre les instincts brutaux ou féroces de la triste humanité !

Memento.— Maurice Hauriou : *Précis de droit administratif et de droit public*, 7e édition, Larose, 10 fr. Les questions de droit public ayant été traitées à part par l'auteur dans un livre dont il a été rendu compte ici il y a juste un an, c'est surtout au droit administratif qu'est consacrée cette nouvelle édition d'un traité aujourd'hui classique. On y lira de doctes pages sur le droit de grève, le statut des fonctionnaires, les retraites ouvrières. — André Moufflet : *l'Œuvre de Clémence Royer,* Giard et Brière. Connue surtout comme traductrice de Darwin, Mme Clémence Royer, 1830-1902, a une valeur personnelle indéniable; naturaliste, elle donne à Lausanne en 1862 un cours de philosophie physique; économiste, elle écrit une théorie de l'im-

pôt en 1862 ; sociologue, elle publie en 1864 un roman philosophique, *les Jumeaux d'Hellas*, dans le goût de *l'Uchronie*, de Renouvier : Si Alexandre n'avait jamais franchi le Granique... ; philosophe, elle publie, en 1900, la Constitution du monde dynamique des atomes. L'étude lumineuse de M. Moufflet rend justice à cette femme dont Renan disait : C'est presque un homme de génie. — *Le Mouvement socialiste* se sépare de M. Georges Sorel qui, avec M. Berth et M. Valois, va fonder une revue syndicaliste dissidente, *la Cité française*. Puissent-ils mieux réussir que M. Edward Ney, dont le journal, au titre pourtant de bon augure, *le Succès*, revue hebdomadaire de progrès et de probité sociale, publie son bilan de fin d'année 1909 se soldant par une perte de 317.000 fr. Mais aussi ! « Notre revue, y est il dit, n'accepte rien de gratuit, elle paie ses places au théâtre, ses livres aux éditeurs, ses billets de chemins de fer : dans la partie rédaction pas une ligne ne peut être acquittée en argent ou en faveur, etc. » Dans ce numéro je trouve justement un article curieux sur « les dessous du journalisme moderne » ; il s'agit de *l'Humanité ;* ce journal de la classe ouvrière aurait été fondé avec 440.000 fr. provenant à peu près exclusivement de diverses banques ; ce capital mangé, le journal a trouvé pour continuer 171.850 fr. provenant des sources suivantes : Syndicats socialistes français, 9.875 fr. ; socialismes allemand, autrichien et tchèque, 27.000 fr. ; souscriptions individuelles, 41.725 fr. ; gros souscripteurs (pour la plupart, dit-on, hommes de paille de banquiers inconnus), 93.250 fr. — Pierre Truhos : *M. Delcassé et sa politique*, Jouve, 0.50. L'auteur est dur pour ce ministre. Soit. Mais alors, que devrait-il être pour ses collègues, Rouvier, André-Pelletan, dont il ne cite même pas les noms ? — Capitaine Pierre Félix : *Deux cas de conscience*, les catholiques français, l'Affaire Dreyfus et l'Action française, chez l'auteur, au camp de Sathonay, près Lyon, 1 fr. 50. Nous sommes toujours dans la queue de la comète, on le voit. — L. Marin : *Contre l'arbitrage des Chefs d'Etat*, Daragon, 1 fr. Assurément la Cour de la Haye ou telle université, tel institut de droit seraient plus indépendants. — Maurice Equer : *Arithmétique et représentation proportionnelle*, Grande Revue, 1 fr. « En matière de R. P., il faudra se contenter de solution seulement approchées. » Qu'importe la sauce, c'est le poisson qu'il nous faut. — Charles Saunier : *la Représentation proportionnelle et la participation des meilleurs*, Floury, 1 fr. Proposition de donner aux partis politiques des Chambres le droit de nommer aux sièges restés vacants par suite de voix inutilisées. Cela peut en effet se défendre. — Rignano : *Le Socialisme*, extrait de *Scientia*, rivista di scienza, Bologne; critique de la conception fataliste du socialisme de Marx. — Ernest Solvay : *Induction et science* (biogénie et sociologie), Bruxelles, Bothy. Début, comme conférencier d'un grand industriel illustre et dont les idées hardies sont toujours à considérer.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : où M. Emile Ollivier donne un exemple magnifique de tenacité dans la défense de sa politique en 1870. — *Vers et Prose :* une visite à Verlaine, en 1890, narrée et commentée par M. Pierre Louys. — Un fragment

nédit de « La Dame à la Faulx », de M. Saint-Pol Roux. — *Propos :* un poème de M. Stuart Merrill. — Memento.

« De quoi est faite très souvent la renommée politique ? — de grandes fautes sur un grand théâtre ! C'est être un grand homme d'Etat que de perdre une grande monarchie. On mesure l'homme à ce qu'il entraîne avec lui. »

Cette remarque, les Goncourt la consignèrent dans leur *Journal*, le 1er janvier 1862. On l'appliquerait à M. Emile Ollivier, si les conséquences personnelles de son erreur d'il y a quarante ans passés n'avaient transformé en qualités d'historien des talents et une ténacité dont il n'avait point fourni la mesure.

L'opiniâtre labeur de cet homme pour réhabiliter le régime qu'il avait combattu avant de le servir et laver sa propre mémoire des fautes qui ont perdu l'empire, — et pèsent encore sur la république, — cet opiniâtre labeur est, en vérité, un des meilleurs exemples d'énergie que ce temps nous fournisse.

Ce haut vieillard au teint bilieux est soutenu par un orgueil magnifique. Il l'a payé d'une grande infortune, soit, mais il le possède, et c'est la plus riche des monnaies ôtées de la circulation actuelle par des coutumes très veules. Il a le style rocailleux des mécontents, mais il respecte la syntaxe et il a des pages de bel orateur. Afin qu'on le croie, il place ses idées sous des tutelles de choix : Rabelais, Machiavel ou Napoléon Ier. Pour démontrer mieux encore qu'elles valent, il cite des opinions contraires empruntées à de moindres sires : Trochu ou Changarnier. Que sont-ils, en vérité, comme observateurs, auprès de Montaigne? M. Ollivier n'a pas, loin du Parlement, dépouillé les habiletés un peu faciles de la tribune où il parlait en maître. Il a de gracieuses attentions envers la mémoire de Thiers. Parfois, il sort de ce passé qui l'a enseveli vivant, et le futur qu'il a l'illusion d'entrevoir lui inspire des vœux de cette sorte :

> Les partisans de l'hérésie militaire de la nation armée, s'autorisant des succès de la Prusse dont ils n'ont pas saisi la cause, qualifient d'opinions vieillottes ce que l'expérience, le bon sens ou le génie ont inspiré aux grands maîtres de l'art de la guerre dans tous les temps. Souhaitons pour notre relèvement qu'il vienne un jour un véritable homme de guerre, un *Imperator* qui, se moquant de leurs dédains, oppose à leurs bandes à la Xerxès de blancs-becs de vingt ans et de réservistes mariés, une troupe de soldats de trente à trente-cinq ans, comme les voulait Napoléon, bien armés, bien disciplinés, animés de l'amour du drapeau, s'appuyant en réserve sur les milices ayant passé un an sous le drapeau.

Cet article — *l'Armée française en 1870*, **la Revue hebdomadaire** (14 janvier) — fort intéressant en soi, peut le paraître davantage, si l'on y voit surtout un élément de la psychologie de son auteur. Celui-ci n'hésite pas à interpeller de la sorte « un Prussien

qui a eu l'ineptie » d'écrire une calomnie relative à la bataille de Magenta : « *Non, tudesque ignare* ou calomniateur... »

S'étayant de l'autorité du vieux Jomini, M. Emile Ollivier n'est point partisan d'une armée faite d'hommes instruits ou seulement qui aient fréquenté l'école primaire :

La charrue fait de bien meilleurs soldats que l'école. Un jeune savant myope, anémique, sans vigueur musculaire, sera toujours un pitoyable combattant, quel que soit son courage ; son éducation et son moral ne l'empêcheront pas d'être brisé par le fardeau imposé à ses épaules habituées à se courber sur les livres, de marcher médiocrement, de dormir mal au bivouac et de viser peu juste. La moitié des hommes que leur valeur sans pareille conduisit à la tête des armées de la République savaient à peine signer leur nom, et parmi les plus illustres des maréchaux, il en est qui ne l'ont jamais appris que depuis leur grandeur. Dans les régiments de Napoléon, les colonels manquaient d'hommes sachant lire et écrire et pouvant faire des sergents.

Est-il suffisamment du passé, ce « jeune savant myope, anémique, sans vigueur musculaire » ? Depuis 1870, M. Emile Ollivier n'a vu que des documents *écrits*, pour en extraire sa justification et condamner ce qui devait se réaliser sans lui. Les gens d'étude exercent aujourd'hui leurs muscles. L'escrime, la boxe, le tennis, etc..., préparent d'aussi robustes et de plus agiles soldats que la charrue.

D'après le dernier premier ministre de l'Empire, l'armée française, en 1870, était supérieure en qualité à l'allemande :

Une des causes de la qualité de l'armée française résultait de la place moindre que les réservistes occupaient dans sa composition : elle n'était que du tiers. Pour les Prussiens, elle était de moitié. Ils avaient admis en principe que les soldats n'ayant pas une année accomplie de service n'étaient pas aptes à faire campagne ; on les laissait dans les dépôts et on les remplaçait par des réservistes. Nous touchons ici à une des règles les plus essentielles et les plus méconnues de la science militaire. L'armée véritablement forte est celle qui se trouve sur le pied de guerre par le simple rappel des permissionnaires ou des hommes en congé et sans l'incorporation d'aucun réserviste. Les réservistes doivent constituer une armée de seconde ligne absolument indépendante et distincte de la première. De telle sorte qu'on peut poser cette règle : plus une armée, pour se mettre sur le pied de guerre, a besoin de se compléter par des réservistes, plus elle est faible et inférieure à celle qui se complète indépendamment de cet élément inférieur. Car, même exercé, un réserviste est toujours un médiocre soldat.

Ces temps-ci, on a vu paraître une foule de témoignages apportés par des officiers de notre armée en 1870. Ils la dépeignent moin belle que ne le fait M. Emile Ollivier :

On peut donc sans forfanterie chauvine considérer l'armée du Rhin

comme une des plus belles, des plus solides, des plus intrépides que la France ait possédées.

M. Emile Ollivier ne saurait se risquer à avoir raison tout seul. Il cite, pour lester son opinion, le maréchal Niel, le général Deligny, Changarnier encore, M. le général Langlois, même Gambetta « au moment de ses plus haineuses déclamations contre l'Empire », le prince Frédéric-Charles, Manteuffel.

Et ici, cela devient très curieux :

L'intendant général Blondeau, qui, après la guerre, a été pendant six mois commissaire du gouvernement français près le quartier général prussien, m'a raconté que le général Manteuffel lui avait dit : « Lorsque j'ai vu cette armée combattre toujours avec la même ardeur, quoique n'ayant jamais atteint le but de ses efforts, je me suis imaginé qu'elle était dans la main d'un chef animé d'un esprit supérieur. Lorsque nous avons appris ce qu'était Bazaine, nous avons dit : cette armée valait plus que n'importe quelle armée prussienne ! »

Au lendemain de la défaite, au milieu des effarements et des lâches reniements, on a prétendu que cette armée était inévitablement condamnée à la défaite et qu'aucun de ses chefs, quelle qu'ait été son incapacité, n'était responsable de ses malheurs, imputables seulement à l'infériorité de son organisation, de son matériel, de ses effectifs. Peu à peu on est revenu de ce premier jugement et on a reconnu que nous n'avions pas eu tort de croire que nous pouvions vaincre. Parmi les historiens, Alfred Duquet est le premier qui ait lutté avec une remarquable vigueur de talent et un ferme courage d'esprit contre un courant qui paraissait irrésistible. Il a été suivi, et aujourd'hui on peut affirmer que la créance à peu près commune se trouve dans cette parole d'Albert de Mun, alors attaché à l'état-major de Ladmirault : « Et pourtant, malgré tout, avec toutes nos faiblesses, en dépit du gouffre où sombra notre orgueil, je le dis avec une ferme assurance, nous pouvions, nous devions vaincre. »

Ah ! le grand avocat qu'est demeuré à M. Emile Ollivier ! En tout cas, un caractère — et de quelle trempe ! — à mettre au bon endroit d'une collection d'amateur d'hommes... Vu sous cet angle, M. Emile Ollivier est admirable.

§

Vers et Prose (tome XXIII) publie un article de M. Pierre Louys : *Paroles de Verlaine*, que l'auteur présente ainsi ;

En 1889 j'ai quitté le lycée. J'avais le plus ardent désir de connaître... oh ! pas un seul homme de lettres, mais deux ou trois poètes : Stéphane Mallarmé, José-Maria de Heredia, Paul Verlaine.

A la seule pensée de me présenter à eux, je me sentais défaillir d'intimidation. Non pas que je fusse naturellement timide : vers la même date je me serais bien tenu devant le maréchal Canrobert, le cardinal Langénieux ou le président Carnot. Mes dix-neuf ans ne s'éblouissaient ni des uniformes, ni des titres. Mais l'ombre de Paul Verlaine m'aurait fait rentrer sous terre.

Vingt-deux ans plus tard, j'éprouve encore les mêmes sentiments en relisant mes notes de jeunesse. Nous comprenons le génie d'un politique ou d'un savant ; nous embrassons la logique de son raisonnement. Nous ne comprendrons jamais le génie d'un poète. Le poète évolue dans le surnaturel, en dehors de toute logique, et de toute critique par conséquent. Et s'il nous intimide, c'est par la vaste *terra incognita* que lui seul a explorée, dans sa pensée mystérieuse.

Pour le dire bref, je ne voulais pas aller voir Verlaine sans compagnon. Le 5 janvier, j'ai invité un de mes camarades de classe, André Gide ; le 6, j'ai reçu sa réponse, et le mercredi 8 janvier 1890, en rentrant chez moi, le soir, j'écrivais le récit de notre visite. J'avais à peine dix-neuf ans et il est inutile de dire qu'aujourd'hui je serais tenté de corriger ce récit ; mais je n'en changerai *pas un mot* : sa valeur documentaire est plus intéressante que mes scrupules d'écriture.

Le 8 janvier 1890, Verlaine demeurait à l'hôpital Broussais, rue Didot, devant les fortifications de Malakoff. A dix heures du matin, nous nous présentons.

Il faut lire en entier ces pages de M. Pierre Louys. Les jeunes poètes d'aujourd'hui y apprendront avec quelle émotion respectueuse quelques-uns de leurs aînés, au début de leur vie active, abordaient Paul Verlaine. M. Romain Coolus racontait, il y a quelques semaines, une visite au pauvre Lélian, faite en compagnie de Mühlfeld. Beaucoup d'entre nous accomplirent ce pèlerinage à l'hôpital Broussais, et ils en gardent le souvenir, comme un des plus chers et des plus purs. La discrétion de ces hommages, leur timidité admirative devaient enorgueillir Verlaine, pendant ses retraites à l'hôpital. Il y oubliait, en présence de ces jeunes gens bouleversés de le voir et de l'entendre, la terrible et bavarde racaille qui l'entourait dans les cafés, trop souvent.

Pendant qu'il parlait, je regardais la chambre. Auprès de lui, un vieillard fiévreux se retournait dans son lit, essayant de dormir, dérangé par le bruit de nos voix. Contre le mur d'en face, trois autres fiévreux. Le lit où je posai mon chapeau était vide.

Ses manuscrits... oh ! ses manuscrits !... Des chiffons de papiers ayant pour enveloppe un morceau de vieux journal. Sur sa table de nuit en sapin usé, un verre, un flacon de vin, un broc d'étain contenant une boisson jaune pâle ; puis des lettres adressées à lui et à Lepelletier, et des chiffons de mouchoirs.

Au-dessus de sa tête, son numéro de lit, sa pancarte :

VERLAINE PAUL
Homme de Lettres

et sur une planche très étroite, des lettres, des feuillets, et une pile de livres brochés recouverts de papier de journal, au bas de laquelle est une Bible.

Dans l'intérieur de sa table de nuit, à l'endroit où l'on met les pots de chambre, des manuscrits encore et les épreuves de ses *Poèmes Saturniens* en réimpression. Il nous les montre. A chaque page, des corrections au crayon ou à la plume, mais toutes les corrections, ou presque toutes, sont raturées.

Voici M. Pierre Louys et M. André Gide, avec Verlaine, dans la cour-jardin de l'hôpital. « *Bonheur* est terminé, dit Verlaine. C'est un livre très *dur*, qui fera contraste avec *Parallèlement*. C'est un bonheur qui ne paraîtra pas heureux. »

J'entends encore Verlaine dire ces mots-là. En 1890, il avait quarante-cinq ans ; mais cet âge moyen ne le désignait en aucune façon. Il était très vieux, déjà, par le corps, et très jeune encore par l'esprit Il avait le visage d'un vieillard et l'âme d'un enfant. Il sentait cela comme nous, et lorsqu'il voulait prononcer une parole importante, il prenait une voix d'archiprêtre. Du même ton sur lequel le curé de Notre-Dame dirait : *In principio erat Verbum*, Verlaine nous révélait : « *Bonheur* sera un livre *dur*. » Ceux qui l'ont entendu parler me comprennent.

« J'ai un petit nom », dira ensuite Verlaine pour justifier son projet de collaborer au *Figaro*.

Ici, nous lui parlons des « décadents », comme on disait alors, et en particulier de René Ghil, pour qui j'ai toujours eu une réelle admiration ; mais Verlaine n'était pas décadent le moins du monde.

« Ghil, il prend une phrase déjà obscure, et puis il la retourne. Moi, je ne comprends rien à ce style-là. C'est tout à fait *Belle Marquise, vos beaux yeux, etc.* Je lui ai même dit cela une fois. Je l'ai comparé au Maître de Philosophie du *Bourgeois Gentilhomme*. Mais il s'est piqué. C'est qu'il est très sincère. Aussi, depuis, il ne me sert plus sa revue. Je n'entends plus parler de lui, et nous sommes presque brouillés.. [Se reprenant.] Brouillés .. entendons-nous ! autant qu'on peut l'être en littérature. [Verlaine disait cela d'un ton qui signifiait : Entre poètes, on ne se brouille pas.] Il continue à écrire et cela m'ennuie qu'il ne change pas de genre parce que c'est un esprit charmant. Et quels jolis titres il trouve ! *Le Meilleur Devenir ! Le Geste Ingénu !*

Verlaine s'arrête, ouvre les bras, sourit :

« *Le Geste Ingénu !...* C'est adorable ! »

Puis, devançant nos questions :

« Il n'est pas le seul, d'ailleurs, à avoir du talent ! Henri de Régnier ! Francis Vielé-Griffin ! et surtout Mallarmé, le chef d'eux tous ! Mallarmé est un esprit charmant.

« Esprit charmant. » C'était, dans la bouche de Verlaine, la formule de la sympathie littéraire. Il le disait de Mallarmé. Il l'avait dit de René Ghil, et quelques minutes plus tard, parlant d'Anatole France, il répétait du même ton : « C'est mon ami. C'est un esprit charmant. »

La conversation reprit sur le sujet de la nouvelle école :

« Ils me trouvent arriéré aujourd'hui, disait-il. Je reçois tous les jours la visite de jeunes gens qui me demandent pourquoi je ne fais pas de vers

de quatorze, seize ou dix-huit syllabes. Mais pourquoi ? Au delà de treize syllabes, les vers ne se tiennent plus. Je trouve qu'on peut tout faire tenir dans l'alexandrin et que c'est bien assez de l'avoir disloqué comme je l'ai fait. — Ainsi, regardez : dans « Bonheur », il y a un vers où j'ai fait entrer le mot trans-sub-stan-ti-a-ti-on. Eh bien, il ne s'agit pas de le mettre au hasard ! Il faut l'essayer à tous les endroits du vers. Il y a là comme un travail de menuiserie, de charcuterie plutôt. Il faut arrondir le vers comme un boudin. »

§

Du même tome de *Vers et Prose*, nous détachons ce fragment inédit de *la Dame à la Faulx*, de M. Saint-Pol Roux :

LE TRÈS VIEIL ASTROLOGUE, *aux étudiants.*

Certes,
Exaltez la Vie,
Ensemble d'œuvres,
Qui subsiste avec les vieilles, se prolonge avec les neuves !

Si le Soleil a replié ses élytres vermeils
Sur les oisives vitres de la Ville
N'est-ce pas qu'il réclame peut-être un geste en avant
Et que dorénavant il estime de veille
Où règnent désormais de trop loin
L'ancien Chef-d'œuvre laissé pour témoin par les époques vieilles,
Et que, chagrin d'attendre la mentale aurore,
L'astre à son tour se lasse d'admirer encore
Une Beauté sur qui pèse de soir en soir l'ombre auguste des veuves
Et que, réciproque, il voudrait enfin
— Miroir tout craquelé des nobles rides des vivants défunts —
Pourtant s'offrir à quelque Beauté neuve
Et dans elle en retour se voir jeune et nouveau
Parmi de la chair vierge autour d'une âme fraîche,
Vierge et fraîche
Comme l'espérance éclose d'une crèche
Et les deux seins d'une Vénus émergeant d'un cerveau ?

§

Dans **Propos** (15 janvier), M. Stuart Merrill publie le beau poème que voici :

LES ENFANTS DE LA FRANCE

Les Enfants de la France dansent et chantent des rondes.
En la saison des neiges comme en la saison des fleurs,
Qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il tonne par le monde,
Que les hommes soient en sang et les femmes en pleurs,
Les Enfants de la France dansent et chantent des rondes.

Sur le pont d'Avignon, chantent-ils, *ou gué ! la Marguerite*,
Au fond des maisons rouges dont le toit fume l'hiver
Et des blanches au seuil desquelles la cigale crépite.

Que la saison qui passe roule la flamme et le fer,
Sur le pont d'Avignon, chantent-ils, *ou gué! la Marguerite !*

Les pommes sont roses et les olives grises,
La Garonne rugit et la Seine sourit,
Mais la même chanson, au mistral comme aux brises,
S'envole de la France, du Nord comme du Midi.
Les pommes sont roses et les olives grises.

Cheveux blonds, cheveux noirs, sabots ou sandales,
Les bambins chantant haut la grâce du doux pays,
Font sonner de leurs danses les mottes et les dalles,
A la ville ou aux champs, en tourbillon, réjouis,
Cheveux blonds, cheveux noirs, sabots ou sandales.

Notre mère la France, acceptez cette offrande :
Notre amour du pauvre, notre haine du tyran,
L'épée contre qui commande, le pain pour qui demande,
Et pour mieux vous chanter les rondes de vos enfants.
Notre mère la France, acceptez notre offrande !

MEMENTO. — *Le Rythme* (janvier, n° 1). — Cette nouvelle revue mensuelle rassemble à peu près les écrivains qui publiaient *les Actes des Poètes*. Ce premier numéro contient un poème fort curieux signé Monique : *Paroles d'amertume*. Des vers de MM. Albert-Jean, A. Colomer, Banville d'Hostel.

Revue bleue (14 janvier). — De M. Paul Flat : « Littérature et Candidats. » — « La légende napoléonienne chez un bourgeois de Paris », par M. Ph. Gonnard.

Le Correspondant (10 janvier). — « Emile Augier moraliste », par M. G. Le Bidois.

La Revue de Paris (15 janvier). — « Entretien avec Talleyrand », de Mme de Rombeck, publié par M. Emile Dard. — « Jules Tannery », par M. E. Hovelacque.

La Revue critique (10 janvier). — De M. P. Gilbert : « J. Racine et son petit-neveu qui l'ignore. » — M. F. Renié : « Paradoxes sur le féminisme ».

Nouvelle Revue (15 janvier). — M. Jean de Bonnefon : « La vraie décentralisation. »

La Revue (15 janvier). — M. le Professeur Metchnikoff : « Microbes lactiques et longévité ». — De M. Camille Flammarion, le premier des « Contes philosophiques » d'une série qui « menace » de réjouir, plus que ne l'imagine l'auteur.

Le Feu (1er janvier). — Poèmes, de M. Nicolas Beauduin. — « Départ », par M. E. Montfort.

Revue du mois (10 janvier). — C. Buat : « L'artillerie allemande ». — « L'art social », par M. Elie Faure.

Vers et prose (octobre-novembre-décembre) publie : « Le Verbe aimer », par M. A. Mockel, des lettres inédites de Charles Van Lerberghe, des poèmes de M. Maurice du Plessys, des contes de M. R. de Gourmont, des fragments du prochain volume posthume d'Alfred Jarry, etc...

Le Spectateur (février). — « Philosophie de l'incertain », par M. J. Flo-

rence. — « De l'attribution à la « méthode » du caractère de « doctrine », par M. Marcel Pareau.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La presse française au XIXe siècle (*Le Gaulois*, 24 et 26 janvier).

M. Arthur Meyer, continuant les souvenirs qu'il publie dans *le Gaulois* sous ce titre: *Ce que mes yeux ont vu*, en arrive à l'examen de la presse au XIXe siècle. Nous en retiendrons ce qu'il dit des journaux d'aujourd'hui; il est fort bienveillant et assez sagace. Son jugement n'est pas influencé par l'opinion politique des feuilles, dont il parle surtout au point de vue matériel et professionnel. Comment les journaux de Paris ont-ils pris l'extraordinaire développement où ils sont parvenus? M. Meyer fait justement remonter cette évolution à l'époque de la guerre de 1870. Privés de communication avec Paris, les journaux de province durent se suffire à eux-mêmes, improviser un outillage qui les mît à même de renseigner et d'intéresser leur clientèle. De feuilles locales ou provinciales, ils deviennent tout à coup des organes régionaux accaparant l'ancienne clientèle des journaux de Paris sur de vastes portions de territoire. C'est ainsi que naquirent ces grands journaux de province dont quelques-uns vont encore de pair avec les premiers organes de Paris et parfois les dépassent, tels, dans des opinions différentes, *le Journal de Rouen* et *la Dépêche*, de Toulouse.

Pour lutter contre cette formidable concurrence, la presse parisienne dut se transformer, donner à l'information la plus grande part de la place occupée jusqu'alors par la littérature : *le Petit Journal* et *le Petit Parisien* se modifièrent dans ce sens, d'autres se créèrent en adoptant la nouvelle formule, *le Journal*, *le Matin*, *l'Echo de Paris*. Deux de ces derniers exemples sont assez mal choisis, car originairement *Journal* et *Echo de Paris*, auxquels il faut joindre *Gil Blas*, furent au contraire presque exclusivement littéraires, au moins d'intentions. Mais l'auteur pense à ce qu'ils sont aujourd'hui et on le comprend.

Les quatre premiers journaux que je viens de citer sont de beaucoup les plus importants de Paris par le tirage. M. A. Meyer précise les chiffres et nous donne à leur sujet des détails curieux :

Le Petit Journal, nous l'avons dit, est le doyen de la presse à bon marché. Il s'est fondé modestement dans l'hôtel qui s'est agrandi à ce point qu'il occupe aujourd'hui une superficie de 5.000 mètres. Il emploie 12 linotypes pour la composition, 17 machines pour le tirage. L'administration reçoit deux ou trois mille lettres par jour, occupe 800 employés, a 20.000 dépositaires, 15 inspecteurs, 6 lignes téléphoniques, des message-

ries admirablement organisées et qui lui permettent d'être le commisionnaire de tous ses correspondants. *Le Petit Journal* est propriétaire de publications illustrées qui ont un très gros tirage. Il tire quotidiennement à un million d'exemplaires. C'est un monde !

Eh bien ! ce chiffre est encore dépassé par *le Petit Parisien*, qui a un tirage de 1,400.000 tous les jours et de 1.600.000 le dimanche.

Pour suffire à cet invraisemblable tirage, *le Petit Parisien* emploie 16 linotypes, 24 machines rotatives. Pour les quatre dernières, il a dû créer un sous-sol nouveau. Ce sous-sol contient, en outre, une réserve de 800 rouleaux de papier. Le tirage du journal est divisé en deux parties : l'une, consacrée aux lecteurs de province, commence à six heures du soir pour finir à dix heures ; l'autre, destinée à Paris et à la banlieue, commence à deux heures et se termine à quatre heures et demie. Ses ateliers de clichage, de photographie et de gravure occupent tout un étage de son immeuble. Pour transporter ses journaux et ses publications : *le Supplément illustré*, *Nos Loisirs*, son *Almanach*, *le Petit Parisien*, qui n'a pas de messageries, emploie 10 automobiles et 15 voitures à chevaux. Enfin, 800 employés, 60 rédacteurs, plus de 20.000 dépositaires sont attachés à sa fortune.

Son propriétaire, hier président du syndicat de la presse, aujourd'hui ministre, M. Dupuy, a créé à Nanterre une usine qui fournit l'énorme quantité de papier que consomme *le Petit Parisien*. Le jour où M. Dupuy sera propriétaire d'une forêt en Suède et d'une petite flottille pour transporter son bois jusqu'à l'usine du papier, on pourra dire qu'il se suffit complètement à lui-même.

Nous verrons peut-être ce miracle s'accomplir au *Petit Parisien* comme au *Petit Journal*, au *Matin* comme au *Journal*.

Le journal *le Matin* occupe, à l'heure actuelle, cinq immeubles qui couvrent une superficie de 3.400 mètres carrés. Il a un personnel de 900 personnes appointées (ce chiffre ne comprenant, bien entendu, ni les correspondants, ni les dépositaires). Il dispose pour son tirage quotidien de six grandes machines américaines qui débitent cent mille numéros à l'heure. Il a une usine électrique qui lui fournit la force et l'éclairage, ce qui lui permet, en cas de grève, de se passer du concours des secteurs.

Il a un outillage de photogravure où il fabrique lui-même les clichés de simili qu'il a été des premiers, dans la presse française, à faire paraître. D'ailleurs, *le Matin* compose, grave, imprime et tire lui-même non seulement tous ses numéros, mais encore tout ce dont il a besoin pour sa vie quotidienne. Sauf pour le papier et l'encre, il est son propre fournisseur.

Son mouvement de caisse est de 80.000 francs par jour ; pour son papier seulement il dépense plus de dix mille francs par jour. En 1909, le coût seul des dépêches qu'il a reçues de l'étranger dépasse un demi-million de francs. Sa rédaction occupe à elle seule une centaine de personnes et est partagée, sous le contrôle du rédacteur en chef, en trois grands services : informations, politique et parlement, service de l'étranger.

Il a un traité exclusif avec *le Times*, grâce auquel il a droit à toutes les informations et à toutes les dépêches qui se trouvent dans ce journal. Le fil spécial qui joint *le Matin* au *Times* va de bout à bout, c'est-à-dire que l'employé qui transmet se trouve dans une chambre du *Times*, tandis que l'employé qui reçoit se trouve dans une salle du *Matin* ; il n'y a aucune

interruption, aucun relai en route et le mot parti électriquement du *Times* se déroule sur une bande au *Matin* même.

Pour *le Journal*, sa rédaction et son administration, y compris ses ouvriers, photographes, mécaniciens, correspondants, ses porteurs, plieuses, chauffeurs, clicheurs, etc., etc., forment un total de travailleurs s'élevant à deux mille personnes. D'ailleurs, quand on pénètre dans la ruche de la rue Richelieu, on reste ébloui, stupéfait de l'animation qui règne dans l'hôtel somptueux occupé par mon important confrère.

Le Journal s'imprime sur huit, dix et douze pages. Pour ce travail fabuleux, il emploie 14 machines linotypes, 10 compositeurs à la main, 2 mécaniciens pour les linotypes, 170 ouvriers mécaniciens, 14 machines rotatives livrant le journal collé et plié; 5 photographes et 10 employés à la photogravure sont attachés au service des clichés, 3 automobiles sont mises à la disposition de la rédaction, le service de livraison s'opère en automobiles. *Le Journal* a également sa bibliothèque et ses archives ; il a encore un service télégraphique assuré par le personnel de l'Etat. N'êtes-vous pas pris de vertige, et quand vous êtes sorti de ces véritables forges de Vulcain, où Mars n'aurait pas eu loisir de flirter avec Vénus, ne pensez-vous pas avoir fait un voyage souterrain dans les mines ou dans les usines du Creusot, de Krupp ou d'Armstrong ?

Mais il n'y a pas que le nombre qui compte, surtout pour nous. On suit avec plaisir M. Meyer dans son examen des autres journaux tels que *le Temps* et *les Débats* qui, sans atteindre les masses, n'en ont pas moins une influence considérable sur l'esprit public, la plupart des journaux de second ordre paraissant le matin étant rédigés avec leurs informations. *Le Temps* chôme deux fois par an : ce jour-là il y a des journalistes bien malheureux.

A côté de ces journaux titanesques, une place doit être réservée au *Temps*, un journal qu'on plaisante souvent sur son caractère grave et sérieux, mais qui, par la sûreté de ses informations, le nombre et la bonne tenue de ses correspondances — je ne parle pas naturellement de sa politique ou de sa tendance générale dont je suis, sur beaucoup de points, l'adversaire résolu — rivalise avec les grands journaux de l'étranger.

Adrien Hébrard est un très grand journaliste ; il aurait pu être un grand orateur, un homme politique important, il lui a plu de rester le directeur du *Temps* ; il n'a jamais perdu le contact avec Paris ; il a le sentiment que le sérieux un peu presbytérien de sa première page pourrait éloigner beaucoup de lecteurs s'il ne le corrigeait pas par le reportage, l'actualité, les variétés, la littérature, la critique, qui trouvent place à la deuxième et à la troisième page; le tout est dosé d'une façon savante. Le feuilleton dramatique du *Temps* fait autorité... et recette dans les théâtres. J'ai dit que *le Temps* avait conservé sa physionomie. Hébrard ne la transforme pas, mais constamment il la rajeunit. C'est notre maître en journalisme.

Chapeaux bas, Messieurs, devant un journal plus que centenaire ! *Les Débats* ont paru d'abord en 1789 sous le nom de *la Loi et les Décrets*. Depuis que le journal a pris son nom définitif, il habite la vieille et ances-

trale maison de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, à l'abri de l'église dont la grosse voix, muette depuis la Saint-Barthèlemy, respecte le travail de nos confrères. C'est M. de Nalèche, un directeur des plus aimables et des plus distingués, qui est aujourd'hui assis dans le fauteuil des Bertin. Il a su conserver à la vieille maison son parfum de courtoisie, de modération et de bon ton. Les filets quotidiens des *Débats* sont de petits chefs-d'œuvre de précision, d'élégance, toujours écrits dans une langue académique. On sait que *les Débats* sont l'antichambre de l'Institut. Tour à tour les meilleurs de nos critiques : Jules Janin, Weiss, Lemaître, Faguet et un instant Doumic, ont occupé le célèbre rez-de-chaussée des *Débats*. Mieux que le pont des Arts, le feuilleton dramatique mène à l'Institut. Henri de Régnier en fera demain l'expérience.

M. Meyer épuise la liste. Il trouve le moyen de louer *l'Humanité* et *l'Action*, aussi bien que *l'Echo de Paris*, *la Gazette de France* et *Paris-Journal*, dont il n'a pas très bien saisi le caractère, et il se tire galamment de la mention, qu'on attendait, de *l'Action française*, et de celle du *Figaro*, la « maison d'en face ».

Un second article nous apprend que *l'Illustration* est montée au chiffre fantastique, pour une publication de ce genre, de 127 mille exemplaires. De la conclusion générale, je retiens ceci :

Parlons maintenant du lecteur. A-t-il trouvé quelque bénéfice dans cette liberté excessive? Chaque matin on lui apporte son journal qui est son véritable café au lait. Ses passions trouvent une satisfaction évidente dans les attaques légitimes, dirigées contre les hommes ou les choses qu'il déteste ou qu'il méprise ; il se lève et s'en va satisfait à ses affaires ou à ses plaisirs; il a payé sa contribution à la défense sociale. Vous connaissez ce mot de Mme Talma, à qui l'on disait : « Quelle jouissance ce doit être d'avoir un mari si passionné ! » — « Ah ! répondait-elle, ne m'en parlez pas. Tout ça s'en va dans ses rôles. » De même, colère, indignation, révolte du public, tout ça s'en va trop souvent en articles de journaux.

Pourquoi *trop souvent?* Il est très bien que tout commence et que tout finisse ainsi. C'est l'admirable triomphe de l'idéalisme verbal. *In fine erit verbum.* Et tout finira par des mots.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : : *L'Inquiète*, pièce en quatre actes, de M. Jean Richard (21 janvier). — Arts : *Nabuchodonosor*, pièce en un acte, de M. Maurice de Faramond ; *le Marchand de passions*, comédie en trois images d'Épinal, en vers, de M. Maurice Magre (30 janvier). — Nouveautés : *Monsieur chasse*, comédie-bouffe en trois actes, de M. Georges Feydeau (20 janvier). — Théatre Shakespeare : *L'Ecole de la Pie grièche*, comédie en onze tableaux, de Shakespeare (16 janvier).

M. Jean Richard débute au théâtre par une pièce qui mérite toutes les sympathies. Il n'a cherché à ménager personne, et il a mis une grande conscience à étudier ses principaux personnages et les

milieux où ils vivent. Certes, M. Jean Richard est encore inexpérimenté ; çà et là, pourtant, il prouve qu'il sait conduire une scène, qu'il sait écrire un dialogue. Attendons ses œuvres prochaines : il se pourrait qu'elles fusent excellentes.

La donnée de l'**Inquiète** est des plus intéressantes. Il s'agit d'une jeune fille, Marthe Bigot, qui appartient à une famille de bourgeoisie provinciale. Les parents ont tous les préjugés du monde ; les plus saugrenus leur semblent les plus vénérables ; ils sont de leur classe, et n'estiment que les gens de leur classe ; la moindre pensée libre, le moindre geste original les effarouche et les scandalise. Marthe devra être la jeune fille bien élevée, qui ne pense pas, qui ne lit pas, qui parle à peine, et qui attend dans la pénombre l'heure d'épouser un jeune homme de son rang et de sa fortune.

Or, Marthe n'est pas une résignée ; elle sait la ridicule bassesse de la vie où on la destine ; une amie lui a prêté des livres ; elle les a lus, elle s'est instruite ; elle voudrait avoir une existence utile ; elle voudrait se dévouer, aimer. Mais elle ne se hausse pas jusqu'à la révolte ; elle a le désir d'être libre, elle n'a pas les certitudes qui lui permettraient de se faire libre. Elle pleure, elle est inquiète. Et, comme tous ceux qui l'entourent la raillent et la blessent, elle est devenue renfermée, et elle craint les expansions et les aveux.

M. Jean Richard a su poser le personnage de Marthe dans son premier acte ; il a su peindre le milieu où elle vit. Un brave homme, Philippe Renard, vient au secours de Marthe ; il l'épouse, il croit la délivrer. Or, Philippe Bernard est architecte ; il travaille pour la haute bourgeoisie parisienne ; il gagne des sommes considérables, et il doit ménager sa clientèle. Il ne pense guère plus librement que les parents de Marthe, et la malheureuse n'arrive pas à calmer son inquiétude. Elle souffre, elle risque les pires aventures. Au dénouement, Marthe et Philippe en arrivent aux explications mutuelles ; ils sentent qu'ils s'aiment d'un vrai amour ; Marthe aura enfin confiance en quelqu'un ; elle prendra conscience d'elle-même, elle s'habituera aux expansions, et sans doute elle se guérira de son inquiétude.

Il faut louer M. Jean Richard d'avoir mené son héroïne, successivement, dans des mondes assez différents les uns des autres ; il a le sens du mouvement dramatique, et ses principales scènes sont bien venues. L'habitude ne peut manquer de lui donner des qualités qui lui font défaut aujourd'hui.

Mmes Grumbach et Kerwich, MM. Vargas, d'Inès, Chambreuil ont bien interprété leurs rôles, qui étaient parmi les principaux de *l'Inquiète*.

§

M. Maurice de Faramond a écrit des pièces plus développées que

Nabuchodonosor, il n'en a pas écrit de plus fortes. L'œuvre est solide, vivante, harmonieuse.

M. Maurice de Faramond a voulu concentrer en un acte la légende du roi Nabuchodonosor. Voici le roi qui se fait raconter ses victoires; ses courtisans, ses gardes, ses femmes l'entourent; et il insulte les captifs, il les envoie au supplice. Voici qu'il s'adonne au plaisir; il veut toutes les jouissances, toutes les voluptés. Mais la grande voix du prophète se fait entendre. Elle menace Nabuchodonosor des pires châtiments. Lui raille, s'irrite, puis raille encore, puis s'emporte. C'est le prophète qui sera châtié. Et c'en est fait du repos de Nabuchodonosor; le prophète n'est plus là, mais ses menaces sont présentes. Il ne parle plus, mais sa parole vit en la pensée du roi. Peu à peu, Nabuchodonosor devient fou. M. de Faramond nous montre avec l'art le plus savant et le plus noble les progrès de la folie royale. Et, enfin, le maître, qui tout à l'heure était superbe et cruel, s'affale, pareil aux animaux, et il n'a plus que des mots humbles et misérables, que des pleurs lamentables et de pauvres gémissements.

Cette tragédie est, dans sa brièveté, d'une grande puissance. Il faut remercier M. de Faramond de l'avoir conçue, et il faut applaudir le style dont il l'a écrite. Il a dédaigné les faux brillants, le langage des héros est le plus souvent d'une ferme simplicité; parfois il devient ample et fier. Nulle déclamation ne dépare les discours du prophète. Çà et là, une image heureuse nous charme, une période du plus pur lyrisme nous ravit. A voir et à entendre *Nabuchodonosor*, on goûte une joie réelle, une joie grave.

M. de Max joue à la perfection le rôle de Nabuchodonosor ; il en rend toutes les nuances avec une étrange souplesse ; il est terrible et menaçant, et tout à coup il devient familier, plein d'une ironique gaieté. Et, à la fin de la tragédie, il rend poignante l'effroyable déchéance du héros.

Mlle Trouhanowa danse avec beaucoup d'agrément, et Mlle Neïth-Blanc, MM. Magnat, Dullin et Denneville ont droit à des éloges.

§

M. Maurice Magre a écrit des œuvres meilleures que **le Marchand de passions**. On ne voit pas très clairement ce qu'il y a voulu dire ; les scènes sont parfois un peu longues, et les vers sont, trop souvent, d'une excessive facilité. Souhaitons que M. Maurice Magre prenne un jour sa revanche. Mlles de Pouzols et Fillacier, MM. Villé, Dubosc, Durec et Dullin ont fait tout le possible pour rendre plaisant *le Marchand de passions*.

§

On a revu avec plaisir **Monsieur chasse**, fort bien joué par Mmes Cassive et Maurel, par MM. Germain et Simon. Ce vaudeville

est vraiment ingénieux. M. Georges Feydeau, quand il le composa, avait déjà une singulière maîtrise ; nous lui devons, maintenant, des pièces où les quiproquos sont plus nombreux que dans *Monsieur chasse ;* mais, ici, la situation est sans cesse renouvelée, et toujours avec un entrain et une verve rares. Je ne crois pas qu'il y ait, aujourd'hui, un seul vaudevilliste supérieur à M. Georges Feydeau, — qui sait, d'ailleurs, fort spirituellement mener un dialogue.

§

On sait avec quel zèle M. Camille de Sainte-Croix s'emploie à faire connaître en France le théâtre de Shakespeare. Il vient, en l'appelant **l'Ecole de la pie-grièche**, de nous donner *The Taming of the Shrew*, qui fut successivement *la Méchante femme mise à la raison*, *la Mégère domptée*, *la Sauvage apprivoisée*, que sais-je encore ? Cette pièce est une des moindres de Shakespeare, mais elle est bien divertissante. C'est une farce très gaie, et il faut savoir gré à M. Camille de Sainte-Croix de l'avoir fait représenter sans la modifier, sans chercher à y ajouter des agréments nouveaux. La jeune troupe qu'a réunie M. Camille de Sainte-Croix a joué très heureusement *l'Ecole de la pie-grièche*.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Opéra-Comique : *L'Ancêtre*, poème de M. Augé de Lassus, musique de M. Camille Saint-Saëns. *Les Lucioles*, ballet de Mme Mariquita, musique de M. Claude Terrasse. — Concerts Chevillard : *Cinquième Symphonie* de M. Gustav Mahler.— Musique ancienne : *Cercle Musical, Concert Liebich-Babaïan, les Chanteurs de la Renaissance*.

Celui qui fut Saint-Saëns naquit en 1835 ; celui qui est immuablement demeuré Massenet, en 1842. On les excuserait donc volontiers, sinon d'être vidés, du moins de ne plus composer afin de ne point s'exhiber sur le tard au-dessous de soi-même, car un quasi-septuagénaire accouchant tout à coup de *Parsifal*, c'est trop évidemment exceptionnel. Que M. Jules Massenet ne se puisse décider à se retirer des affaires, on craint d'en soupçonner les raisons ; mais d'un Saint-Saëns, dont le désintéressement est notoire, qui fut toujours un pur artiste malgré ses parti-pris rageurs, ce serait incompréhensible si rien n'était plus rare à la fois que l'auto-critique et le renoncement à faire parler de soi. Il est vraiment déplorable que, surtout de nos jours, la gloire entraîne presque fatalement des conséquences commerciales, en assurant par certains noms l'affluence des snobs et, partant, de plausibles recettes. Si l'auteur de **l'Ancêtre** ne s'appelait pas Saint-Saëns, M. Raoul Gunsbourg n'aurait pas sans doute eu l'idée de lui commander un ouvrage qui, signé par un inconnu, n'eût jamais réussi à être représenté quelque part.

Pourtant, on conçoit encore moins que M. Albert Carré, quatre ou cinq ans après, ait cru devoir emprunter ce rossignol au répertoire de Monte-Carlo. Le probe et quelquefois génial musicien que fut notre Saint-Saëns manifesta toujours un goût si singulier dans le choix de ses livrets que, sans ses déclarations formelles, on aimerait y découvrir une invincible indifférence. On a du mal à imaginer qu'un artiste aussi intelligent que spirituel ait pu, sa vie durant, nourrir une admiration obstinée pour les muses puérilement lycéennes de M. M. Louis Gallet et Augé de Lassus. La Mort implacable ayant privé sa lyre des services du premier de ces Messieurs, c'est au Pégase du second que Saint-Saëns, au soir de sa vie, eut recours pour se transporter dans les régions inexplorées de lui du « vérisme » italique, naturalisé corse pour la circonstance. Il en est résulté trois actes insipides, dont la brièveté semblait d'une incommensurable longueur, et où un ermite barbu sévissait d'autant plus cruellement qu'il était incarné par M. Albers. La musique de *l'Ancêtre* échappe à la critique autant qu'à l'analyse. On ne sait véritablement que dire à propos de tout ce temps perdu et de tout ce papier gâché pour aligner ces banalités correctement surannées. C'est ici, dans cette écriture coulante et vide, que s'étale en toute candeur la vanité d'un « métier » stérile devenu pour l'auteur une habitude. Ce serait une irrémédiable tristesse, sans quelque sincérité incoërcible qui, jusqu'en ce fatras sénile, garde le musicien des bassesses du truc et de la roublardise, et distingue par là profondément *l'Ancêtre* de ce qu'ailleurs on osa intituler *Don Quichotte*. Mais ce n'en est pas moins oiseux.

L'Ancêtre était accompagné sur l'affiche par un ballet, genre d'ouvrage dont la Salle Favart abandonnait jusqu'à présent, sans qu'on sache au juste pourquoi, à l'Opéra le monopole. **Les Lucioles** ont démontré que M. Carré n'a pas eu tort de s'y risquer. Avec une musique gracieusement amusante de M. Claude Terrasse, en variations sur *Au clair de la lune*, ce fut un spectacle des plus charmants à la vue, où Mme Mariquita déploya un art exquis à faire évoluer de délicieux pierrots. Notre Académie nationale de Musique et de Danse n'a qu'à bien se tenir, et doit joliment se réjouir de posséder depuis peu Mme Stichel.

§

On ne peut certes que féliciter M. Chevillard de nous avoir offert une nouvelle symphonie de **M. Gustav Mahler**. Il importe que nous connaissions tout l'œuvre d'un musicien dont l'activité fait tant de bruit chez nos voisins et de qui la réputation y paraît contrebalancer celle même d'un Richard Strauss. La déception n'en fut pas moins profonde. Cette **Cinquième Symphonie**, qu'outre-Rhin

on surnomma *la Gigantesque*, l'est surtout par ses dimensions exigentes, car elle dure une heure vingt minutes et doit s'exécuter sans interruption. M. Chevillard nous fit heureusement la charité de deux courtes pauses, deux oasis de bienfaisant répit dans ce désert de vacuité incohérente. L'incohérence est, en effet, la plus indiscutable caractéristique de celui que certains de ses thuriféraires n'ont pas craint de comparer à Beethoven. Incohérence d'intentions, de style, de moyens; salade ici de marche funéraire, bien plutôt que funèbre, et de laendler viennois, mayonnaisée d'un pâle *adagietto* de mentalité sonateuse, vinaigrée de pizzicati en aubade, poivrée de trompettes bouchées, et servie à l'auditeur ahuri parmi les vociférations des trombones, le fracas de la batterie et la sourde menace du gong. Et le pis est que ce salmigondis hétéroclite n'aboutit pas un seul instant, pas plus à quelque saisissant contraste qu'à la moindre combinaison de sonorités neuve, ou même simplement harmonieuse ou piquante. M. Mahler paraît si inhabile au maniement des timbres que cet orchestre formidable sonne creux et, terne ou bruyant, tous jours laid. Les effets opiniâtrement y avortent sans rémission ni trêve et, par ailleurs, l'inspiration est de banalité et platitude si navrantes que, de l'amoncellement voulu des disparates sentimentaux ou pittoresques, on a moins l'impression de la divagation que du radotage. Au point de vue purement musical, cette symphonie est aussi dépourvue du plus infinitésimal intérêt que celle qu'on ouit au Châtelet naguère. Pour l'écriture et l'harmonie, tout ça retarde au moins de soixante ans. Mais le plus lamentable est une absence absolue de quelque personnalité qui, poussée à ce point, plonge et submerge en un océan de stupeur. Nous gratterions en vain nos plus falots fonds de tiroir pour trouver quelque équivalent à un *minus habens nihilo*, auprès de quoi MM. Théodore Dubois et Gédalge acquerraient une originalité insoupçonnable. En vérité, la renommée de M. Mahler à l'étranger resterait une énigme, si on ne se souvenait du succès d'un Tchaïkowski dans les pays anglo-saxons et germaniques. C'est un réconfortant témoignage de notre culture musicale que nous voir refuser à la fois de goûter la confiture d'une *Symphonie pathétique* et de mordre au bluff mahlerien. N'empêche qu'on ne doive remercier M. Chevillard de son initiative et souhaiter qu'il y persévère sans abus, car une audition de chacune des symphonies de M. Gustav Mahler suffira largement à notre bonheur autant que pour notre édification. C'est un « art », si j'ose m'exprimer ainsi, dont on a bien vite fait le tour sans se tarabuster les méninges. Mais on peut suggérer par la même occasion à M. Chevillard d'accorder un pareil traitement à nos compatriotes et, quand un Albert Roussel, par exemple, lui apporte une symphonie autrement pleine de musique que les neuf de M. Mahler, de l'exécuter tout entière au lieu de

nous en octroyer l'aumône d'un fragment détaché de ce qui le prépare et l'explique. Il y a là de quoi décourager nos jeunes compositeurs, en les détournant fâcheusement de poursuivre l'évolution de la plus accomplie des formes musicales, dont ce qui vient du dehors nous indiffère le plus souvent ou serait même fort capable de nous dégoûter tout à fait.

§

Qui donc prétendait que la musique ancienne est dédaignée chez nous? Elle y semble au contraire envahir nos programmes et y remplacer peu à peu celle de l'époque classique allemande. On mélange aujourd'hui de plus en plus volontiers les très vieux maîtres aux très modernes en sautant par-dessus ce qui les sépara, mais les séances exclusivement consacrées à la plus ancienne musique deviennent toujours plus fréquentes. Outre les Sociétés Bach et Haendel, les annuels récitals Debroux, de nombreux concerts semblent se faire concurrence en ce domaine, ce qui paraîtrait indiquer que le public est loin de se montrer rébarbatif à ce genre d'exercice,et il faut hautement se réjouir de cette preuve nouvelle d'une culture musicale qui affine et développe aussi heureusement la sensibilité de nos auditoires mélomanes. Tout n'est pas cependant d'égale qualité dans ces manifestations émules. Le défaut du **Cercle musical** est de nous présenter surtout des virtuoses célèbres, et nul n'ignore que l'art y a rarement à gagner. Les petits morceaux que M. Diemer joue et rejoue depuis vingt ans au clavecin y prennent sous ses doigts des allures d'airs de boîte à musique, où il se permet la fantaisie de reprises et d'accords finaux arbitraires, sans compter toute liberté vis-à-vis d'ornements trop difficiles. Les pièces de M. Kreisler ont le tort d'être pour la plupart des transcriptions pour le violon,ce qui en diminue d'autant plus inutilement l'intérêt qu'il ne manque pas de compositions peu connues d'alors écrites pour cet instrument. Un tel programme n'apparaît guère que de la vulgarisation un peu bâclée. Tout autre était celui du **Concert Liebich-Babaïan**,où une sûre érudition s'attestait au service de l'art le plus délicat, quoiqu'on pût regretter que M. Franz Liebich ait exécuté au piano les œuvres de clavecinistes anglais et français qui, avec William Byrd, nous faisait remonter jusqu'à la fin du xvie siècle. Ce fut une délicieuse surprise que *les Chansons de Troubadours*, restituées par M. Jean Beck du grimoire encore indéchiffré des manuscrits, et qui, pour la première fois, je crois bien, dans nos concerts, ressuscitaient notre xiiie siècle musical. Il y a dans ces chants un curieux et sans doute unique amalgame de sensibilité à la fois fruste et raffinée traduite dans un art exquis de verve et de fraîcheur, où l'influence des tonalités ecclésiastiques régnantes ne prévaut déjà plus qu'à peine

contre l'instinct d'une inconsciente harmonie naturelle, et même en est parfois annihilée ; si bien que l'accompagnement surajouté de harpe, que perla Mlle Jeanne Dalliès, les modernisait sans effort pour nos oreilles et sans parvenir à les dénaturer. Ce n'est pas un mince éloge à adresser à M. Delacroix que de devoir constater qu'il réussit à se faire applaudir pour soi-même en accompagnant au piano les *Airs à chanter* des XVIIe et XVIIIe siècles, qui suivirent. De là, on passait sans transition à Claude Debussy, et on semblait y arriver naturellement, tant ce soi-disant révolutionnaire se rattache profondément au passé de notre génie national et en renoue la tradition. Je discuterai volontiers ici certaines interprétations de M. Franz Liebich, en rendant toutefois hommage à la puissance qu'il sut atteindre dans *la Cathédrale engloutie*. Mlle Marguerite Babaïan chanta *le Promenoir des deux amants* et tout ce programme si divers d'origine et de style avec le sentiment le plus juste et d'une voix devenue décidément très belle. Ce fut vraiment une soirée d'art pur comme on en a bien rarement l'aubaine. **Les Chanteurs de la Renaissance** nous fournirent pourtant huit jours après une joie analogue en leur concert annuel dirigé par M. Henry Expert, fondateur de la Société. M. Expert s'est voué corps et âme à l'art de la Renaissance et le comprend sans doute mieux que personne. On ne fut pas surpris de s'en convaincre à la comparaison procurée par le hasard des rencontres. *La Schola* avait précisément donné tout récemment une séance de *Motets* où on pouvait entendre aussi le *Peccantem me* de Palestrina et *la Bataille de Marignan*, et, entre les deux exécutions, il y avait une fière différence qui n'était rien moins qu'en faveur de *la Schola* et de M. Vincent d'Indy. On sent que, pour M. Expert, la musique du XVIe n'est point une langue morte que conserve pour nous les œuvres d'un art révolu. Son amour lui insuffle à nouveau la vie ardente, la gaieté, la jeunesse gracieuse et robuste ou la sérénité harmonieuse qui furent siennes au temps de la glorieuse épopée. Avec l'Orléanais Févin, il nous menait jusqu'aux confins du XVe siècle, parmi les contemporains du grand Josquin, et cette évocation suggérait quelques réflexions. Nous ignorons à peu près tout de Josquin. Au lieu de nous offrir un programme morcelé, fait de pièces dont quelques-unes nous sont désormais bien connues, pourquoi *les Chanteurs de la Renaissance* ne consacrent ils pas un concert à l'interprétation de quelques œuvres importantes d'un des plus gigantesques génies de l'art musical ? A l'heure où il fut écrit, le *Miserere* de Josquin constituait un chef-d'œuvre aussi inouï que *Tristan* trois cent cinquante ans plus tard, et sa beauté savoureuse et poignante ne souffre pas dans la musique tout entière un autre parallèle. Ne l'entendrons-nous donc jamais ? Il semble au surplus que, dans cette impulsion générale

qui nous incite à explorer le passé, on s'agite un peu partout à l'aveuglette, qu'on improvise hâtivement des programmes selon la loi du moindre effort et sans méthode. Depuis que les trésors de nos bibliothèques européennes sont à la disposition de tous, c'est pitié que nous ignorions encore certains des plus grands maîtres. Le jour où on connaîtra Josquin, Palestrina, qui eut la chance d'avoir un joli nom, ne pèsera plus lourd dans la balance, et, quand on publiera Frescobaldi, ce sera une stupéfaction qu'il ait précédé Bach de tout un siècle. M. Henry Expert, craignant sans doute quelque fatigue du public, a cru devoir couper d'intermèdes instrumentaux son concert de polyphonie vocale. La guitare de M. Llobet eût apparu certes de circonstance s'il avait joué dessus quelques pièces anciennes de luth plutôt que des fantaisies espagnoles, où le virtuose obtint d'ailleurs un succès des plus légitimes. Quant à Chopin, il arrivait ici un peu comme des cheveux sur la soupe. M. Victor Gille l'interprète avec une émotion évidente, mais peut-être neurasthénique à l'excès, déchiquetant *Etude*, *Nocturne* et *Polonaises* du plus fébricitant rubato.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

René Schickele : *Weiss und Rot;* Berlin, Paul Cassirer, M. 2. 50. — Alfred Walter Heymel : *Spiegel, Freundschaft, Spiele ;* Leipzig, Insel-Verlag, M. 3.50. — Alfred Walter Heymel : *Zeiten, gesammelte Gedichte ;* Leipzig, ib, id. M. 3. — Albert Samains : *Gedichte ;* Berlin, Borngraeber, M. 2.— Herman Haupt : *Voltaire in Frankfurt ;* Chemnitz, Wilhelm Gronau, M. 2. — G. A. G. Bogeng : *Taschenbuch des Bücherfreundes,* 2. Jahrgang ; Nikolassee, Max Harrwitz, M. 6.— *Jagow, Flaubert, Pan.* — Memento.

Weiss und Rot. — S'il faut juger les poètes d'après leur puissance verbale, M. René Schickele pourra certainement passer pour l'un des écrivains lyriques les mieux doués de l'Allemagne actuelle. La fougue de son tempérament supporte mal le frein du vers à forme fixe. Cet halluciné, à qui toute contrainte semble peser, se plaît à formuler ses états d'âme par des interjections. Les formes rigides sont des entraves qu'il voudrait briser et auxquelles il se soumet avec peine. Profondément artiste, malgré son imagination dévergondée, il s'accommode mal des exigences de la vie.

Poète de la dissonnance, M. Schickele ne retrouve l'harmonie qu'en puisant son inspiration dans le plus profond de lui-même :

Hülle deine Stirne in leere Nacht.
Hœrst du ?... Sacht
gleitet dein Fremdes ab. —
Steige tiefer hinab.
Fühlst du?... nun bist du leer..
Aus deinem Tiefen her

quillt es.. es rauscht dein Blut
In tiefen Brunnens Hut..
Die Erde nährt dich. Endlich!
Du wirst dir selber kenntlich
an deiner Mutter Wort.
Ihre Sprache!.. Immerfort
spricht sie von deinen Einzigkeiten
und ihren stolzen Endlichkeiten..
Du wirst dir tief vertraut.
Ein Wille nur, der baut!

Même quand sa poésie est la plus limpide, M. Schickele semble toujours vouloir monter à l'assaut de quelque chose. Son effort vers la simplicité s'embarrasse sans cesse d'irréalisables songes. Il n'oublie pas assez qu'il débuta dans les lettres en fondant une revue qui s'intitulait *Der Stürmer*. Un peu plus de goût pour la culture et la pondération lui ferait retrouver l'équilibre que cherche en vain son âme disparate. Mais délibérément il a élu domicile à l'antipode de la tradition latine.

M. Alfred Walter Heymel apparaît comme le type de l'amateur, représentatif des jeunes générations de l'Allemagne nouvelle. Les personnages qu'il met en scène dans trois nouvelles, **Spiegel, Freundschaft, Spiele**, qu'il dénomme modestement des « études », incarne cet idéal d'art aristocratique dont l'auteur s'est fait un devoir de remplir sa vie. La simplicité élégante du style s'allie chez M. Heymel à la noblesse des sentiments. Tout, chez lui, est correction dans les manières de penser aussi bien que dans les attitudes. Ce souci du développement vers les formes toujours plus simples apparaît plus clairement encore dans le dernier recueil de vers de M. Heymel, **Zeiten**. Il ne s'embarrasse plus du décor amusant, du fait divers, et laisse aux poètes de cabarets le soin de rimer des chansons « modernistes ». Il lit Gœthe plus volontiers qu'Otto Julius Bierbaum. C'est peut-être le plus bel éloge que l'on puisse faire de sa poésie.

En un mince volume, Mme Lucy Abels a réuni les traductions qu'elle a faites des meilleures pièces d'Albert Samain. Ces 52 pages sont suivies d'une intéressante notice littéraire due à la plume de Mme Hélène Herrmann. La couverture mentionne expressément que c'est là la seule édition des **Gedichte** autorisée par le *Mercure*.

§

Voltaire in Frankfurt 1753. — L'arrestation de Voltaire à Francfort, par les agents de Frédéric le Grand, en juin 1753, est un des épisodes les plus curieux de la vie de l'écrivain. Voltaire ne pardonna jamais complètement au roi le mauvais tour qu'il lui avait joué et l'accabla dès lors de sa haine implacable. Les biographes

ont ajouté foi au récit de son arrestation et de ses causes qu'il rédigea lui-même, ainsi qu'au témoignage de son secrétaire Colini, qui fut son compagnon d'infortune, et longtemps on prêta à Voltaire le beau rôle dans cette affaire.

En 1846, Varnhagen von Ense publia, d'après les Archives de Berlin, une série de documents qui ruinaient la thèse de Voltaire et démontraient que la malice du polémiste avait considérablement dénaturé les faits. Varnhagen, dans un esprit partial, avait pris la contre-partie du récit de Voltaire et s'efforçait de justifier les plus odieuses mesures des agents de Frédéric. En s'appuyant sur les mêmes documents, Desnoiresterres parvint du reste ensuite, avec tout autant de vraisemblance, à démontrer exactement le contraire de ce qu'avait écrit l'élégant polygraphe berlinois.

Un archiviste de la ville de Francfort, M. Jung, puisant à de nouvelles sources, donna en 1899, dans l'*Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*, un récit à peu près impartial où il s'appliquait à dégager la vérité historique. Mais M. Jung ne publia pas les documents tirés des Archives de Francfort, sur lesquels il s'appuyait. Nous les trouvons maintenant réunis dans une copieuse brochure que M. Hermann Haupt, de Giessen, vient de consacrer, à son tour, à l'affaire de Francfort.

L'auteur a du reste pu mettre la main sur d'autres documents inédits. Parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'université de Giessen, il a découvert des lettres inédites de Voltaire au sénateur francfortois Jean Erasme de Senckenberg, qui défendit la cause du poète. De plus, la découverte, dans les Archives secrètes de Berlin, d'une liasse qui n'avait pas été utilisée par Varnhagen lui a permis de préciser l'attitude de Frédéric pendant que ses agents procédaient en son nom.

M. Haupt, avec une érudition fort remarquable, refait donc l'historique de toute l'affaire en présentant à la fois les faits déjà connus et les documents nouveaux trouvés par lui. Nous ne pouvons insister ici sur tous les détails du débat. Signalons seulement que la critique voltairienne s'est enrichie d'un ouvrage fort important qu'elle ne pourra pas négliger.

Quelques lettres inédites de madame Denis, du secrétaire Colini et de Voltaire lui-même, datées de Mayence, de Schwetzingen et de Strasbourg, amuseront certainement par leur tour assez imprévu.

Taschenbuch des Bücherfreundes. — A mesure que l'aisance augmente en Allemagne, les bibliophiles s'y font plus nombreux. Les sociétés qui éditent des ouvrages tirés à petit nombre se multiplient et les amateurs qui recherchent les éditions princeps ne sont plus regardés comme des bêtes curieuses. L'époque n'est pourtant pas éloignée où les bibliothèques particulières, réunies

dans un but qui n'était ni pédagogique ni scientifique, n'existaient pour ainsi dire pas. Ici, comme en tant d'autres matières, l'évolution s'accomplit chez nos voisins avec une rapidité vertigineuse.

Servir de guide aux bibliophiles néophytes, les initier à la qualité du bon livre, tel est le but que poursuit l'Annuaire dont la troisième année paraît chez l'éditeur Max Harrwitz, par les soins de G. A. G. Bogeng. L'ouvrage se divise en deux parties dont la seconde forme un agenda de poche, cartonné en toile, où l'amateur peut inscrire, au jour le jour, ses acquisitions et le prix qu'il les a payées. Un registre des livres prêtés et des exemplaires incomplets fait suite au calendrier et l'appendice contient un répertoire des bibliothèques, des annuaires et des revues spéciales, ainsi que des renseignements postaux. Tout cela est disposé avec la minutie un peu pédante dont les Allemands ont le secret.

Mais c'est surtout la première partie qui doit nous intéresser, à cause de l'accumulation de documents précieux qu'elle contient. En guise de préface, le professeur J. Loubier a écrit une courte monographie consacrée à Hans Grissebach, qui est architecte de profession et membre honoraire de la Société des bibliophiles allemands. Sa bibliothèque, dont on nous donne une reproduction photographique, est une des plus intéressantes de l'Allemagne. Suivent des indications sur les meubles de bibliothèques ainsi qu'un aperçu général de la « science du collectionneur », spécialement rédigé par M. Bogeng. L'auteur aligne, en les faisant précéder de numéros d'ordre, une foule de détails sur l'histoire de la bibliomanie; l'évolution des bibliothèques publiques, de la librairie et de la bibliographie; l'art de connaître les vieux livres, etc. Tout cela se termine par une « théorie de l'amateur ». On ne peut que louer ce zèle au service d'une bonne cause.

§

Le président de la police de Berlin, que les lauriers cueillis à Moabit ne laissent point dormir, a voulu, d'un trait de plume, se faire l'égal des juges de Rouen qui condamnèrent l'auteur de *Madame Bovary*. La renommée d'avoir fait massacrer, par des agents en bourgeois, quelques centaines de passants inoffensifs ne lui suffisait pas. M. de Jagow a donc fait saisir le numéro de la revue *Pan*, qui contenait la traduction des « Notes de voyage » de Flaubert, déjà publiées par *les Marges*, d'Eugène Montfort.

La confiscation fut ordonnée sans que la direction de la revue berlinoise pût apprendre pendant plusieurs jours par quel délit grave elle avait encouru la colère du tout puissant policier. Dès qu'elle fut renseignée sur le mobile de la saisie, elle s'empressa de faire composer la seconde partie des « Notes de Voyage » (la première seule ayant paru) et elle les publie dans son numéro du 1er février, en

même temps qu'une « Lettre ouverte » adressée au président de la police et qui s'intitule **Jagow, Flaubert, Pan.** D'un tour d'esprit très ironique, cette lettre a pour auteur M. Alfred Kerr, journaliste que nous qualifierions de « boulevardier ». M. Kerr accable de sa verve la malheureux M. de Jagow, à qui il recommande de lire, pour s'instruire, les ouvrages de Flaubert dont, sans doute, ce haut fonctionnaire ignore même les titres.

Le procédé est de bonne guerre et nous devons nous réjouir de voir que, sur les bords de la Sprée, le génie français est défendu spirituellement et avec force contre l'imbécillité de la police prussienne.

Memento. — Dans la *Deutsche Rundschau* (février), lady Blennerhasset commence une série d'études sur la jeunesse de Disraëli. La savante biographe de Mme de Staël débute par un parallèle entre « le juif italien Disraëli » et « le Corse Bonaparte » qui tous deux étaient des étrangers dans le pays où ils firent fortune et s'inspire ensuite de la biographie de lord Beaconsfield publiée par W. F. Monnypenny. La même revue fait paraître des lettres inédites de Guillaume de Humboldt à Schiller.

Les *Süddeutsche Monatshefte* (février) débutent par une nouvelle inédite de Thomas Mann, « Comment Jappe et Do Escobar se rossèrent ». Les Souvenirs de Louis Ganghofer se poursuivent.

Une étude de M. Richard Müller-Freienfels, que publie *Das literarische Echo* (1er février), s'intitule « le Néo-classicisme » et démontre que le théâtre allemand commence à s'inspirer des mêmes idées qui donnèrent naissance chez nous à des tragédies modernes. M. Paul Fechter dit beaucoup de bien d'une édition allemande en trois volumes des poésies d'Emile Verhaeren que M. S. Zweig vient de publier au Insel-Verlag.

M. Morice Anthropos publie à Paris une *Œsterreich Ungarische Pariser Rundschau*, qui est déjà à sa quatorzième année, mais qui a bien l'air de se contenter de mettre sous les yeux du public un mince fascicule par an. Celui qui nous parvient porte la date de 1910 et donne tout d'abord un court aperçu de la politique austro-hongroise qui aboutit au triomphe du dualisme. Vient ensuite une copieuse étude sur les récentes publications philosophiques, tant en Allemagne qu'en France. Une petite chronique des Lettres allemandes termine la revue.

A Colmar paraît, depuis le 1er janvier, une revue hebdomadaire, *Das neue Elsass*, qui poursuit surtout le but d'initier le public allemand aux problèmes alsaciens. Ce dessein paraît assez téméraire, mais jusqu'à présent les rédacteurs du nouveau périodique ont assumé avec beaucoup d'entrain une tâche particulièrement difficile. Les incidents ne manquent pas en pays annexés qui permettent d'appuyer d'arguments savoureux les démonstrations que l'on se propose de faire. M. Ernest Théodore, qui habite Wissembourg, a mis son juvénile enthousiasme au service d'une cause périlleuse à défendre, quand on pense que c'est surtout aux vainqueurs que s'adressent les revendications des vaincus. La littérature tient du reste une place honorable dans *la Nouvelle Alsace*. M. Carl Gruber, dans le premier fascicule, rappelle le séjour d'Alfred de Vigny à Strasbourg. C'est dans la capitale

alsacienne que l'auteur d'*Eloa* reçut son brevet de capitaine, le 28 mars 1823 et ce sont des paysages des Vosges qui inspireront au poète sa première œuvre littéraire. M. Edouard Schneegans a traduit en allemand les *Ecrits* d'Eugène Carrière et publie (fascicule 4) la préface de son volume. Ajoutons que la couverture de *Das Neue Elsass* est dessinée par Joseph Satter.

Der Sturm fait paraître par morceaux un roman populaire de Paul Scheerbart, « l'empereur d'Utopia », où ce poète a accumulé les plus singulières fantaisies de son imagination baroque. M. Fritz Hubner fait un abatage en règle d'un volume de M. Wilhelm Fischer intitulé « Nietzsches Bild », et conclut que l'auteur seul, par cette élucubration, s'est à jamais compromis. Les illustrations du *Sturm*, signées Max Frochlich, Max Pechstein, Oscar Kokoschka, sont d'une outrance un peu trop voulue.

Dans *Œsterreichische Rundschau* (1er février), M. D. J. Bach rend compte de la première représentation à Dresde du *Chevalier à la Rose*, le nouvel opéra de Strauss, dont le texte est de Hugo von Hofmannsthal.

Deutsche Kunst und Dekoration (février) consacre une étude aux costumes et aux décors de théâtre dessinés par le professeur Koloman Moser, de Vienne, pour une pièce en deux actes de M. J. Bittner : « Der Musikant. »

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Sir Charles W. Dilke, Bart. — *The Japanese Letters of Lafcadio Hearn*, Edited by Elizabeth Bisland, 12 s., Constable. — Yone Noguchi : *Lafcadio Hearn in Japan, with Mrs Lafcadio Hearn's Reminiscences*, 6 s., Elkin Mathews. — Francis Gribble : *The Love Affairs of Lord Byron*, 15 s., Eveleigh Nash. — Stephen Phillips : *Pietro of Siena*, 2 s. 6 d., Macmillan. — Stephen Phillips : *The New Inferno*, 4 s. 6 d., John Lane. — Claude C. Washburn : *Pages from the Book of Paris*, with drawings by Lester G. Hornby, 7 s. 6 d., Constable. — Frank Danby : *Let the Roof Fall in*, 6 s., Hutchinson; 2 fr. Collection Tauchnitz — Hilaire Belloc : *Pongo and the Bull*, 6 s., Constable. — Henry James : *The Finer Grain*, 6 s., Methuen; 2 fr. Collection Tauchnitz. — Memento.

Il convient d'adresser ici un adieu à Sir Charles Dilke. Depuis de longues années, il témoignait au *Mercure de France* un intérêt des plus flatteurs, nous dispensant parfois des éloges et ne nous ménageant pas ses critiques. Où qu'il fût, le numéro le suivait, et il le lisait avec une attention singulière. Combien de fois n'avons-nous pas reçu quelques lignes griffonnées de son écriture quasi-illisible et commentant, critiquant, corrigeant ou réfutant quelque fragment d'article qu'il arrachait et déchirait pour le joindre à sa lettre ? La variété des sujets qui l'intéressaient était incroyable, et sa culture était si vaste que toutes les productions de l'esprit humain lui semblaient familières. Sa carrière politique fut des mieux remplies ; l'on sait qu'il était une des personnalités les plus importantes du Parlement anglais, et que quelques grandes réformes sociales lui sont dues. Ses ouvrages politiques sont toujours lus. La fameuse revue critique *The Athenæum* lui appartenait, de même que *Notes and Queries*, qui est l'intermédiaire anglais des chercheurs et des curieux. Il y

collaborait activement depuis 1862. Sa connaissance de notre langue et de notre littérature était remarquable ; il se tenait merveilleusement au courant de tout ce qui se passait en France, il lisait les livres nouveaux, et ses jugements étaient d'une justesse et d'une perspicacité surprenantes. Il fut un grand cerveau et un grand cœur, et nous adressons à cet ami disparu nos regrets et nos souvenirs attristés.

§

L'œuvre de Lafcadio Hearn a conquis peu à peu dans les pays de langue anglaise un public considérable. En France, aussi, grâce à la traduction complète de ses œuvres entreprise par Marc Logé, on commence à s'intéresser à cet esprit étrange, dont on admirera bientôt non seulement les ouvrages inspirés par le Japon, qui sont ceux dont on parle le plus, mais encore les livres non moins curieux qu'il écrivit avant de quitter l'Amérique. Mais si l'œuvre captive et enthousiasme les lecteurs, ceux-ci désireront certainement connaître l'homme. Les volumes de correspondance et la biographie de Miss Elizabeth Bisland nous révéleront Hearn tel qu'il fut, et peut-être aussi l'acrimonieuse attaque du Dr George M. Gould servira-t-elle, aux rares qui voudront la lire, à mieux comprendre l'âme singulière de Hearn, car les accusations dictées par la haine sont parfois plus révélatrices pour des indulgences perspicaces que des louanges ou des portraits trop flatteurs.

Le nouveau volume dans lequel Miss Elizabeth Bisland donne **The Japanese Letters of Lafcadio Hearn** contient, avec une copieuse et substantielle introduction, les lettres de Hearn à Basil Hall Chamberlain, quelques-unes à W.-B. Mason et à Mrs Hearn. Les premières, de beaucoup les plus nombreuses, — elles occupent près de quatre cents pages in-octavo — sont les plus intéressantes. Elles débutent par une lettre du 4 avril 1890, datée de Yokohama, et la dernière est du 3 novembre 1894. Nous ne saurions dire ici tout l'intérêt qu'elles présentent, non plus que faire un choix dans les innombrables passages qu'on aimerait citer. Cette correspondance, à coup sûr, restera parmi les plus belles et celles qu'on lit le plus.

Dans sa préface, Miss Bisland raconte qu'après la mort de Lafcadio Hearn Edmund Clarence Stedmann déclara : « Avec le temps, Hearn deviendra une personnalité et une tradition romanesque comme Poe l'est aujourd'hui. » Et elle ajoute que si cette prophétie doit se réaliser, il est désirable que la tradition soit basée sur la vérité. Parmi les contributions à cette vérité nécessaire, il faut compter **Lafcadio Hearn in Japan**, l'exquis volume de M. Yone Noguchi, maître de conférences de littérature anglaise à l'Université Keio, de Tokyo. Un des premiers élèves de Hearn, M. Yone Noguchi, resta de ses amis, et son livre est écrit avec toute l'affection qu'il avait pour le maître disparu. A tous points de vue, le livre est char-

mant : imprimé au Japon, il est présenté comme un ouvrage japonais; le style en est admirable de poésie et de simplicité, et l'on se demande si un occidental aurait su enfermer, dans des pages aussi poétiques, tant de faits et de jugements. On *voit* vivre Hearn à son foyer, travailler au milieu de ses livres, se promener dans son jardin et témoigner aux arbres et aux fleurs des sentiments quasi-humains : « Il riait avec les fleurs et les oiseaux, et il pleurait avec les arbres qui meurent. » On le voit entouré des siens, écoutant sa femme raconter les histoires étranges de son pays et de son peuple, ou faisant l'éducation de ses enfants et leur enseignant la bonté pour les animaux et les plantes et toutes les choses de la nature, et le soir, répondant à leur « Bonsoir, papa San », par « Ayez un beau rêve ». Noblement, M. Noguchi défend la mémoire de Hearn et dans les chapitres de son livre, comme dans les délicieuses réminiscences de Mrs Hearn, la patiente maman japonaise au doux visage, Yakumo Koizumi, — le nom japonais de Hearn — nous apparaît tout autre qu'on pourrait se le figurer d'après le portrait malveillant qu'on en a voulu tracer. Il eut, certes, dans sa vie, des faiblesses, mais rien qui ne fût humain, et ses erreurs furent passagères. Les grands traits sont ceux qui comptent : il était bien né, résume Miss Bisland, et il passa sa jeunesse dans un milieu raffiné. A seize ans, il quitta sa famille et après des années de misère et de dur labeur, il s'éleva à la position honorée de professeur dans une des plus grandes universités du monde. Il fit un beau et heureux mariage, fut un époux et un père dévoué, et il a enrichi la littérature anglaise d'œuvres durables et précieuses. Voilà, somme toute, comment doit nous apparaître la vie de cet homme. Mais il ne faudrait pas exagérer dans ce sens, et baser une tradition sur ces données qui seraient incomplètes. Pour le défendre, il ne faut pas lui supprimer ces défauts et ces bizarreries qui le font un de nous, un humain avec des faiblesses d'homme; le puritanisme ne doit pas intervenir ici, — il n'en a pas le droit, — Hearn échappe à ses sanctions mesquines. Il l'a fui et a payé cher sa révolte. Qu'on le laisse en dehors des contraintes qu'il a brisées. Nous n'en aurons pour lui qu'une affection et qu'un respect plus profonds.

§

Mr Francis Gribble s'est fait l'historien d'un genre fort goûté en Angleterre : les amours fameuses. Il a tour à tour raconté à ses contemporains les histoires de Mme de Staël et de ses amants, de George Sand et de ses amants, de Jean-Jacques Rousseau et des femmes qu'il aima, de Chateaubriand et de sa cour de femmes et les passions des romantiques français. Voici à présent qu'il narre très en détail **The Love Affairs of Lord Byron**, ce qui l'amène,

somme toute, à écrire une véritable biographie du poète de *Childe Harold*. Comme le remarque l'auteur, entre l'histoire des amours de Byron et l'histoire de sa vie, il n'y a guère de différence, puisqu'il n'y eut dans la vie de Byron d'autres événements que des liaisons amoureuses. Mr Francis Gribble a su rendre son livre fort intéressant et l'on voit défiler toute une galerie de femmes, héroïnes d'amourettes plutôt que de passion véritable, qui aimèrent ou crurent aimer Byron par vanité ou par curiosité perverse, et vers lesquelles Byron fut attiré par les sens ou l'imagination. Qu'il les ait poursuivies ou qu'elles se soient offertes, toutes ces femmes ne l'occupèrent pas longtemps ; il semble qu'au milieu de ces essais répétés Byron soit resté fidèle à un souvenir, celui de Mary Chaworth, mais, dans tout cela, la pose physique et la pose littéraire sont trop apparentes, et dans tous ces prétendus amours, il n'y a que des rapprochements sexuels sans importance. Beaucoup d'autres en ont fait autant et plus. Pour trouver du romanesque à ces aventures, au fond très banales, il faut une dose spéciale de bonne volonté, ce qu'on pourrait appeler de l'« hypergobisme ». Ces pauvres romantiques étaient bien ridicules avec leurs grandes attitudes, leurs désillusions affectées, les inguérissables douleurs qu'on oubliait en quelques jours. Ils se donnaient un mal extravagant pour croire et faire croire que ces intrigues fugitives étaient d'immortelles tragédies. Avec un plus juste sentiment des proportions, et une opinion de soi un peu moins outrée, tout cela aurait pu passer inaperçu. Mais c'était en Angleterre et la perspicace *Fœmina* vous expliquera dans son livre, *l'âme des Anglais*, pourquoi il ne saurait en être autrement chez nos voisins d'Outre-Manche. Mr Francis Gribble a consacré deux chapitres de son ouvrage, les chapitres XX et XXI, à démolir, une fois pour toutes, espérons-le, les ineptes calomnies de Mrs Beecher-Stowe, répétées par Lord Lovelace. Il démontre que cette accusation d'inceste, que Lord Byron aurait commis avec sa sœur Mrs Augusta Leigh, est aussi absurde qu'elle est fausse.

§

Coup sur coup, Mr Stephen Phillips publie deux volumes de vers. L'un, **Pietro of Siena**, est un drame en trois petits actes. Si l'on se souvient de *Measure for Measure*, on en retrouvera la donnée dans ce drame, où retentissent aussi des échos de Shakespeare mêlés à des sonorités tennysoniennes. Ce qui manque à cette pièce, et cela d'une façon frappante, c'est la réalité psychologique des personnages ; on croirait que le poète imagine des situations et qu'il y fait arriver d'emblée des personnages. C'est évidemment abusif : les situations devraient résulter plutôt des faits et gestes des personnages, de leurs passions, de leurs conflits, mais c'est tout le contraire. Il y a cependant de beaux vers, de belles tirades, avec aussi un peu

trop de grandiloquence. L'autre volume de Mr Phillips : **The New Inferno**, comprend neuf chants composés chacun de quatrains ou stances de quatre vers blancs. Le poète avait esquissé un sujet semblable dans un précédent court poème, mais ce nouvel inferno est plus ambitieux ; il voudrait se modeler sur celui de Dante, pourtant Mr Phillips ne suit que de très loin son modèle. La terrible réalisation de Dante, due sans doute à une foi absolue dans sa création, est impossible au poète moderne, qui se borne à des variations parfois nouvelles sur un thème quelque peu usé et assurément suranné.

§

En parcourant le texte et les illustrations de ces **Pages from the Book of Paris**, on est surpris de voir combien un américain peut s'adapter chez nous, se naturaliser parisien — avec le charme d'une sorte d'accent pas désagréable, qui donne même une petite saveur piquante à de spirituels et amusants commentaires sur notre capitale Mr C. C. Washburn a su bien voir et interpréter, et ses pages sont pleines de fines observations. Les dessins et les portraits, de Mr Lester G. Hornby s'accordent excellemment pour illustrer cet agréable livre.

§

La réputation de Frank Danby n'aura pas à souffrir de son dernier roman : **Let the roof fall in**. C'est une histoire assez romanesque d'un jeune homme qui hérite soudain du titre et des domaines d'un sien cousin, lord irlandais, tué d'une chute de cheval. Il pousse le scrupule à hériter aussi des paternités attendues dont le défunt n'avait pas songé à lui laisser la responsabilité. Il s'ensuit maintes aventures et des voyages, racontés avec un ton bienveillant et de belle humeur, jusqu'à un dénouement on ne peut plus heureux. Les héros du récit sont bien vivants et vrais et les comparses sont esquissés avec beaucoup de bon sens, de force et d'habileté.

§

Du dernier livre de Mr Hilaire Belloc, **Pongo and the Bull**, nous dirons simplement que c'est une fort brillante satire et que l'auteur est d'une versatilité surprenante. Son œuvre, ou ses œuvres, est ou sont multiples et toutes également séduisantes. Sans doute, elles sont un peu « du jour », comme les œufs frais, et il ne faut pas trop attendre pour les lire, et les allusions aux faits « du jour » exigent du lecteur qu'il soit spécialement au courant de la vie anglaise contemporaine.

§

Sous ce titre **The Finer Grain**, Mr. Henry James a réuni cinq nouvelles où l'on retrouve toutes les caractéristiques de son admirable

talent. Par « finer grain », l'auteur entend « une particulière accessibilité à la surprise, à la mystification ou à l'attraction — en d'autres termes, à l'expérience qui ébranle et qui émeut ». Dans chacune de ces histoires, le personnage principal est aux prises avec les enchevêtrements de la vie civilisée à l'excès. Il est évident que Mr Henry James est de beaucoup plus accessible dans ces nouvelles relativement courtes que dans ses romans compacts et touffus où l'action est si difficile à suivre. Nul, certes, mieux que Mr James ne discerne les mobiles les plus ténus qui régissent les relations sociales et nul ne pénètre aussi profondément et ne démêle les causes de nos gestes et de nos actes : en psychologie, il explore les grandes profondeurs. En même temps, il crée l' « atmosphère » avec un art infiniment précis et délicat, de sorte qu'en le lisant on est à ce point transporté dans le milieu qu'il crée, on est tellement absorbé par le fonctionnement, pour ainsi dire, des personnages, qu'on oublie et soi-même et l'ambiance. Ceux qu'effraient les longs romans de l'auteur prendront assurément le plus grand plaisir à lire ces cinq nouvelles, et ils garderont de leur lecture un souvenir durable.

Memento. — Dans son premier numéro de cette année, la trimestrielle *Edinburgh Review* contient une étude critique intéressante sur la magistrale Histoire de la Prosodie anglaise du prof. Saintsbury, des articles sur les tarifs douaniers des Etats-Unis, sur l'indépendance vis-à-vis de l'Etat, des Universités anglaises, sur les principes de l'hérédité, sur la domination européenne en Asie ; sur le coût de la vie chez les classes laborieuses ; sur le droit au travail; sur la situation politique actuelle ; signalons encore l'intérêt historique et littéraire des études sur les développements modernes de l'art de la Ballade, sur Marie Stuart et sur les Tudors.

La *Quarterly Review*, trimestrielle elle aussi, donne la partie historique d'une étude sur l'immunité de la propriété privée dans la Guerre Maritime ; des articles sur le Tibet et ses relations avec l'Angleterre, sur les forêts et le reboisement, par J.-C. Medd ; sur les rapports de l'Autriche et de l'Italie, signé Austriacus ; sur l'Inde et l'administration de Lord Morley, sur la politique et les partis aux Etats-Unis, sur la protection des beautés naturelles et un examen de la situation politique créée par les récentes élections. Les articles historiques et littéraires que la revue donne sont intéressants; mentionnons : de curieuses lettres de la princesse Marie, publiées par le colonnel Bathurst ; des études sur l'autobiographie de Baxwel, par Percy Fitzgerald, sur la chanson de Roland, par Hilaire Belloc, sur Chateaubriand, par C. F. Willert, et sur le « Chatam » de Lord Rosebery.

Dans la Collection Tauchnitz vient de paraître, en deux volumes, le très beau roman de M. Arnold Bennet : *Clayhanger*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

L'Ecole de Coïmbre. — José Caldas : *Os Jesuitas (sua influencia na actual sociedade portugueza ; meiros de a conjurar*, Livraria Chardron, Porto. — Bruno :

A Dictadura, subsidios moraes para o seu juizo critico); Livraria Chardron, Porto. — Bazilio Telles. — João Chagas e ex-tenente Coelho : *Historia da Revolta do Porto* ; Chardron, Porto. — Maximiliano de Azevedo : *Veteranos e Galuchos, contos e narrativas militares* ; Magalhaes e Moniz, Porto. — Antonio Corrêa d'Oliveira : *Alma Religiosa* ; Magalhaes e Moniz, Porto. — Luis de Magalhaes : *Cantos do estio e outomno* ; Chardron, Porto.

L'intervention prépondérante de l'élément militaire a fait comparer les événements républicains du 4 octobre 1910 à la révolution jeune-turque. Sans être essentielle, la similitude ne s'arrête point là. Des deux parts, le mouvement de rédemption affecte un caractère profondément nationaliste.

En effet, la Révolution portugaise n'est pas seulement, comme tendraient à le faire croire certaines interviews, la prise de possession par une coterie nouvelle d'un pouvoir trop cyniquement exploité. Elle n'a pas que des raisons d'ordre immédiat et politique ; elle est le résultat d'idées en travail favorisées dans leur expansion par certains malaises économiques.

Une transformation radicale des méthodes de la pensée à partir de l'**Ecole de Coïmbre** (1860) conditionna la préparation du mouvement ; mais la force active, qui permit à l'idée de rayonner au cœur de la nation, tire son origine d'un long état d'âme historique : le Sébastianisme, dont le Jésuitisme s'est révélé l'ennemi. C'est ce qui ressort, non seulement de toute l'œuvre historique de Théophilo Braga mais de maintes pages philosophiques ou sociales de Bruno, de Bazilio Telles, et surtout du livre de José Caldas : **Les Jésuites**, *leur influence dans la société portugaise actuelle ; moyens de la conjurer.*

Pour les Portugais, la domination de l'ordre de Loyola est synonyme de dénationalisation ; ils assimilent son influence à la mainmise de l'Espagne sur leur pays ; ils se souviennent de Philippe II et n'ont pas cessé de redouter l'unitarisme castillan, dont l'Inquisition fut l'arme haïe.

En reprenant l'œuvre du marquis de Pombal, la monarchie des Bragance, accusée à tort ou à raison de faire le jeu de la Compagnie, aurait pu éviter l'impasse où elle se laissa pousser. Et peut-être le roi Carlos y avait-il pensé, quand il donna le pouvoir à João Franco, avec mission de combattre les *Rotatifs* et leurs clientèles. On sait ce qu'il en advint. Une sanglante faillite. Les causes de l'échec, les erreurs du ministre, les conséquences de ses actes, la façon dont il blessa le sentiment racique d'un peuple chevaleresque ont fait couler beaucoup d'encre. Toutefois nul n'a mieux su dégager la vérité de l'enchevêtement des faits et des considérations passionnées que José Pereira Sampaio (Bruno) dans les quatre premiers chapitres de son beau livre **La Dictature** (*subsides moraux pour l'établissement d'un jugement critique*). Cette fois, le philosophe de *La Question*

Religieuse, l'exégète averti des propagandistes catholiques depuis Joseph de Maistre, l'analyste impartial et vigoureux de la politique du Vatican depuis Pie IX, devient un historien d'une rare précision. Et comme il n'est pas possible à un historien portugais de ne pas poser le problème de l'avenir national, pour tâcher d'en indiquer approximativement la solution, Bruno ne peut trouver d'autre conclusion à son livre que celle-ci : le salut du Portugal est dans la République de fait. C'est donc parce que l'idée républicaine s'est trouvée d'accord avec l'idée de rédemption nationale, idée compromise par la monarchie lors de l'ultimatum anglais de 1890 et avec l'idée d'évolution scientifique moderne, qu'elle a pu finir par s'implanter presque sans résistance. Le Portugal tient essentiellement à son autonomie, qu'il a toujours crue menacée ; c'est pourquoi la monarchie en péril réveillait à chaque instant, au sein du pays, l'effroi d'une éventuelle intervention étrangère. Ce faisant, la monarchie travaillait en réalité contre elle-même ; car elle humiliait la nation dans sa dignité historique et dans sa conscience. Cette conscience s'était affirmée aux fêtes du tricentenaire de Camoens, en 1880, date mémorable où, par les soins de Théophilo Braga, naquit réellement à l'action le parti républicain.

L'insurrection de janvier 1891, à Porto, vint prouver que la monarchie faisait fausse route, en niant l'existence du sentiment populaire, et, comme il était trop tôt pour la République, la Royauté à cette date eût peut-être trouvé son salut dans l'instauration loyale d'un véritable régime constitutionnel. Les intrigues de coteries intéressées ruinèrent les meilleures volontés. Longues et rudes avaient été pourtant, au cours du XIX^e^ siècle, les luttes du libéralisme portugais, pour aboutir à ce marasme.

L'évolution de l'idée républicaine à partir de la renaissance conimbrienne de 1860, la crise de l'Ultimatum et les péripéties de janvier 1891 ont été magistralement exposées par **Bazilio Telles** dans un livre que prohibèrent les ministres du Roi Carlos et qui est un modèle de style précis. L'auteur, économiste distingué, est considéré comme l'une des plus hautes intelligences du Portugal. Ses travaux : *Problème agricole*, *Crédit et Impôt*, *Introduction au problème du travail national*, *Manque de vie aux champs*, *Lettres à un laboureur*, ont clarifié d'obscures questions toujours actuelles.

A la suite des irrégularités du Crédit Foncier, Luiz de Napoles démontrait récemment dans un magistral article paru au *Paiz* que cette institution portugaise n'a jamais réellement rendu de services à l'agriculture. Les livres de Bazilio Telles sont une contribution préparatoire aux réformes à introduire.

Ses *Etudes historiques et économiques* traitent notamment du Crédit agricole et de l'impôt sur la terre, et voici naître un nouveau

volume: *Agriculture et tribut*, qui doit les compléter. Une telle série d'ouvrages sérieux montre bien que leur auteur est tout autre chose qu'un simple politicien, et que la foi des Républicains portugais n'est pas faite que d'anticléricalisme ingénu ou de roublardise.

Volontiers se les figure-t-on excessifs et passionnés. Cependant ils ont donné des preuves d'extrême prudence et de modération. Deux d'entre eux, complices de l'insurrection de janvier 1891, MM. João Chagas et le lieutenant Coelho, ont écrit une **Histoire de la révolte de Porto**, qui est un chef-d'œuvre de sincérité impartiale, encore qu'ils aient été victimes. La franchise ici aide à la clarté et, à l'heure où la République prend en mains les destinées du Portugal, ce récit apparaît comme un document à la fois fidèle et vécu, d'une rareté unique. Il révèle vigoureusement ce qui constitue l'essentiel du tempérament portugais, ce que Th. Braga appelle *l'ethos* lusitanien : la sentimentalité chevaleresque, dont le *sébastianisme* est la fleur.

A la faveur de conjonctures économiques ou sociales déterminées, mais transitoires, telle ou telle association d'idées directrices suffit à organiser pour quelques siècles une civilisation. Grâce au sentiment chevaleresque inhérent à la Race et dont le caractère de religiosité est indéniable, la civilisation lusitanienne ne consentit jamais à laisser l'idée de religion asservir politiquement l'idée de nationalité.

Le tempérament portugais est rebelle à la discipline dogmatique, aveugle, telle que la Rome antique et la Prusse d'aujourd'hui nous l'ont fait concevoir. Le Portugais est un être affectif, que la foi, l'amour ou l'enthousiasme doivent entraîner à l'action. A ce titre, les récits militaires, où Maximiliano de Azevedo met en scène les **Vétérans et Bleus** de son pays, constituent un document fort instructif de psychologie collective. Ingénûment docile et soumis, le soldat lusitanien de carrière, celui des guerres de Napoléon ou des luttes civiles de dernier siècle, aussi bien que le moderne soldat de deux ans qui compte les jours et le colonial qui pacifie les brousses du continent noir, chacun d'entre les fils du peuple de là-bas a besoin de confiance, étant prêt à l'abnégation la plus entière. Maximiliano de Azevedo est un conteur alerte et pittoresque. Il excelle aux dialogues pris sur le vif. Il parvient ainsi, comme sans effort, à faire vivre les personnages de ses recits historiques aussi intensément que les figures d'observation directe. Ainsi le malheureux Diego Mendes, qui renonce à faire sauter le pont, parce qu'il a vu passer son frère parmi les cavaliers libéraux, et à qui l'aveu de sa pitié vaut d'avoir la tête fracassée d'un coup de pistolet par son impitoyable supérieur miguéliste, ne se silhouette pas moins vigoureusement dans la mémoire que le pauvre troupier qui, durant la Nuit de Noël, se fait lire, à la lueur d'allumettes toujours trop vite éteintes, la lettre funeste annonçant la mort de

sa mère. L'émotion la plus naturellement humaine baigne ces contes : *le Passage du pont*, *la Mort devant les yeux*, *Noël à la caserne*, *le Chien du régiment*. D'autres témoignent de cette camaraderie fraternelle qui fait la force des armées, tels : *les Deux patagons*, *Remède sacré*. Il en est quelques-uns qu'agrémente une pointe d'humour, comme : *le Gouverneur et la sentinelle*, *le Portrait du Milicien*, *Uniforme et soutane*. Ce ne sont pas les moins captivants.

Çà et là le tour aisé de la narration fait songer aux *Historiettes nationales* de Pedro de Alarcon, et ce qu'il convient surtout de louer en Maximiliano d'Azevedo, eu égard aux sujets qu'il traite, c'est l'absence complète de ce nationalisme outrancier qui dépare si souvent chez nous les récits de même ordre.

C'est un conteur sans prétention. La chose a son prix.

Mystique, sentimental ou simplement visuel, le suprême mérite de l'artiste est de savoir trouver l'équilibre de ses facultés dans l'expression de ce qui constitue l'essentiel de sa personnalité.

Foncièrement idéaliste, mais d'un idéalisme qui jaillit directement du réel et s'inspire de toutes les nuances de la sensibilité, comme l'enseignèrent Cesario Verde et Antonio Nobre, la poésie portugaise actuelle s'affirme autonome dans la pleine conscience d'une âme nationale à traduire, dans le culte de la vie débarrassé des vains pessimismes, dans une compréhension plus intime des choses simples et familières, dans une angoisse de pensée que diversement suscitèrent les Anthero de Quental, les Gomes Leal, les Guerra Junqueiro et qui progressivement se rassérène. Le lyrisme élégiaque et amoureux passe au second plan.

Avec Antonio Corrêa d'Oliveira, le poète redevient le Vates. Il émane de son plus récent poème **Ame religieuse** une ferveur en quelque sorte sacrée, devant l'universelle divinité des choses et leur mystère. L'inspiration du poète jaillit d'une émotion analogue à celle du prêtre védique, en adoration devant la flamme rédemptrice, animatrice du monde. L'écueil d'un art trop abstrait, que nous dénoncions dans *l'Eloge des Sentiments*, est ici bellement franchi. Le poète a retrouvé et amplifié la veine des *Tentations de Sam Frei Gil*. L'âme infinie de la Création palpite dans ses vers extatiques et souples, où les vérités de la science humaine se viennent transmuer en images divinatoires. Ce panthéiste chrétien ne doit, d'ailleurs, rien qu'à lui-même et le voici qui reconquiert spontanément le secret de l'Hymne religieuse. Rien de plus émouvant que *la Bêche*, de plus éloquent, sans l'ordinaire éloquence, qu'*Alma patria*, de plus grandiose que *A la Mer et à la Montagne*, *Ame féminine*, *Hymne à la Solitude*, *Dieu*. Cette poésie semble faite pour éveiller les échos d'un temple, et seule l'absence de tels échos parmi nous peut lui faire

reprocher certains défauts : l'éparpillement un peu verbal de l'émotion lyrique, par exemple, et le vague qui en résulte. Certaines natures sensibles, et surtout les femmes en général, ne sauraient sans doute s'intéresser autrement au problème de l'universel. Il est plus fréquent qu'un poète se satisfasse de corporiser des idées verbales ou qu'il cède à quelque penchant d'éloquence, à quelque entraînement sentimental. Le souci philosophique alors s'efface et la tendance à l'équilibre porte à moins de songe. Poète, romancier, homme politique, Luiz de Magalhaès a glorifié dans son poème de *D. Sébastien*, dans *Navigations*, les légendes héroïques d'une patrie glorieuse.

Ses plus récents vers : *Chants d'été et d'automne*, nous le montrent parfait joaillier du verbe, chantre cordial et délicat d'émotions nobles. *Stella matutina*, *la Litanie de la Femme*, honorent hautement le lyrisme portugais et marquent la maturité parfaite d'un beau talent.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La nouvelle littérature. — Origine du mouvement. — Ses tendances. — Ses diverses etapes. — Sa répercussion et son influence en Espagne.

Depuis à peu près vingt ans a commencé dans les républiques hispano-américaines un mouvement littéraire qui a réussi à doter ces jeunes nations d'une littérature individuelle, originale et florissante. On peut dire que cette littérature n'a pas encore été révélée au public français, les rares écrivains qui s'en sont occupés jusqu'ici ayant traité le sujet avec une superficialité lamentable ou un manque complet de documentation. Appelé à rédiger cette rubrique, nous avons donc cru indispensable de commencer notre travail par un rapide coup-d'œil d'ensemble sur les lettres hispano-américaines.

Au temps de la domination espagnole, les peuples d'Amérique sur lesquels s'étendait cette hégémonie virent apparaître quelques écrivains qui réussirent à obtenir parfois les suffrages de la métropole. Cependant, les manifestations de la pensée écrite, rares et, en général, peu saillantes, ne pouvaient former une littérature proprement dite : elles étaient seulement une branche, et une branche secondaire, des lettres espagnoles. La constitution des peuples hispano-américains en nations indépendantes n'apporta pas de changement à cette situation. Si, politiquement, ils ne dépendaient plus de l'Espagne, littérairement ils continuaient à lui payer tribut de vasselage : les maîtres et les modèles de la Péninsule furent leurs maîtres et leurs modèles. Il est vrai que les hommes de la Révolution hispano-américaine se nourrirent des œuvres des philosophes français du XVIII^e^ siècle. Il est vrai aussi qu'au milieu du siècle dernier les grands

romantiques européens projetèrent leurs reflets sur la mentalité des républiques naissantes. Mais ces influences se circonscrivirent plutôt à la sphère des idées ou des sentiments. La forme, c'est-à-dire le style et le vers, continuèrent à s'ajuster sur le moule des maîtres castillans du XVIIIe siècle, régnants en Espagne.

Cette période se poursuivit durant de longues années. Parmi une foule d'imitateurs, d'écrivains impersonnels, elle vit éclore quelques figures distinguées, honneur des lettres castillanes. Tels, le vénézuélien Bello, fameux par des études grammaticales; l'argentin Sarmiento, éducateur éminent; le chilien Bilbao, propagateur des doctrines de Quinet, dont il avait été le disciple; l'équatorien Olmedo, poète d'une certaine envergure.

Mais à mesure que le XIXe siècle avançait, l enthousiasme pour la beauté, la curiosité scientifique, l'esprit critique se faisait de plus en plus sentir dans les lettres hispano-américaines; et cela d'autant qu'en même temps la situation de la littérature espagnole devenait de plus en plus précaire et inintéressante. L'éclat romantique qui y brilla un moment n'avait pas réussi à raviver la flamme éteinte : sauf de rares exceptions, poètes et prosateurs s'obstinaient à répéter des formules caduques ou des clichés usés, sans tirer exemple, sans même s'apercevoir du mouvement rénovateur qui s'opérait en ce moment chez les autres peuples latins.

Se rendant peut-être compte de la situation, un poète hispano-américain, le mexicain Manuel Gutiérrez Nàjera, délaissant les rimeurs espagnols, s'adonna à l'étude des maîtres Parnassiens français, alors à leur apogée. Et s'assimilant le procédé plastique et pittoresque de ses modèles, qu'avait formulé Gautier dans des vers célèbres, il publia une série de poèmes extraordinaires pour l'époque : poèmes brillants, fastueux, où se trouvent des vers colorés comme des guirlandes, précieux comme des colliers, solennels comme des arcs de triomphe. La langue aride, fade et vainement pompeuse des versificateurs espagnols prenait dans ces vers, comme par enchantement, des pureté de cristal, des nuances de crépuscule, des splendeurs de pierreries.

Toutefois, ce poète, doué d'un véritable tempérament, ne se borna pas dans sa tentative à une imitation servile. Sous plus d'un aspect, il diffère des maîtres qu'il s'était choisis. Ainsi, par exemple, il évita l'impassibilité, chère aux Parnassiens, et répand sur ses créations un arôme sentimental, doux, mais pénétrant.

Sa voix eut un prompt écho. Dans divers pays hispano-américains apparurent des poètes-artistes, à la culture raffinée, ciseleurs minutieux, qui donnèrent à la phrase une splendeur étrange et à la strophe une sonorité inconnue. Tels, le mexicain Diaz Mirón, qui, nonobstant son accent inspiré, est avant tout un artiste exquis de la forme;

le cubain Julian del Casal, dont les sonnets rappellent la perfection de ceux de Heredia ; le salvatorien Francisco Gavidia, l'argentin Leopoldo Diaz.

Mais ce mouvement se concentra, plus que sur la poétique même, sur ce que l'on pourrait appeler le style poétique. Le vers continua, en général, à être régi selon les canons inflexibles, terriblement limités, formulés par les maîtres espagnols du commencement du XIXe siècle. Le pas qui avait été fait n'était donc seulement qu'un premier pas.

Un artiste extraordinaire, qui après avoir été un parnassien remarquable, dans un premier livre sensationnel, *Azul*, avait révélé une manière tout à fait nouvelle, au delà de l'extériorité brillante, vint alors donner son achèvement au mouvement par une œuvre sans égale parmi celles des poètes espagnols contemporains.

C'était Ruben Dario. S'inspirant du Symbolisme français, c'est-à-dire de ce qu'il y avait de transcendant dans ce mouvement, il se fit l'interprète d'une poésie non encore entendue en castillan, poésie exquise et indéfinissable, faite de nuances et de musique. Rompant avec la tyrannie des accents fixes, qui enchaînaient les mesures traditionnelles, ses vers se déployèrent, ductiles, vibrants, pleins de grâce et comme de vie, selon le rythme intérieur de la « mélodie idéale », arrivant à produire des effets musicaux d'une harmonie, d'une suavité dont on n'aurait pas cru capable la langue âpre de Quintana. Ainsi, on peut dire que son deuxième livre, *Prosas Profanas*, a ouvert un nouveau cycle dans la poésie castillane.

Guidé par son clair talent, ce révolutionnaire chercha en outre un appui, une base pour sa réforme dans la pure, dans la véritable tradition. Ainsi, il remonte à la source primitive de l'art gréco-latin, retourne à la mine oubliée de la poésie castillane du XVe siècle, encore vierge de néo-classicismes ou d'académismes d'importation. Et voilà que ses poèmes, qui sonnent avec une musique complètement moderne, ont parfois la saveur du falerne de Virgile et du « bon vino » de Berceo.

L'attitude du jeune maître emporta partout l'adhésion des intellectuels. Dans la plupart des nouvelles républiques se révélèrent de jeunes poètes, préoccupés de faire de l'art fin et pur, et d'être, avant tout, personnels. Actuellement presque toutes ces républiques comptent avec un groupe de poètes de choix, dont la plus grande partie ont déjà réalisé une œuvre vraiment belle. Citons, en Argentine, Leopoldo Lugones, artiste exceptionnel, à la fois vigoureux et raffiné ; au Mexique, Amado Nervo, délicat et harmonieux ; au Chili, Pedro A. Gonzales, profond et brillant ; en Bolivie, Ricardo Jaimes Freyre, introducteur du vers libre ; au Pérou, J. Santos Chocano, robuste et vibrant ; en Colombie, José Asunción Silva ; au Vénézuela, R. Blanco

Fombona ; à Cuba, Manuel S. Pichardo, pour n'en nommer qu'un seul par pays.

Comme on voit, le mouvement s'est concentré sur la poésie. Chose logique dans une littérature jeune, qui traverse sa première période : la période lyrique.

Cependant, l'esprit libérateur n'a pu faire moins que de gagner aussi la prose. Le style, après s'être enrichi d'effets plastiques et colorés avec l'importation du goût parnassien, s'est fait, depuis, souple, vif, nuancé, renonçant à l'épithète luxurieuse et vaine, à la période pompeuse et vide, de manière à se rendre apte à l'expression des plus subtiles élaborations de la pensée moderne. En même temps, à l'exemple de la nouvelle prose française, du roman russe, du théâtre ibsénien, il modifia la facture des genres, l'épurant des procédés surannés et des conventionalismes, l'amenant à l'interprétation sincère de la nature, de la vie ou des problèmes de l'époque.

Des prosateurs d'élite, véritables artistes de la forme, apparurent alors chez tous les peuples hispano-américains. Parmi eux, il faut tout d'abord compter la majorité des poètes, qui ont également écrit d'excellentes proses ; ensuite, un certain nombre de romanciers, de conteurs, de critiques, de publicistes. Mentionnons le cubain José Marti, styliste remarquable ; l'uruguayen J. Enrique Rodo, critique et philosophe éminent ; le colombien Vargas Vila, fantaisiste rare ; le vénézuélien Diaz Rodriguez, romancier ; le guatémalien E. Gomez Carrillo ; l'argentin Manuel Ugarte ; le chilien L. Orrego Luco ; le dominicain Tulio Cestero.

Aussi le mouvement des nouvelles lettres hispano-américaines a-t-il été un phénomène d'ordre supérieur. Il a émancipé, il a rénové, il a modernisé, en un mot, la littérature castillane contemporaine, caduque et anémiée. Il n'a pas été, d'autre part, le « parisianisme » pédant et d'imitation servile, aspect sous lequel certains critiques mal informés ont prétendu le présenter. Il est vrai qu'au début quelques jeunes poètes firent montre d'un pessimisme, d'une névrose peu en accord avec le milieu américain. Mais, plus que la manifestation d'un parisianisme impossible, ce fut l'effet de la contagion de l'ambiance artistique générale de l'Europe, corrompue en ce moment par ce qu'on a parfois dénommé le « mal fin de siècle ». Mais passée l'espèce de désorientation initiale et l'atmosphère intellectuelle purifiée à l'avènement du nouveau siècle, nos poètes n'ont pas tardé à se mettre dans le bon chemin : le chemin de l'art original ou autochtone, interprète de la nature et de l'âme nationale ou continuateur de la tradition pure. C'est ainsi que Ruben Dario a fait des vers où se perçoit, comme à travers une émeraude, la luxueuse flore du Tropique, qu'il exhume certaines formes des trouvères castillans du XV^e^ siècle, ou qu'il lance son fameux poème *A Roosevelt*, où il se fait l'inter-

prête de la protestation d'un continent ; que J. S. Chocano chante en rimes de bronze la beauté et les aspirations du Nouveau-Monde ; que M. L. Lugones, dans des odes puissantes, nous dit la sauvage mélancolie des Pampas ; que nous-mêmes publions un livre de poèmes où, selon M. Frédéric Mistral, on sent « la large et libre vie de l'Amérique Espagnole ». Si bien que, parmi les jeunes écrivains qui viennent de se révéler, on voit l'argentin Banchs offrir un florilège tout imprégné de l'arome de l'ancienne poésie castillane, et le chilien Pezoa Véliz nous dévoiler l'âpre beauté du pays des Cordillères.

Le mouvement qui nous occupe n'a donc pas été autre chose que le grand courant rénovateur qui s'est modernement manifesté dans presque toutes les littératures. Une preuve évidente de sa transcendance est le fait qu'après avoir triomphé en Amérique, il a gagné l'Espagne. En effet, il y a peu d'années, a commencé dans la Péninsule, en dépit de la résistance acharnée des incompréhensifs, un mouvement analogue à celui-là, qui reconnaît son initiateur en Rubén Dario. Consignons que le courant fut préparé par un poète espagnol rénovateur instinctif de la poésie en décadence : Salvador Rueda. Mais ce fut Rubén Dario, et avec lui les nouvelles lettres hispano-américaines, qui fut le véritable facteur du mouvement. « L'influence de Dario sur la poésie espagnole, — dit l'écrivain espagnol E. Carrare, — est évidente. Son œuvre a engendré en Espagne toute une génération de poètes. Ses strophes sont récitées par cœur dans les petits cénacles ses rythmes sont admirés, ses vers et ses phrases sont imités. » Comme en Amérique, au premier moment, quelques-uns de ces poètes tombèrent dans l'imitation exagérée, souffrirent de la contagion des maîtres « fin de siècle ». Mais ultérieurement, aussi bien qu'en Amérique, ils ont trouvé la bonne route de l'art sincère, original ou autochtone. Ils sont aujourd'hui les véritables représentants de la poésie de l'Espagne.

Les lettres hispano-américaines traversent donc actuellement une période féconde de développement, de floraison. Au cours de ces chroniques, nous nous efforcerons d'en présenter les figures les plus saillantes, à l'occasion de l'apparition de leurs œuvres. On pourra alors se rendre compte du réel intérêt que présente cette littérature. Et l'on en pourra peut-être déduire le degré de développement auquel sont arrivés déjà les peuples du Nouveau-Monde espagnol.

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'Hellénisme. —G. M. Constantinidis; *Istoria tis Kyprou apo ton archœotatôn' chronôn mechri tis Anglikis catochis;* Larnax de Chypre. — N. J. Yannopoulos : *Thessalikai proellenikai epigraphai;* Sakellarios, Athènes. — L'*Eroto-*

critos. — Un théâtre national. — D. Caclamanos : *O D. Bernardakis kai to ergon tou ;* Imprimerie du Lloyd austro-hongrois, Trieste. — G. Vôkos : *I Catokhi, To Ikosiéna : I Megali Idéa;* Athènes. — Paulos Nirvânas : *Otan spasi ta desma tou* ; « Néa Zoï », Alexandrie. — C. Christomanos : *Ta tria philia, tragiki sonata ;* Athènes. — Petros Psiloritis : *O Protomastoras ;* « Panathinaia », Athènes.

Quel que soit le prestige de la force, il n'est pas niable que les civilisations s'organisent parfois en dehors d'elle, et contre elle peuvent durer. **L'Hellénisme** en fournit la preuve. Nulles vicissitudes ne l'ont entamé. Morcelé, divisé, soumis aux traitements les plus diversement injustes ou oppressifs, il est demeuré un et fidèle à lui-même. Il sait quel est son domaine ancestral et ne cesse de le revendiquer dans la pleine conscience de son droit. Peut-être est-ce pour l'avoir trouvé trop rebelle à laisser entamer son indépendance morale que les diplomaties paraissent avoir hésité jusqu'ici à faire entrer complètement dans leurs combinaisons cette force cohésive. Politiquement l'Hellénisme reste sacrifié: il n'a pas assez de canons à mettre en ligne. Intellectuellement les nécessités d'une lutte de tous les instants gênent la liberté de son évolution. D'instinct, il devine qu'une occidentalisation trop rapide peut compromettre la solidité du bloc idéal sur lequel il repose. Aussi préfère-t-il la dialectique à la pensée pure, la lexicologie à la linguistique, l'histoire à la philosophie et le drame au roman. C'est un diplomate en toutes choses, et cette diplomatie repose directement sur l'instinct de conservation. Ah ! si l'Hellénisme pouvait être libéré intégralement, un jour prochain, quel appoint formidable il apporterait à la civilisation universelle ! Précisément cette race est si heureusement douée qu'elle peut mener de front le souci des affaires et les spéculations de l'art pur. Le Grec enrichi n'oublie jamais les intérêts de l'Idée. Le Grec pauvre pense parfois à s'instruire avant de manger. Le Grec sait que l'instruction assure sa supériorité sur les races concurrentes et qu'il y a un patrimoine ancestral à défendre.

Que l'on s'attarde ou non à discuter de l'authenticité de sa filiation, et qu'on le considère ou non comme le pur descendant des anciens Hellènes, il n'est pas douteux que le Grec d'aujourd'hui se distingue par les qualités ethniques essentielles prêtées par les historiens aux Grecs d'autrefois. Il y a dans l'Hellénisme un ferment de solidarité, que certaines manifestations locales ou simplement individuelles peuvent parfois contrecarrer, mais que le danger collectif réveille invariablement. Toute l'histoire le prouve, et il est certain que l'Hellénisme n'a pas de meilleur argument à faire valoir que ses propres archives.

De là l'intérêt qui s'attache, au regard du présent lui-même, aux études archéologiques et historiques en territoire grec, aux ouvrages et monographies résumant la vie séculaire d'une île ou d'une province hellénique.

Nous avons signalé naguère à cette place un *Abrégé d'histoire de la Crète*. Voici paraître aujourd'hui une **Histoire de Chypre**, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'occupation anglaise*. A l'instar de l'île de Minos, sa voisine, Chypre fut un centre de civilisation ; elle servit de première escale à l'expansion maritime des Phéniciens et, par là même, canalisa vers l'Europe les influences de la vieille Asie. Ainsi, pour l'éclaircissement des origines de l'Hellénisme, l'histoire de Chypre vient compléter celle de Crète. Les fouilles de Cnossos ont révélé, en effet, sur la terre de Minos, l'existence d'une civilisation autonome, qui paraît avoir rayonné avant toute autre sur les rivages de la Méditerranée, de Mycènes à Carthage et jusqu'à Alicante. Dans une étude récente sur les **Inscriptions thessaliennes préhelléniques**, M. Yannopoulos dénonce la parenté de ces inscriptions avec celles que publia M. Evans et conclut qu'un même système d'écriture était usité en Thessalie, en Crète, à Cythère, à Mycènes durant la période préhellénique.

Quel était au juste le peuple dont l'archéologie nous révèle ainsi la valeur intellectuelle et la puissance ? Nul doute qu'il n'ait laissé ses descendants parmi les Méditerranéens actuels. Etait-il apparenté à la fois aux Egytiens et Lybiens primitifs, ainsi qu'aux Préhistoriques dont les dessins peuplent encore certaines cavernes de France et d'Espagne ? Doit-on rappeler que les monuments de l'Egypte ancienne ne sont pas sans analogie de conception avec ce qui nous reste de l'époque mégalithique (tumuli et dolmens) ?

Faut-il invoquer certaines survivances païennes, qui ont constitué à toute époque un fonds commun de religion instinctive à tous les Méditerranéens ? On sait comme ces survivances sont tenaces, et comme elles se perpétuent à l'écart de tous cultes officiels, de toutes mythologies savantes. A défaut d'autre mérite, elles ont eu celui de pousser au sein du folk-lore néo-grec de gracieuses fleurs. D'autres diront si elles peuvent servir à authentifier les filiations de l'Hellénisme ; c'est assez pour nous qu'elles soient devenues une source d'art et de poésie, en fournissant de temps à autre des sujets aux poètes d'aujourd'hui. Ainsi la compréhension d'une civilisation n'est complète que si l'on invoque la légende à l'appui de l'histoire.

C'est par la Crète que débute la civilisation grecque ; c'est par la Crète également que s'inaugure, à l'aube des temps modernes, la renaissance littéraire hellénique. Rappelons à ce propos, encore une fois, le poème chevaleresque de l'**Erotocritos**, dont M. Stephanos Xanthoudidis prépare, en Crète même, une édition nouvelle, expurgée, sur la base de l'unique manuscrit de Londres et des deux premières éditions vénitiennes. Rappelons également *l'Erophile*, *le Sacrifice d'Abraham* et tout le théâtre crétois des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, qui nous fut révélé par M. Sathas.

Il serait téméraire d'affirmer que cette révélation ait eu quelque influence directrice dans l'effort tenace de la génération contemporaine pour constituer **un théâtre national**; toutefois, dès l'origine, il entra dans les préoccupations des Popularistes de nouer directement leur initiative à la tradition la plus immédiate et la plus essentiellement ethnique, c'est-à-dire au folk-lore et aux chants klephtiques. Une certaine mode symboliste y poussa les *Malliari*, et de même que leurs prédécesseurs plus ou moins puristes s'étaient inspirés tour à tour de Molière, de Racine, de Goldoni, d'Alfieri et de Shakespeare, ils prirent pour guide Ibsen, Maeterlinck. On pouvait plus mal choisir. L'esprit grec, naturellement subtil, se plaît au symbole, excelle à créer des mythes; mais, au théâtre, l'essentiel n'est point le mythe ni le symbole. L'essentiel, c'est la vie. Sur la scène, on n'arrive à faire penser que lorsque l'émotion est entrée en jeu et que le cœur est pris. Et puis, le théâtre a ses lois propres qu'il faut respecter à tout prix. La première qualité d'une pièce est d'être scénique Il arrive qu'un souci trop constant de littérature empêche l'auteur dramatique de ne viser qu'au drame; de là des œuvres injouables, malgré les hautes qualités qui les distinguent. En réalité, la mode possède chez les Grecs trop d'empire, et la mode vient d'Occident. Son plus grave tort, sous prétexte d'intellectualité, est de conseiller l'imitation.

Nous avons sous les yeux une très perspicace étude de Dém. Caclamanos sur l'œuvre dramatique de **Bernardakis**. A coup sûr l'auteur de *Mérope* est l'un de ceux qui se sont efforcés le plus consciencieusement en Grèce d'être eux-mêmes. Bernardakis fut une individualité puissante, uniquement préoccupée de se manifester grecque, passionnément éprise de perfection et de netteté. Chacune de ses tragédies met en scène l'une des phases séculaires de l'Hellénisme, un moment de la vie grecque : *Mérope* évoque les temps mythologiques; les *Kypsélides* peignent la formation historique de la Grèce, cette ruche; *Fausta* retrace la transsubstantiation dans l'idéal romain de l'idée hellénique à Byzance; *Nicéphore Phocas* symbolise la gloire de l'empire grec; *Maria Doxapatri* fait surgir de la pénombre moyenâgeuse de l'occupation franque maintes figures héroïques et sentimentales; enfin *Kyra Phrosyni* soulève le rideau de la servitude et nous amène jusqu'à l'aube de la délivrance. Ces pièces ne furent pas composées dans l'ordre, et il importe à notre démonstration que nous les considérions selon la date qui les vit naître.

Nous verrons ainsi le dramaturge échanger peu à peu l'influence de Shakespeare, manifesté dans les *Kypsélides*, dont le Lycophron rappelle Hamlet, et dans *Maria Doxapatri*, cette Juliette-Ophélie, pour celle d'Euripide et progressivement conquérir sa belle euryth-

mie. En vérité, Bernardakis se voulait entièrement ce qu'il devint. Et cependant on ne saurait dire qu'il ait ouvert une voie nouvelle à son art préféré. Que lui manqua-t-il donc? Le génie? Il l'atteignit presque. Il lui manqua de prendre garde à la vie moderne et de lui emprunter l'élément émotif dont il avait besoin. Nos classiques français, malgré leurs sujets antiques, s'inspirèrent dans l'ambiance. De là leur immortalité.

Par moments, l'auteur de *Mérope* semble avoir eu l'intuition de cette essentielle vérité. Ceux qui le suivent dans la même voie réussissent parfois de réels succès de théâtre ; mais ce n'est qu'à force d'habileté scénique. Ainsi Gérasime Vokos, dans **l'Occupation**, parvient à faire vivre un tableau d'histoire nationale émouvant et varié ; mais ne visant pas à quelque développement tragique et serré, nous demeurons loin de l'idéal que Bernardakis atteignit presque. L'œuvre se rachète par la vivacité du dialogue et le charme d'une intrigue ingénieusement conduite. **Mil huit cent vingt et un** et **la Grande Idée** complètent la trilogie. Çà et là des scènes émouvantes, de beaux élans patriotiques ; mais la progression dramatique n'est pas suffisamment graduée et l'intérêt se soutient mal. Du moins l'auteur s'efforce-t-il vers une originalité de bon aloi, et il sait son théâtre.

Récemment, il s'est essayé à la pièce moderne. *Au-dessus de ce monde* mêle le platonisme, le socialisme et l'adultère, non sans malice. Nous y reviendrons.

Paulos Nirvânas, lui, est moins proche de Sardou que d'Ibsen. Les raffinements psychologiques le séduisent et il écrit si délicieusement ! Nul ne traduit avec plus de subtilité charmeresse les angoisses amoureuses des âmes faibles. C'est un adorable poète. Son avocat Tassos de **Quand il rompra ses liens** (il s'agit de l'amour) est un irrésolu que le retour inopiné de la première aimée, restée vieille fille à cause de lui, incline à chasser sa maîtresse, dont il est adoré.

Or, Tassos, qui est veuf, a une fille, qui vient de sortir du couvent et à laquelle il se doit désormais. C'est le prétexte. Dora s'éprend d'un jeune étudiant en médecine qui la courtise et auquel elle accorde des rendez-vous. En vain, le médecin Mistras conseille-t-il à son ami Tassos d'ouvrir les jeux ; celui-ci déclare que sa fille est trop jeune pour les fiançailles. Cependant, à la suite d'une scène admirable de dissimulation, Léla, la maîtresse, qui a deviné toute la comédie, se tire un coup de pistolet en pleine poitrine. On veut tout laisser ignorer à Tassos, qui finit par savoir. Il étouffe, en maudissant l'esclavage où les conventions sociales réduisent l'amour, et en face de l'idylle ébauchée par sa fille dont les baisers, durant qu'il expire, s'échangent dans les ténèbres. Tassos meurt consolé. Voilà qui

offre beaucoup d'agrément à la lecture ; mais ces personnages aux sentiments si délicatement nuancés agissent si peu ! Et puis, est-ce que le simple jeu de l'amour paternel, tel qu'il s'exprime généralement, n'aurait pas pu modifier tout le dénoûment ? Euripide lui-même, je le confesse, n'échappe pas à cette critique du dénoûment contestable ; mais Sophocle et Racine sont autrement rigoureux. Cependant, Paulos Nirvânas ne cède pas un instant à la fantaisie et ce lui est une supériorité sur M. Christomanos, dont **les Trois Baisers**, à travers d'étranges péripéties sentimentales ou sensuelles, symbolisent les trois étapes de la passion : ingénuité, possession, jalousie. Là une femme se venge en se suicidant, pour laisser à ceux qui lui survivent toute l'horreur du remords. Dédaigneux des procédés habituels, l'auteur applique au développement de sa pièce les artifices de la composition musicale.

Un charme déconcertant se dégage de cette tentative, qui n'a rien de banal, certes ; mais dont les tendances n'apparaissent peut-être pas assez nettement.

Il semble toujours que jusqu'ici la meilleure indication de voie à suivre ait été fournie par le regretté Yannis Kambysis dans *la Bague de la Mère*. Guidé par Ibsen, lui aussi, il montra comment se peut infuser l'émotion de la vie moderne et actuelle à un thème légendaire. C'est ce que ne fait point M. Jean Polémis, qui versifie d'agréables et fantaisistes arabesques dans *le Roi sans soleil*, mais pour le plaisir de la surprise seulement et sans souci de vraisemblance. Poète au verbe charmeur, M. Polémis aime les légendes pour le chatoiement. Mais, au théâtre, on attend souvent autre chose. S'adressant une fois de plus à la célèbre ballade des *Pont d'Arta*, l'auteur du **Maître d'œuvre**, M. Petros Psiloritis, échafaude une pièce à la Maeterlinck, simple, poignante et suggestive de symbole. Il reprend le thème de la femme impure, dont l'homme doit s'écarter, dès que s'impose à lui la réalisation d'une œuvre.

L'Architecte du pont a connu Smaragdo et voilà pourquoi le pont s'écroule chaque nuit. Elle doit être sacrifiée. La Mère a prophétisé sans savoir ; le père irrité livrera sa fille, qui sera murée dans les fondements de l'œuvre et qui mourra heureuse dans son renoncement.

Voilà une ébauche puissante et bien grecque à mettre en regard du *Fils de l'Ombre* de Spyros Melas et des *Pétrochâris* de Pandelis Horn, qui vient de leur donner un pendant avec *Notre Homme*. Le théâtre néo-grec naît lentement ; mais il naît ; il représente, eu égard à l'étroitesse du milieu, l'un des plus vigoureux efforts intellectuels qu'il nous soit donné de voir à l'heure actuelle en Europe.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Une lettre inédite de Montalembert. — En Grèce.

Une Lettre inédite de Montalembert. — L'année 1910 s'est écoulée sans qu'aucune solennité ait appelé l'attention du public sur le centenaire de Montalembert, et c'est à peine si quelques articles de revue en ont marqué l'échéance. Notre temps, qui observe si fidèlement, d'ordinaire, le calendrier de ses gloires, a négligé cette occasion de discours et de fêtes. Quant aux catholiques, il semble qu'ils aient attendu, pour s'émouvoir de l'injustice d'un tel oubli, le moment où il était trop tard pour le réparer.

Il n'est pas trop tard du moins, puisque les idées de Montalembert donnent lieu encore à certaines polémiques, pour publier une lettre où le grand orateur libéral se défend contre les reproches de ses ennemis. Cette lettre est adressée à M. Louis Alloury, qui, en 1857, rédigeait les « Premiers-Paris » au *Journal des Débats*, alternativement avec Prévost-Paradol. Un mois l'un, un mois l'autre. Le 19 août de cette année-là, le comte de Montalembert présida la séance solennelle des cinq académies, et prononça le discours d'usage, un de ces discours qui, à n'importe quelle époque, paraîtrait toujours d'actualité. Après le panégyrique traditionnel des morts de l'année, Montalembert, par une opposition non moins prévue, se répand en considérations attristées sur les temps misérables dont il distingue — déjà — la mélancolique aurore. Il parle de ces « générations défaillantes à qui l'on enseigne à abdiquer le goût et la morale, la raison et l'honneur, la conscience et la foi. Sous le nom de *réalisme*, mot moins barbare encore que la chose, cette influence mortelle infecte déjà la littérature, l'art et jusqu'à la philosophie Quel contraste, Messieurs»... Quel contraste avec une époque où vivaient des philosophes comme Royer-Collard ! Montalembert s'attaque à la jeunesse qui grandit sous ses yeux, une jeunesse « fatiguée avant d'avoir combattu, découragée par des périls qu'elle n'a pas courus, affamée d'un repos qu'elle n'a pas mérité, et résignée aux fausses joies d'une sécurité éphémère ». Enfin, il critique âprement le culte exclusif des intérêts matériels.

Des protestations s'élevèrent dans *le Siècle*. On accusa Montalembert de n'avoir pas compris cette société moderne, et de l'avoir calomniée. M. Louis Alloury, qui avait commenté avec éloge le discours académique, répliqua, le 21 août, aux optimistes du *Siècle*. Le 22, nouvelle protestation dans ce journal; le 23, nouvelle réponse des *Débats*. « *Le Siècle*, qui a d'autres yeux que M. de Montalembert, écrit M. Alloury, proteste et fait valoir les vieilles raisons qu'il a de se rassurer sur l'état présent et sur l'avenir de la société. Nous avons compris, quant à nous, le sentiment dont l'illustre académi-

cien s'est rendu l'interprète ; mais sans tomber dans un pessimisme exagéré, nous avons plus de peine à comprendre la satisfaction du *Siècle*. Ce sera notre seule réponse ! »

Naturellement, il y en eut d'autres. *Le Siècle* accuse M. Alloury de mauvaise foi. M. Alloury blâme *le Siècle* de n'avoir pas le courage de son opinion. *Le Siècle* se fâche . il n'est pas satisfait qu'on le dise satisfait. « Il l'est cependant, repart M. Alloury, mais il ne veut pas qu'on le publie : voilà le vrai grief. » Enfin, le 30, dernière attaque, et, le 31, dernière réponse de M. Alloury.

C'est alors que Montalembert écrivit la lettre suivante :

A Monsieur,

Monsieur Louis Alloury,
rédacteur au *Journal des Débats*.

Evian (Savoie) le 3 septembre 1857.

Je ne puis me défendre, Monsieur, de l'envie de vous exprimer toute ma reconnaissance pour le zèle équitable que vous avez bien voulu déployer dans *le Journal des Débats*, en défendant mon discours à l'Institut contre les accusations perfides et calomnieuses du *Siècle*. Permettez-moi de vous offrir à cette occasion un article que j'ai publié il y a quelques mois sur les mémoires de Saint-Simon. En parcourant les dernières pages de ce petit écrit, vous verrez si j'ai mérité d'être classé parmi les détracteurs de la Société moderne et les panégyristes de l'ancien régime. Mais j'ai eu soin dès lors d'arrêter à la date de 1850 mon apologie de la France nouvelle, parce que je ne reconnais plus le pays libéral et généreux dont je m'honore d'avoir partagé toutes les aspirations légitimes dans cette France contemporaine qui donne au monde le triste spectacle de la *servitude volontaire*. Heureusement il existe encore, en dehors de l'aplatissement universel dont *le Siècle* est le complice, comme des passions anarchiques et ingrates dont il est l'organe, un noyau d'honnêtes gens et d'hommes de cœur fidèles à la Justice et à la vraie Liberté. Il m'est doux de vous rencontrer, Monsieur, parmi eux, et de vous offrir, avec mes remerciments les plus sincères, l'assurance de ma haute considération.

CH. DE MONTALEMBERT.

Cette lettre nous apprend deux choses, au moins. D'abord, que l'ère de la désolation a commencé en 1850, et c'est une précision bien utile dans un débat qui demeure toujours pendant. Ensuite, que Montalembert, trop libéral aux yeux des uns, trop réactionnaire pour les autres, restait loyalement sur ses positions, sans rechercher de compromissions d'aucun côté. Les contemporains voient dans cette attitude une preuve d'« orgueil ». Mais nous n'avons plus aucune raison de n'y pas reconnaître le signe d'un très beau caractère.

ANDRÉ DU FRESNOIS.

§

En Grèce. — Trois Genevois, un photographe-éditeur, M. Fré-

déric Boissonnas, un poète, M. Daniel Baud-Bovy, et un archéologue, M. Georges Nicole, ont uni leurs efforts pour publier un livre somptueux : *En Grèce, par monts et par vaux* (1). « De leur collaboration, nous dit, dans une élogieuse préface, le meilleur juge en la matière, M. Th. Homolle, est née cette périégèse nouvelle, archéologique et pittoresque, illustrée des plus fidèles et des plus séduisantes images qu'on ait peut-être encore données du pays de la lumière et de la beauté. »

L'origine première de cet ouvrage est curieuse. Un Anglais, admirateur passionné de lord Byron et fervent des lieux aimés ou célébrés par le poète, voulut avoir une vue du Mont Parnasse, prise au téléphot, par-dessus le golfe de Corinthe. Il fréta dans ce but une expédition à la tête de laquelle fut placé M. Boissonnas ; M. Baud-Bovy, connu à Genève comme écrivain et directeur du Musée des Beaux-Arts, et à Paris comme auteur du livret des *Armaillis*, faisait fonction d'historiographe.

Une fois débarqué en Grèce, M. Boissonnas ne se borna pas, bien entendu, à prendre la photographie du Parnasse. Il promena son objectif à travers toute la péninsule, s'en allant joyeusement « par monts et par vaux », avec une caravane de guides, agoiates, cuisiniers, chevaux de bât et chevaux de selle. On campait, au hasard de la rencontre, n'importe où, sous les ombrages de la froide Tempé, ou au sommet du Parnasse d'où la Grèce entière apparaît « pareille à une belle feuille harmonieusement découpée ». Et, tandis que Boissonnas enrichissait chaque jour sa collection de clichés inédits, M. Baud-Bovy notait les incidents de voyage avec l'humeur enjouée de son ancêtre spirituel Rodolphe Toepffer.

Les récits de voyage en Grèce se sont multipliés depuis quelques années. Après les livres de MM. Maurice Barrès, L. Bertrand, G. Ancey ou Gerhardt Hauptmann, ce qui distingue les notes de M. Baud-Bovy c'est leur absence complète d'idée préconçue. Quoiqu'il se souvienne bien d'avoir lu, sur les bancs de l'école, l'Iliade, l'Odyssée et les tragiques grecs, il est tout le contraire d'un érudit pédant. Il monte à l'Acropole avec une âme vierge. Ses visions d'artiste sont charmantes de fraîcheur, d'ingénuité, d'enthousiasme vibrant pour la beauté hellénique, découverte non dans les livres poudreux, mais sous le ciel lumineux de l'Attique. Et il ne s'intéresse pas aux ruines seulement, mais à la Grèce vivante, aux montagnes et aux montagnards qu'il découvre proche parents des bergers de son pays. La Grèce n'est-elle pas, en effet, comme le dit M. Gaspard Vallette, « une Suisse que bai-

(1) Cet ouvrage, chef-d'œuvre de la typographie genevoise, a été tiré à petit nombre et publié par souscription, au prix de 500 fr. l'exemplaire. L'édition est aujourd'hui épuisée.

gnerait la lumière divine d'Orient et qu'une crique de mer ouvrirait sur le vaste monde » ?

Quel que soit le charme des impressions de voyage de M. Baud-Bovy ou la valeur documentaire des notes archéologiques de M. Georges Nicole, c'est bien l'illustration qui est la partie essentielle de l'ouvrage. Rien de plus fastidieux d'habitude que les phototypies. M. Boissonnas est un des rares qui aient su élever à la hauteur d'un art ce procédé dont on a tant abusé. Il n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons déjà de lui une série de publications sur la Savoie, le Valais, le pays lémanique, ou cette campagne genevoise où l'on peut découvrir certains aspects helléniques dans les lignes du Mont de Sion qui s'infléchissent au couchant, pour mieux laisser pénétrer sur le plateau suisse la clarté des plaines de France.

Au lieu de rechercher exclusivement les sites connus et classés que vulgarisent les cartes postales, M. Boissonnas sait découvrir les aspects caractéristiques d'un pays. Il est attentif surtout aux jeux fugitifs de la lumière, saisissant infailliblement l'instant du jour et l'état de l'atmosphère qui donnent à un paysage toute sa valeur. Et c'est précisément là ce qui fait l'intérêt de l'ouvrage qu'il vient de publier. « M. Boissonnas a su ravir à la Grèce ce qu'elle a de plus exquis et de plus insaisissable, sa lumière », dit M. Homolle. Tantôt c'est le « sourire infini des flots et de la mer » dont Eschyle a parlé, tantôt, sous un ciel menaçant, les promontoires rocheux d'Ithaque, ou les tragiques collines de Mycènes, ou bien encore les colonnes du Parthénon qui, frappées par un violent rayon de soleil, se reflètent dans le luisant miroir des dalles de marbre lavées par l'averse.

Ruines sacrées, nobles paysages, scènes de la vie rustique restées, dans un cadre identique, si semblables à celles que les poètes anciens ont chantées, M. Boissonnas a réuni pour le plaisir des yeux et de l'esprit une série d'images donnant l'idée d'ensemble la plus juste et la plus séduisante de la Grèce ancienne et moderne. Il a eu la pieuse pensée de dédier son livre à la mémoire de son compatriote Jean-Gabriel Eynard, l'ardent promoteur de l'indépendance hellénique. Et c'est une tradition genevoise qui se continue.

PAUL SEIPPEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

E. Angot : *Louis de Talleyrand ;* Perrin. 3 50

A. Aulard : *Napoléon Ier et le Monopole Universitaire ;* Colin. 3 50

Robert Boubée : *Camille Jordan en Alsace et à Weimar ;* Plon. 3 50

Dr Cabanès : *Les Morts mystérieuses de l'Histoire,* II ; A. Michel. 3 50

Emile Colas . *Valentine de Milan, duchesse d'Orléans ;* Plon. 7 50

Ernest Daudet : *Nouveaux récits des Temps révolutionnaires ;* Hachette. 3 50

Joseph Durieux : *Les Vainqueurs de la Bastille ;* Champion. » »

Vicomte de Guichen : *La France morale et religieuse au début de la Restauration ;* Emile Paul. » »

A. Mezières : *Pages d'automne;* Hachette. 3 50

Gilbert Stenger : *Grandes Dames du XIXe siècle;* Perrin. 5 »

Littérature

Agathon : *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne* (*La Crise de la Culture classique. La Crise du français*) ; Mercure de France. 3 50

Vicomte de Broe : *Les Femmes auteurs ;* Plon. 3 50

A. Coignet et G. Ackain : *Henri Fauvel ;* Rosier. 1 »

E. Faguet : *Les Préjugés nécessaires;* Soc. fr. d'imprim. et de libr. 3 50

Stendhal : *Journal d'Italie,* publié par Paul Arbelet; Calmann-Lévy. 3 50

Georges B. Stirbey : *J.-J. Weiss ;* Calmann-Lévy. » »

Musique

Amédée Gastoué : *L'Art Grégorien ;* Alcan. 3 50

L. de la Laurencie : *Lully ;* Alcan. 3 50

Sandor Kovacs: *Bourrée Bourrue;* Demets. 2 »

Swan Hennessy, Hugo Rasch, G. Loth, A. Delacroix, Herbert Pryer : *Diverses pièces et variations pour piano sur un thème obligé ;* Demets. 7 »

Philosophie

Gabriel Dromard : *Essai sur la Sincérité ;* Alcan. 5 »

A. Ménard : *Analyse et critique des principes de la Psychologie de W. James ;* Alcan. 7 50

Poésie

Bordry : *Brise d'avril;* Floury. 2 »

Ch. A. Cantacuzène : *Larmes fouettées ;* Perrin. 3 50

Sébastien-Charles Leconte: *Le Masque de Fer ;* Mercure de France. 3 50

L.-M. Olivier : *Pèlerinage à Nohant ;* Soc. fr. d'imprim. et de libr » »

Achille Richard : *La Mer Latine ;* Grasset. 3 50

Publications d'Art

E. Berteaux : *Etudes d'Histoire et d'Art ;* Hachette. 3 50

Corrado Ricci: *Histoire génér. del'Art, Italie du Nord ;* Hachette. » »

Gabriel Séailles : *Eug. Carrière ;* Colin. 3 50

Questions coloniales.

Félix Dubois : *Notre Beau Niger ;* Flammarion. 3 50

Questions militaires

Henri Le Pointe : *Gloires et Légendes ;* Jouve. 3 50

Général Zurlinden : *Napoleon et ses Maréchaux, III ;* Hachette. 3 50

Roman

Emile Baumann : *La Fosse aux lions ;* B. Grasset. 3 50

Marcel Berger : *Hors l'Amour ;* Grasset. 3 50

Albert Delmas : *Conte de l'Humanité ;* Grasset. 3 50

Paul Gaulot : *Les Pâques Véronaises ;* Ollendorff. 3 50

Joseph Hudault : *La Formation de Jean Turoit ;* Perrin. 3 50

Rudyard Kipling : *Actions et Réactions,* trad. de Louis Fabulet et Arthur Austin Jackson ; Mercure de France. 3 50

Paul de Laget : *Le Roman d'une Neurasthénique ;* Grasset. 3 50

Princesse Alex de la Tour et Taxis : *Le Violon de Jacob Stainer ;* Calmann-Lévy. 3 50

Alfred Machard: *Trique, Néness, Bouf, Miette et Co ;* Figuière. 3 50

Nonce Casanova : *Etude de Femme ;* Ambert. 3 50

Georges Ohnet : *Pour tuer Bonaparte ;* Ollendorff. 3 50

Jean Pommerol : *Un Fruit et puis un autre fruit ;* Calmann-Lévy. 3 50

Adolphe Rivet : *Les Derniers jours de Jérusalem ;* Messein. 3 50

C.-M. Savarit : *Les Solitaires ;* Ficker. 3 50

Jacques Servy : *Hercule et le Lion ;* Calmann-Lévy. 3 50

Minas Tchéraz : *Nouvelles Orientales ;* Leroux. » »

Valery Larbaud : *Fermina Marquez ;* Fasquelle. 3 50

R.-H. de Vandelbourg : *Moulaye-Ali ;* Plon. 3 50

Sciences

Lucien Corpechot : *René Quinton, Origines marines de la vie. Lois de constance originelles;* Mercure de France (Collection « Les Hommes et les Idées »). » 75

Sociologie

Georges Lachapelle : *La Représentation proportionnelle en France et en Belgique;* Alcan. 3 50

Edw. Montier : *Les Essaims nouveaux;* Plon. 3 50

Théâtre

Henri Fauvel : *Cymbeline,* drame en 3 actes ; Rosier. 3 »

Henry Mustière : *Rosse, tant et plus...,* parodie en 3 actes héroïques ; Messein. 2 50

Voyages

Henri Lebeau : *Otahiti, Au Pays de l'éternel été;* Colin. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A l'Académie Française. — A propos de *l'Enlèvement de Neang-Sock.* — Une lettre de M. Léon Bloy. — Le Banquet Paul Fort. — *Perkin Warbeck.* — Mort d'un musicien oublié : Leopoldo Miliotti. — Un « Chevalier aux roses ». — Une lettre de M. Charles Rafaël Poirée. — De Werther à l'Affaire Dreyfus. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

A l'Académie Française, M. Henri de Régnier succède à M. Melchior de Vogüé ; il a été élu, le 9 février, en un seul tour de scrutin, par 18 voix contre 14 attribuées à M. Pierre de Nolhac.

§

A propos de « l'Enlèvement de Neang-Sock », l'intéressante nouvelle que M. Tascher de la Pagerie a publiée dans notre livraison du 1er septembre 1910, nous recevons la longue lettre suivante :

Monsieur le cher Directeur,

Mon Chef Monsieur mon Résident connaît que j'aime beaucoup dans mon cœur lire les livres français. Il a eu l'affection de me prêter une expédition du Mercure de France de la date du 1er Septembre de cette année 1910. J'ai regardé l'histoire : « L'Enlèvement de Neang Sock », qui a été rédigée par Monsieur Tascher de la Pagerie.

Ce Monsieur je ne connais pas. Mais lui je crois qu'il ne connaît pas le Cambodge et aussi les Administrations du Cambodge.

Je vous dis la vérité : je n'ai jamais vu un Résident français qui a agi de la façon très condamnable de Monsieur Pierrefond. Mais d'une autre part les faits sont aussi fautifs comme je vais expliquer.

Avant je vous dirai des Résidents français. J'ai déjà eu plusieurs comme chefs. Sûrement ils ne sont pas tous sans aucune faute. Beaucoup ne savent pas le cambodgien, et cela est très mauvais. Voici ce que je veux vous dire :

La Grande France est notre père et notre mère dont la protection s'est étendue sur le Cambodge depuis de longues années. Mais les fonctionnaires et les habitants ne comprennent pas. Souvent ils ont peur que les Français qui sont désignés pour les fonctions de Résident à la tête des diverses circonscriptions ne soient méchants et ne comprennent pas le cambodgien. Dans ce cas, les interprètes sont très méchants. Les fonctionnaires et le peuple les redoutent et ils ont beaucoup plus d'autorité que les Résidents, et les Résidents ne savent rien, parce que les interprètes les trompent et leur font exécuter de mauvaises actions quand ils croient faire le bien. C'est cela la faute de certains Français, c'est de ne pas parler et comprendre la langue de notre pays. Mais ils ne font pas du mal aux femmes ni aux habitants à cause de mauvais cœur, jamais pour cela, parmi tous ceux que j'ai connus.

Pour ce qui est de l'histoire de Neang Sock elle n'est pas croyable. Je vois premièrement que Monsieur Ecrivain n'a pas beaucoup vu le Cambodge, car tous les mots qu'il dit en langue indigène sont en annamite et pas en cambodgien : con-gai est annamite. Nous disons propon. Con-man est la signification de daim en annamite, mais les Cambodgiens disent kedan. Sao est un nom annamite pour l'arbre koki. Le mot laï n'est pas connu au Cambodge ; il est annamite et les Khmer ne font point de laïs à personne.

Personne n'a jamais vu un Gouverneur ni un Balat cambodgien se rouler dans la poussière en signe de respect et de soumission. Les fonctionnaires cambodgiens enlèvent leur chapeau et ils s'inclinent pour indiquer le respect. Mais ils sont trop fiers pour se rouler dans la terre.

En cambodgien on dit phteah pour une maison et on ne dit pas le mot annamite cai nha. Nha-que est aussi annamite et les Cambodgiens ne comprennent pas ; il n'y a point de nha-que cambodgien.

Une autre chose, Tous les Cambodgiens savent que c'est une faute de dire que le Résident a rétrogradé un interprète, parce qu'il n'a pas l'autorité pour le faire. Et encore c'est une faute de dire que la loi Cambodgienne ne permet pas l'enlèvement d'une jeune fille. La loi Cambodgienne c'est que l'enleveur d'une jeune fille qui n'a pas la majorité de vingt et un ans sera puni et aussi tous ceux qui ont aidé pour l'enlèvement. Et puis encore c'est très méconnaître de dire que le Résident a envoyé Thau Houm à la Cour d'assises pour qu'il plaise au Tribunal de le condamner parce qu'il a enlevé une Cambodgienne ; parce que tous les procès entre des Cambodgiens sont jugés par les Tribunaux cambodgiens et d'après la loi cambodgienne et jamais du tout par le Tribunal de France. Et cela est pour la raison que le Cambodge est un pays de protectorat et non pas un pays de Colonie où l'Administration est faite par les fonctionnaires français.

Et encore une autre chose : dans la justice cambodgienne, il est impossible de voir le juge d'instruction venir pour témoin devant le Tribunal comme M. Pierrefond. Je suis sûr que c'est aussi la même chose dans la justice française parce qu'elle est très juste aussi.

Tous les Cambodgiens ne comprennent pas très bien ces faits. Mais je comprends très bien parce que mon ancien Résident qu parlait très bien le cambodgien m'a tout expliqué. Je voyais bien ces choses, mais je ne savais pas toujours pourquoi. Maintenant je sais clairement. Et je distingue parfaitement que ce Monsieur Tascher de la Pagerie est certainement très instruit, mais qu'il ne sait pas du tout les affaires du Cambodge.

Je vous écris parce que je suis Cambodgien et que j'aime mon pays de tout mon cœur hautement. Pour cette raison j'aime beaucoup l'Administration française qui protège mon pays et le Roi qui est Maître de la Vie au-dessus des têtes. Et alors mon cœur est petit de voir qu'un Français écrit une histoire qui n'est pas juste avec l'Administration française et avec l'Administration cambodgienne, et je vous demande de dire à tous les Français qu'il ne faut pas croire d'après ce Monsieur Tascher de la Pagerie.

Que cette lettre soit convenable ou non, je vous demande de me pardonner.

Cette lettre écrite par l'Okuha Aranh Thipor, Sophea de droite de la province de Kompong Prasath, le 6e jour de la lune décroissante de Meak Kaser, année Thâr tosak, cholsa Kareach 1272, septième du règne.

SENG.

§

Une lettre de M. Léon Bloy.

Mon cher Vallette,

On me dit qu'un gentilhomme très doué, qui pratique l'art des écritures, a tellement réussi à s'approprier la mienne qu'il se fait de petits revenus en achetant mes livres pour les revendre, avec *dédicaces*, à des bibliophiles généreux. Car je deviens tellement illustre que mes autographes sont recherchés.

Cet industriel, que je n'ai malheureusement pas le droit de nommer,

obtient ainsi le double résultat de carotter des pièces de cent sous et de me faire dire ses propres sottises.

Les acquéreurs devraient bien me consulter.

LÉON BLOY.

§

Le Banquet Paul Fort. — La publication de son dernier livre : *la Tristesse de l'Homme*, fut pour les amis de Paul Fort l'occasion de lui donner un banquet ; et en cette époque où si souvent on mobilise pour peu de chose, sinon pour rien, nulle manifestation n'était plus justifiée. Paul Fort fut en effet tour à tour auteur dramatique, fondateur et directeur du Théâtre d'Art, metteur en scène et acteur, créateur et directeur de périodiques ; il est encore aujourd'hui directeur d'une revue qu'il a fondée, *Vers et Prose*, l'excellente anthologie qu'on sait des écrivains symbolistes. Mais c'est surtout un poète dont nous n'avons pas à rappeler les nombreux ouvrages. Aussi accourut-on de tous côtés pour la fête, et, le 9 février, près de quatre cents convives étaient réunis autour de lui au café du Globe. Nous ne citerons pas de noms. Nous dirons seulement que tous les aînés que la grippe ne retenait point chez eux étaient là, et tous ceux de la génération de Paul Fort, et d'autres beaucoup plus jeunes : toutes les « promotions », depuis les temps les plus lointains du symbolisme, étaient représentées. M. Charles-Henry Hirsch, qui connut Paul Fort très jeune, prit le premier la parole ; ce furent ensuite MM. A.-Ferdinand Herold, Gustave Kahn, Saint-Pol-Roux, Emile Bernard, F. T. Marinetti, P. N. Roinard ; M. Jules Bois éprouva quelque résistance à se faire entendre, puis Paul Fort répondit à tous en un long discours. Et ainsi se termina cette agape peu protocolaire, charmante et tumultueuse.

§

« **Perkin Warbeck** », drame en quatre actes, de notre collaborateur Georges Eekhoud, a été monté à Bruxelles par une association dramatique de cette ville, le Cercle Royal Euterpe ; et ce fut une belle manifestation d'art. La vaste salle du Théâtre Communal était comble. On fit un succès enthousiaste à l'auteur du *Cycle Patibulaire*, de *Mes Communions*, des *Fusillés de Malines*, d'*Escal-Vigor* et de tant d'autres œuvres remarquables ; et le public était visiblement heureux de témoigner son admiration pour le magnifique labeur du grand écrivain.

§

Mort d'un musicien oublié : Léopoldo Mililotti vient de mourir, à Marseille, et le corbillard des pauvres a emporté ce maître musicien, qui a eu ses heures de gloire, ami de Liszt, d'Alexandre Dumas père et de Jules Méry, familier de Meyerbeer et de Wagner, en ces temps si abolis.

Mililotti, à Rome et à Paris, puis à Saint-Pétersbourg, a fait partie du très curieux salon artistique et littéraire de la Comtesse Kouchelef-Bedzorodko, avec Thalberg, entre autres, et le célèbre Home, apôtre du spiritisme.

En ce salon célèbre, comme partout ailleurs, alors, on jouait les œuvres de Mililotti. On le chantait surtout ; et il était fêté, car, outre son génial

talent, nulle plus belle figure d'artiste, et plus noble ; sa jeunesse triomphait.

On chanta, durant des années et dans toutes les parties du monde, *Stella* et *le Pauvre Pêcheur ;* et on exécutait la musique de chambre du maître, qui tient une grande place dans les catalogues de l'éditeur Ricordi. Il dirigeait lui-même ses chœurs et ses opéras-comiques.

Dans son *de Paris à Astrakan*, Dumas père portraiture et historiographie avec sa bonne humeur spéciale son compagnon Mililotti ; il le montre coiffé du « petit sombrero » espagnol et d'un veston à la française, partant subitement pour la Neva.

Tout ce vivant passé d'artiste s'achève au milieu d'une obscurité profonde, car les hommes ne meurent pas seuls : il est des gloires qui meurent.

§

Un « chevalier aux roses », qui méritait mieux son titre que ne mérite le sien le *Cavalier à la rose* de Richard Strauss, dont le légitime succès va faire traînée de poudre, date de 1764.

Dans la pièce de Hofmannstal-Strauss, il s'agit uniquement d'un jeune servant, d'un beau page, qui va présenter à la damoiselle, selon une vieille coutume, la rose d'argent que lui offre son fiancé, en gage de sa tendresse. Le plaisant de l'affaire, c'est que ce cavalier-servant souffle la fiancée au Bœuf de Lerchenau.

Une chronique bernoise de 1766 parle d'un *Rosen-Kafellier*, une joyeuse comédie-dansée, exécutée deux ans auparavant par de « grands et célèbres acteurs, maîtres de danse et bouffons viennois ». Là un gentilhomme saxon, amoureux d'une dame française, l'emporte sur deux compétiteurs français, par un stratagème des plus galants. Ayant appris que la belle aime les fleurs par-dessus tout, il fait en son absence, — pendant qu'elle coquette avec les « Mossieurs français » — garnir sa chambre de roses rouges, à profusion. Quand elle y rentre, flattée d'une aussi charmante attention, elle cherche à deviner auquel de ses deux soupirants elle la doit ; dans leurs réponses embarrassées, sans oser précisément se l'attribuer, chacun d'eux essaie néanmoins de donner à entendre qu'il n'y est pas étranger ; mais au beau milieu de leur comédie, les laquais introduisent un *chevalier aux roses :* c'est le gentilhomme saxon paré, lui aussi, de pied en cap, des mêmes roses rouges. Son entrée démasque les deux menteurs. La dame, qui n'avait jusqu'ici pas cru un Allemand capable d'une telle « courtoisie », ni d'un véritable amour, est tout à fait séduite par le procédé, et lui accorde sa main sur-le-champ.

§

Une lettre de M. Charles Rafaël Poirée.

96, avenue Péreire
Asnières (Seine).

Ce 29 janvier 11.

Monsieur,

Je m'étonne que M. Quillard ait dénaturé une phrase de M. R. de Gourmont qui est citée dans ma Préface : « Il fera un livre honorable et qui ne sera pas inférieur à la plupart. » Il a oublié plusieurs points : la plu-

part..... (1) — car la phrase complète donne à *la plupart* sa valeur, et elle vise les poètes d'une anthologie, dont LA PLUPART *sont moins inconnus que moi* : s'il a agi loyalement, en se servant d'une phrase qu'il a mal lue, il devrait dans un prochain article *rectifier* : j'ai le droit de le demander. Car il tire toute la valeur de sa critique de cette phrase incomplète.

Votre,

CHARLES POIRÉE.
Auteur de *Visions.*

§

De Werther à l'Affaire Dreyfus... ou le dernier descendant de Lotte. — L'amie de Gœthe, Charlotte Buff, eut 11 enfants, dont 8 garçons. Le fils du septième, Hermann, qui vit le jour à Hanovre, que sa grand' mère tint encore sur les fonts baptismaux, étudia la médecine et se fixa en 1854 à Mulhouse, en Alsace, où il vient de mourir âgé de 87 ans. Ce Dr Hermann Kestner était apparenté au sénateur Scheurer-Kestner. Cependant, malgré ses nombreuses et étroites relations avec les industriels français de la contrée (plusieurs fils de Charlotte étaient venus fonder des filatures en Alsace et y avaient contracté des alliances), il était demeuré, par respect pour Gœthe, foncièrement allemand. Il a publié un volume de correspondance entre Auguste Kestner à Rome et sa sœur Charlotte à Bâle, et il y a quelque temps qu'il avait légué au Musée Gœthe, de Weimar, tout un lot de reliques, lettres et souvenirs de Gœthe intéressants.

De son mariage avec une demoiselle Kœchlin, le Dr Kestner eut deux fils, qui le précédèrent dans la tombe, de sorte qu'avec lui s'éteint la descendance de Charlotte.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'ESPRIT DE LA NOUVELLE SORBONNE. *La Crise de la Culture classique. La Crise du français,* par Agathon. Vol. in-18, 3.50.

RENÉ QUINTON, *Origines marines de la vie. Lois de Constance originelles. Essai sur l'esprit scientifique,* par Lucien Corpechot. Avec un portrait et un autographe. (Collection « *les Hommes et les Idées* »). Vol. in-16, 0.75.

ACTIONS ET RÉACTIONS, par Rudyard Kipling. Traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18, 3.50

LE MASQUE DE FER, poèmes, par Sébastien-Charles Leconte. Vol. in-18, 3. 50.

§

Le Sottisier universel.

M. Louis Henry, employé de la Compagnie de l'Est, a été tamponné par un train et tué sur le coup.

Un accident semblable s'est produit à la gare de Châlons-sur-Marne, où M. Louis Henry, employé au chemin de fer, a été tué par l'expres d'Avricourt. — *Le Journal,* 30 janvier.

(1) Les six points sont soulignés dans la lettre de M. Charles Rafaël Poirée : nous devons l'indiquer ici, le point en italique n'existant chez aucun fondeur de caractères. Anomalie d'ailleurs regrettable. — N. D. L. R.

Le peuple italien appelle sa reine la bergère. Aimable sobriquet, car ce sont des bergères, sainte Geneviève, Jeanne d'Arc, qui jadis sauvèrent Paris. — *Le Cri de Paris*, 29 janvier.

Et la fin de cette belle existence était là, devant les yeux hagards du pauvre Fred : un cadavre qui gigotait, pendu à une potence. — *Le Journal*, 30 janvier.

Tout petit, mince, complètement rasé, les traits ramassés, le teint un peu glabre.. *Le Matin*, 2 février.

Aux concerts Lamoureux, la *Cinquième Symphonie* de M. Gustav Mahler, qui dure une heure un quart sans interruption... A la troisième minute, on regarde sa montre et l'on se dit : Encore cent douze minutes !... Et cela dure, cela dure... Et cela continue... Il y en a encore pour quatre-vingt-dix-huit minutes. — *L'Echo de Paris*, 23 janvier.

Nous avons sept cents hommes, et quatre points à attaquer : nous formerons quatre détachements forts de deux cent cinquante hommes chacun, cela suffira. — GUSTAVE AYMARD : *Vent-en-panne*, chap. XV, p. 232.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

CHEMIN DE FER DE L'ÉTAT.

Excursions à prix très réduits
DE PARIS A LONDRES

Par la gare Saint-Lazare,
Via Rouen, Dieppe et Newhaven.

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat l'honneur de porter à la connaissance du public que, dans le but de faciliter les relations vec l'Angleterre, elle fait délivrer jusqu'au o avril 1911 des billets d'aller et retour pour ondres, valables du vendredi au mardi, aux rix exceptionnels de :

49 fr. 05 en 1re classe ; 37 fr. 80 en 2e classe t 32 fr. 50 en 3e classe.

Les prix très réduits de ces billets faciliteront ertainement dans une large mesure les relaions avec Londres aux nombreux voyageurs ui se rendent dans cette ville, par la voie de ouen, Dieppe et Newhaven, la plus pittoresque t la plus économique.

Ces billets sont valables pour Londres ou toute utre gare de la Compagnie du **London Brighton.**

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco une Boîte Echantillon des

VÉRITABLES GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION
Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
LA BOÎTE DE 50 GRAINS... 1f50
LA BOÎTE DE 105 GRAINS... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

CHEMINS de FER de PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

CARNAVAL DE NICE

Régates Internationales de Cannes

TIR AUX PIGEONS DE MONACO

Billets d'aller et retour de 1re, de 2e classes à prix réduits, de Paris pour Cannes, Nice Monaco, Monte-Carlo, Menton
délivrés du 14 Février au 21 Mars 1911

Ces billets sont valables 20 jours (dimanches t fêtes compris) ; leur validité peut être prolongée une ou deux fois de dix jours (dimanches et fêtes compris) moyennant le paiement our chaque prolongation, d'un supplément de 0 0/0.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de oute, tant à l'aller qu'au retour.

DE PARIS A NICE
viâ Dijon, Lyon, Marseille :

re classe : *182 fr. 60.* — 2e classe : *131 fr. 50*

LE MIRABEAU
d'Aix-les-Bains ouvrira
cette année le 15 Avril

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Propriété **MOZART** et rue de La Source (**Hôtel particulier**). Contenance : 650 mètres. Revenu 4.50
110, rue **Mise à prix 100.000 fr.**
2 TERRAINS **rue George-Sand, 25** et **31** Cont. 413 m. et 301 m. **Mise à prix : 40.00**
ch. Adj. sur 1 ench., ch. not., 21 févr. S'ad., not. Me H. Morel d'Arleux et Flamand-D
rue Lafayette, dép. ench.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS A LONDRES

(Viâ Calais ou Boulogne)

La Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de les grands express pour la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, la Chine Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

Carnets de voyages circulaires à prix réduits en France et à l'étranger, avec it raire tracé au gré des voyageurs. — La Compagnie du Nord délivre toute l'année livrets à coupons à prix réduits permettant aux intéressés d'effectuer à leur gré un voy empruntant à la fois les réseaux français métropolitains, algériens et tunisiens lignes de chemin de fer et les voies navigables des pays européens désignés ci-apr Allemagne, Grand-Duché de Luxembourg, Autriche-Hongrie, Roumanie, Bosnie, H garie, Serbie, Roumélie, Turquie, Belgique, Pays-Bas, Suisse, Italie, Danemarck, Su Norvège et Finlande.

Les conditions principales d'émission de ces livrets sont les suivantes :

L'itinéraire doit ramener le voyageur à son point de départ initial. Il peut affe la forme d'un voyage circulaire ou celle d'un aller et retour.

Le parcours à effectuer sur les réseaux ou par les voies navigables des pays indiq ci-dessus (France et Etranger) ne peut être inférieur à 600 kilomètres. La duré validité des livrets est de 60 jours lorsque le parcours ne dépasse pas 2.000 à 3. kilomètres.

Les enfants âgés de moins de 4 ans sont transportés gratuitement s'ils n'occupent une place distincte; au-dessus de 4 ans, jusqu'à 10 ans, ils bénéficient d'une réductio moitié.

Aucune réduction sur les prix de ces livrets n'est accordée pour les voyages effect en groupes ou les voyages de famille.

Ces livrets doivent être demandés à l'avance *sur des formulaires ad hoc* et au mo de cartes, tarifs et documents tenus à la disposition des intéressés dans *toutes les g et stations françaises ou étrangères*, faisant partie des pays européens désignés dessus.

Ces demandes doivent comporter la liste exacte des villes à visiter et l'indication itinéraires choisis.

Pour déterminer l'itinéraire de son voyage, il est recommandé au voyageur de c sulter, au préalable, les Indicateurs des Chemins de fer et des lignes de navigation. documents seuls donnent, en effet, exactement les renseignements indispensables p les correspondances. — En raison des communications plus rapides qui peuvent exi par des itinéraires détournés, la route kilométriquement la plus courte n'est pas jours, en effet, la plus avantageuse.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

AGATHON

L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne. La Crise de la Culture classique. La Crise du Français. Vol. in-18..... 3 50

LUCIEN CORPECHOT

René Quinton. Origines marines de la vie. Lois de Constance originelles. Essai sur l'esprit scientifique. Avec un portrait et un autographe (Collection « Les Hommes et les Idées ») Vol. in-16..... 0 75

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

Le Masque de Fer, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

JEAN-PAUL LAFITTE

Les Danses d'Isadora Duncan, album de 38 planches in-4, avec une préface d'Elie Faure..... 12 »

ÉDOUARD MAYNIAL

Casanova et son temps. Vol. in-18..... 3 50

CAMILLE PITON

Paris sous Louis XV, III^e^ Série, *Rapports des Inspecteurs de Police au Roi*, annotés par Camille Piton. Vol. in-18..... 3 50

ALFRED DE MUSSET

Œuvres complémentaires, réunies et annotées, par Maurice Allem. Vol. in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe, (Alfred de Musset. De Musard à la Reine Pomaré. La Présidente). Cinquante lettres d'Alfred Tattet à Guttinguer et à Arvers. Documents inédits. Vol. in-18..... 3 50

MARK TWAIN

Le Legs de 30.000 dollars et autres contes. Traduits et précédés d'une étude sur l'auteur par Michel Epuy. Vol. in-18..... 3 50

PAUL FRÉMEAUX

Dans la chambre de Napoléon mourant. Journal inédit de Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, sur l'agonie et la mort de l'Empereur. Vol. in-18 3 50

REMY DE GOURMONT

Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910, (Epilogues, V^e^ série). Vol. in-18..... 3 50

Librairie DORBON-AINÉ, quai des Grands-Augustins, 53ter, Paris (V

PAUL MARGUERITTE

NOS TRÉTEAUX

Charades de Victor MARGUERITTE — Pantomimes de Paul MARGUERITT

Un volume in-8 (de la Collection des Bibliophiles fantaisistes), tiré à 480 exemplaires numéroté à..... 7 fr. 5
Et 20 exemplaires sur Japon, à..... 18 f

Déjà parus dans la même collection :

Marcel Boulenger. **Nos élégances.** 7 fr. 50
R. Boylesve **La Poudre aux yeux.** 10 fr.
L. Thomas. **L'Esprit de M. de Talleyrand.** Prix..... 7 fr. 50
Jacques Boulenger. **Ondine Valmore.** Prix..... 7 fr. 50
Fr. de Curel. **Le Solitaire de la Lune.** Prix..... 7 fr. 50
L. Laloy. **Claude Debussy**..... 10 fr.
Farrère. **Trois hommes et deux femmes.** Prix..... 10 fr.
Nozière. **Trois pièces galantes** 7 fr. 5
L. Thomas. **Douze livres pour Lily** 7 fr. 5
L. Loviot. **Alice Ozy**..... 7 fr. 5
Maur. Barrès. **L'angoisse de Pasca** *(épuisé*

Sous presse :

Fr. de Miomandre. **Gazelle : Mémoire d'une tortue.**
L. Thomas. **L'espoir en Dieu.**

Th. de CAUZONS

LA MAGIE ET LA SORCELLERIE EN FRANCE

Tome III. *La Sorcellerie, de la Réforme à la Révolution française. — La Franc-Maçonnerie. — Mesmer, Cagliostro et le Magnétisme*

Un volume in-8 écu de viii-550 pages..... 5 f

(Quelques exemplaires sur Japon à **12** *fr.)*

Francis de MIOMANDRE

Lauréat de l'Académie Goncourt

Figures d'Hier et d'Aujourd'hu

Marcel Schwob, Isabelle Eberhardt et le préjugé des races, Oscar Wilde, Jean Lorrai Huysmans, Sully-Prudhomme, François Coppée, Catulle Mendès, Victorien Sardou, Jean Dolen Meredith, Marni, Saint-Pol-Roux, André Spire, Pierre Mille, Stephen Chaseray, Remy de Gou mont, Gérard d'Houville, le « Départ de Claudine », P. Valdagne, Edmond Jaloux, Gilbert Voisins, Kipling, « La Renaissance du Roman provincial », Boylesve, Valère Bernard, Henry Régnier, Wells, etc., etc.

Un volume in-8 couronne, tiré à nombre restreint, à..... 5 f
Plus 12 exemplaires sur Japon à **18** fr.

Dans la même collection :

Edm. Jaloux. — **Le Boudoir de Proserpine**..... 5 f
Nozières. — **Au Temps d'Adrien**..... 5 f

BULLETIN FINANCIER

Les transactions furent assez actives au cours de la dernière quinzaine. et la plupart des valeurs ont profité du mouvement. La rente française progresse à 97,65, l'Extérieure espagnole à 94,67, le Turc unifié prend quelques centimes à 94. Les fonds russes avaient continué leur ascension, puis des incidents entre la Russie et la Chine au sujet de la peste en Mandchourie les ont fait reculer légèrement. Le Consolidé 4 o/o s'inscrit à 98,le 4 o/o 1901 à 97,40, le 5 o/o 1906 à 105,90, le 4 1/2 o/o 1909 à 101,90.

Les chemins de fer français se montrent toujours bien précaires, le Lyon à 1177, l'Est à 885, le Nord à 1545, l'Orléans à 1310, le Midi, à 1075.

Les établissements de Crédit conservent à peu de chose près leurs positions, le Crédit Foncier à 830, le Crédit Lyonnais à 1518, le Comptoir d'Escompte à 957, la Banque de Paris à 1841, la Société Générale à 784.

Au point de vue des affaires, beaucoup sont en préparation et vont sortir au prochain jour.

Une des premières en date sera sans aucun doute l'émission à laquelle nous faisions déjà allusion au n° dernier, de 3.000.000 de dollars d'obligations 5 o/o or 1re hypothèque *California Idaho Company*.

Cette émission, à laquelle procédera la Banque Franco-Américaine, fait partie d'un emprunt de dollars de 6.500.000 de la California Idaho Company, société foncière et immobilière aux Etats-Unis qui a pour objet la mise en valeur de terres irriguées de la fertile vallée de *Sacramento*, en Californie.

Ces obligations jouissent des garanties suivantes :

1° Une première hypothèque sur toutes les propriétés actuelles de la Société et sur toutes celles qu'elle pourra acquérir, hypothèque qui portera, dès le début, sur 33.000 de terre (13.500 hectares) ;

2° Un dépôt à la *Farmer's Loan et Trust C°* de New-York de dollars 10.000.000 d'actions, soit la totalité du capital de la *Sacramento Vallee Irrigation C°*, et de 510.000 dollars d'actions, soit 51 o/o du capital de la *Twin Falts North Side Land et Water C°* ;

3° La garantie inconditionnelle, principal et intérêt, par l'*American Water Works et Guarantee C°*. Cette dernière Société, qui est le plus grand omnium d'entreprises municipales de distribution d'eau et d'irrigation aux Etats-Unis, est au capital de dollars 2.000.000 et possède dollars 4.500.000 de réserve. A la suite de sa garantie, cette Société a déposé 12.942.500 dollars d'actions de Sociétés diverses concessionnaires de services publics.

Les obligations *California Idaho Company* seront émises à dollars 96 1/4, soit francs 498,55, et seront remboursables par tirages à 105 dollars, soit francs 543,90. Leur amortissement s'effectuera de 1914 à 1925.

L'intérêt de 5 o/o est payable net des impôts français actuels, les premiers avril et octobre. Au prix d'émission, et en tenant compte de leur prime d'amortissement, le rendement de ces titres ressort au taux particulièrement avantageux de 5 fr. 90 o/o.

La Banque de l'Union Parisienne va procéder le 17 courant à l'émission d'un emprunt extérieur 5 o/o or de la République d'Haïti. Cette opération porte sur 65 millions de francs, représentés par 130.000 obligations de 500 francs, rapportant un intérêt annuel de 25 francs, payables les 15 mai et 15 novembre, par coupons semestriels de 12 fr. 50. Ces obligations sont émises, jouissance du 17 février 1911, et le premier coupon sera payable le 15 mai 1911, à raison de 6 fr. 10, représentant les intérêts du 17 février au 15 mai 1911.

Cet emprunt constitue un engagement direct de l'Etat d'Haïti. Il est garanti irrévocablement et par privilège en capital, intérêts et frais, et ce pendant toute sa durée, par diverses taxes de douanes sur les cafés. Le gouvernement haïtien a donné à la Banque nationale de la République d'Haïti, mandat formel d'effectuer les encaissements, prélèvements et remises afférents au service dudit emprunt.

L'objet de cet emprunt consiste à faire face à l'exécution d'un programme de réforme monétaire, au rachat de dettes intérieures et à divers besoins de trésorerie.

Le prix d'émission est de 442 fr. 50 par obligation, payables : 100 francs en souscrivant et 342 fr. 50 à la répartition qui aura lieu du 24 au 28 février. Au taux d'émission, le placement ressort à 5,65 o/o, sans compter la prime de remboursement. La souscription aura lieu le 17 février 1911, à la Banque de l'Union Parisienne, 5 et 7, rue Chauchat, et sera close le même jour.

LE MASQUE D'OR

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.